

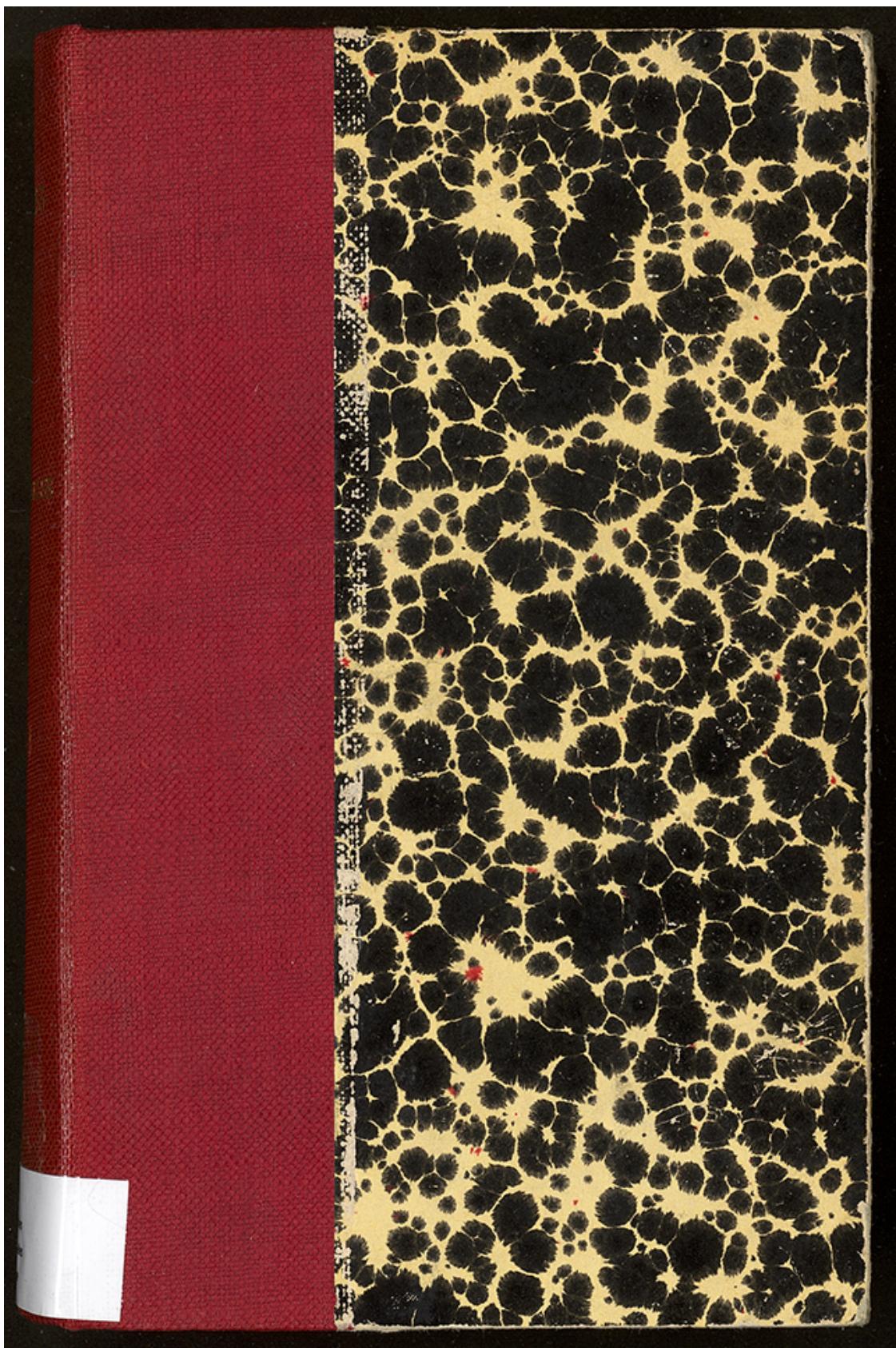
Bibliothèque numérique

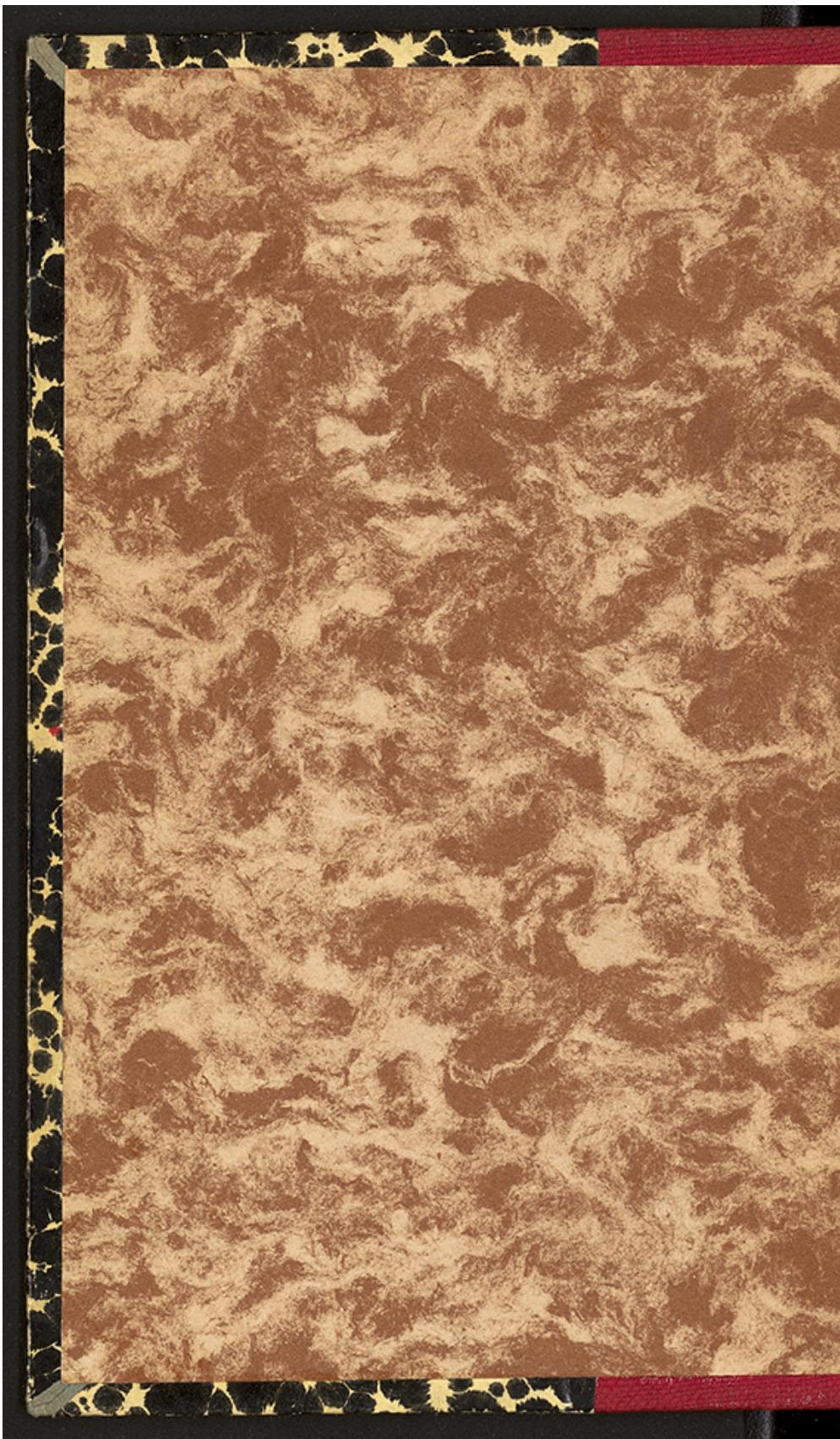
medic@

Paracelse / Grillot de Givry. Oeuvres complètes de Philippe Aureolus Theophraste Bombast de Hohenheim dit Paracelse traduites pour la première fois du latin et collationnées sur les Editions Allemandes. Tome premier

Paris : Bibliothèque Chacornac, 1913.

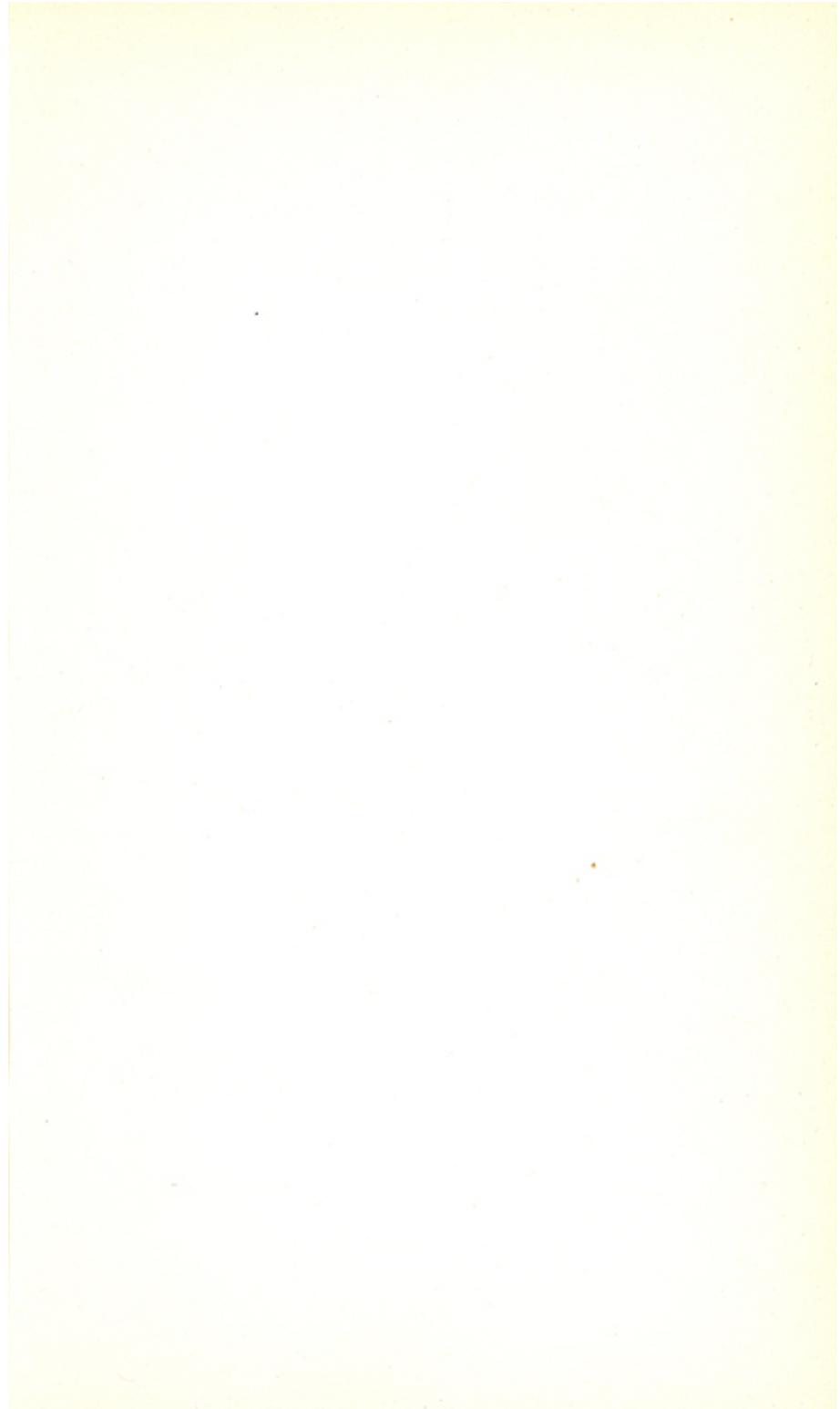
Cote : 65253



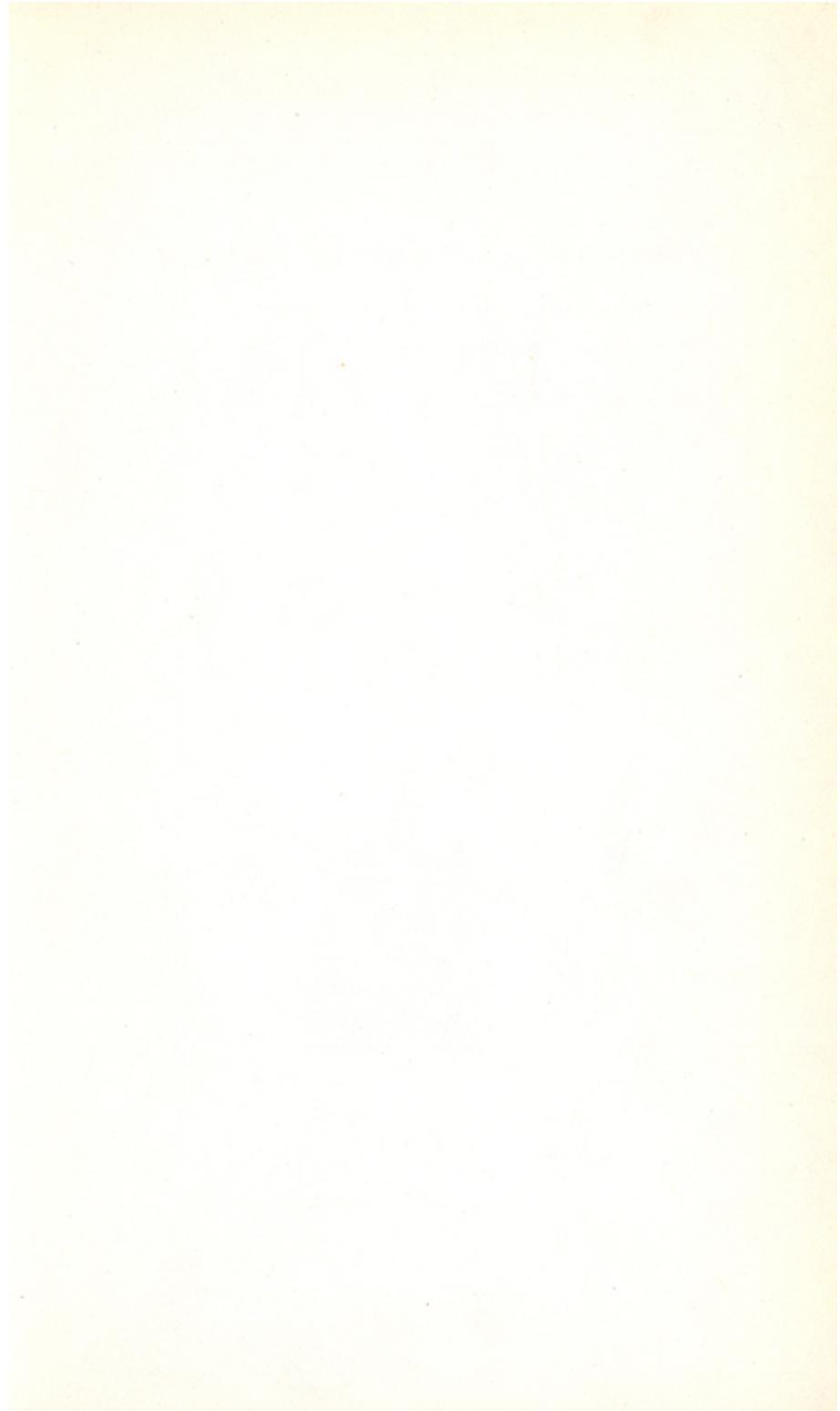














65.253

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
PHILIPPE AUREOLUS THEOPHRASTE BOMBAST DE HOHENHEIM
DIT

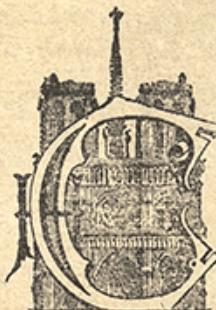
PARACELSE

*Traduites pour la première fois du latin
et collationnées sur les Éditions Allemandes*

par

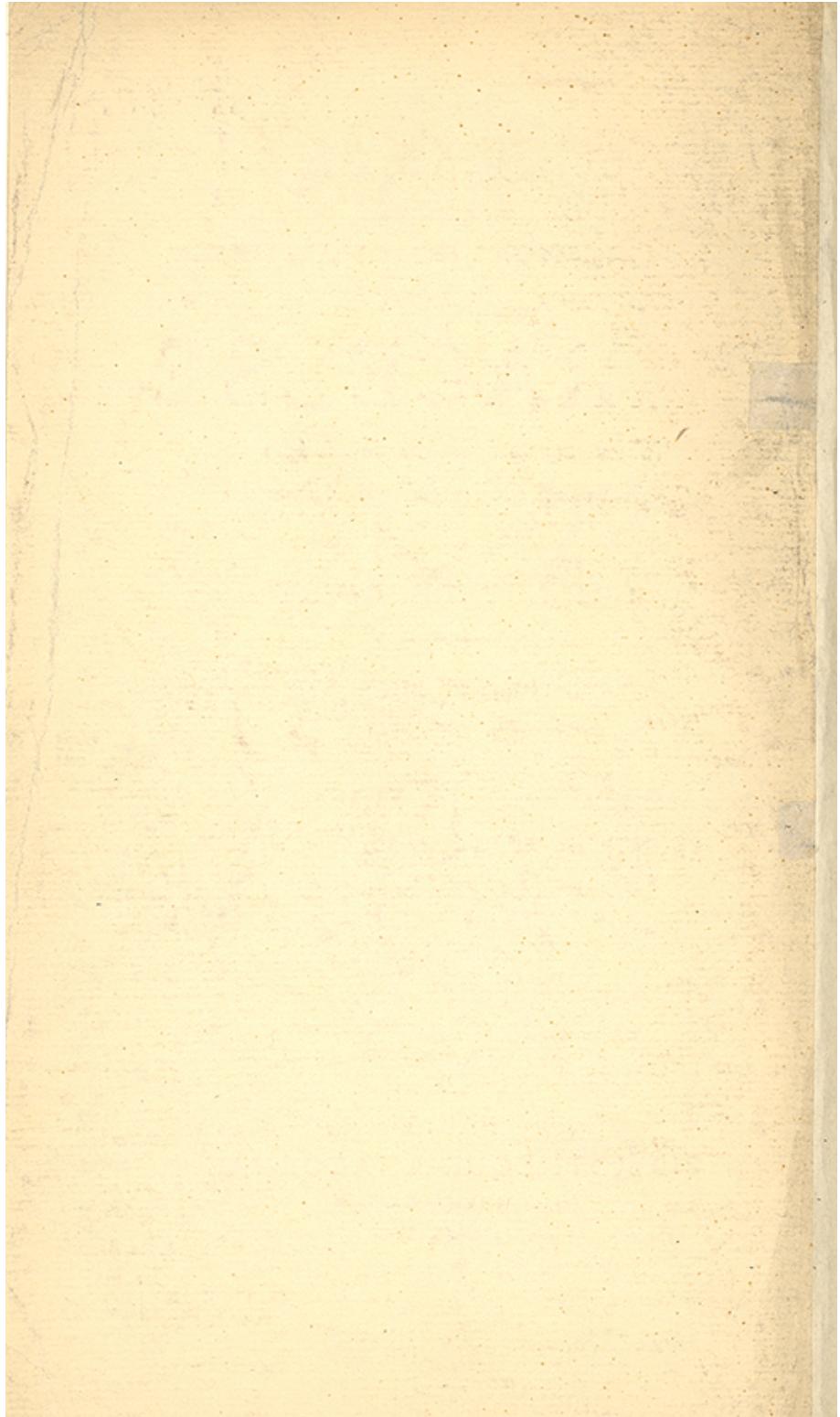
GRILLOT DE GIVRY

TOME PREMIER



PARIS
BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC
11, QUAI SAINT-MICHEL. II
MCMXIII

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10



65.253

PARACELSE

ŒUVRES COMPLÈTES

TOME PREMIER

L'ŒUVRE de GRILLOT de GIVRY

TEXTES HERMÉTIQUES (Aphorismes Basiliens ; Savonarole : Paracelse).
(épuisé)

LE GRAND ŒUVRE (Un vol. in-12 jésus, format Eucologe).

LE CHRIST ET LA PATRIE. (Un vol. in-18).

LES VILLES INITIATIQUES. — I. *Lourdes* (Un vol. in-18).

Pour Paraître :

LES VILLES INITIATIQUES. — II. *Paray-le-Monial*.

LA PHILOSOPHIE DE L'AVENIR.

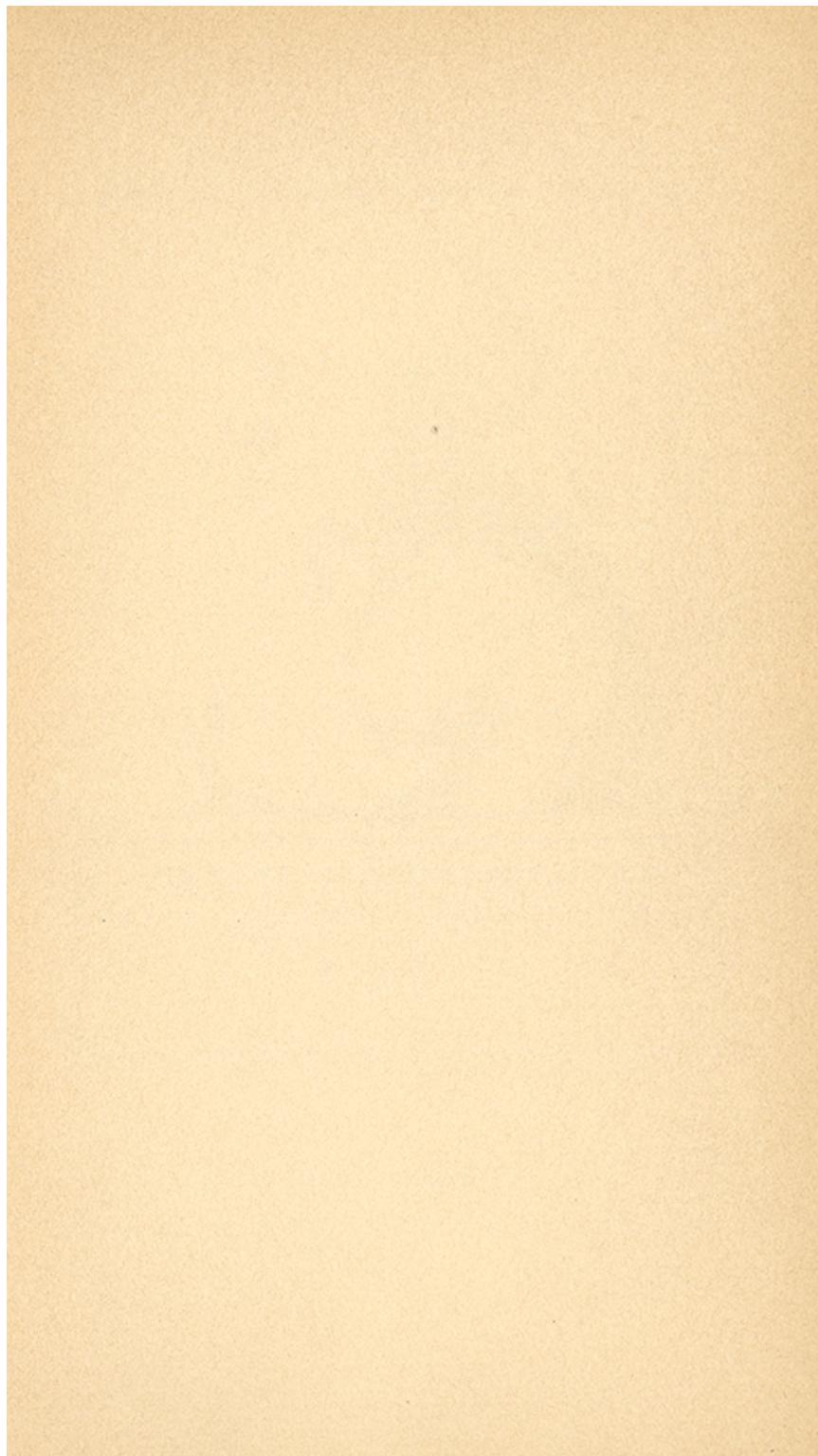
LE GRIMOIRE.

INTRODUCTION A L'ÉTUDE DE LA KABBALE.

HISTOIRE GOTHIQUE D'INGEBORG, PRINCESSE DE DANEMARK, PUIS REINE DE FRANCE.

LA TRADITION OCCULTE ET L'ENSEIGNEMENT SYMBOLIQUE
DANS L'ARCHITECTURE.

ESSAI SUR LA PRÉHISTOIRE.



ALTERIVS NON SIT + QVI SVVS ESSE POTEST.



AVREOLI THEOPHRASTI AB HOHENHEIM EFFIGIES SVE PÆTATIS + 50

1538

PARACELSE

d'après une gravure attribuée à Augustin HIRSCHVOGEL

1538

65253

LES CLASSIQUES DE L'OCCULTE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

Philippe Aureolus Theophraste Bombast de Hohenheim

DIT

PARACELSE

*Traduites pour la première fois du latin
et collationnées sur les Éditions Allemandes*

PAR

GRILLOT DE GIVRY

65253

TOME PREMIER



LIBER PARAMIRUM

LE LIVRE DES PROLOGUES. — DE L'ENTITÉ DES ASTRES.
DE L'ENTITÉ DU POISON. — DE L'ENTITÉ NATURELLE.
DE L'ENTITÉ DES ESPRITS. — DE L'ENTITÉ DE DIEU.
LIBER PARAMIRUM. — DES MALADIES DES TROIS
SUBSTANCES.

PARIS
BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC
11, QUAI SAINT-MICHEL. 11
MCMXIII

Il a été tiré de cet Ouvrage :

20 Exemplaires sur papier du Japon de la Manufacture de Schiuzoka, de chez Perrigot-Mazure, à Paris, numérotés de 1 à 20.

20 Exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 21 à 40.

1000 Exemplaires sur papier ordinaire, bouffant.

Introduction

*Les livres, comme les hommes, ont leur destinée.
Les uns font les délices des gens qui passent, re-
cueillent l'approbation de leur siècle et connaissent
la gloire d'un triomphe rapide.*

Ceux-ci ont reçu leur récompense.

*La génération du lendemain les délaisse et les aban-
donne pour jamais, avec la considération qui leur
est due, dans la poudre des bibliothèques.*

*Les autres, censurés à leur apparition, critiqués
avec partialité, honnis avec injustice, semblent dor-
mir. On les oublie.*

Ils se relèvent soudain et ressuscitent.

Telles sont les Œuvres de Paracelse.

*Apurement discutées lors de leur publication, puis
méprisées pendant plusieurs siècles, elles donnent,
ici, la preuve la plus évidente de leur vitalité, en
réapparaissant en une édition par laquelle elles reçoi-
vent une consécration définitive.*

*Guy Patin écrivait au XVII^e siècle : « Avez-vous
ouï dire que le Paracelse s'imprime à Genève en
quatre volumes in-folio ? Quelle honte qu'un si mé-
chant livre trouve des presses et des ouvriers ! »*

*Aujourd'hui, Paracelse trouve un traducteur, et,
qui plus est, des admirateurs et des disciples, parmi
toute une élite intellectuelle qui attend, avide et in-
quiète, cette version longtemps réclamée ?*

Car les novateurs les plus hardis, les chercheurs les plus subtils pressentent, à juste titre, que, sous les formes barbares de son latin incorrect ou de son jargon tudesque, se cache un précurseur qui pourrait venir siéger, avec autorité, au sein des écoles les plus modernes, et leur dire : « N'avais-je pas prédit chacune de vos découvertes, et énoncé, en mon langage scolaire, toutes les lois qui régissent la matière, et que vous parvenez à formuler, peu à peu, à la suite de recherches pénibles et de travaux considérables ?

Hâtons-nous de le dire, cependant ; Paracelse est déjà officiellement réhabilité de l'autre côté du Rhin.

Non point comme en France, où il ne préoccupe guère que les curieux de l'occulte, les habitués du quai Saint-Michel, épris de sciences mystérieuses, en quête d'énigmes troublantes et d'hiéroglyphes inexplicables, qui ne le connaissent que par anticipation, le citent sans l'avoir lu, faute d'une édition courante et déchiffrable, et l'apprécient seulement comme séduisant mystagogue.

En Allemagne, c'est le corps médical tout entier qui lui a prêté hommage, et qui, dans la gloire d'une apothéose dont nul, ici, ne se doute, lui a rendu, comme thérapeute, la justice à laquelle il avait droit.

Tandis que nos facultés et nos académies l'ignorent, tandis qu'il n'a pu franchir le seuil des sphères officielles, et qu'il est exclu des chaires et des amphithéâtres ; tandis que, dans certains milieux, on risque encore, au nom de Paracelse, un sourire narquois ou un sarcasme puéril, en Allemagne on le lit, on l'étudie, on le discute, sans engouement partial, sans illusions ni mirages trompeurs, mais avec toute la gravité sérieuse qui caractérise cette nation.

Paracelse y a reconquis sa place. On l'apprécie à sa juste valeur. Il a pénétré dans l'enseignement officiel. Il n'est point un occultiste, illisible et ténébreux, mais un classique incontesté. Les plus hautes célébrités médicales le considèrent comme un maître ; les professeurs les plus éminents lui ont consacré de précieuses études, et se sont livrés, sur sa personnalité et ses œuvres, à de longues et patientes recherches. Son souvenir plane au-dessus des facultés et des universités comme une sorte de palladium ; et il est bien près d'être proclamé le plus grand novateur des temps anciens et modernes.

Depuis le jour où l'érudit Christoph Gottlieb von Murr, vers la fin du XVIII^e siècle, signala à l'attention publique, dans une biographie enthousiaste (1), de nombreux documents inédits relatifs à Paracelse, la gloire de celui-ci a toujours été grandissante.

De sérieux travaux biographiques, bibliographiques et analytiques sur sa vie, ses livres et ses doctrines, commencèrent à voir le jour.

Dès 1838, le Dr Preu publiait le premier exposé important des théories paracelsiques (2), bientôt suivi d'un excellent essai de biographie du Dr Lessing (3).

Puis, ce furent Marx (4), en 1840, Hans Locher (5),

(1) Neues Journal zur Litteratur und Kunstgeschichte, Leipzig, 1798-1799, tome II.

(2) Dr. H.A. Preu. Das System der Medicin des Theophrastus Paracelsus. Berlin, 1838.

(3) Dr. M. B. Lessing. Paracelsus, sein Leben und Denken. Berlin, 1839.

(4) K. F. H. Marx. Zur Würdigung des Theophrastus von Hohenheim. Göttingen, 1840-1841.

(5) Dr. Hans Locher. Theophrastus Paracelsus. Zürich, 1851.

en 1851, Friedrich Mook (1), en 1874, dont les travaux ne sont pas sans intérêt malgré les critiques violentes qu'il s'est attirées de la part de Schubert; le professeur Stanelli qui étudia ce que Paracelse avait pressenti de la science future (2), et Ed. Schubert (3), qui prépara, avec Sudhoff, le premier essai de bibliographie complète, tenté en même temps en Angleterre par Ferguson (4).

En 1894, le très distingué et regretté professeur de Bâle, Georg W. A. Kahlbaum, prononça son immortelle conférence sur Paracelse, en cette ville où le Maître avait connu tant d'opprobres, où tant de calomnies avaient été déversées sur lui par Oporinus et par la faculté entière.

La réparation fut éclatante. Toute la Suisse intellectuelle et scientifique applaudit au discours de l'illustre professeur (5), qui restera l'exposé le plus parfait, le plus exact et le plus clair qu'on ait fait des œuvres de Paracelse, de la révolution qu'il a accomplie dans l'art médical, et de la place qui doit lui être assignée dans l'histoire de la Science.

La même année, notre éminent confrère en bibliographie, Karl Sudhoff, élevait à Paracelse ce monument impérissable qu'est sa magistrale et incompara-

(1) Friedrich Mook. *Theophrastus Paracelsus, eine kritische Studie*, Würzburg, 1874.

(2) Rudolf Stanelli. *Die Zukunft Philosophie des Paracelsus*. Moskau, 1884.

(3) Ed. Schubert. *Paracelsus Forschungen*. Frankfurt-am-Main, 1887.

(4) Prof. John Ferguson. *Bibliographia Paracelsica*. Glasgow, 1877-1893.

(5) Georg. W. A. Kahlbaum. *Ein Vortrag gehalten zu Ehren Theophrast's von Hohenheim*. Basel, 1894.

ble bibliographie (1), trois énormes volumes élaborés au prix de sacrifices considérables, de laborieuses et patientes recherches à travers toutes les bibliothèques de l'Europe, et où sont cités, décrits et soigneusement collationnés, tous les manuscrits actuellement existants ainsi que toutes les éditions imprimées, des ouvrages qui portent le nom de Paracelse.

Désormais, l'illustre ermite d'Einsiedeln était réhabilité ; sa gloire était devenue incontestable.

De nombreux savants continuèrent à suivre la voie féconde que ces maîtres leur avaient tracée : Hartmann, de Salzburg, a donné de belles études sur les théories mystico-théologiques (2) de Paracelse ; les docteurs von Petzinger (3) et Schneidt (4) lui consacrèrent leurs thèses inaugurales ; Hugo Magnus, dans un résumé précis et clair de sa doctrine (5), lui a décerné le titre d'Archimédecin : der Ueberarzt, et le Dr Weiss a essayé de mettre en pratique sa thérapeutique et d'en obtenir des résultats (6).

Puis les professeurs Aberle (7), de Salzburg et We-

(1) Karl Sudhoff. Versuch einer Kritik der Echtheit der Paracelsischen Schriften. Berlin, Reimer, 1894, 3 volumes.

(2) Franz Hartmann. Grundriss der Lehren des Theophrastus Paracelsus. Leipzig, 1898. — Die Medizin des Th. Paracelsus. *Id.*, 1899.

(3) Joh. Fried. von Petzinger. Ueber das reformatorische Moment in den Anschauungen des Theophrastus von Hohenheim, Greifswald, 1898.

(4) Wilhelm Schneidt. Die Augenheilkunde. München, 1903.

(5) Hugo Magnus. Paracelsus, der Ueberarzt. Breslau, 1906.

(6) Dr. Weiss. Die Arkana des Theophrastus von Hohenheim. Gmünd, 1912.

(7) C. Aberle. Grabdenkmal, Schädel und Abbildungen des Theophrastus Paracelsus. Salzburg, 1891.

ber (1), de Londres, élucidèrent la question délicate des portraits, peints ou gravés, et des médailles frappées à l'effigie de Paracelse; et enfin un enfant d'Einsiedeln, le très distingué Raymond Netzhammer, archevêque de Bucarest, a publié la meilleure biographie (2) que nous possédions actuellement de lui, quoique bien des points restent encore à éclaircir.

Rendons hommage également au dévouement et au zèle infatigable que l'honorable conseiller fédéral de Suisse, M. B. Reber, a déployés pour contribuer à faire renaître, en sa patrie, la gloire de son illustre compatriote.

Jamais la mémoire de Paracelse n'a été plus célébrée qu'en ces dernières années.

On a restauré avec vénération son tombeau à Salzbourg et ce qui reste de sa maison natale, auprès du Pont-du-Diable; son buste a été placé dans la Klosterbibliothek d'Einsiedeln.

Le nouvel hôpital d'oculistique de Zürich a été nommé « Paracelsus », en mémoire de l'habileté qu'il avait acquise dans le traitement des maladies des yeux.

L'évêque anglican de Londres a prononcé vers 1895, l'apologie de Paracelse dans une lecture publique sur la « Picturesqueness in History », faite au sein de la Royal Institution.

(1) F. B. Weber. *Theophrastus Paracelsus.—A portrait medal of Paracelsus.— Additional remarks on Paracelsus.* London, 1893-1895.

(2) Raymund Netzhammer. *Theophrastus Paracelsus, das Wissenswerkeste über dessen Leben, Lehre und Schriften.* Einsiedeln, 1901.

Enfin, en 1898, à l'occasion du congrès général des médecins et naturalistes d'Allemagne, l'exposition de Düsseldorf a réuni 126 objets ayant trait à Paracelse seul, et dont Sudhoff dressa le catalogue.

Nous sommes loin, ici, d'un pareil triomphe.

On ne voit encore, en Paracelse, qu'un alchimiste, et, partant, qu'un rêveur et un illuminé.

Seul, parmi les officiels, Bouchardat a fait amende honorable pour toutes les injures que ses confrères du passé lui ont prodiguées (1); mais depuis il n'a recruté et ne recrute encore, comme partisans et défenseurs, que quelques novateurs hardis, quelques homœopathes distingués, qui travaillent en marge des opinions reçues, des doctrines approuvées et de la pratique consacrée, tels que le furent Fauvelty en 1856, Léon Cruveilhier en 1857 (2) et le regretté Dr Léon Simon; tels que le sont les docteurs Durey (3), Grasset (4), Vannier et Vergnes (5), de Paris; les docteurs Lalande et Gallavardin (6), de Lyon, et quelques autres qui s'efforcent de faire connaître à la France le génial archiatre de la Renaissance.

Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que l'idée d'élever, à Paracelse, le monument dont nous posons aujourd'hui la première pierre, n'ait pas germé dans les milieux officiels, et que la tâche prodigieuse que nous avons assumée n'ait encore tenté personne,

(1) Bouchardat. Nouveau Formulaire magistral. Paris, 1850, introduction.

(2) Revue de Paris, 1857.

(3) La Médecine occulte de Paracelse. Thèse.

(4) La France médicale, octobre 1911.

(5) L'Homœopathie française, Revue mensuelle, passim.

(6) Le Propagateur de l'Homœopathie, Revue mensuelle, avril 1912.

puisque, même en Allemagne où il est tant fêté, Paracelse n'a pas les honneurs d'une édition moderne et d'un texte pur, définitivement fixé, et enrichi de toutes ses variantes.

Nous n'avons pas voulu faire précéder notre traduction d'une nouvelle étude sur Paracelse.

Le prestige de son nom suffit à commander la lecture de son œuvre.

Un volume, d'ailleurs, n'eût pas suffi pour le présenter dignement au public moderne, pour éclaircir le troublant mystère de sa vie, dont beaucoup de points seraient encore restés dans l'ombre, pour donner un exposé de sa doctrine, et faire un tableau de l'état des connaissances philosophiques et médicales au début du XVI^e siècle, afin de préciser la portée de la révolution qu'il opéra dans la thérapeutique.

Nous renvoyons aux nombreux ouvrages cités plus haut, ceux de nos lecteurs qui, avant d'écouter la leçon du maître, voudront connaître l'homme et l'époque où il vécut.

D'ailleurs, on n'a déjà que trop disserté sur lui.

Il est temps de le lire, de connaître sa pensée, dans son texte même, d'en méditer toutes les phrases, afin de dissiper toutes les illusions que l'on s'est faites, depuis longtemps, sur ses écrits.

Nous donnerons donc seulement quelques notes brèves sur les diverses éditions de son œuvre, sur son langage, sur sa méthode de travail, et sur les règles que nous avons observées dans la présente traduction.

Auréolus Philippe Theophrastes Bombast, de Hohenheim, dit Paracelse, est né vers 1493 à Einsiedeln, en Suisse, et est mort en 1541 à Salzbourg.

Les seuls de ses ouvrages qui aient paru, de son

vivant, sont la dissertation sur le bois de Gaïac (1529), la Practica (vers 1530), la Prognostication (1530 ou 1531), le traité de l'Imposture des Médecins (1530), une autre édition de la Practica (1533), les bains de Pfeffer ou Piper (vers 1535) et la grande chirurgie (1536).

Une grande quantité de livres existent sous son nom, soit imprimés, soit en copies manuscrites qui sont dispersées dans plusieurs bibliothèques de l'Europe.

Nous ne pensons pas qu'ils doivent tous lui être attribués; néanmoins, ils portent les traces certaines de son influence et de son inspiration plus ou moins directe.

La plupart de ces ouvrages ont été publiés séparément, les uns en allemand, les autres en latin. Quelques-uns existent en édition latine et en édition allemande.

Il paraît évident qu'il écrivit lui-même un certain nombre de ses traités. Son éditeur de 1589, Huser, en donne quelques-uns, revus, dit-il, sur le manuscrit autographe. Vossius possédait aussi quelques manuscrits de sa main, dans sa bibliothèque, et Wagenseil affirme en avoir vu un dans la bibliothèque de l'Escorial. Quelques-uns, décrits par Sudhoff, pourraient bien être ceux dont parle Huser.

Mais il est certain, également, qu'il en dicta beaucoup d'autres à des secrétaires d'aventure, dont le plus célèbre fut Oporinus.

En quelle langue écrivit Paracelse?

« Toujours en allemand », répondent ses détracteurs, prétextant qu'il ignorait absolument la langue latine.

Nous ne pensons pas devoir être aussi exclusif.

Il n'est pas douteux qu'il rédigea ses lettres en allemand, comme l'attestent sa lettre à Erasme de 1526, celles à Amerbach, de 1528, le Consilium für den Abt von Pfeffers, de 1535 et la lettre an den Magistrat von Memmingen de 1536, dont von Murr (1) a reproduit un fragment; et il affecta d'employer cette langue dans ses cours publics, comme une protestation contre le pédantisme des facultés.

Mais dans ceux de ses ouvrages dont nous possérons le texte allemand, figurent toujours quantité de locutions latines.

Paracelse emploie la langue latine pour tous les termes techniques et scientifiques dont il ne trouve qu'un équivalent douteux dans sa langue maternelle, et il s'en sert avec une justesse d'expression telle, qu'il est impossible d'admettre qu'il n'ait pas connu parfaitement la langue scolaire de son époque. Ainsi tous les termes philosophiques, anatomiques et les Recepta, sont en latin.

De même, une ordonnance autographe de Paracelse, qui se trouve dans le Ms. II.144 de la Bibliothèque de Vienne, feuillets 126 et 127, est également en cette langue, sauf un mot. Une main du XVII^e siècle a écrit : Inveni Theophrasti manu hec (sic) Recepta scripta contre lapidem. Il y emploie, entre autres remèdes, le saxifrage, les cantharides et les yeux d'écrevisses.

Ainsi, il est donc bien hasardeux de prétendre qu'aucun des nombreux traités, que nous possérons de lui, n'ait pu être écrit originairement en latin.

Jusqu'en 1589, les œuvres de Paracelse circulèrent,

(1) Neues Journal zur Litteratur und Kunstgeschichte, tome II.

éparses, soit en manuscrits, soit en opuscules imprimés.

Elles furent réunies pour la première fois, sous le nom de *Bücher und Schriften*, en une édition parue à Bâle en 1589-90, chez Waldkirch, qui fut réimprimée en 1603-1618 à Strassburg, chez Lazare Zetzner.

Renaudin, dans la Biographie de Michaud, cite une édition antérieure complète, qui aurait paru en 1575; mais comme toutes les assertions de ce critique partial et illettré sont suspectes, et que personne ne connaît cette édition, nous croyons qu'il y a erreur, et qu'il a confondu avec Aureoli Theophrasti Paracelsi Eremitae Philosophi Summi operum Latine reditorum tomi duo, Basilæ, Pern, 1575, qui ne contient que quelques traités, et non les plus importants.

L'édition de 1589 a été faite par les soins du savant J. Huser. Elle donne le texte allemand, presque toujours revu, dit celui-ci, sur les manuscrits autographes.

En 1603, cette édition des Œuvres complètes, traduite littéralement en latin, parut sous le titre de : *Opera Omnia sive Paradoxa recenter latine facta à Francfort, 1603, en dix volumes in-4°, chez Zacharie Palthénius.*

Cette traduction, fort fidèle, est aussi littérale que possible; elle reproduit exactement le texte allemand, et transcrit, mot pour mot, ses obscurités, sans se soucier de les expliquer.

Quel en est l'auteur? Bitiskius, dans la préface de l'édition de 1658, l'attribue à un Belge (Belga), qui ne connaissait pas suffisamment la langue allemande, et à un homme plus versé dans le droit que dans l'art chymique, à viro Juris potius quam chymicae artis perito.

Ceci paraîtrait s'appliquer à Gérard Dorn, qui était belge, et à Palthénius lui-même, qui était jurisconsulte; toutefois nous ne pensons pas qu'elle doive leur être attribuée en totalité, car nous avons trouvé la trace évidente de styles bien différents, ce qui indiquerait que plusieurs mains se sont distribué les diverses parties de cette grande tâche.

Il est à signaler qu'il n'a été tenu aucun compte, dans cette version latine, des versions, même meilleures parues précédemment, telle que celle, si remarquable, du Liber Paramirum dont nous parlerons dans la suite.

En 1658, les frères de Tournes, célèbres imprimeurs de Genève, réimprimèrent, en 3 tomes in-f°, la version de 1603.

Quoique Bitiskius, qui fut chargé de la revision du texte, se soit vanté de l'avoir amélioré considérablement, sa tâche a été minime; et il a reproduit, presque intégralement, la traduction de son devancier.

Cependant, l'ensemble est plus correct; certaines fautes y sont amendées, et quelques fragments y sont ajoutés.

Pendant toute l'exécution de la traduction que nous offrons aujourd'hui au public intellectuel et philosophique, nous avons eu constamment sous les yeux :

- 1° L'édition allemande de Waldkirch, de 1589;*
- 2° L'édition latine de Palthenius, de 1603;*
- 3° L'édition latine des frères de Tournes, de 1658;*
dont nous avons suivi les trois textes, confrontant parallèlement chacune des expressions.

Ceci fait, nous avons eu recours aux éditions séparées, parues antérieurement, chaque fois que nous avons pu les rencontrer; et nous avons signalé les variantes.

Pour les quelques ouvrages qui ont été traduits avant nous, soit en français, soit en d'autres langues, nous avons mentionné les différences d'interprétation que présente notre traduction.

Chaque fois que nous avons rencontré une expression caractéristique et originale dont la puissance eût pu être affaiblie en passant dans notre langue, ou bien un terme douteux, ambigu ou peu compréhensible, pour lequel nous ne hasardons notre explication que sous réserves, nous avons placé, entre parenthèses, le mot latin et le mot allemand.

Nous avons suivi littéralement les textes, en nous efforçant d'être impeccableness exact.

C'est un document que nous transcrivons, et non une œuvre littéraire que nous élaborons.

Il importait donc de savoir sacrifier l'élégance du style, au devoir d'être rigoureusement exact. C'est la règle que nous nous sommes imposée, au risque même d'être accusé de ne pas savoir écrire.

Les éditions latines de 1603 et de 1658 portent des manchettes résumant l'alinéa auxquelles elles correspondent.

Comme elles font double emploi avec le texte, et ne sont que l'œuvre d'un éditeur soigneux, nous nous sommes dispensé de les traduire, sauf dans le cas où, différant du texte, elles apportent à celui-ci quelque éclaircissement.

Nous avons voulu donner le texte pur, sans le charmer de commentaires, qui eussent augmenté démesurément l'ouvrage et l'eussent défiguré par des opinions et des tendances.

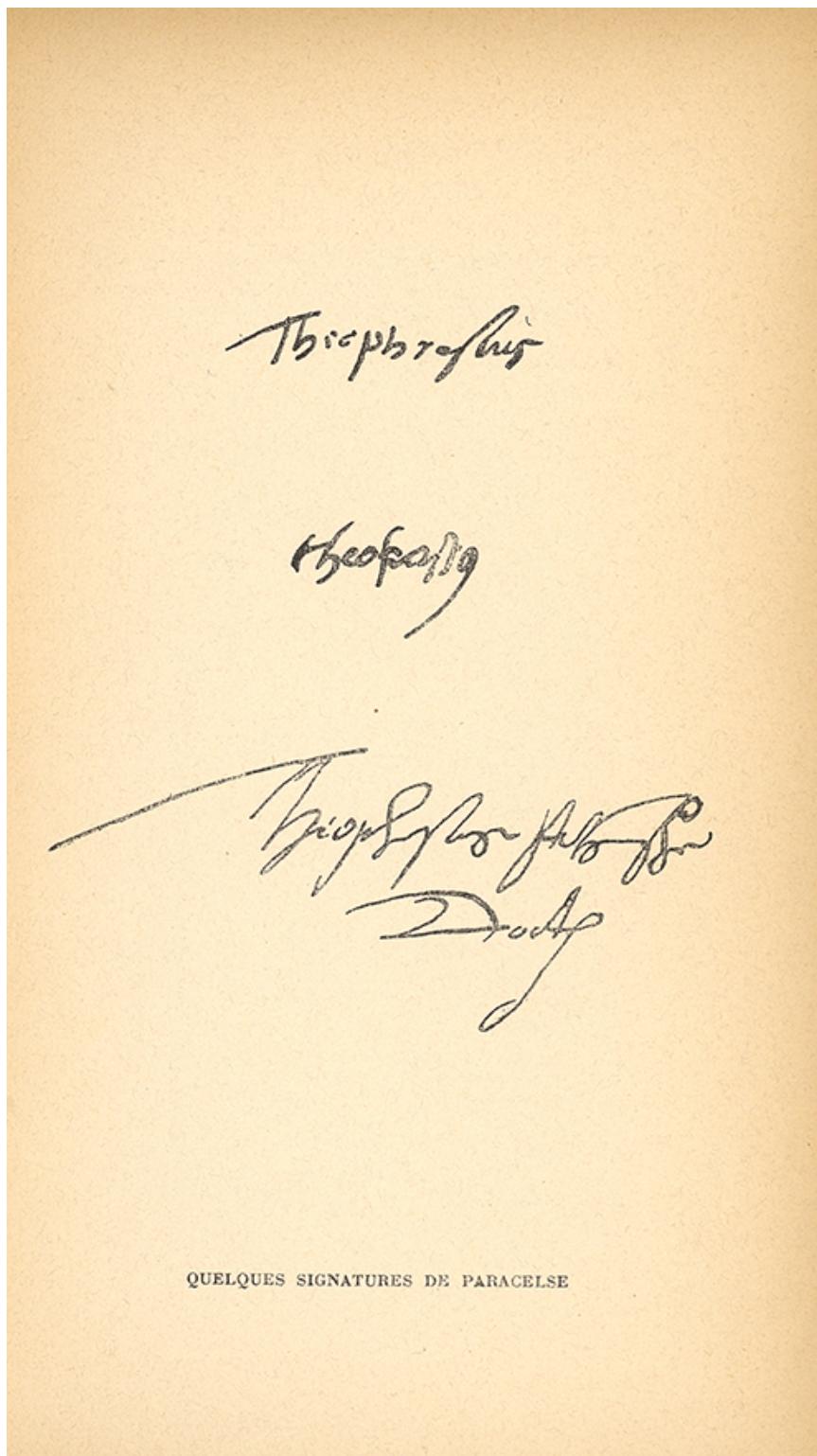
De simples remarques grammaticales, nécessaires en quelques endroits pour justifier notre manière de traduire, ou bien l'explication, en quelques mots, des

termes techniques, obscurs ou désuets, empruntée, autant que possible aux auteurs contemporains de Paracelse, telles sont les seules annotations que nous nous sommes permises.

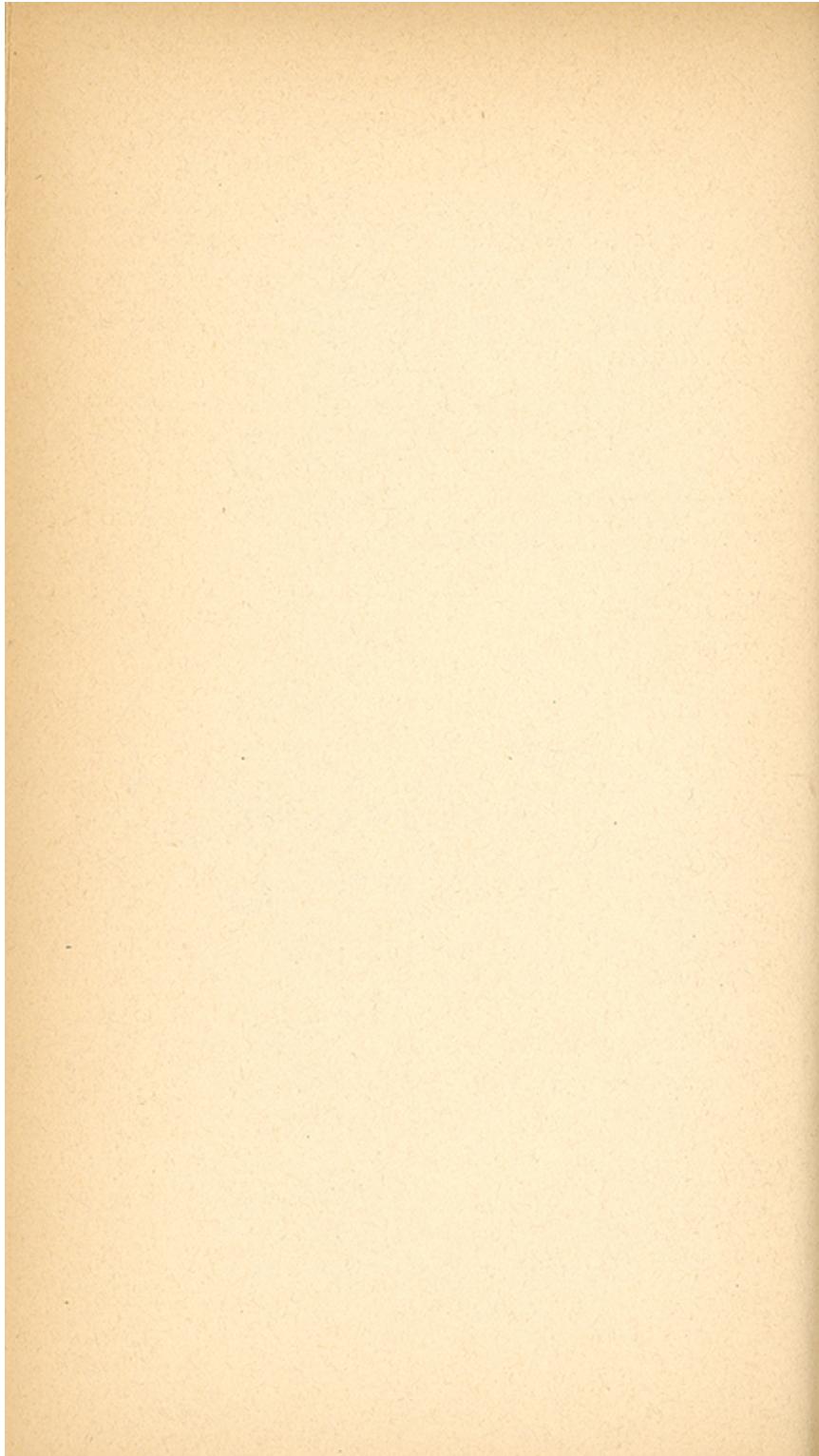
Puisse cette grande tâche, qui nous a fait passer tant d'heures délectables, contribuer à l'évolution majestueuse de la Science Eternelle et Sacrée, à laquelle nous avons consacré nos forces, notre volonté et notre savoir.

GRILLOT DE GIVRY.

Paris, 29 mai 1912.



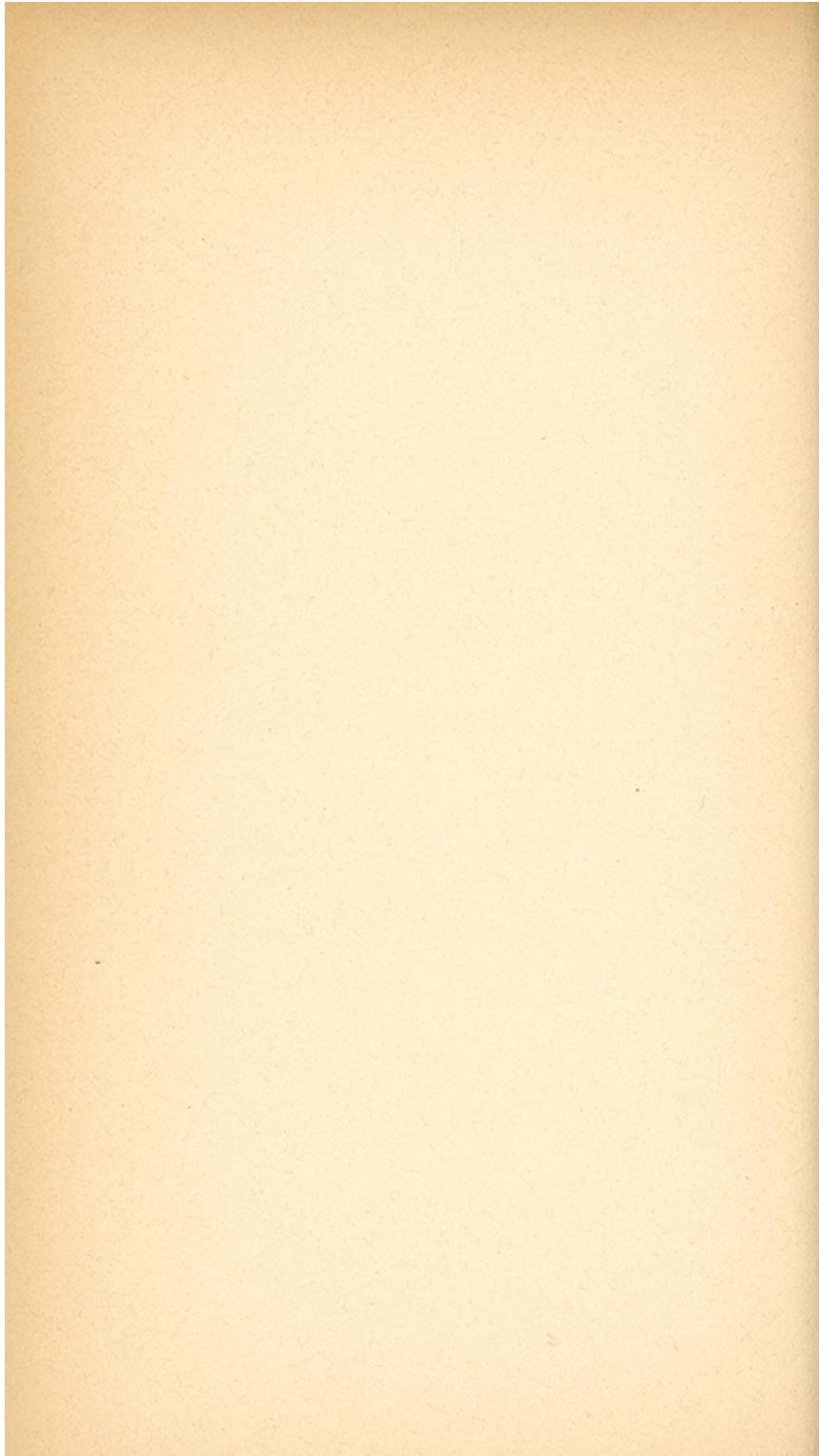
QUELQUES SIGNATURES DE PARACELSE

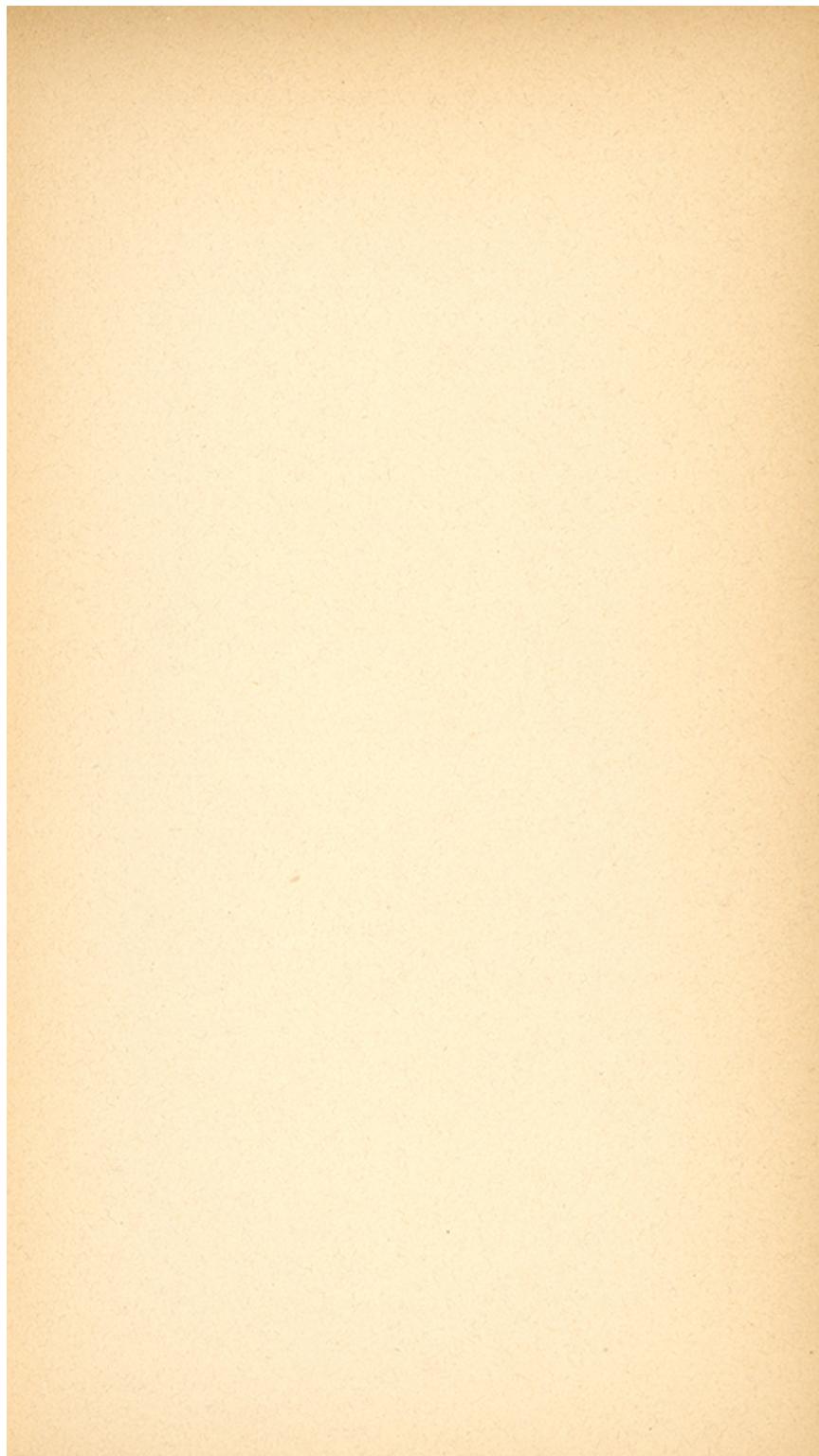


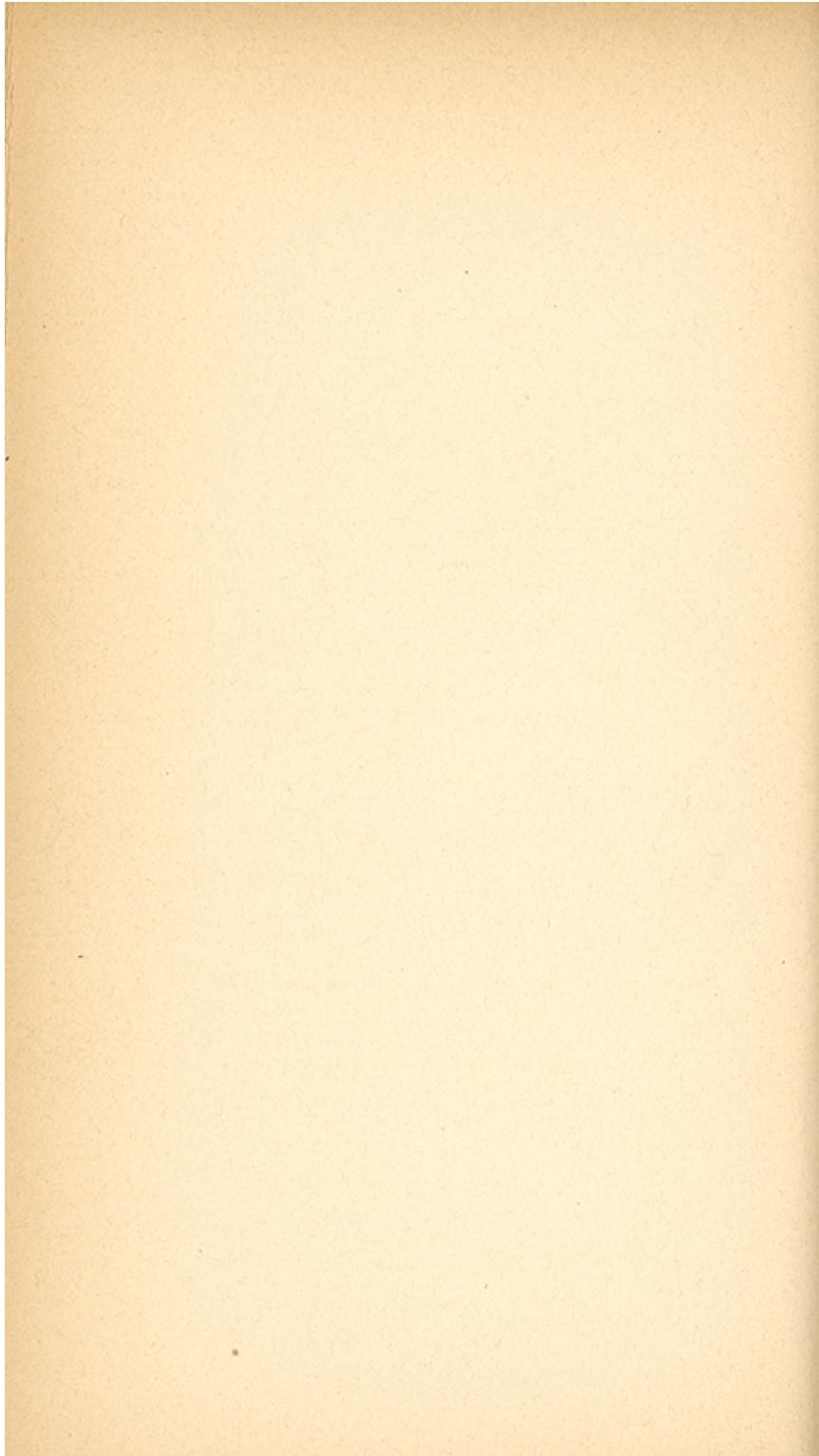
SOMMAIRE

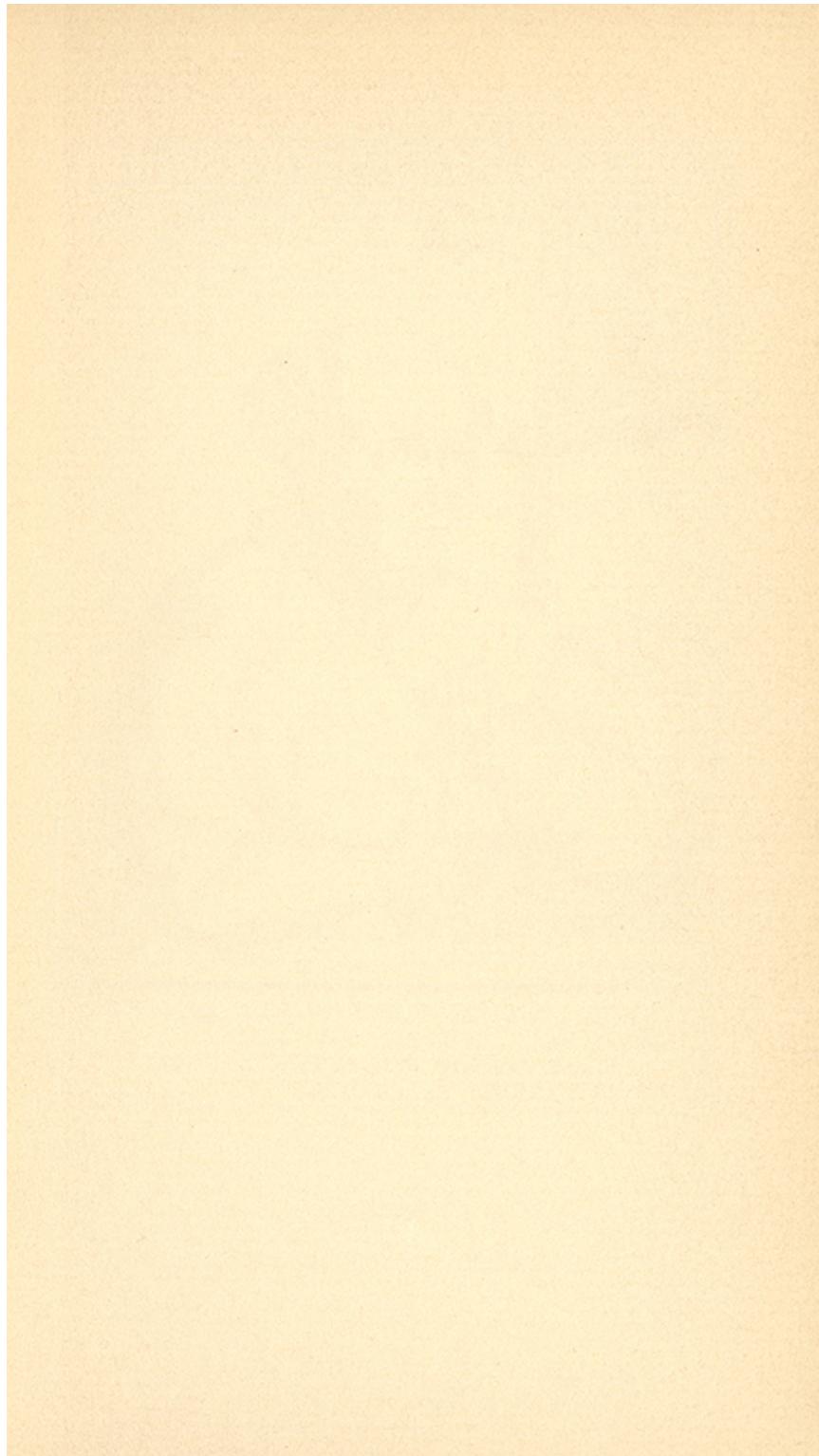
des trois premiers tomes de la présente traduction
formant la première partie des **Paradoxes.**

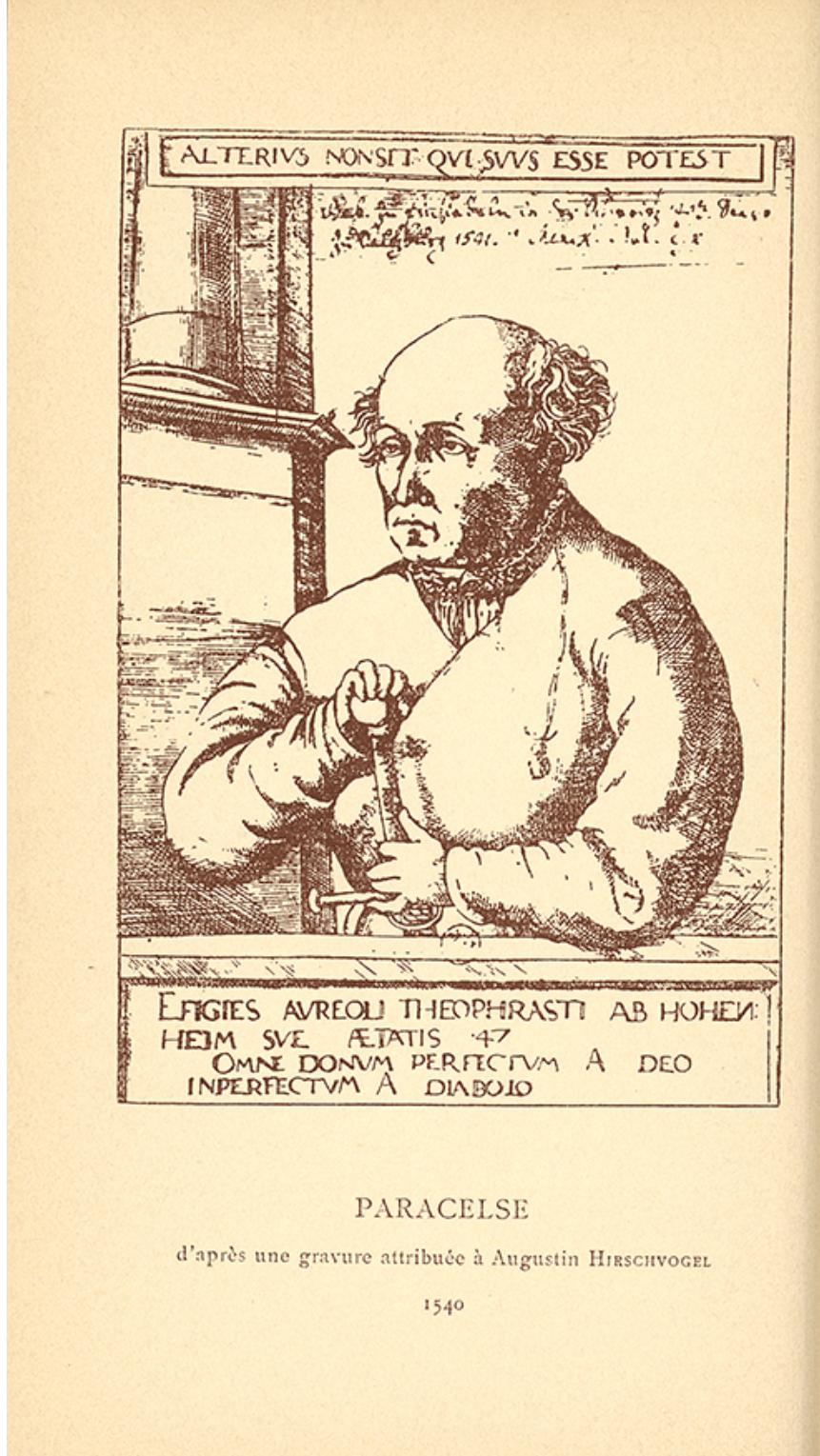
Le livre des Prologues Parenthèse sur les cinq Entités. Liber Autre livre Paramirum Paramirum	Livre I De Ente Astrorum De Ente Veneni De Ente Naturali De Ente Spirituum De Ente Dei Conclusion Liber Paramirum (Perdu) Livre I. — Des causes et origines des maladies provenant des 3 premières Substances. Livre II. — Suite du précédent. Livre III. — De l'origine des maladies provenant du Tartre. Livre IV. — De l'origine des maladies de la Matrice.	Tome I ^{er}
	I. Par la foi de l'homme. II. Par les impressions du Ciel occulte.	
	Des maladies provenant des causes invisibles	
	III. Par les chocs et ses invisibles.	
	IV. et V. invisibles.	
	De la Génération des choses sensibles. Fragments divers se rapportant aux livres précédents.	











PARACELSE

d'après une gravure attribuée à Augustin HIRSCHVOGEL

1540

ŒUVRES MEDICO-CHIMIQUES

ou

PARADOXES

de très noble, très illustre et très érudit

Philosophe et Médecin

Auréolus Philippe Théophraste Bombast de Hohenheim

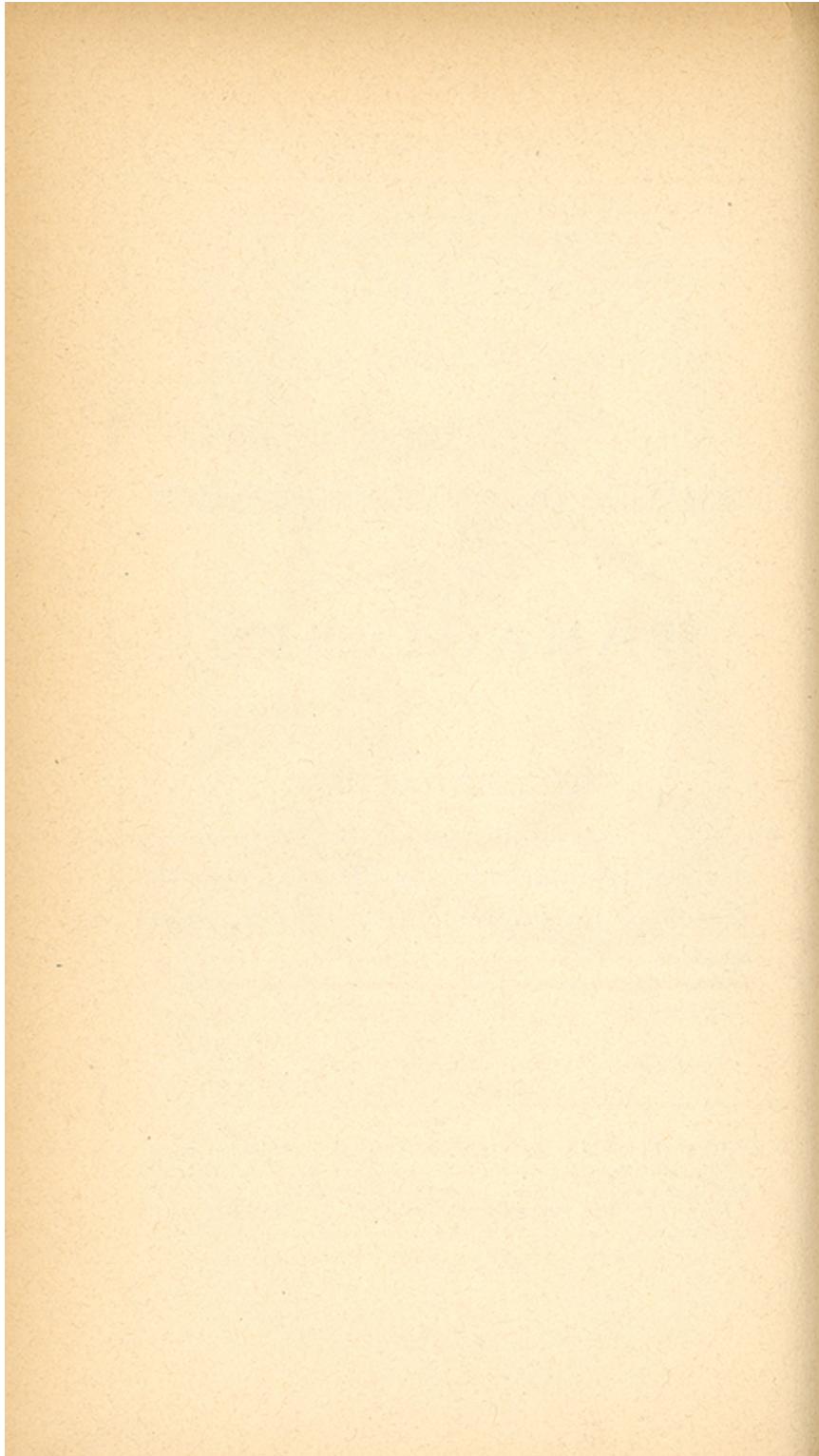
dit

PARACELSE

PREMIERE PARTIE

Traitant des causes origine et traitement des maladies en général, et contenant le Liber Paramirum sur l'Art de la Médecine et le Livre de la Génération des Choses sensibles.

(CE TITRE EST CELUI DU PREMIER TOME DE L'ÉDITION ALLEMANDE DE 1599 ET DES ÉDITIONS LATINES DE 1603 ET DE 1658 PUBLIÉES PAR DE TOURNES. LA MATIÈRE CONTENUE EN CE TOME FORME LES TROIS PREMIERS VOLUMES DE LA PRÉSENTE TRADUCTION).

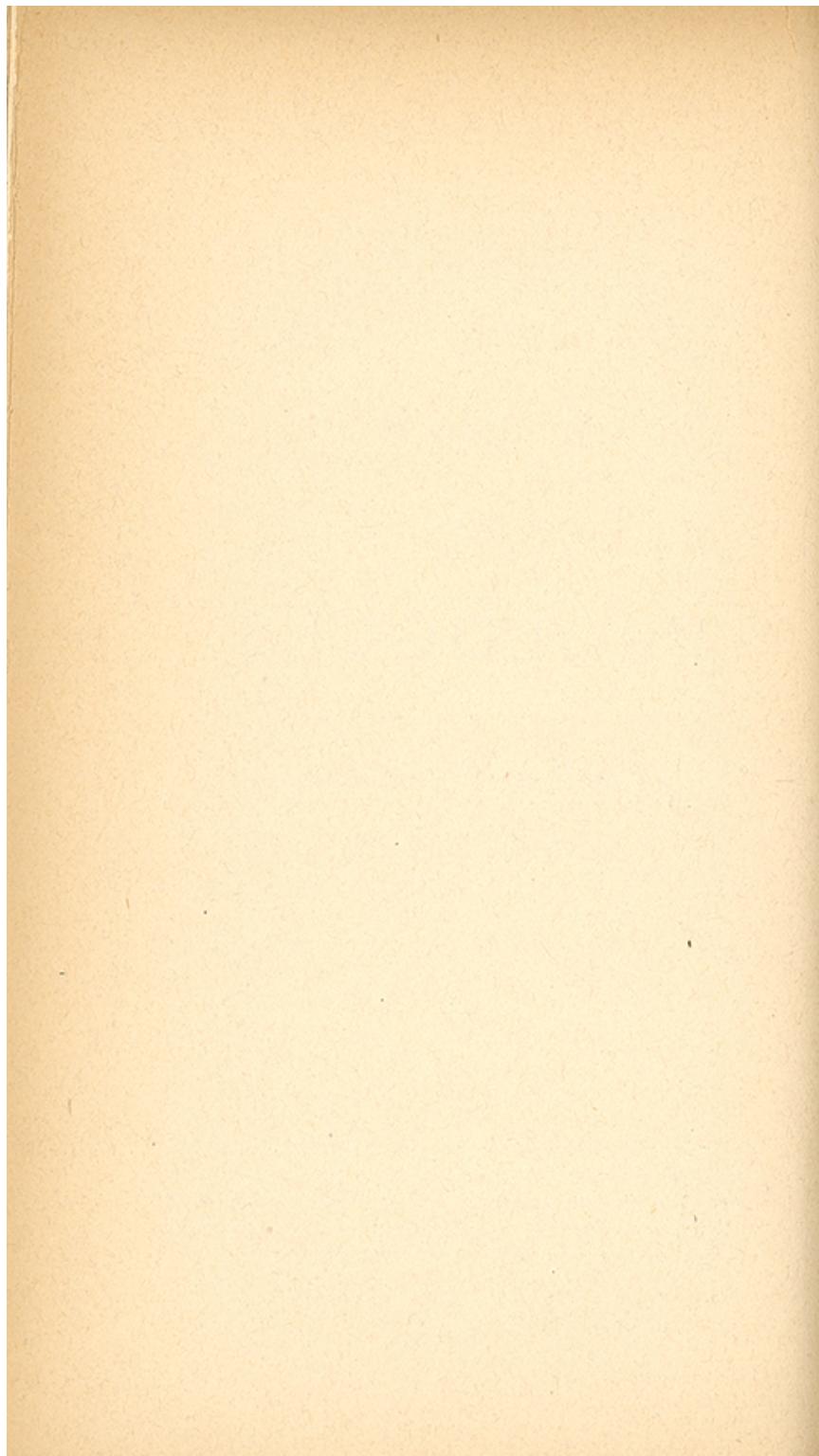


LE LIVRE
DES
PROLOGUES

(*Libellus Prologorum*)

En Deux Livres

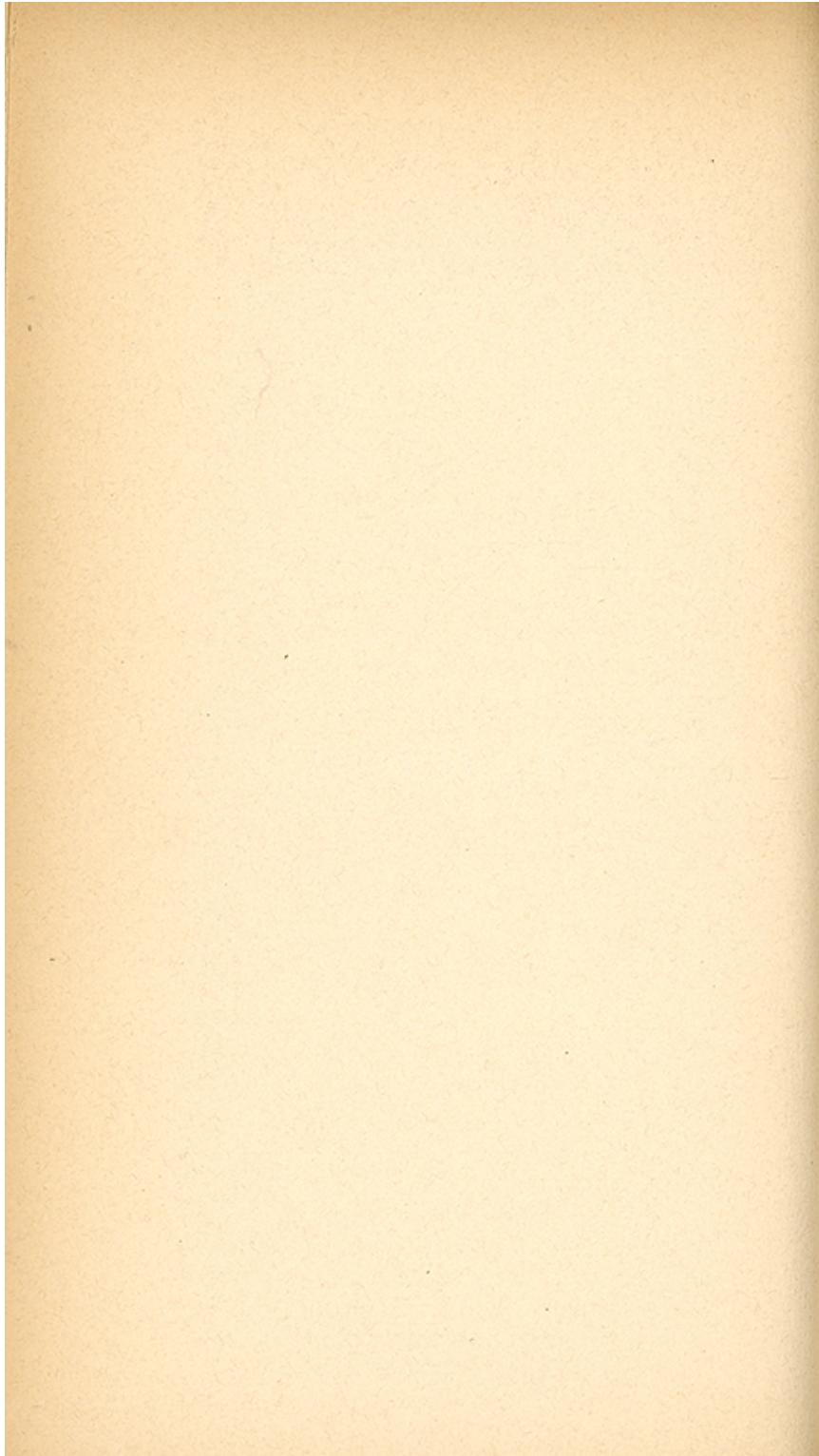
(LES CINQ PREMIÈRES ÉDITIONS DU LIBER PARAMIRUM NE COM-
PORTENT PAS CES PROLOGUES. CEUX-CI ONT PARU POUR LA
PREMIÈRE FOIS EN ALLEMAND A STRASBOURG EN 1575, ET EN
LATIN DANS L'ÉDITION DE PALTHÉNIUS DE 1603. ILS N'ONT
JAMAIS ÉTÉ TRADUITS EN AUCUNE AUTRE LANGUE).



PREMIER LIVRE

DES

PROLOGUES





I

PROLOGUE PREMIER

IL importe que tu saches d'abord, ami lecteur, que toutes les maladies, universellement, se traitent, coutumièrement, de cinq manières différentes. C'est donc par ce traitement (*curatio*) plutôt que par la connaissance des causes, que nous commencerons l'étude de notre médecine, puisque le traitement nous montrera, comme du doigt, les causes mêmes des maladies. Que le point essentiel de notre livre soit donc cet argument premier : Il existe cinq modes de traitement (*curationes quinque*), ce qui est comme si tu disais qu'il y a cinq médecines, ou cinq arts, ou cinq facultés, ou cinq médecins.

Il suffit qu'une seule de celles-ci séparément soit un moyen de médication (*facultas medicinæ*) pour la guérison de toutes les maladies. Car on trouve par cinq voies, comme nous l'avons dit, cinq méthodes possibles de médecine (*facultates medicinæ*), chacune desquelles doit être tenue pour la meilleure (*insignita*) par le médecin habile, compétent et expert en celle qu'il a choisie, qui, comme maître savant en l'un des grades de ces cinq méthodes, sera capable de guérir

quelque accident ou souffrance que ce soit, en l'une et l'autre médecine.

Que celui-ci s'efforce donc, par une quotidienne application, de parvenir, en l'une quelconque de ces méthodes, à un tel degré de science et d'expérience (outre qu'il soit bon (*fas*) d'acquérir une connaissance exacte de son âme d'abord, et du corps du malade ensuite) qu'il possède un fondement solide de cette méthode, en tout ce qui incombe exactement à cette étude; qu'il sache et comprenne de lui-même beaucoup plus de choses que du malade; qu'il tienne la base de sa science placée en lui-même et non en une subjectivité étrangère; qu'il ne se détourne ni ne s'écarte d'une cause dans une autre; qu'il n'hésite pas en lui-même comme s'il passait d'une opinion à une autre, ni ne discute inconsidérément. Car chacune de ces méthodes, suffisamment parfaite, *per se* et *in se*, est une disquisition et une compréhension tant théorique que pratique et physique, en vue de la connaissance des causes et de la guérison des maladies. Et c'est par ceci que nous avons voulu terminer et conclure cet exorde à notre premier livre médical.

II

PROLOGUE II

PUISQUE, par ce qui précède, nous avons montré qu'il existe cinq méthodes (*facultates*) différentes, dont chacune subsiste séparément, indépendante des autres, et que nous avons enseigné

que quiconque est instruit dans une seule de celles-ci, est suffisamment apte à être médecin en l'une et l'autre médecine, pour toutes les maladies possibles, ainsi il faut donc avoir bien soin ici, non de discourir également sur chacune des cinq cures qu'on peut appliquer aux cinq causes qui apparaissent dans toutes les maladies, mais de décrire complètement cinq genres de traitement (*curatio*) dont un quelconque, en particulier, concerne toutes les causes des maladies, comme nous le rapporterons plus amplement ensuite.

D'abord, si tu veux être médecin, songe en toi-même que la médecine est double : la médecine Clinique ou Physique, et la médecine Chirurgicale ; (*der Leib-und der Wundartzney*), ce qui ne veut pas dire qu'elles aient, pour cette raison, deux origines ; c'est une division purement spécifique qui porte en elle-même sa raison d'être. Car la Fièvre et la Peste proviennent de la même source et cependant se distinguent fort bien l'une de l'autre. Car, d'une part, cette source (ou cause morbide) se résout en putréfaction interne, comme les fièvres qui obligent à garder le lit (*clinice*) ; d'autre part, elle se termine en peste, c'est-à-dire quitte le centre pour venir occuper la surface externe. Dirige attentivement ton esprit sur ce que je viens de dire, afin que tu possèdes la raison de l'une et de l'autre médecine. Toute affection qui, du centre, vient à la superficie, est de considération physique. Celle qui, au contraire, de la surface externe gagne le centre, doit être attribuée à la chirurgie. Mais remarquez ceci : Tout ce qui, par la sécrétion de la nature, se résout en émonctoires constitués du corps, est entièrement physique, d'après les considérations elles-mêmes. Mais ce qui fait irrup-

tion par des émonctoires non naturels, est chirurgical. Donc, tout ce qui, par suite de la place occupée sur le corps, peut être visible, doit être considéré comme une blessure. Si le mal, au contraire, demeure caché, il appartient à l'ordre physique. Et c'est vraiment par cet état de choses que se divisent les médecins. Mais il convient d'étudier avec plus de soin ce qui se rapporte aux sectes médicales. Ils sont divisés en deux classes (physique et chirurgie), mais leurs sectes sont au nombre de cinq; et ils accomplissent leurs guérisons par cinq méthodes différentes, parce que les origines des causes de toutes les maladies sont au nombre de cinq, que chacune des sectes considère (à sa manière). Il a été dit de même que si ces cinq origines doivent être connues de chaque secte, néanmoins cependant, on compte cinq sectes d'après la raison curative de ces origines, parce qu'il existe seulement une seule secte pour la connaissance et l'intellection de ces causes. Et c'est ainsi qu'il nous a plu de définir, par ce discours, les grades et les états qui se trouvent parmi les médecins.

III

PROLOGUE III

ENSUITE, puisqu'il est convenu qu'il existe cinq sectes de médecins, séparés par leurs méthodes (ou facultés), et que nous savons également, par cette convention, qu'aucune n'opère semblablement à l'autre, il est donc vraiment en la puissance de chaque secte d'être capable de guérir les cinq origines susdites de toutes les maladies, quoique

chacune de ces sectes, par elle-même, les considère d'après une cure particulière; ainsi les noms de ces cinq sectes doivent donc s'offrir d'abord à notre connaissance; lesquels étant définis, nous passerons ensuite, de ce préambule, à l'étude ultérieure de la médecine.

Ceux qui appartiennent à la première faculté ou secte, s'appellent NATURELS, parce qu'ils traitent les maladies uniquement d'après la nature des plantes, suivant que celles-ci leur conviennent, par leurs symboles ou leurs concordancess. Ainsi ils soignent le froid par le chaud, l'humide par le sec, la surabondance par l'inanition, l'inanition par l'alimentation, comme la nature même de ces affections enseigne qu'elles doivent être repoussées par leurs contraires. Et les défenseurs de cette secte furent Avicenne, Galien, Rhasis, ainsi que leurs commentateurs et autres qui les ont suivis.

Ceux qui appartiennent à la deuxième secte sont appelés communément SPÉCIFIQUES, parce qu'ils traitent toutes les maladies par la forme spécifique ou ENTITÉ spécifique (*ENS specificum*). Par exemple, l'aimant attire à lui le fer, non par l'intermédiaire de qualités élémentaires, mais par sa force spécifique. De même, ces médecins guérissent toutes les maladies par la force spécifique des médicaments. A cette classe appartiennent ces autres expérimentateurs qui sont appelés par quelques-uns, par moquerie, empiriques, ainsi que tous ceux qui, parmi les Naturels cités plus haut, font usage de purgations. Car ceux qui purgent (cette force qui découle de la forme spécifique n'étant pas attribuée aux médecins naturels) s'éloignent de leur secte pour entrer dans une autre.

Les troisièmes se nomment CARACTÉRISTES (*characterales*). Car ils guérissent toutes les maladies au moyen de certains caractères, ce que nous savons tant par leurs livres, que par le mode lui-même de guérison. Ils opèrent de telle façon que, s'ils commandent à quelqu'un de courir, celui-ci auquel on l'a commandé se met à courir; ainsi cette opération s'accomplit par la parole. La guérison par les caractères s'accomplit de la même manière. Les auteurs et maîtres de ceux-ci sont Albert le Grand, les Astrologues, les Philosophes et plusieurs autres.

Les quatrièmes s'appellent SPIRITUELS, parce qu'ils savent coaguler (*cogere*) l'esprit des herbes et des racines, de telle sorte qu'ils soignent et guérissent le malade que ces mêmes herbes et racines ont attaqué et rendu infirme. De même que lorsqu'un juge fait enchaîner quelqu'un, ce juge est le seul médecin de l'enchaîné, car les liens et les cadenas sont au pouvoir du juge qui les fait ouvrir s'il le veut; ainsi les malades ainsi liés, s'ils sont consumés et rongés, sont délivrés par les esprits des herbes comme le livre de ceux-ci l'indiquera. De cette secte furent quantité de médecins illustres, comme Hippocrates et beaucoup d'autres.

Les cinquièmes s'appellent FIDÈLES, parce qu'ils combattent et guérissent les maladies par la foi, comme lorsque quelqu'un croit à la vérité, et à cause de ceci se trouve guéri. Le Christ lui-même, avec ses disciples, nous en a donné un exemple. Sur ces cinq sectes, nous publierons ensuite cinq livres conclusionnels (*Beschluss Bücher*) pour l'intelligence plus profonde desquels nous vous instruirons tout particulièrement.

IV

PROLOGUE IV

Nous diviserons en deux parties les livres sus-dits. L'une sera la pratique du corps, l'autre des blessures (1). Chacune sera convenablement séparée par ses Canons spéciaux et ses paragraphes. Nous accommodons ce préambule ou prologue (*præsagium*) à chaque partie, de telle sorte qu'il se rapporte à tous les degrés. Cependant, avant de commencer les cinq livres promis, nous vous donnerons une Parenthèse, à vous autres, médecins de chaque secte de l'un et de l'autre ordre, distincte en quelque sorte de l'autre Parenthèse, et que nous voulons définir : Parenthèse médicale. La place de celle-ci est imposée entre les présents prologues et les cinq livres susdits de conclusions, de telle sorte qu'elle ne soit liée à aucun d'eux et soit appropriée à tous, mais subsiste seule en elle-même. Et cette Parenthèse vous enseignera vraiment les origines de tous les maux, desquels ceux-ci proviennent, et que le médecin de quelque secte que ce soit doit avoir parfaitement connues et explorées. S'il l'a fait, alors, suivant son libre arbitre, il peut s'attacher à la secte qui lui plaira et se servir de ces bases, en opérant, puisqu'il connaît les origines des maladies, au moyen de l'explication de cette parenthèse. Cette parenthèse, puisqu'elle est le signe ou exposition de toutes les causes morbifiques, pré-

(1) Autrement dit la partie clinique et la partie chirurgicale.

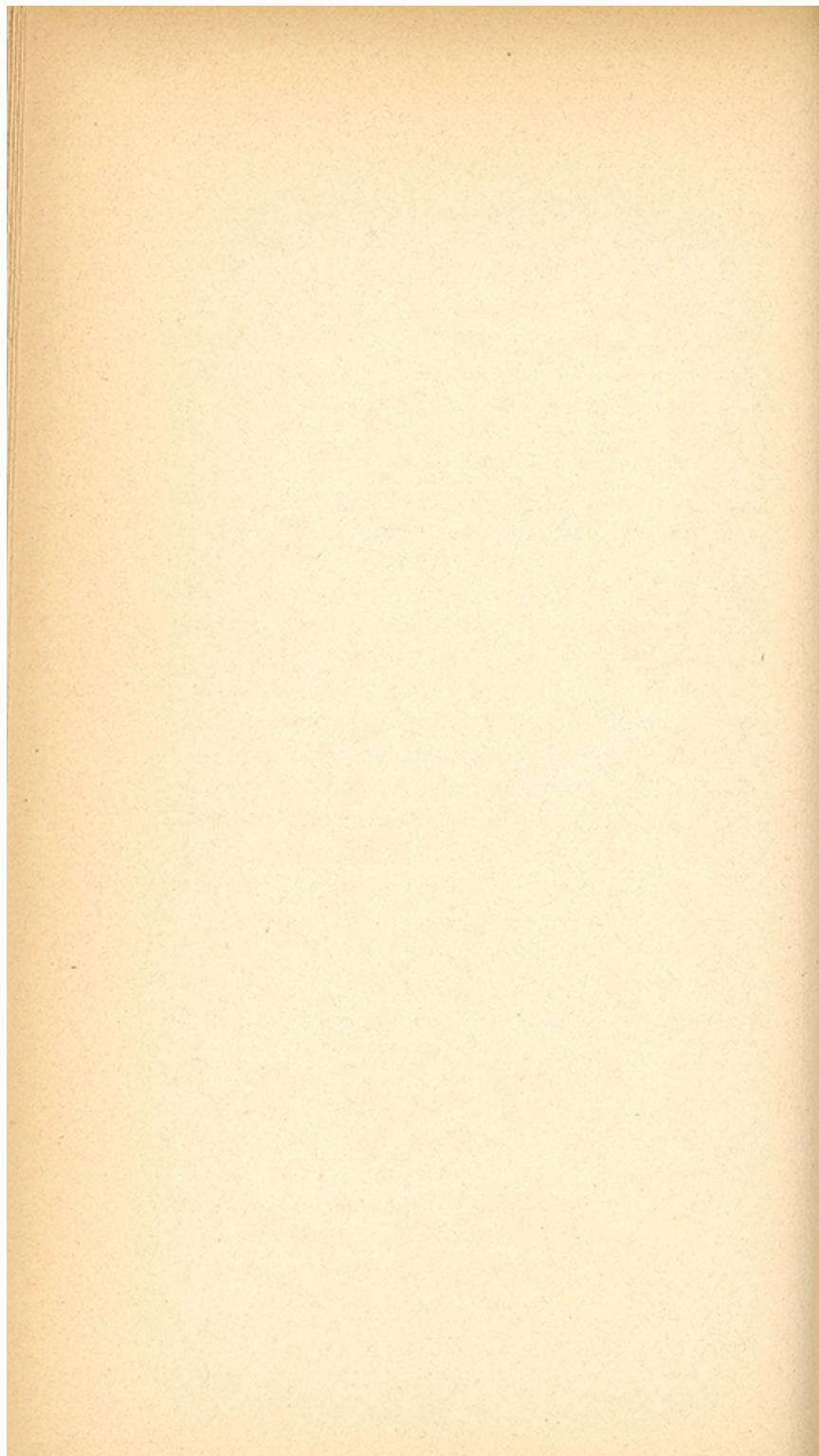
cède donc à juste titre les cinq livres de conclusions, et ceci parce qu'il est indispensable que la guérison procède d'une cause, et cette cause est un homme habile et possédant la connaissance des choses nécessaires à la guérison. Par suite, cinq parties seront constituées en cette Parenthèse, appelées chacune TRAITÉ. Elles seront cinq, à cause des cinq choses desquelles proviennent tous les maux. Chacun de ces traités sera subdivisé en chapitres, afin que, par ce moyen, l'on comprenne plus facilement le fondement des origines, et tous les accidents de la maladie, ainsi que les divers genres de celle-ci, et ce qui les provoque. Et toutes ces choses seront déterminées en deux chapitres selon l'intellect des deux ordres de la médecine, qui subsistent indépendants, dans chacune des sectes, et se distinguent par des règles définies. Et la fin des cinq traités sera également la fin des chapitres et des règles de la Parenthèse elle-même. Et ensuite commenceront les cinq livres des conclusions de la base de tout traitement dans les cinq sectes.



SECOND LIVRE

DES

PROLOGUES





V

PROLOGUE PREMIER

NOUS commencerons donc maintenant le Prologue de notre Parenthèse. Je dis donc en principe, à vous, tant médecins que chirurgiens, que si vous lisiez cette présente Parenthèse, par laquelle on devient vrai médecin, vous ne nous considéreriez pas comme ignorants et inhabiles dans vos livres, de ce que nous ne traînons pas un même joug avec vous. Car si nous ne frayons pas avec vous, c'est que ni votre style, ni votre pratique et connaissance des causes, comme toutes choses erronées, d'ailleurs, ne sont nullement probants pour nous, comme nous le répéterons plusieurs fois dans la suite. Nous ne sommes pas peu choqués, tant de la rareté de vos guérisons miraculeuses, que de la multitude des malades délaissés par vous. Quand même vous vous glorifiez outre mesure de tant de médecins Chaldéens, Grecs et Arabes, vos patrons, cela ne nous émeut point du tout. Car, suivant que l'attestent les écrits publiés de ceux-ci, le sort des malades qu'ils entreprennent de guérir autrefois, fut le même que celui des vôtres, aujourd'hui, dont meurt la plus grande partie. Car, ni leurs livres ne nous affaiblissent, ni ne nous

châtient, ni ne nous détruisent en rien (et vous n'avez vous-même d'eux aucune notion); ni vous ne devez penser nous combattre par eux puisque, au contraire, ils prouvent évidemment beaucoup en notre faveur. Et même, dans nos livres, nous omettons beaucoup de choses qu'il est ordonné de rechercher chez les anciens, de telle sorte que, bien souvent, nous indiquons du doigt d'avoir recours à ceux-ci, comme étant les écrivains originaux. Mais cependant nous n'agissons ainsi que dans les seules sectes naturelles. Car nous voulons que ce dont nous parlons ici ne soit rapporté qu'à la partie naturelle, dans laquelle vous prétendez, avec tant d'insolence, être regardés comme de grands savants. Et puisque vous rejetez arrogamment les quatre autres sectes, soyez certains que vous ne les comprenez point du tout. Et bien que vous ne trouviez rien, en vos livres, qui cadre avec ce qui est dit ici, sachez cependant qu'Hippocrates a été beaucoup plus près de la secte spirituelle que de la secte naturelle, bien qu'on n'en verra rien paraître en son étude. Et Galien également s'est plus adonné à la médecine caractéristique qu'à la médecine naturelle. On peut en dire autant de beaucoup d'autres. Et bien que les Forces (*Facultates*) et les Secrets puissent à bon droit être appelés *Magnalia Artis*, qui, cependant, sont cachés (*supprimuntur*), au lieu de ceux-ci, c'est la voie de la lenteur (*via longationis, der lang weg*), qui s'allonge à perte de vue, et qu'ils ruminent et remâchent indéfiniment.

VI

PROLOGUE II

PAREILLEMENT nous vous expliquerons cette Parenthèse dans laquelle sont placés les fondements universels de la science du médecin, et qui servent même de base à Avicenne, Rhasis, Averroës, Hippocrates et Galien; de telle sorte que toutes les choses contenues en cette Parenthèse, tant théorique que pratique, et qui sont nécessaires à la connaissance de tous les maux et à leur guérison, doivent être comprises par vous, dans les deux ordres, tant de médecins que de chirurgiens.

Nous donnerons de ceci une brève explication. Notre Parenthèse susdite se compose de cinq traités. Chaque traité est une ENTITÉ (*Ens*). Remarquez donc qu'il y a cinq ENTITÉS qui produisent et engendrent toutes les maladies. Ces cinq ENTITÉS signifient cinq origines. Pénétrez-vous bien de ceci. Ces cinq origines sont autant de causes, dont une seule quelconque, se manifestant, serait suffisante pour engendrer tous les maux passés, présents ou futurs.

Il faudrait qu'une grande attention soit donnée par vous autres, médecins, à ces cinq ENTITÉS, et que vous ne croyiez pas que tous les maux proviennent d'une même origine; mais soyez absolument persuadés qu'il existe cinq parties ou cinq ENTITÉS, de chacune desquelles provient chaque maladie. Donnons un exemple de ceci: Supposons une maladie, par exemple la peste. Cherchons d'où elle provient? De la Dissolution de la Nature, répondrez-vous. Vous

parlez alors comme les médecins naturels. L'astronome en placera la cause dans le mouvement ou le cours du ciel. Lequel des deux dit vrai? Je conclus donc qu'ils affirment l'un et l'autre la vérité, car l'opération ou origine provient, d'une part, de la nature, d'une autre part, des astres, et outre ceci, des trois autres causes. Car la Nature est une ENTITÉ et l'astre est une ENTITÉ. Vous devez donc savoir qu'il existe cinq pestes, non selon leurs genres, essences, formes et espèces, mais selon les origines d'où elles proviennent, de quelque genre qu'elles soient. Nous disons donc que notre corps est soumis (*subjectum, unterworffen*) à cinq ENTITÉS, et que chacune de ces ENTITÉS contient sous elle toutes les maladies et avec celles-ci possède une puissance certaine dans notre corps. De même il y a cinq genres d'hydropisies, autant de jaunisses (*morbus regius, Gelbfucht*) autant de fièvres, autant de chancres; et il en est ainsi de tous les autres.

VII

PROLOGUE III

MAINTENANT que les cinq ENTITÉS ont été énumérées, prêtez ensuite votre attention, vous autres médecins, à connaître ce qu'est une ENTITÉ. L'ENTITÉ est donc la cause ou la chose qui a le pouvoir de diriger (*regendi*) le corps. Or, excités contre nous par une erreur spacieuse, vous avez déclaré que la peste est engendrée par les humeurs qui

existent à l'état latent à l'intérieur du corps, laquelle opinion est extrêmement fausse. Examinez donc plus profondément quelle est la chose qui contamine le corps par le poison, et non comment le corps se trouve en état d'infection. Ne vous souvenez-vous pas que tous les maux possibles, ou celui que vous voudrez spécialement, surgissent tout d'un coup d'eux-mêmes, du corps? Et n'est-il pas tout à fait courant que celui-ci soit immédiatement enflammé ou attaqué d'une manière quelconque? Cependant nulle cause ne paraît avoir provoqué la maladie. Outre ceci, nous vous rappelons qu'il y a cinq choses qui blessent le corps, et disposent celui-ci à la maladie, contre lesquelles il ne saurait lutter, mais auxquelles il est obligé de se soumettre afin qu'elles l'affaiblissent. Car elles ont un tel pouvoir sur ce corps, qu'il leur est permis de l'atteindre profondément (*afficere*) (1) en sa nature. Et chaque ENTITÉ est ainsi constituée, que tous les maux, sans en excepter aucun, lui sont soumis. Et ainsi cinq feux régissent notre corps et s'attachent à lui de telle sorte qu'il est attaqué et rongé tantôt par l'un, tantôt par l'autre. Ainsi, si un paralytique est présenté au médecin, il doit, avant toutes choses, examiner avec soin quel est le feu, quelle est l'ENTITÉ qui aura engendré cette paralysie. Et il existe cinq de ces choses dans toutes les maladies et persistant dans autant de causes ou principes. Et si le médecin ne saisit pas ces choses, ceci lui enseigne qu'il est aveugle, puisqu'il n'obtiendra jamais la guérison d'aucune autre maladie.

(1) L'allemand est plus énergique : *zukrencken*.

VIII

PROLOGUE IV

PUISQUE nous avons récemment fait mention des cinq ENTITÉS, il est à propos maintenant que nous recherchions ce que sont ces ENTITÉS. Et bien que nos ancêtres et prédecesseurs eussent été très fortement admirateurs de notre médecine, s'ils s'étaient attachés uniquement au souffle vital, cependant nous ne discuterons pas sur ce point. De même leurs remèdes ne seront pas méprisés par nous; mais nous en prendrons et extraierons plutôt le nerf et la moelle. Donc, comme exorde de notre parenthèse, et afin de terminer ce petit livre des prologues, et que nous comprenions avec plus de certitude les ENTITÉS ipsissimes qui modèrent, régissent notre corps et le dirigent puissamment, nous les définirons ici.

Le premier traité contenu dans la Parenthèse rapporte quelle essence et quelle force les astres renferment en eux. Cette force agit de telle sorte en notre corps, qu'il est complètement soumis à leur opération et à leur impression. Cette force des astres est appelée l'ENTITÉ ASTRALE (*Ens astrorum*), et cette ENTITÉ est comptée comme la première de toutes celles auxquelles nous sommes soumis.

La seconde force ou puissance, qui nous trouble (*alterat*) violemment (*gewaltiglich regiret*) et nous précipite dans les maladies, est l'ENTITÉ DU POISON (*Ens veneni*). Vous remarquerez avec soin que si l'astre lui-même est en nous d'une influence salutaire et ne porte au corps aucun dommage, l'ENTITÉ

du poison peut, au contraire, nous être nuisible. Ainsi nous devons nous attendre à recevoir en nous l'impression de celui auquel nous sommes soumis, sans songer à vouloir nous soustraire à sa puissance.

La troisième force est celle qui affaiblit et use notre corps, bien que les deux ENTITÉS susdites puissent subsister en nous, à l'état fortuné et salutaire. On l'appelle ENTITÉ NATURELLE. Cette ENTITÉ se perçoit si notre corps est incommodé par une complexion immodérée ou affaibli par une complexion mauvaise. Et de celle-ci procèdent beaucoup de maladies variées, et même toutes, sans exception, les autres ENTITÉS se trouvant disposées en un état favorable.

La quatrième ENTITÉ s'entend des ESPRITS puissants, qui blessent (*violent*) et débilitent notre corps qui est en leur puissance. Nos corps reçoivent alors en eux l'opération de ceux-ci lorsqu'ils pèsent sur eux (*ab iis imprimuntur*) (1).

La cinquième ENTITÉ qui agit en nous, toutes les autres se trouvant en nous à l'état favorable, c'est l'ENTITÉ DE DIEU (*Ens Dei*). Et cette ENTITÉ doit être très soigneusement considérée avant toutes choses, afin que tu puisses comprendre plus parfaitement quelle est la raison de toute maladie, quelle qu'elle soit. Comme nous l'avons déjà expliqué plus haut, notez soigneusement enfin, que chacune de ces ENTITÉS contient sous elle toutes les maladies. Ce qui vous fera comprendre qu'il existe cinq pestes; une provenant de l'ENTITÉ de l'astre; une autre de l'ENTITÉ du poison, une troisième de l'ENTITÉ de la nature; une

(1) Le texte allemand dit : Nous devons attendre et recevoir d'eux la maladie en nos corps lorsqu'ils pèsent sur eux (*zufügen*).

quatrième de l'ENTITÉ des esprits et la dernière de l'ENTITÉ de Dieu. Et c'est là aussi la raison de toutes les autres maladies, à laquelle vous devez prêter une très grande attention en remarquant que tous les maux absolument naissent, non pas d'une, mais de cinq causes ou principes, tandis que récemment votre opinion, sans aucun fondement et avec erreur certaine, avait adhéré à une seule et unique ENTITÉ.

IX

PROLOGUE V

SE L n'y a pas de raison pour que vous vous étonniez de ce présent prologue de notre parenthèse. Car l'étonnement provient de l'ignorance et de l'impéritie. Que s'il vous plaît cependant de vous étonner absolument, passez, je vous prie, à la lecture de cette parenthèse, qui mettra fin à votre étonnement. Car nous ne craignons pas du tout votre plume, bien qu'elle nous lance des regards obliques et de travers. Il vous a plu d'avoir toutes sortes de médicaments ou recettes (*Recepta*) comme on les appelle, très habilement composées, contre les fièvres. Mais quelles que soient celles-ci, il est certain que par leur usage, vos vœux n'ont pas été si bien accomplis, que leur effet ne vous remplisse vous-mêmes de crainte. Car si vous considérez leur fondement, remarquez combien vous êtes insouciemment ignorants de lui, car vous regardez autre chose que ce que vous devez regarder. Vous divisez les genres de fièvres en près de 70 espèces; cependant, vous ne remarquez pas que c'est

cinq fois 70 fièvres qu'il faut compter. Car vous ne dirigez votre esprit et votre intelligence que vers la seule ENTITÉ naturelle; mais quoi qu'il y en ait encore quatre autres, vous n'y pensez même pas. S'il se trouvait que l'ENTITÉ naturelle, que vous avez adoptée, fût la cause ou le principe de la souffrance ou de la fièvre, ce que vous dites aurait quelque raison d'être. Mais vous ne considérez, en l'espèce, que la maladie; c'est pourquoi vous vous embarrassez dans l'erreur. Redites-vous à vous-mêmes, qui entreprenez de guérir les fébricitants, combien de fois il arrive ou est arrivé que vous puissiez rechercher si ceux-ci ont été guéris ou non par votre traitement? Car si le fébricitant a été embrasé (*inflammatus est*) par l'Astre, c'est par celui-ci même qu'il meurt ou qu'il est ramené à la santé (*restituitur*). Quant à vous, vous administrez des médicaments selon votre fantaisie, tellement que vous donnez à boire au malade toute une officine de pharmacien; et tout ce que vous essayez cependant est en pure perte, comme le traité de l'ENTITÉ ASTRALE le démontre. Prenez donc soin que les ENTITÉS ne vous soient pas inconnues et étrangères, afin que vous puissiez comprendre ce que vous faites, et si vous n'êtes pas plutôt nuisibles qu'utiles au malade. Cette théorie vous a été complètement exposée dans les limites physiques. Vous êtes attachés à cela seulement et vous n'atteignez que l'ENTITÉ naturelle. Ce que vous ne pouvez faire que dans une erreur absolue, car vous êtes totalement incapables de comprendre ce qu'est vraiment l'ENTITÉ naturelle; et à cause de ceci, vous mêlez et vous confondez toutes choses et ne pouvez distinguer (les remèdes) qu'il faut choisir et où il faut les choisir.

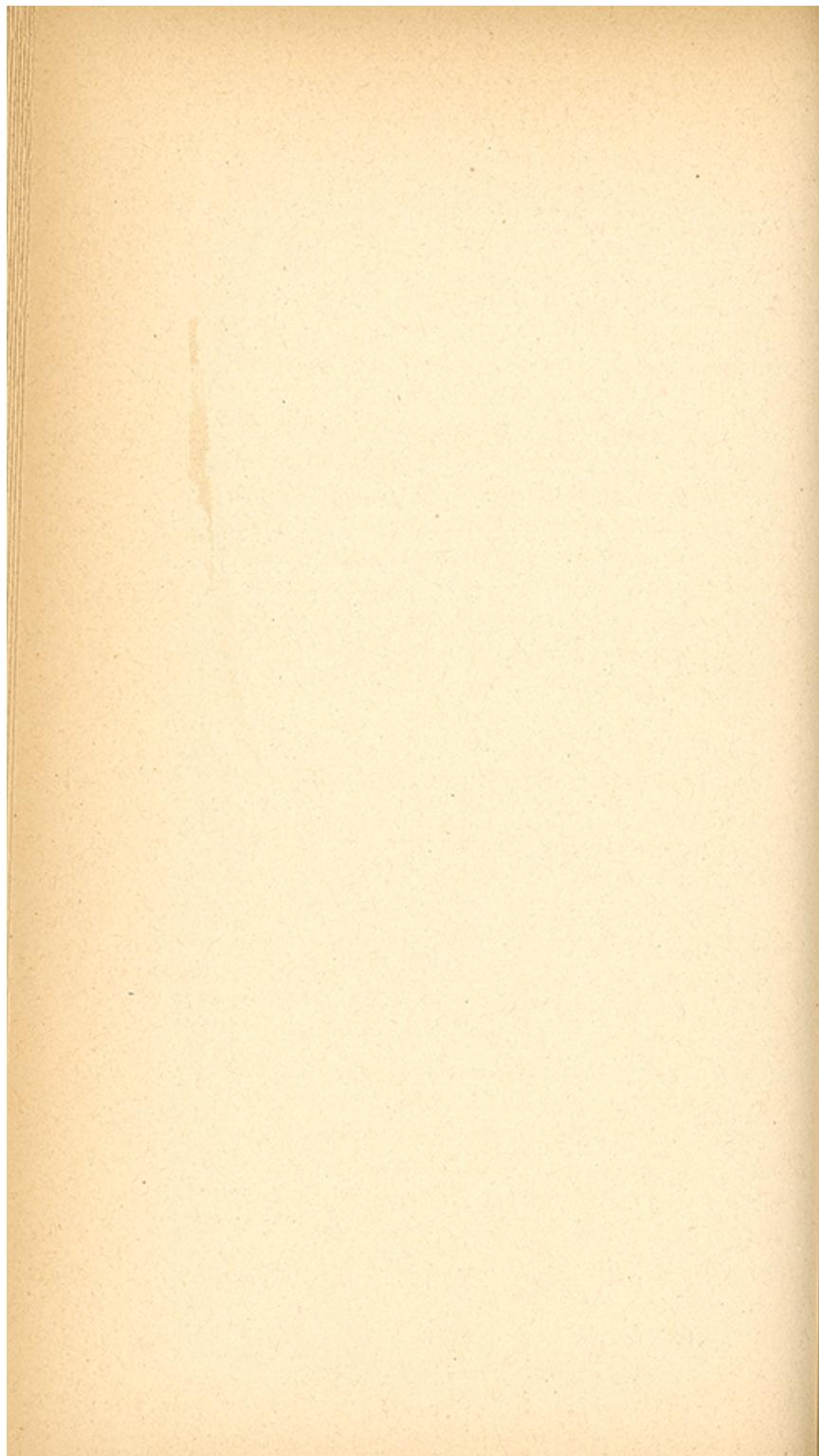
X

PROLOGUE VI

PRÊTEZ-NOUS donc désormais toute votre attention. Maintenant que la force qui domine sur nos corps a été distribuée en cinq dominations (*principatus*, *Fürsten*), à la puissance desquelles nos corps sont soumis et par lesquelles ils éprouvent leurs maladies savoir l'ENTITÉ ASTRALE, l'ENTITÉ VÉNÉEUSE, l'ENTITÉ NATURELLE, l'ENTITÉ SPIRITUELLE ET l'ENTITÉ DIVINE; dans ce même ordre vont suivre les cinq traités de cette parenthèse; savoir pour quelle raison l'ENTITÉ astrale possède une puissance sur le corps de l'homme, de telle sorte qu'elle l'affaiblit ou le détruit, et ainsi de suite pour les autres Entités. Avant de commencer cette parenthèse, je veux que l'on sache que nous avons fait usage, en écrivant, du style des gentils ou des Païens, bien que nous soyons nés de l'homme chrétien. La cause pour laquelle nous agissons ainsi est la FOI. Car si nous avions écrit en tant que Chrétien, alors il aurait fallu omettre les quatre Entités suivantes : *Astrale*, *Vénéuse*, *Naturelle* et *Spirituelle*, et nous n'aurions pu les décrire. Car ceci n'est pas du style chrétien, mais payen. Mais la dernière ENTITÉ est vraiment de style chrétien; c'est par elle que nous concluons. Mais ce style des gentils dont nous faisons usage dans la description des quatre entités n'entachera nullement notre foi; il ne fera qu'aiguiser notre esprit. C'est pourquoi nous l'appelons style de la gentilité, parce qu'il s'éloigne de la foi du Christ; et cependant nous en faisons profession ouvertement avec vous tous qui, Chrétiens de

naissance et de race, ne manquez cependant pas de suivre et d'étudier la nature de ces quatre ENTITÉS. C'est pourquoi nous appelons ces quatre autres ENTITÉS, profanes ou provenant de la gentilité, et la suivante, divine, ce que nous répétons à chaque instant dans ce traité. Et, cependant, afin que nous comprenions parfaitement le vrai fondement de la vérité même, nous définirons et caractériserons plus amplement cette ENTITÉ dans le dernier livre des conclusions de la FOI. Nous renoncerons donc dans ce livre, au style profane, et nous persévérerons dans la foi, et nous serons les FIDÈLES qui n'ont cure du paganismus. De même, vous, chrétiens, vous vous mettrez d'accord avec nous et vous nous jugerez enfin, d'après les livres écrits à la manière des *Fidèles*.

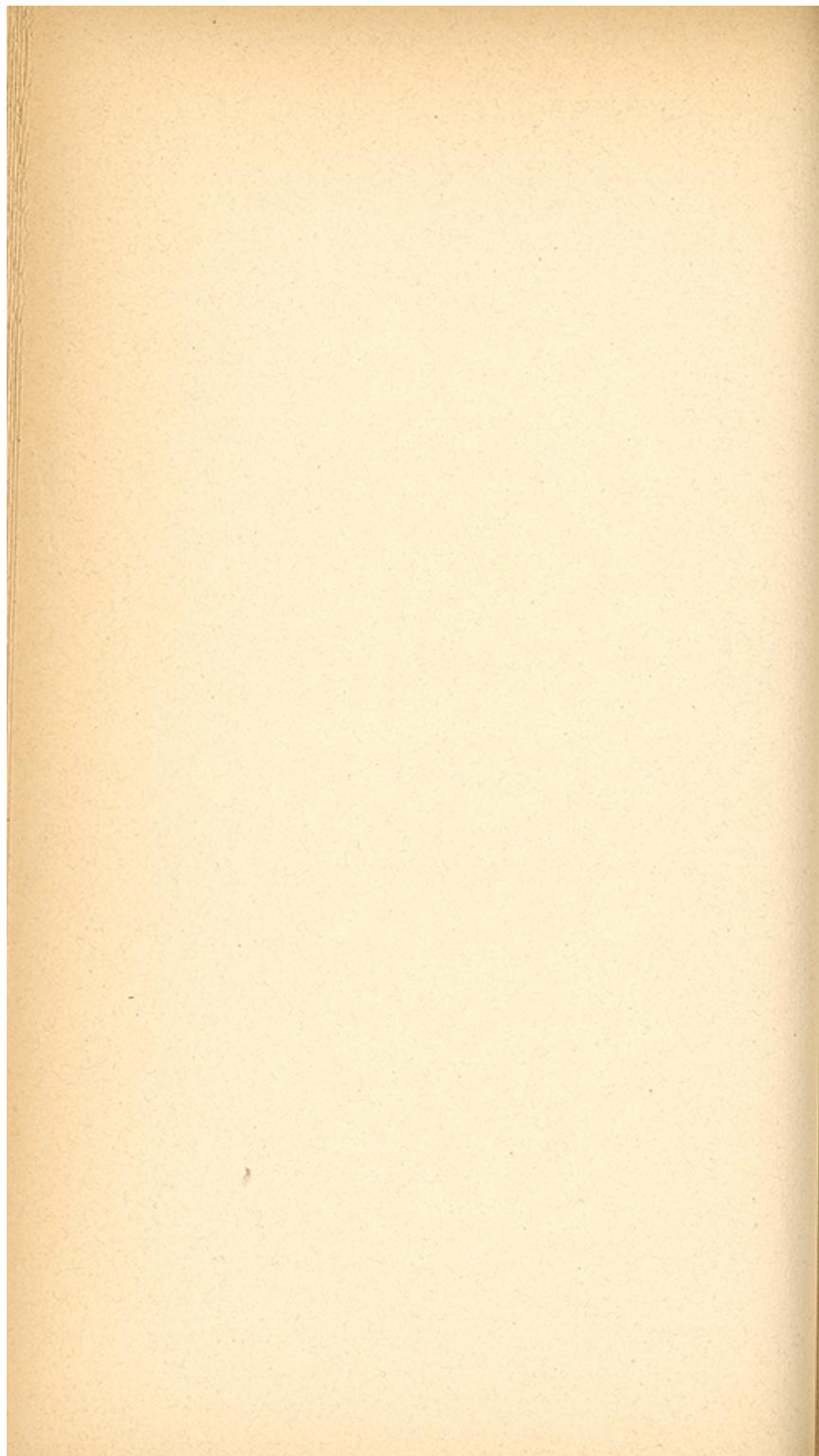




PARENTHÈSE
SUR
LES CINQ ENTITÉS

(*Textus Parenthesis super*)
Entia quinque)

(LES CINQ PREMIÈRES ÉDITIONS DU LIBER PARAMIRUM NE COM-
PORTENT PAS CETTE PARENTHÈSE SUR LES CINQ ENTITÉS. ELLE
A PARU POUR LA PREMIÈRE FOIS EN ALLEMAND AVEC LES PRO-
LOGUES A STRASBOURG EN 1575, ET EN LATIN DANS L'ÉDITION
DE PALTHÉNIUS DE 1603. ELLE N'A JAMAIS ÉTÉ TRADUITE EN
AUCUNE AUTRE LANGUE.



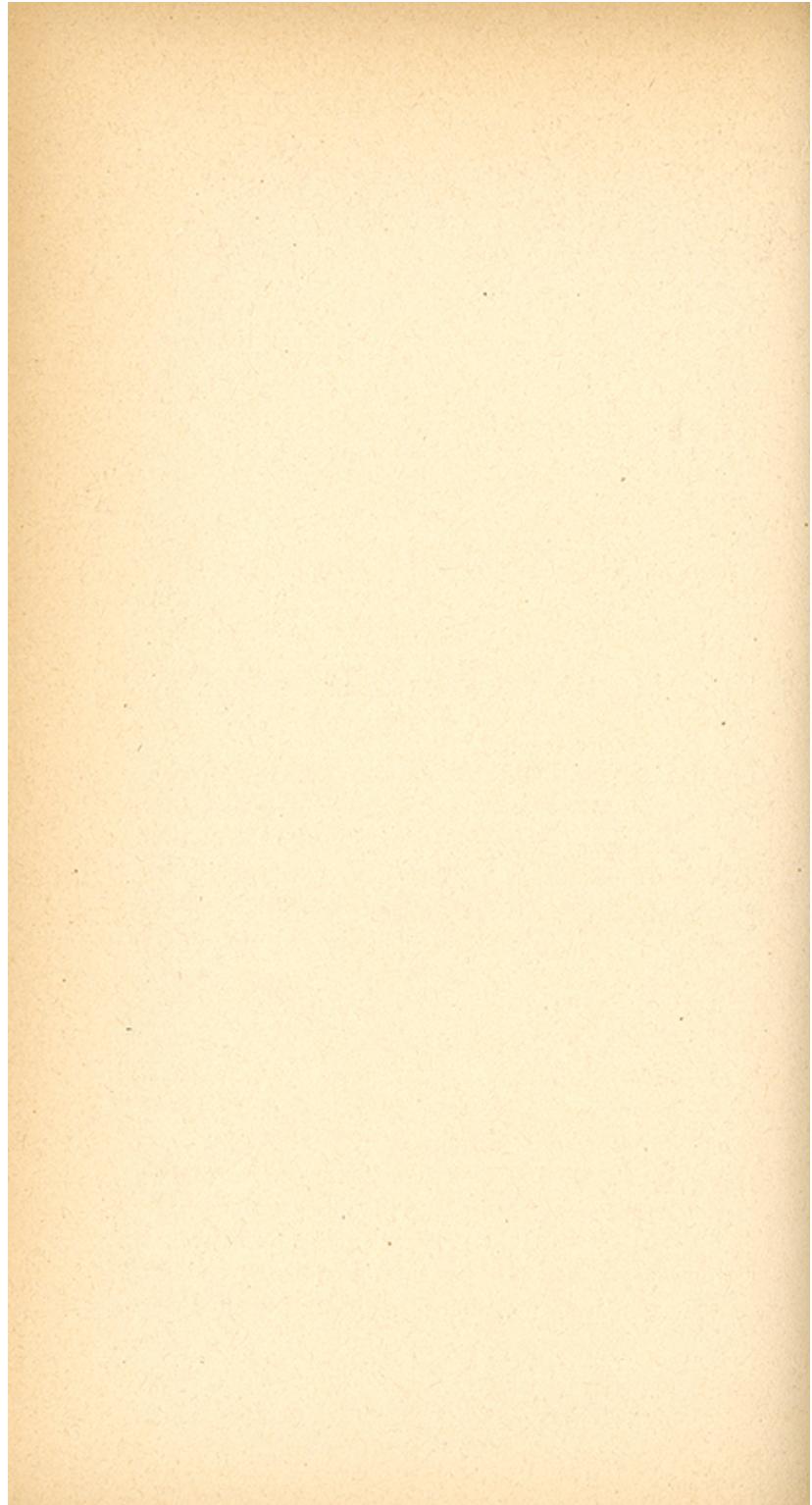
PREMIER LIVRE PAYEN (*PAGOYUM*)

DES

ENTITÉS MORBIDES

De l'Entité des Astres

(*De Ente Astrorum*)





Traité de l'Entité des Astres

SUR LES CORPS INFÉRIEURS



CHAPITRE PREMIER

PUISQUE nous devons décrire l'ENTITÉ astrale, la première chose qui s'impose à nous est de considérer très exactement l'essence, la forme et la propriété des astres. Ceci fait, nous rechercherons ensuite par quelle voie l'*Entité astrale* est attirée (*eliciatur, herauß gezogen*), Vous avez donné à celle-ci une base tirée de la doctrine astronomique, en prêtant fort peu d'attention au véritable enseignement et en négligeant complètement de l'étudier, ce que vous eussiez dû faire, cependant. Car vous enseignez ouvertement que c'est le ciel lui-même ou l'astre qui a formé (*constituere, macht*) le corps. Mais ceci est faux. Car l'homme, une fois constitué corporellement, n'est formé ensuite par nulle autre chose que par l'*Entité de la semence* (*Ens seminis*), à l'exclusion de toute participation des astres. A ceci vous répondez que les astres eux-mêmes modèrent les corps, les dis-

posent, les façonnent et les pénètrent selon leur nature. Cette opinion est tout à fait mauvaise. Et la raison pour laquelle il n'en est pas ainsi vous est donnée par l'Entité de la semence. Nous vous prouverons par la suite que ce que vous enseignez là-dessus est nul, puisque ceci tombe et s'évanouit par sa solution même. Cependant nous vous donnons pour fondement de notre Parenthèse cette déclaration : Adam et Eve ont pris leurs corps par création, et l'ont continué et le continueront par l'*Entité de la semence* jusqu'à la fin du monde. Et si aucune étoile ni aucune Planète n'eût existé dans la nature, néanmoins les enfants fussent nés également, et eussent reçu de même des complexions différentes par la génération des parents comme ils l'ont fait autrement. Ainsi l'un eût été mélancolique, l'autre colérique ; celui-ci fût né fidèle ; celui-là infidèle ; un autre eût été probe, un autre improbe, parce que ces natures d'hommes consistent dans l'*Entité de la propriété* et ne découlent pas des astres. Car ceux-ci ne remplissent aucune partie du corps, c'est-à-dire ne lui infusent aucune complexion, aucune couleur, aucune nature, aucune substance.

CHAPITRE II

Nous avertissons tout médecin d'établir deux Entités dans l'homme ; l'*Entité de la semence* (*Ens seminis*) et l'*Entité de la puissance* (*Ens virtutis*). Et bien que nous n'ajoutions ici rien de particulier, rappelez-vous cependant cette doctrine, afin que vous l'observiez et vous vous la rappeliez en son temps. Nous employons ici un axiome tel, qu'il con-

vient parfaitement comme texte de début pour l'*Entité astrale*. Et puisqu'il nous est enjoint d'enseigner de quelle manière l'*Entité astrale* peut nous causer quelque dommage (*lœdere*), il est nécessaire de vous expliquer et de vous faire connaître que les astres, soit planètes, soit étoiles quelconques du firmament, ne forment rien de notre corps et ne provoquent rien en lui en tant que couleur, beauté, coutumes ou forces. Et vous devez éliminer de vos esprits cette opinion que vous y avez entretenue si longtemps, et les jugements tirés de la nature et de la position des étoiles que vous-mêmes, hommes, avez faits sur les hommes, ce que nous ne pouvons répéter sans rire. Comme nous ne voulons pas prolonger plus avant ce discours contre nos adversaires, d'abord parce que le but de la Parenthèse que nous commençons n'est pas pour nous de répondre à chaque instant *ex professo* à toutes questions posées, et qu'il faudrait ensuite y consacrer une quantité de papier et d'encre aussi grande qu'il serait, avec l'aide et l'assistance de Iehoua (1), en notre pouvoir de fournir, après donc que vous aurez compris que les Astres ne nous confèrent ni nature individuelle ni aucune autre propriété, adoptez donc l'opinion contraire, pour la raison qu'ils attaquent nos corps et les tuent. Non pas que nous croyions qu'étant de lignée saturnienne, nous devions avoir à cause de cela une existence plus longue ou plus brève. Car ceci est vain. Et le mouvement de Saturne n'atteint la vie d'aucun homme, ne la prolonge ni ne l'abrège. Car si Saturne n'eût jamais

(1) Le texte allemand dit *Gott*; nous ne savons pourquoi les traducteurs latins ont introduit ce vocable hébreïque qui n'est pas dans le style de Paracelse.

opéré son ascension dans le ciel ou firmament, des hommes de ce caractère fussent nés cependant. Et si jamais aucune Lune n'eût été formée, des hommes portant les signes dits Lunariens eussent cependant fait leur apparition. Soyez persuadés que si Mars est féroce et cruel, ce n'est pas pour cette raison que la descendance de Néron a existé. Et bien que pour l'un et l'autre les natures soient conformes, l'un cependant n'emprunte rien à l'autre. Par exemple : Hélène et Vénus furent certainement d'une même nature et cependant Hélène eût été adultère même si Vénus n'eût jamais existé. Et bien que Vénus soit plus ancienne qu'Hélène, vous devez croire qu'avant Hélène (*Vénus*) (1) il y eut bien d'autres courtisanes.

CHAPITRE III

OUTRE ce que nous venons de dire, nous pourrions rapporter plusieurs choses, encore sur le même sujet; mais puisqu'il en est fait mention dans l'Entité de la Semence et de la Force, nous abrégerons ici ce discours. Vous devez cependant être d'avis que le firmament et les astres ont été formés de telle sorte, que les hommes ni les créatures animales ne pourraient vivre (*vigere*) sans eux. Néanmoins, ils n'accomplissent rien par eux-mêmes. L'exemple suivant vous fera comprendre. La semence jetée en terre produit d'elle-même son fruit, car elle porte, cachée en elle, l'ENTITÉ de la Semence. Si toutefois, pendant

(1) Il faut lire ici Vénus au lieu d'Hélène. Les éditions allemande et latine répètent cette même faute.

ce temps, le Soleil n'avait pas réchauffé la semence, celle-ci n'eût pas germé. Vous ne devez pas penser que ce soit le Soleil ni le firmament, ni aucune autre chose qui ait engendré cette semence, mais vous devez tenir pour vrai que la chaleur du Soleil a constitué une température telle que celle que vous provoquez dans l'opération appelée *digestion*, lorsque vous voulez cuire lentement (*digerere*) quelque chose, et la réduire en ses principes constitutifs et essentiels. Ainsi la digestion n'est autre qu'une opération excitée par la température, et c'est la chose qui digère qui porte en soi le principe de son opération. Sachez donc ce qu'est la digestion. Sans digestion, le fœtus ne peut prendre de l'accroissement. Car c'est par la digestion qu'il s'augmente dans la matrice. Ainsi donc le fœtus n'a besoin d'aucune planète, d'aucun astre pour cette opération. La matrice elle-même lui sert de Planète et d'étoile. La semence nécessite également la digestion ; ceci s'accomplit dans la terre. Et cette terre ne peut être une digestion sans le soleil. La matrice est vraiment une digestion, mais sans aucun astre. Et quand même le Soleil ne luirait jamais et que Mercure lui-même rétrograderait, des enfants seraient néanmoins engendrés ; ils croitraient ; et ni le Soleil (1) ni la digestion ne leur feraient défaut. Les Astres, en vérité, ne possèdent aucune puissance pour détourner l'homme selon sa nature propre, et cet homme n'a aucune raison pour recevoir cette inclination. Ecoutez donc encore ceci : De deux soldats également féroces et irrités, lequel engendre (*ingeniat*) ou naturifie

(1) Ni l'archétype solaire, veut dire ici Paracelse ; car les planètes visibles ne sont que les signatures des Planètes invisibles.

l'autre (si j'ose employer ce terme) (*naturat*) (1)? Aucun. De deux jumeaux se ressemblant parfaitement, lequel a apporté à l'autre cette similitude? Aucun. Pourquoi donc nous appelons-nous Jupiteriens ou Lunariens puisque, suivant l'exemple des jumeaux, nous avons en nous notre raison d'être? Le Fœtus est un comme la semence en sa substance; le jumeau est selon la semence qui le produit, et non 'a progéniture du Soleil, comme on l'a enseigné.

CHAPITRE IV

CECI étant démontré, sachez que nous voulons continuer cette Parenthèse à l'Entité astrale, afin que vous compreniez parfaitement par quelle raison les astres nous blessent et nous tuent. Jusqu'ici il vous a été persuadé que les astres nous dirigent, et que nous façonnons cette inclination à la nature particulière des astres. Aussi avez-vous écrit sur ce sujet de grands livres pour démontrer par quel art on peut et on doit résister aux astres, lesquels livres sont parfaitement inutiles (2). Il nous importe peu de savoir dans quel sens vous comprenez ce proverbe: *L'homme sapient commande aux astres*. Cependant il est admis dans le sens dans lequel nous le prenons. Les astres ne coagulent rien, ne façonnent, ne forment, ne dirigent rien en nous, ni ne donnent leur

(1) Le texte allemand dit simplement : *naturk*. L'équivalent *d'ingeniat* ne s'y trouve pas.

(2) Littéralement: ce qui est écrit en pure perte, *blaw schreiben ist, umbratile*.

similitude à rien. Ils sont par eux-mêmes extrêmement libres, comme nous le sommes nous-mêmes. Et notez cependant que sans les astres nous ne pouvons vivre. Car le froid et la chaleur, et la digestion des choses dont nous vivons proviennent d'eux-mêmes. Mais non pas l'homme. Et ceux-ci ne font que nous prêter leur aide, et nous n'avons besoin d'eux que comme nous avons besoin de froid, de chaleur, de nourriture, de boisson et d'air. Ils ne sont rien de plus en nous ni nous en eux. Quant à savoir s'ils nous sont semblables ou si nous sommes semblables à eux, ou s'ils ne sont pas comme nous ni nous comme eux, à quoi bon agiter ces disputes et ces propositions prolixes? C'est ainsi que le Créateur les a formés. Qui sait ce qui se cache dans le firmament? Et nous ignorons même ce à quoi il peut être utile. Car ni la gloire du Soleil, ni l'art de Mercure, ni la beauté de Vénus, ne nous rendent aucun service (*commodare*). La clarté seule et le rayon du soleil nous sont utiles puisqu'ils produisent les fruits de la terre et la belle saison dans laquelle croît tout ce qui nous fait vivre. Mais pour conclure ce discours, afin que vous possédiez le principe de cette Parenthèse, faites attention à ceci: Si le fœtus, qui est conçu et né sous des astres et des planètes tout à fait bénéfiques et extrêmement généreux par leur influence, reçoit une nature différente et pleinement contraire, à qui en est la faute? A celui certainement de qui provient (*defluxit*, *fompt*) son sang, comme nous l'enseigne ce que nous savons de la génération. Nous jugeons donc semblablement que les astres eux-mêmes n'opèrent rien, mais le sang seul. Si l'heure prescrite à celui-ci pour son action s'assimile aux planètes, néanmoins, cette action ne provient que du sang. Souvent, en

effet, les bonnes influences coïncident avec les bons résultats et les mauvaises avec les mauvais. Mais de ces deux influences (astrale et générative) une seule et non l'autre possède la puissance nécessaire pour être une cause déterminante; et c'est l'*Entité de la Semence*.

CHAPITRE V

AVANT de retourner à notre propos, nous vous opposerons certaines choses touchant l'aptitude et l'habileté du corps. Après que vous avez bien examiné toutes choses, et que vous avez décidé que, pour l'homme, la fortune et l'industrie proviennent des astres, de telle sorte que l'un s'accroît plus rapidement que l'autre, l'un par les arts et l'érudition, l'autre, par les richesses, celui-là par la force ou toute autre chose semblable, vous attribuez invariablement toutes ces choses aux astres, desquels vous les recevez. Or, nous renversons tout ceci et nous interprétons ce sujet de la manière suivante. La fortune elle-même provient de l'industrie, l'industrie, de l'esprit. Suivant le génie ou l'esprit que possède chaque homme, il est habile à telle ou telle chose. Et suivant qu'il est habile à telle ou telle chose, il devient riche (*fortunatus*). Sachez donc, afin que vous connaissiez ce génie, qu'il est lui-même à l'instar de l'Archée, comme on le verra au traité de l'Archée, ce dont nous ne parlerons pas plus longtemps, afin de ne pas nous écarter de notre propos. Vous apportez plusieurs raisons touchant la dissimilitude des formes dans les hommes, étant donné que, depuis l'Adam

premier, pendant tant de siècles, parmi tant de myriades d'hommes, jamais aucun visage n'a été absolument semblable à un autre, sauf chez les jumeaux dont la ressemblance est admirable et miraculeuse. Vous rapportez l'origine de cette différence reçue par chacun, aux astres et à leur mouvement admirable. Cette chose nous apparaît enveloppée d'un voile. Sachez, au contraire (ce que nous comprenons cependant plus précisément du terme de la vie), que l'Entité elle-même de la semence a été créée par Dieu, de telle sorte qu'il soit nécessaire que toutes les formes, couleurs et espèces des hommes dont on ne peut évaluer le nombre, soient entièrement épousées. Celles-ci, une fois produites et achevées, alors les hommes reviendront à leur point de départ, montrant alors le même visage qu'ils eurent autrefois avant leur mort. Le jour du jugement dernier approchant, toutes les couleurs et toutes les variétés des hommes seront achevées. Car il a été précisé avec la plus grande exactitude que les couleurs, les formes, les apparences et les coutumes auront toutes déjà précédé, et qu'aucun autre homme ne pourra naître, qui ne soit semblable à quelqu'un des premiers. Alors la dernière heure de la première révolution (*Circuitus, Lauff*) du monde sera achevée. Mais n'allez pas vous jeter dans cette spéculation, de telle sorte que vous établissiez qu'il y aura plusieurs époques du monde, et que vous divisiez ce monde en parties. Car si toutes les couleurs et variétés humaines se sont manifestées, de nouvelles formes ne pourront être produites. Mais des similitudes auront lieu; alors la période de vérité (*vera ætas, recht Alter*) sera terminée.

CHAPITRE VI

MAIS quel est le but de ces réflexions? C'est de vous faire comprendre plus clairement et plus lumineusement tout ce que nous enseignerons et proposerons. C'est par suite de ceci que l'Entité astrale doit être admise par vous. Car il est une certaine chose que l'on ne voit pas, et qui entretient et conserve en vie, non seulement nous-mêmes, mais toutes les choses universellement, qui vivent et sont douées de sentiment. Et cette chose provient (*profluit*) des astres. Nous l'expliquons ainsi. Le feu qui brûle a besoin d'un combustible, tel que le bois. Sans celui-ci, il n'est pas le feu. Or, considérez que le feu est la vie. Et cependant il ne vit pas sans bois pour l'alimenter. Et remarquez bien ceci. Et quoique ce soit un exemple grossier et vulgaire, il est cependant suffisant pour vous. Le corps est donc analogue au bois. La vie est son feu. Car, en effet, la vie vit du corps. Par contre, il est nécessaire que le corps possède quelque chose qui l'empêche d'être consumé par la vie, mais qui le conserve (*perduret*) (1) en sa substance. C'est ceci même que nous vous exposons sous le nom d'Entité. Et ceci émane des astres ou du firmament. Vous enseignez, ce qui est vrai, que si l'air n'exista pas, il adviendrait que toutes choses tomberaient à terre, et celles qui auraient la vie en elles, seraient suffoquées et périraient. Mais, par contre, sachez qu'il y a encore une certaine chose qui soutient le corps, et que ce même corps conserve en vie. L'insuffisance ou la mort de cette chose n'est pas

(1) *Wesen*, qui le fasse vivre.

plus supportable que la perte de l'air. Car c'est en elle, et par elle, que l'air est conservé, réchauffé (*fovetur, enthalten*) Et si elle n'existe pas, l'air serait dissous. Par elle, le firmament vit. Si elle n'était pas dans le firmament, celui-ci périrait. Nous l'appelons M. (1). Car rien n'a été constitué dans l'univers au-dessus de cette chose. Rien ne lui est préférable, et rien n'est plus digne de la contemplation du médecin. Remarquez donc attentivement ceci, que nous vous indiquons M. non comme ce qui naît du firmament, ni ce qui en émane, ni ce qui nous est transmis de lui. Ce n'est rien de tout ceci. Mais tenez pour certain que ce M. conserve toutes les créatures tant du ciel que de la terre, et que, de plus, tous les Eléments vivent en lui et de lui. Que ceci soit reçu de vous comme l'opinion véritable; et souvenez-vous qu'il en est de même de tout ce qui est enseigné touchant le premier être créé, et de ce qui sera dit au sujet de M. dans le présent discours.

CHAPITRE VII

APRÈS avoir reçu de nous l'indication de M., considérez plus attentivement cet exemple.

Lorsqu'un fourneau (*hypocaustum*) est obstrué et fermé, il s'en dégage une telle odeur que tu en

(1) Il ne faut point chercher ici le *mot* qu'a voulu exprimer Paracelse. On pourrait croire qu'il a voulu désigner le Mercure Philosophique; mais il a employé simplement l'hérogly-Maternel, la clef **M** de la Kabbale, initiale du mot Maria, premier être créé, dont j'ai signalé, dans un précédent ouvrage, les analogies avec l'Eau Primordiale, Menstrue du Monde.

es incommodé. Cette odeur ne naît pas du fourneau mais de toi-même. Considère donc attentivement ceci. Tous ceux qui s'approchent de ce lieu sentent la même odeur que celle que tu produis (1). Et il peut se faire semblablement que, dans cette chambre, tu provoques en ceux qui l'habitent, toutes les maladies, aussi bien que toutes leurs guérisons. Note ceci: l'air qui est à l'intérieur ne provient pas de toi. Mais l'odeur émane de toi. Mais comprends davantage; c'est de l'air que nous voulons parler, lorsque nous vous enseignons l'*Entité astrale*. Vous expliquez que l'air est né du mouvement du firmament, ce que nous nions totalement. Il n'en est pas de même du vent, comme la météorologie le démontre. L'air provient (*defluit, fompt*) du souverain bien, et il a existé avant toutes les autres créatures. C'est après lui que les autres choses ont été créées. Le firmament lui-même vit de l'air comme toutes les créatures. Donc l'air n'est pas produit par le firmament. Car le firmament est conservé par l'air, de même que l'homme. Et si tous les firmaments s'arrêtaient, l'air, cependant, n'en existerait pas moins. Et si le monde venait à périr dans l'immobilité et le repos, la cause de ceci serait que le firmament manquerait d'air et périrait ainsi. Et alors ce serait un signe qu'il en serait de même de l'homme.

(1) Ce passage, un peu obscur, de Paracelse, est cependant facilement explicable. C'est un gaz et non une odeur qui s'échappe du fourneau. Ce gaz ne prend une odeur qu'au contact d'un organisme nasal disposé pour recevoir celle-ci. En l'absence de cet organisme, il n'existe pas d'odeur. C'est donc l'homme qui la produit réellement en présence d'un corps doué de telle constitution moléculaire. C'est l'explication que Gœthe devait donner trois cents ans plus tard, du phénomène de la vision oculaire.

Tous les éléments seraient dissous. Car c'est dans l'air que l'universalité des choses se soutient. Ceci est le grand M. Nous t'annonçons que ce M. est une chose telle que toutes les choses créées vivent d'elle, et tirent leur vie d'elle et en elle. Ce M. ne peut être altéré et empoisonné, de telle sorte que l'homme puisse ce poison en lui. Car puisque sa vie est et réside en lui, nécessairement son corps sera altérable et contaminable par ceci même qui est en M. m. comme l'air est changé dans le poêle ainsi que nous le disions plus haut. Ainsi donc, il y a quelque chose que ce M. corrompt (*inquinat, verunreiniget*) et qui demeure ensuite dans le corps, et est séparé de celui-ci.

CHAPITRE VIII

Le faut donc comprendre ainsi l'*Entité des astres*. Les astres eux-mêmes possèdent leurs natures et propriétés variées, de même que les hommes sur terre. Ces mêmes astres ont leur mutation en eux, c'est-à-dire la possibilité de devenir meilleurs, pires, plus doux, plus acides, plus amers. S'ils persistent dans leur état excellent, rien de mauvais n'émane d'eux. Mais dans la dépravation, leur malitité se manifeste.

Souvenons-nous vraiment que celle-ci entoure (*ambire, umbgeben*) l'orbe universel comme la coquille circonscrit l'œuf. L'air entre par la coquille, y pénètre d'abord, puis s'enfonce au centre du monde. Vous conclurez donc de nouveau que certains astres sont vénéneux, et qu'ils empoisonnent l'air, de leur contagion. De telle sorte que, jusqu'où ce poison

s'étend, ces mêmes maux paraissent, à cause de la condition maléfique de l'astre. Mais il n'est pas en la puissance de celui-ci de pouvoir contaminer la totalité de l'air du monde entier. Il n'en peut empoisonner qu'une partie seulement, selon l'importance de sa force. Il en est de même de l'influence favorable des astres. Ceci est donc l'*Entité astrale* (*Ens astrale*), c'est-à-dire l'odeur, le souffle ou vapeur, et la sueur des étoiles, mêlés avec l'air, comme nous le montre le cours des astres. Car de là proviennent le froid, la chaleur, la siccité, l'humidité et autres semblables, qui sont indiqués par leurs propriétés. Concluez donc de ceci que les astres eux-mêmes ne peuvent exercer aucune influence (*nihil inclinare*) ; mais, par leur exhalaison (*halitus*), corrompre seulement et contaminer M. par lequel ensuite nous sommes empoisonnés et affligés. Et l'*ENTITÉ* astrale se comporte de telle sorte, qu'elle dispose nos corps tant au bien qu'au mal par ce moyen. Si quelque homme est doué d'un tempérament tel, selon le sang naturel, qu'il soit opposé (*adversatur*) à cette exhalaison, alors il en devient malade. Celui qui n'a pas une nature contraire à celle-ci, n'en est nullement incommodé. Mais cette influence nuisible n'est ressentie, ni de celui qui a reçu contre cette exhalaison un tempérament fort et généreux, de telle sorte qu'il suffit, par la noblesse de son sang, à vaincre le poison, ni par celui qui a pris une médecine capable de résister aux vapeurs vénéneuses des êtres supérieurs. Concluez donc de là que toutes les choses créées sont contraires à l'homme, et l'homme, de son côté, à celles-ci.

CHAPITRE IX

APRÈS l'indication donnée de M., apprenez donc maintenant par un exemple, comment les exhalaisons (*halitus, düuft*) des planètes nuisent à notre corps. Un lac qui a son M. bénéfique (*probum*), est très poissonneux. Par suite d'un froid persistant outre mesure, il se prend en glace ; les poissons meurent alors, parce que M., à cause de la nature de l'eau, est trop refroidi. Ce froid ne provient pas de M. lui-même, mais de l'astre, qui, puisqu'il est de cette nature, l'accomplit ainsi. De même, la chaleur du soleil opère semblablement, de telle sorte que les eaux s'échauffent trop, et les poissons sont tués en elles, pour la même raison. Donc, de même que ces deux faits sont deux propriétés de certains astres, de même il en est beaucoup d'autres par lesquelles M. rend amer, aigrit, adoucit, arsénifie ou imprègne d'une infinité d'autres qualités de goût. Cette altération importante produit l'altération des corps. D'après tout ceci, jugez comment l'astre corrompt M. de telle sorte que nous sommes saisis en même temps par les maladies et par la mort, si elles sont de la nature de ces vapeurs. C'est donc pourquoi aucun médecin ne s'étonnera de ce qu'il y a beaucoup plus de poisons cachés dans les astres que dans la terre.

Qu'il soit donc tenu pour certain, par chaque médecin, qu'aucune maladie ne se manifestera nulle part, sans la présence évidente d'un poison. Car le poison est le principe de toute maladie ; et c'est du poison que surgissent toutes les maladies, tant externes qu'internes, sans en excepter aucune. De sorte que si vous avez bien établi ceci, vous trouverez qu'au

seul Arsenic, outre cinquante maladies, cinquante autres doivent lui être attribuées, dont aucune, cependant, n'est semblable à l'autre, bien que toutes soient sorties du seul arsenic de l'univers. De même plusieurs viennent du Sel; plusieurs autres du Mercure; d'autres enfin, beaucoup plus nombreuses, sont engendrées du Réalgar (1) et du Soufre. Et c'est pourquoi nous vous indiquons ces choses, afin que vous sachiez que, sans la connaissance de l'origine, c'est en vain que vous cherchez à être habile en telle ou telle maladie, puisqu'il n'y a qu'une seule chose qui puisse être la cause de tant de maux. Si vous parvenez à scruter celle-ci, vous apprendrez alors, avec la plus grande facilité, les autres causes. Gardez donc avec soin cette règle invariable, afin que vous vous étudiez avant tout à connaître cette chose de laquelle la maladie est engendrée, plutôt que de chercher quelles sont les causes qui l'engendent ou la produisent, au sujet de quoi la pratique nous enseignera plusieurs choses.

(1) *Realgar*. Suivant Roch le Bailliif, dans son Dictionnaire Paracelsique, « ce terme signifie dans son sens absolu la fumée des minéraux, et on l'emploie quelquefois pour la nature corrompue (*vittiosa*), du corps humain, de laquelle naissent les ulcères, selon le nombre des Eléments, car nous disons Réalgar de la terre, de l'air, de l'eau, du feu, dont il existe autant de sortes dans l'homme. Car il y a autant d'espèces de Réalgar dans le corps que dans les Eléments. » Gérard Dorn (*Dictionarium Paracelsi*), définit les quatre sortes de réalgar : le réalgar de l'eau est l'écume (*spuma*) surnageant sur l'eau; le réalgar de la terre est l'arsenic; celui de l'air, le terenabbin, ou manne; celui du feu, la conjonction saturnienne. Michel Toxites (*Onomasticon Paracelsi*), ajoute : *Realgar est fumus mineralium, quidquid arsenicale est, aut operimenti naturam habet*. La science moderne a conservé le nom de réalgar au sulfure rouge d'arsenic ou arsenic sulfuré, As S.

CHAPITRE X

AFIN que vous puisiez une connaissance plus profonde de ces choses, il importe de savoir que nous n'accusons pas l'été et l'hiver seuls qui, comme nous l'avons montré par des exemples précédents, sont pernicieux (*damnosæ*) pour nos corps; mais nous en rendons coupable chaque planète ou étoile, qui s'élève tant de fois, jusqu'à son exaltation, qu'elle pénètre M. et le tempère selon sa nature. Ainsi M., par quelques-uns, sale outre mesure; par d'autres, arsenifie davantage, sulfurise ou mercurise. Car leurs exaltations sont, pour nos corps, ou un poison ou la santé, à moins qu'il n'advienne que cette vapeur ne pénètre pas jusqu'à nous à cause de la distance.

Voici une expérience à l'appui de ceci: si l'exaltation des étoiles arsenicales atteint la face et le centre de la terre, et principalement l'eau, alors, par sa puissance arsenicale, elle contamine toute cette eau. L'eau étant infectée de ce mal, les poissons pressentent ce mal et émigrent de cet endroit dans un autre. Ainsi donc, ils se sauvent en nageant, de la profondeur des eaux à la surface, cherchant l'eau douce et la partie non contaminée. C'est ainsi qu'on les voit s'amasser en nombre considérable et prodigieux le long des rivages. Donc si dans un endroit quelconque, apparaît une quantité de poissons comme on n'en avait point vu les années précédentes, il est à croire qu'on peut présumer que ce lieu est voisin d'un carnage considérable. Car l'arsenic qui, au dehors, agit des parties profondes et au bout d'un temps fort long, sur les poissons très éloignés et invisibles, empoisonne

également les hommes, de telle sorte qu'après les poissons ce sont eux qui deviennent malades et débiles; et c'est parce que les hommes présentent une constitution plus robuste que celle des poissons, qu'ils sont contaminés plus tardivement. Il en est de même pour tous les autres genres de poisons émis par les astres et qui, altérant M. (comme le prouvent les puissances des étoiles), non seulement affaiblissent les hommes ainsi que les poissons, mais même empoisonnent les fruits des champs et tous les êtres vivants de la terre.

CHAPITRE XI

Non peut dire que, par similitude et sous un certain rapport, nos corps représentent le lac, et nos membres, les poissons. Donc, si la vie qui habite les corps et tous les membres, est corrompue ainsi dans le corps par le poison, au moyen des astres, alors les membres inférieurs en sont affaiblis, parce qu'ils en reçoivent le poison. Et ainsi toutes les autres entités astrales sont d'une condition particulière de poison, de telle sorte que les unes irritent seulement le sang, comme les *realgarica*, les autres attaquent seulement la tête, comme les *mercurielles*; quelques-uns menacent les os et les veines, celles-ci sont de nature *saline*; la nature de certaines autres est d'engendrer l'*hydropisie* et la tuméfaction; telles sont les *auripigmentées*; d'autres donnent les fièvres, comme les *amères*.

Afin que vous vous assimiliez plus parfaitement ceci, nous vous prodiguons la division des choses et

l'Entité elle-même. Ici vous noterez que certaines de ces choses pénètrent intérieurement le corps, comme sont celles qui frappent la liqueur même de vie. Et celles-ci engendrent les maux du corps. D'autres, qui produisent les blessures, comme sont celles qui mettent en mouvement la puissance expulsatrice. Et c'est dans ces deux choses que consiste l'universelle Théorie.

PARTICULE PREMIERE

De même que nous vous avons expliqué que l'ENTITÉ astrale nous affecte, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du corps, savoir selon les maladies qui ne sortent pas du corps, et celles qui vont à la périphérie, ainsi, pareillement, il est exigé, pour votre enseignement, que nous énumérions comment, dans chaque étoile, le poison est placé; or, ceci est plus du domaine de l'astronomie que de la médecine.

Quoi qu'il en soit, les poisons qui engendrent l'hydropisie sont quintuples. Et ceux-ci sont réunis en un seul genre. Mais ils diffèrent par cinq natures. Ainsi un venin provient des astres; les autres des quatre autres Entités, qui, cependant, engendrent une seule hydropisie; de même pour les cinq soufres, et autres semblables.

PARTICULE SECONDE

De quelle manière exacte il pourra être connu de vous de quelle Entité provient une hydropisie et par quels remèdes elle demande à être guérie, vous lirez ceci rapporté au livre des médications des maladies.

Toutes ces choses ayant été dites, nous voulons terminer ici l'entité elle-même en ajoutant ceci: que c'est en vain que vous penserez guérir les maladies astrales, tant que l'étoile morbifique dominera. Car sa puissance est supérieure au médecin. D'où vous devez conclure qu'il faut également que vous considériez attentivement, en médecins consciencieux, le temps de ce que vous allez opérer, afin que vous n'alliez pas entreprendre, avec grand effort, la guérison d'aucune maladie avant le temps qui lui convient, puisque votre effort, ainsi, demeurerait vain.



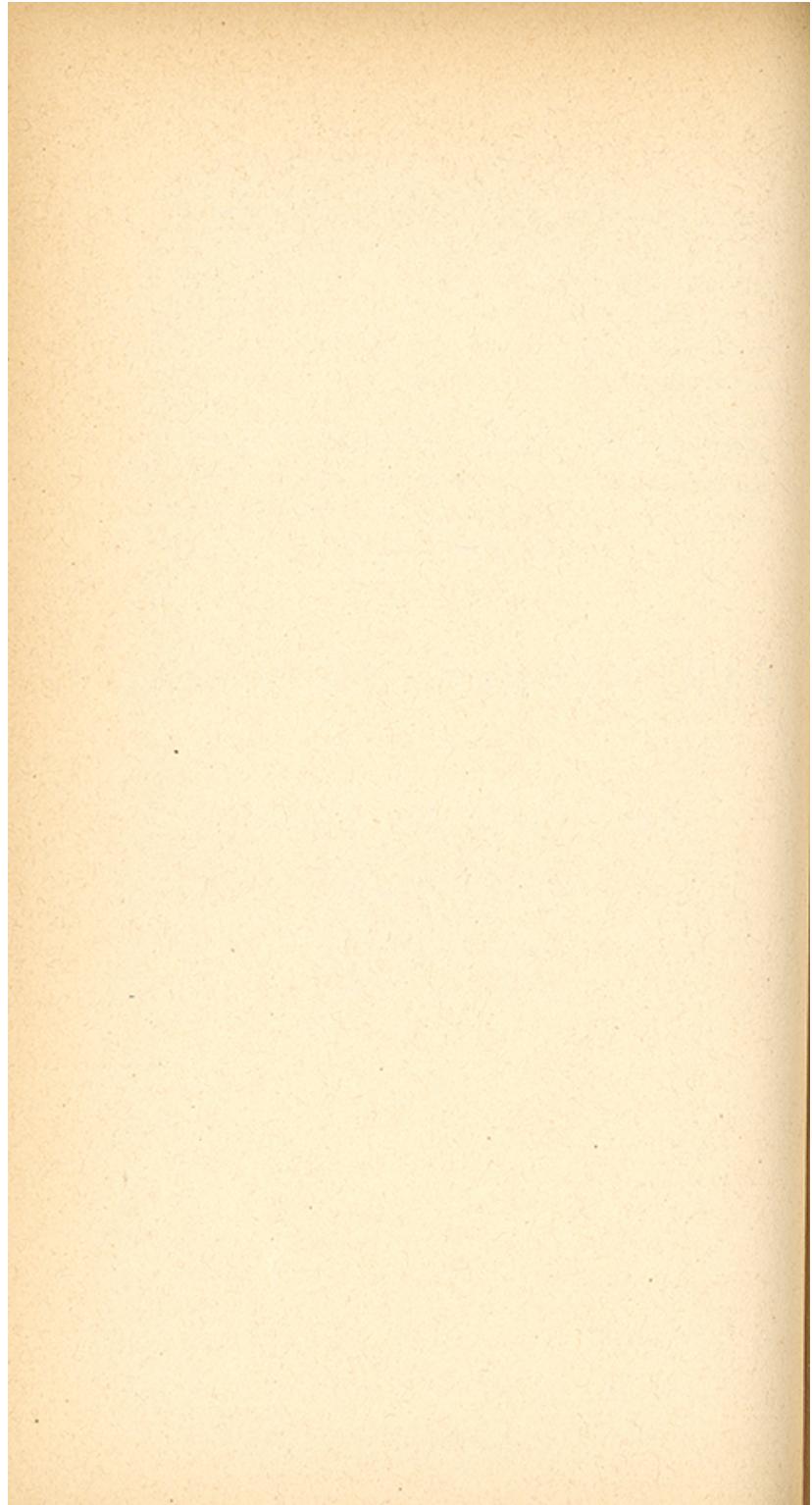
DEUXIÈME LIVRE PAYEN (*PAGOYUM*)

OU

PARENTHÈSE SECONDE

De l'Entité du Poison

(*De Ente Veneni*)





Traité de l'Entité du Poison



CHAPITRE PREMIER

PUISQUE notre dissertation sur l'Entité astrale est maintenant terminée, l'ordre logique veut que nous traitions de l'*Entité du Poison* (*Ens veneni*), qui est une autre cause d'altération de nos corps. Et nous rappellerons encore la base première sur laquelle nous nous sommes appuyés en parlant de l'Entité astrale, savoir que nos corps sont maltraités (*violari*, genötiget wird) par cinq Entités, et sont livrés (*induci*, gezwungen) à celles-ci afin qu'elles les fassent souffrir (*ut patientur*, *Zu leiden*). Cependant, afin de tracer un chemin plus facile et plus court, nous ne répéterons pas cette préface; mais nous constituerons ainsi la base et la vérité de l'*Entité du Poison*.

Il est connu de tous que nos corps ont besoin de conservation, c'est-à-dire d'un certain véhicule grâce auquel elles vivent et se nourrissent; la vie elle-même est bannie de tout endroit où il fait défaut. Il faut noter également que celui même qui a formé ou créé nos corps, a procréé aussi semblablement les nourritures

avec la même facilité, mais non avec la même perfection. Tenez donc ceci pour certain. Notre corps nous a été donné exempt de poison. Et ce que nous donnons au corps en guise d'aliment contient du poison qui lui est joint. Ainsi le corps a été créé parfait; il n'en est pas autrement. De ceci, considérez que les autres animaux et les fruits nous sont une nourriture, donc un poison également. Par eux-mêmes ils ne sont ni nourriture ni poison au regard d'eux-mêmes; et en tant que créatures, ils participent à la même perfection que nous. Mais dès que nous les prenons pour nourriture ils deviennent un poison pour nous. C'est pour cette raison que telle chose qui, de soi-même, n'est pas un poison du tout, devient un poison pour nous.

CHAPITRE II

MAIS il convient d'examiner ceci plus longuement. Toute chose quelle qu'elle soit, est parfaite en son ipséité, et a été bien faite, en elle-même, pour sa raison d'existence. Mais si nous envisageons d'autres usages, alors elle a été formée bonne et mauvaise. Ainsi vous jugerez : Le bœuf, qui se nourrit d'herbe, reçoit de celle-ci, à la fois, poison et santé. Car l'herbe possède en soi et l'aliment et le médicament. Cependant l'herbe n'est pas poison à l'herbe elle-même (1). De même pour l'homme: Tout

(1) Paracelse veut dire que le suc vénéneux qui coule en certaines plantes, et qui est un poison pour l'espèce animale

ce qu'il mange et boit est, pour lui, à la fois vénéneux et salubre, quoique cependant ce qu'il mange ne soit pas vénéneux par soi-même. Et comprenez qu'il est deux modes dans ce que nous proposons. L'un est de l'homme lui-même (la nature des animaux et des plantes étant mise à part). L'autre de l'absorption (*Assumto, Immemmen*). Mais afin que nous rendions ceci encore plus clair et plus compréhensible à l'esprit, nous dirons que l'un est, en l'homme, la grande nature (*magna natura*, die groÙ Natur). L'autre est le poison qui est inséré dans la nature. Et afin que nous terminions cette parenthèse pour vous complaire, résumez-vous ceci : Dieu a formé toutes choses parfaites envers elles-mêmes, mais imparfaites pour les autres, et ceci à cause de l'usage qu'elles en font. Et c'est sur quoi est établi le fondement de notre seconde Entité, qui est celle du poison. Mais nous voulons qu'il soit plus parfaitement compris que Dieu n'a établi personne Alchimiste, par soi-même, pour l'homme ou les créatures ; mais si nous nous rapportons à notre usage imparfait, ce qui est nécessaire, nous voyons qu'il a formé l'Alchimiste à telle fin que, lorsque nous trouvons du poison ayant l'aspect et la forme de ce qui est salutaire, nous ne le mangions pas, et que nous sachions le séparer et le discerner de cette nourriture salutaire.

Or, considérez très attentivement ce que nous vous rapportons de cet Alchimiste.

et hominale, n'est pas un poison pour la plante elle-même. Loin de tuer celle-ci, il circule dans ses tissus, dans ses vaisseaux, et entretient la vie tandis qu'il porte la mort dans des organes qui ne sont pas faits pour le recevoir.

CHAPITRE III

PUISQUE toute chose, parfaite en soi, est, en raison des autres, soit vénéneuse, soit salutaire, poursuivant notre discours, nous établissons ainsi que DIEU, à celui qui se nourrit ou se sert d'une chose étrangère qui lui a été donnée pour lui être salutaire ou pernicieuse, a constitué un Alchimiste d'une telle habileté, qu'il peut parfaitement discerner ces deux choses l'une de l'autre, savoir: le poison dans son étui (*vidulum, in scin Satf*) et la nourriture pour le corps (1). C'est ainsi, comme nous vous en avons avertis plus haut, que nous voulons que vous acceptiez et que vous compreniez notre base. Mais voici un exemple d'un autre genre. Celui qui est seigneur ou prince, celui-ci comme il convient à un prince, est, en lui-même, parfait. Mais il ne peut être prince, sans avoir des serviteurs qui le servent, lui, prince. Or, ces serviteurs sont également parfaits en soi, en tant que serviteurs; mais non pour le prince, car ils sont pour celui-ci à la fois un poison et un préjudice et, en même temps, une nécessité. Mais puisque vous entendez ceci de l'Alchimiste de la nature, soyez certains que Dieu a donné à lui, prince, la science en lui-même, telle qu'il convient à un prince. Celui-ci apprend à séparer le poison de ses serviteurs, et aussi à prendre de ceux-ci le bien qu'ils lui donnent. Si cet exemple ne vous paraît pas cadrer absolument avec notre sujet, vous trouverez la base de la présente question, placée dans l'enseignement suivant la doctrine du Sapient, où ceci est expliqué. Voici en quoi elle consiste. Il est nécessaire à l'homme de manger et de boire. Car le corps de l'homme qui est l'auberge

(1) Le latin ajoute *ingerendo*.

où il abrite sa vie (*hospitium ejus vitæ*, der sein leben beherbergt) a besoin absolument de boisson et de nourriture. Ainsi donc l'homme est contraint d'absorber en lui le poison, les maladies et sa mort même par la nourriture et par la boisson. Ainsi donc on pourrait diriger contre lui (le Créateur) cet argument, qu'il ne nous a donné notre corps et n'y a joint la nourriture que pour nous ôter la vie (nous juguler). Mais sachez que le Créateur ne retranche rien à la créature, mais il laisse à chacun sa perfection propre. Et bien que certaines choses soient pour d'autres un poison, on ne peut nullement cependant en accuser répréhensivement le Créateur.

CHAPITRE IV

VOICI comment vous suivrez l'œuvre du Créateur: Si toutes choses sont parfaites en elles-mêmes et composées par l'ordre du Créateur, de telle sorte que l'une réalise la conservation de l'autre, comme, par exemple, l'herbe nourrit la vache et la vache nourrit l'homme, de telle sorte que la perfection d'une chose soit, à une autre chose qui la consomme, tant un bien qu'un mal, et soit, à cause de ceci, imparfaite, il doit être établi que le Créateur a formé celles-ci en vue d'une création plus abondante et plus riche (*überior*) que la création elle-même; et c'est pour cette raison qu'il a voulu que les choses soient créées de telle sorte que, dans ce qui est nécessaire à une autre chose, se cache (*lateat*) une vertu, un art et une efficacité telle que, par cette vertu, le poison soit séparé du bien, en vue du salut du corps et de la nécessité de l'aliment, et que cet ordre soit mutuellement gardé. Exemple : Le paon dévore les ser-

cents, les lézards et les stellions. Ces animaux sont vraiment, selon eux, parfaits et salubres, mais au point de vue des autres animaux, tous ceux que nous venons de citer sont un pur poison, sauf pour le paon. Sachez donc la raison de cette diversité: c'est que l'Alchimiste de celui-ci est si subtil que l'Alchimiste d'aucun autre animal n'approche de lui, qui sépare d'une façon aussi exquise et aussi pure le vénéneux du saluaire, de telle sorte que cette nourriture est sans danger pour le paon. Et il est parfaitement vrai, d'ailleurs, qu'à chaque animal a été assignée sa nourriture particulière, propre à sa conservation, et outre ceci il lui a été donné aussi un Alchimiste spécial qui la lui sépare. A l'autruche il a été donné un Alchimiste tel qu'il sépare le fer, c'est-à-dire l'excrément, de la nourriture, ce qui n'a été montré possible pour aucun autre. A la salamandre, il a été donné pour nourriture le feu, ou le corps du feu. Pour ceci il lui a été joint un Alchimiste. Pour le porc l'excrément est une nourriture bien que ce soit un poison; ce pourquoi il a été exclu du corps de l'homme par l'Alchimiste de la nature; et néanmoins c'est pour cet animal, un aliment, parce que son Alchimiste est beaucoup plus subtil que l'Alchimiste de l'homme. Car l'Alchimiste du porc lui sépare, de l'excrément, cet aliment que l'Alchimiste de l'homme n'a pu séparer. C'est pour cette raison encore que l'excrément du porc n'est mangé par aucun autre animal. Car il n'est pas d'Alchimiste plus subtil que le sien, et qui sépare les aliments d'une façon plus exquise. Ceci doit s'entendre pareillement de beaucoup d'autres que nous omettons à dessein, afin d'abréger notre discours.

CHAPITRE V

SUIVANT ce que nous avons déjà rapporté de l'Alchimiste, ainsi vous devez croire que celui-ci a été formé par Dieu seul, afin qu'il sépare du bien ce qui se trouve différent de celui-ci, savoir, dans le corps, ce que celui-ci a absorbé, par l'ordre divin, pour la sustentation de sa vie. Mais ayez maintenant recours à ce que nous avons dit tout d'abord, savoir: qu'il y a cinq choses qui ont pouvoir dans l'homme, et auxquelles il est soumis: comme l'*Entité astrale*, de laquelle nous avons traité, et ensuite l'*Entité du Poison*. Et bien que l'homme ne soit nullement influencé par les astres, il n'est pas également protégé et défendu contre l'*Entité du poison*; et puisqu'il est contaminé par elle, il doit donc, au contraire, la redouter. Mais nous laisserons tout ceci puisque nous en avons suffisamment parlé auparavant. Mais afin que vous saisissez tout ceci plus facilement, observez d'abord le commencement, afin que vous compreniez plus parfaitement pour quelle raison le poison vous nuit ou peut vous nuire. Puis donc que nous avons en nous un Alchimiste, placé dans notre corps par Dieu, le Créateur, à telle fin de séparer le poison de la nourriture salutaire, afin que nous n'en éprouvions aucun dommage, il convient de parler ensuite de lui, c'est-à-dire quelle est sa raison d'être, quel est son mode d'existence, et de rechercher pourquoi toutes les maladies humaines proviennent également de l'Entité du poison et des autres Entités. Dans cette disquisition, tout ce qui ne porte aucun dommage au corps mais, au contraire, lui procure quelque chose de commode, sera omis par nous, comme nous vous le déclarerons dans la suite.

CHAPITRE VI

Mais tout d'abord il importe que vous sachiez que les Astronomes, à ce sujet, divaguent, lorsque, indiquant les maladies de notre corps, ils supposent le corps heureux (*fortunatum*, glückselig) et le corps salubre. Or, ceci n'est pas, pour la seule raison que les autres Entités, qui sont encore au nombre de quatre, blessent le corps, ce que ne font pas les astres eux-mêmes. C'est pourquoi nous rions, à bon droit, des livres de ces auteurs et nous rejetons complètement ceux-ci, dans lesquels ils promettent si libéralement la santé, sans cependant prêter nullement attention à ceci, que les quatre autres Entités existent, égales à l'astre en puissance. Mais divertissons-nous un peu de ceux-ci. Car, qu'est-ce qu'un chat sans souris et un prince sans bouffon? Or, le Physiomantique tisse une histoire semblable, qui, cependant, ne nous excitera pas aux larmes. Celui-ci promet la santé sans nullement penser aux quatre Entités, qu'il ignore complètement. Car il augure par la seule Entité naturelle, et se tait sur toutes les autres, ce qui n'est pas sans nous amuser considérablement. Il appartient à un homme, instruit de beaucoup de choses, de prédire les choses qui dépendent du cours des événements (*ex cursu*). Or, il est cinq sortes de mouvements ou de cours, et une espèce d'homme seulement. Celui qui omet un mouvement et poursuit son chemin dans les autres, celui-ci est un faux Prophète. Diviser et parler selon cette division (1), chacun suivant ce qu'il a appris, voilà qui est, sui-

(1) C'est-à-dire se spécialiser.

vant l'opinion de ceux-ci, parfaitement louable. Car l'Entiste (1) pyromantique établit son jugement sur l'esprit. De même l'Entiste physionomique vaticine d'après la nature de l'homme; l'Entiste théologique d'après l'impulsion donnée par la Divinité (*ex cursu Dei, auß den Lauff Gottes*); l'Entiste astronome d'après les astres. Mais chacun de ceux-ci, considéré en lui-même, est menteur. Mais ils sont vrais et justes s'ils sont réunis en un seul. Nous vous avons avertis de tout ceci afin que vous ne vous hasardiez pas à vaticiner sans connaître d'abord l'Entité des cinq Entités, ce qui nous ferait éclater de rire.

CHAPITRE VII

AFIN que vous ayez la connaissance fondamentale de l'Alchimiste, sachez maintenant, que Dieu a dispensé à chaque créature sa substance et toutes les choses nécessaires pour l'entretien de celle-ci (*et quæ ad hanc requiruntur*), non pour les diriger à sa guise, mais pour user de celles dont elle a nécessairement besoin, et qui, elles-mêmes, sont jointes au poison. Cette créature possède, au plus profond de son corps, quelque chose qui sépare le poison de ce qui lui est apporté. Ceci est l'Alchimiste, ainsi appelé parce que, pour accomplir son action, il se sert de l'art chimique. Il sépare le mauvais du bon; il transmuet le bon en teinture; il teint le corps pour entretenir en lui la vie (2), il ordonne et

(1) *Entista*, l'Entiste, l'opérateur qui s'attache à une Entité quelconque et qui établit sa théorie et sa pratique d'après elle seule.

(2) *Er tingirt den leib zu seim leben.*

dispose ce qui est soumis à la nature; il la teint afin qu'elle se transforme en sang et en chair. Cet Alchimiste habite dans le ventricule (1); c'est là qu'il opère comme en son lieu propre (*in instrumento suo*), c'est là qu'il digère ou accomplit ses coctions (*ubi coquit*). Comprenez ceci de cette façon: L'homme mange de la chair qui, en elle, contient une partie vénéneuse et une partie salutaire. L'une et l'autre, au moment où l'on mange, paraissent bonnes et pures. Cependant, sous le bien se cache le poison; mais sous le mal, il ne se trouve rien de bon. Avant donc que la nourriture, comme par exemple la chair, glisse dans le ventre, l'Alchimiste, s'élançant immédiatement, établit la séparation. Et ce qui ne contribue pas à la santé du corps, il le dépose dans des lieux particuliers; ce qu'il trouve de bon il l'enferme là où il doit se trouver. Telle est l'ordonnance divine. De cette manière, le corps est préservé afin qu'il ne soit pas tué par le poison de ce qu'il吸orbe, et celui-ci est séparé par l'Alchimiste sans aucune industrie de l'homme lui-même. Et c'est ainsi que la vertu et la puissance de l'Alchimiste se trouvent en l'homme.

(1) Le mot *ventricule* nous paraît avoir désigné, tantôt, d'une façon particulière, l'estomac; et c'est ainsi que l'entend Fernel, un des plus habiles anatomistes du XVI^e siècle (*De Partium corporis humani descriptione. Lib. I. cap. VII*); tantôt, d'une façon plus générale, la région épigastrique tout entière, de l'ombilic au diaphragme, par opposition au *venter inferior*. C'est ainsi que paraît l'entendre Paracelse. La description qu'en donne Rufus d'Ephèse (*De corporis humani partium appellationibus. Lib. II, cap. X*) se rapporte exactement à l'estomac; suivant Théophile (*De corporis humani fabrica Lib. II, cap. II*) c'est tout l'appareil de la première digestion, y compris l'œsophage, que les anciens appelaient spécialement estomac.

CHAPITRE VIII

MAIS comprenez ensuite que, dans chaque chose que l'homme prend pour ses besoins, se trouve le poison, caché de même sous la bonne substance. Dans toute chose, quelle qu'elle soit, il existe à la fois l'essence et le poison. L'essence est ce qui sustente l'homme. Le poison, au contraire, ce qui le détruit et qui le terrasse par les maladies. Et ces deux principes se trouvent dans toute chose alimentaire, relativement à chaque animal qui use d'elle, sans exception aucune.

Et maintenant, prêtez bien attention à ceci, vous autres médecins. Si par suite de cette disposition (*hoc pacto*), le corps se soutient par l'aliment et ne peut manquer de celui-ci, mais lui est soumis en tout, alors le corps吸吸 l'aliment tel qu'il le trouve, sous l'une et l'autre espèce, du bien et du mal, et en délègue l'office de séparation à l'Alchimiste. Or, si l'Alchimiste est trop faible (*infirmus*), de telle sorte qu'il ne soit pas apte à séparer, par son industrie subtile, le poison de la substance saine (1), alors ensuite, la putréfaction a lieu, du mauvais et du bon tout ensemble, et ensuite une digestion particulière qui est alors précisément ce qui nous sert d'indication pour les maladies des hommes. Car toute maladie engendrée en l'homme par l'Entité du poison, provient d'une digestion putréfiée, qui, elle-même, devait consister en une chaleur tempérée afin que

(1) *Venenum a malo separare*. Il y a erreur dans le texte latin : *vom guten gescheiden werden*, dit fort bien le texte allemand.

l'Alchimiste ne ressent aucune sorte d'excès (*excessus*). La digestion étant interrompue, alors l'Alchimiste ne peut aucunement se maintenir à l'état de perfection dans son lieu d'opération (*in suo instrumento*). Donc il est nécessaire que la corruption ait lieu, laquelle devient ensuite la mère de toutes les maladies. Et il convenait à vous, médecins, d'observer très attentivement ceci en votre esprit et non pas de vous embarrasser dans vos ambages. Car la corruption souille le corps; ce qu'elle est ou devient pour lui, l'exemple suivant vous le fera comprendre. Chacun sait que toute onde qui est claire et translucide est apte à être teinte d'une couleur quelconque. Ainsi le corps est semblable à l'onde; la corruption est la couleur. Il n'est aucune couleur qui ne tire son origine du poison et qui ne soit, en même temps, le signe et l'indication du poison.

CHAPITRE IX

AFIN que vous compreniez mieux ces choses, savez que la corruption se fait par deux voies : *Localement* et *Emonctoriallement* (1) de la façon suivante. Si, comme nous l'avons dit, ceci a lieu dans la digestion, et que l'Alchimiste, en opérant son œuvre de séparation, succombe par un vice de la digestion défaillante, alors, au lieu de celui-ci, s'engendre la putréfaction qui est un poison. Car toute chose corrompue est un poison pour le lieu dans lequel elle séjourne, de telle sorte qu'elle est la mère d'un

(1) *Localiter et Emonctorialiter.*

poison certain et mortifère. Car la putridité corrompt ce qui est bon ; et si le bon est chassé par la puissance de celle-ci, alors le mauvais prend la place du bon, en conservant cependant l'aspect extérieur du bon sous lequel se cache la putridité. Et c'est ainsi qu'elle est la mère de toutes les maladies qui sont cachées sous elle. Lorsque la corruption a lieu émonctoriellement, c'est-à-dire par une aberration de la nature expulsive, voici ce qui se produit : Si l'Alchimiste chasse le poison, chaque sorte est expulsée par l'émonctoire qui lui convient, soit le soufre blanc par les narines, l'arsenic par les oreilles, l'excrément par le cœcum (*monoculum*), et ainsi pour les autres poisons, chacun suivant l'émonctoire particulier qu'il possède. Or, si l'un de ces poisons, soit par faiblesse de la nature, soit par lui-même ou par les autres, n'a pas son évacuation, alors il devient la mère des maladies qui lui sont soumises. Ainsi, universellement, deux causes se manifestent en toutes les maladies. Ce dont nous ne vous parlerons pas plus longtemps, car vous en lirez de plus amples développements dans nos livres de l'Origine des maladies.

CHAPITRE X

ENSUITE, suivant ce qui a été dit plus haut de l'Alchimie naturelle, c'est-à-dire de quelle manière elle existe en tout animal, par la nécessité de l'opération séparative qui doit avoir lieu dans le ventricule, ainsi écoutez donc maintenant cette brève doctrine, savoir comment toutes les autres maladies peuvent aussi, par le moyen susdit, être recher-

chées et reconnues. Pour qu'un homme se conserve et se maintienne en bonne santé, suivant toutes les Entités, pour qu'il ait, par exemple, un Alchimiste habile qui puisse accomplir parfaitement son œuvre de séparation dans des instruments, réservoirs et émonctoires commodes, il est nécessaire alors de savoir que, outre la perfection des instruments, plusieurs autres choses sont requises, savoir que les astres soient favorables, et que toutes les autres Entités soient bienfaisantes. Et bien que toutes celles-ci n'aient que peu d'influence sur nous, en les supposant toutes bonnes et efficaces; cependant, plusieurs accidents adviennent au corps, qui brisent ou maculent ou pourrissent ou obstruent ces instruments, réservoirs et émonctoires. Ainsi le feu est contraire à la nature et au corps, parce que celui-ci, par sa qualité, par sa nature, son ardeur, sa siccité et autre puissance, peut nous corrompre, de telle sorte que, par sa présence, les instruments de l'Alchimiste soient mis hors d'usage (*violentur, verendert werden*), ce qui le fait apparaître ensuite comme débile. De même l'eau, par sa nature, sa substance et ses qualités, devient tellement contraire à notre corps et à nos réservoirs, que ces instruments sont, par elle, ou obstrués, ou détériorés, ou altérés d'une manière quelconque. On peut faire le même jugement de l'air et de toutes choses nécessaires, de même que de tous les accidents externes qui sont d'une puissance si grande qu'ils brisent, altèrent les réservoirs, instruments et émonctoires, et les rendent inaptes à remplir leurs fonctions. Alors l'Alchimiste devient infirme et mort, incapable d'accomplir son œuvre.

CHAPITRE XI

Mais il ne doit pas vous échapper que, par la bouche elle-même, les réservoirs, instruments et émonctoires peuvent être corrompus, soit par l'air, par la nourriture, la boisson et autres choses de ce genre; de la manière suivante: l'Air que nous aspirons n'est pas sans contenir un venin auquel nous sommes principalement soumis. Il faut également tenir compte de la quantité de nourriture et de boisson et de la mauvaise qualité de celle-ci, qui discorde avec les instruments du corps, ce par quoi les organes sont violemment brisés, de telle sorte qu'en ce cas l'Alchimiste est manifestement troublé en ses opérations, d'où il en résulte: Digestion, Putréfaction et Corruption. Et telle la propriété du poison de la chose que l'homme absorbe, telle la nature que revêt (*induit*) le ventricule et avec lui tous les autres organes du corps. Et celle-ci devient ensuite la mère des maladies de ce même corps. Car vous devez vous, médecins, comprendre qu'il n'y a qu'un seul poison (et non plusieurs), qui apparaît comme la mère des maladies; par exemple, si vous mangez de la chair, des légumes (*olus*, *Gemüß*), de la purée (*puls*), des épices (*aromata*), et que, de ces aliments, la corruption soit engendrée dans le ventre, alors la cause de cette corruption n'est pas dans chacune de ces nourritures; mais, de toutes celles-ci, provient un seul et même poison, soit des légumes, de la chair, de la purée ou des épices. Et sachez que c'est ici le lieu d'un très grand arcane. Si vous connaissez parfaitement ceci, c'est-à-dire quel

poison est la mère des maladies, alors nous souffrirons qu'on vous appelle vraiment médecins. Car alors vous aurez la connaissance du remède dont vous devrez user, ce que vous ne feriez, autrement, qu'avec de nombreuses erreurs. Et que ceci soit pour vous le fondement de la mère de toutes les maladies, lesquelles sont au nombre de six cents.

CHAPITRE XII

Nous vous communiquerons ici un bref enseignement touchant les poisons, afin que vous recherchiez ce que nous entendons par poisons et quels ils sont. Nous vous avons indiqué que, dans tous les aliments, se trouve un poison. Donc, des aliments est extraite une certaine Entité puissante, supérieure à nos corps. Ensuite nous avons expliqué qu'il y a en nous un Alchimiste qui, par ses instruments et réservoirs, sépare le poison, de l'aliment, au profit du corps. Ceci fait, l'essence elle-même se résout en teinture du corps et le poison se retire hors du corps, par les émonctoires. Chaque chose étant administrée suivant cet ordre, l'homme, en raison de cette Entité même, est sain et fort. Cependant, souvenons-nous des accidents hostiles qui peuvent survenir dans l'Entité même, de telle sorte qu'elles la détruisent, d'où ensuite naît la mère des maladies. Ceci étant rappelé, écoutez ceci touchant les diverses sortes de poisons. Je pense que vous savez quels sont les émonctoires et combien il y en a. C'est en étudiant ceux-ci que vous parviendrez à la connaissance des poisons. Tout ce qui est exsudé substantiellement par les pores

de la peau est du mercure résolu. Ce qui est excrété par les narines est du soufre blanc. Par les oreilles, l'arsenic est rejeté. Par les yeux, le soufre. Par la vessie, la résolution du sel; par l'anus, le soufre putréfié. Et bien que votre raison demande à connaître sous quelles forme et apparence chacun peut être éprouvé (*probari*, bewert witt, estimé), notre présente Parenthèse ne l'entreprend pas. Mais au livre *De humana constructione*, vous puiserez les fondements de la Philosophie qu'il est nécessaire aux médecins de connaître, de même que vous y trouverez, abondamment énumérés (comme la lecture vous le prouvera), les remèdes exigés par les nombreuses causes qui proviennent de la putréfaction. Et vous y trouverez également comment le poison se cache sous les aliments.

CHAPITRE XIII

Nous allons placer sous vos yeux un exemple par lequel vous comprendrez rapidement comment le poison se trouve sous l'aliment, et comment la condition de chaque chose, parfaite en soi, devient vénéneuse pour les hommes ou les animaux qui s'en servent. Voici ce que nous proposons. Le bœuf, avec sa parure (*ornatus*), se suffit à lui-même selon la nécessité de sa modalité de formation (*conditus*, Notturft); sa peau suffit aux accidentis de la chair; ses émonctoires à l'Alchimiste. Mais cet exemple ne vous paraîtra pas se rapporter au sujet traité. Nous en donnerons un autre. Le bœuf a été créé avec la forme qu'il possède, pour sa nécessité propre, puis

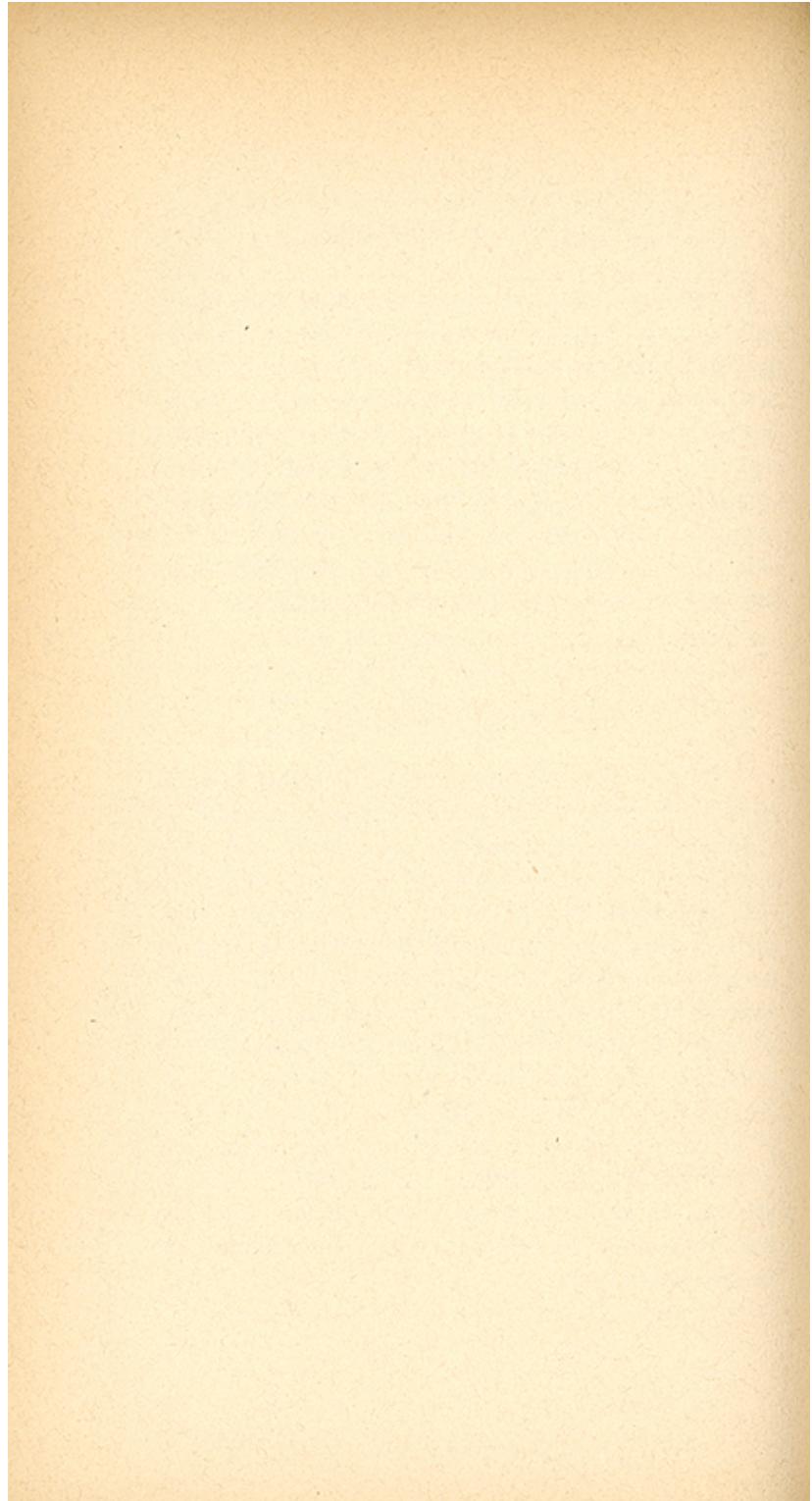
pour servir à la nourriture de l'homme. Or, considérez que le bœuf est ainsi, pour l'homme, un poison à moitié. Car s'il eût été créé uniquement pour l'homme et non pour lui-même, il n'eût eu ni cornes, ni os, ni ongles. Car dans ceux-ci ne réside aucun aliment; et ce qu'on en extrait n'est nullement nécessaire. Vous voyez donc que le bœuf a été fort bien créé, en raison de lui-même, et qu'il ne se trouve rien en lui qui manque ou qui soit superflu. Maintenant, si nous l'employons à la nourriture de l'homme, alors l'homme, en le mangeant, absorbe à la fois ce qui lui est contraire et qui est un poison pour lui, quoique ce ne soit pas un poison pour ce bœuf. Il faut donc que celui-ci soit séparé de la nature de l'homme, ce qu'accomplit son Alchimiste, où divers poisons sont engendrés, sans exception. Car tout poison est rejeté, par l'œuvre de l'Alchimiste, dans ses émonctoires, ce qui remplit ceux-ci. Or, tout Alchimiste, parmi les hommes, peut accomplir ce que l'Alchimiste accomplit dans le corps; aucun art ne manque, nulle part, à celui-ci. Que chacun voie donc par cet exemple, qu'il doit s'efforcer d'opérer comme opère l'Alchimiste de la nature. Et si les poisons sont séparés, de telle sorte qu'on ne voie plus de poison, pensez que, même de ce bonnet, on peut extraire une excellente huile d'or, laquelle, cependant, est la plus détestable de toutes les huiles. Le mucus des narines n'est pas compté au nombre des poisons; cependant, c'est aussi un poison très maudit, duquel naissent toutes les maladies catharrales (*morbi destillationum*), ce qui se voit parfaitement par ces maladies mêmes.

PARTICULE PREMIERE

Ces choses étant dites, on voit que nous vous avons suffisamment expliqué ce qu'est l'Entité du Poison, qui est engendrée seulement de ce que nous absorbons dans la fonction de manger et de boire, c'est-à-dire à la fois aliment et poison. Notez ensuite que, s'ils sont corrompus, la digestion n'est autre que cette corruption. De là, sachez enfin que tout poison, de quelque manière que ce soit, est engendré en son lieu, et qu'au bout d'un certain laps de temps, de ce poison sont produites ou les maladies ou la mort.

PARTICULE SECONDE

Bien que, dans cette présente Entité, nous ne vous expliquions pas pour quelle raison chaque maladie est engendrée par les poisons des nourritures, que nous avons cités et qui sont chassés vers leurs émonctoires; cependant, dans le but d'éviter une erreur, omettez ceci dans cette Parenthèse et cherchez-le dans les livres de l'Origine des maladies; nous vous l'enseignerons très clairement, à cet endroit, selon ce même principe. Et ainsi vous connaîtrez en une seule étude quelles sont les maladies de l'Arsenic, du Sel, du Soufre, du Mercure, selon la distribution de chaque forme et de chaque espèce, et suivant que chacune est apte en elle-même à la génération des maladies. C'est par ces paroles que nous avons voulu conclure cette Entité; nous vous les offrons à connaître comme base de nos autres livres.



PARENTHÈSE INTERCLUSE

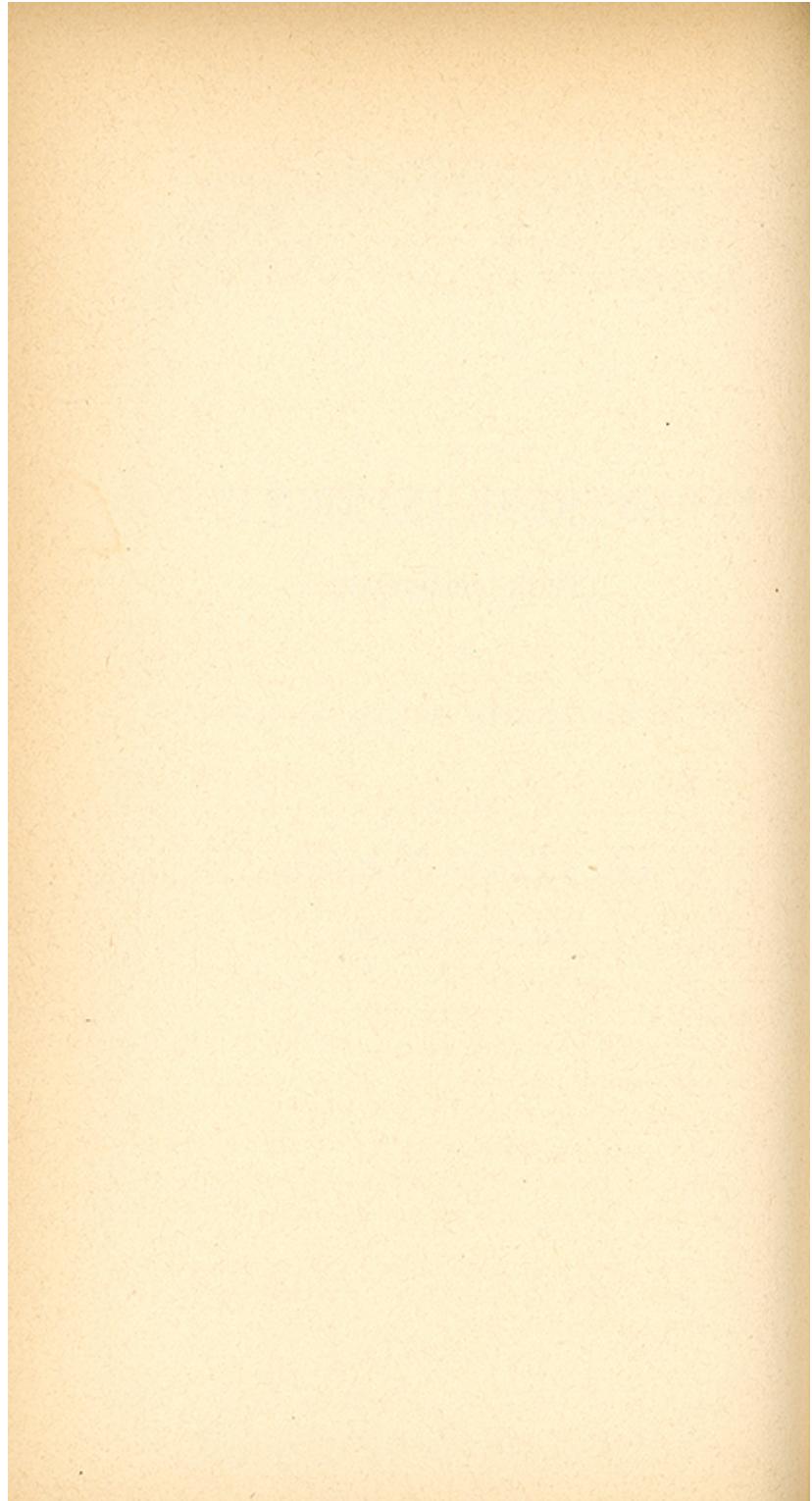
LIVRE TROISIÈME

ET

TROISIÈME TRAITÉ PAYEN (*PAGOYUM*)

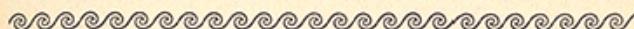
De l'Entité Naturelle

(*De Ente Naturali*)





Traité de l'Entité Naturelle



CHAPITRE PREMIER

COMME je ne doute pas que vous devez porter un jugement tout à fait différent de vos écrits et de notre Entité naturelle, et que vous ne faites pas plus de cas de celle-ci que d'une bagatelle, nous enseignerons ici qu'il est une *Entité naturelle* qui, dans notre Parenthèse, est la troisième, de laquelle toutes les maladies peuvent être engendrées, et le sont chaque fois que cette Entité naturelle subit une mutation, comme les chapitres suivants nous le feront connaître. Notez tout d'abord ce qu'est l'Entité naturelle. Si, dans la définition que nous allons donner de celle-ci, nous n'usons pas des termes propres de votre langue maternelle, telle que vous l'avez apprise d'Heinrichmann (1), je veux que vous vous souveniez de ce droit nouveau et de la simplicité des vieux auteurs oubliés. Voici ce qu'est l'Entité naturelle. Vous avez connu, de la science astronomique, les influences, le firmament et tous les astres, et les étoi-

(1) Cet auteur n'est point cité dans l'*Allgemeine Deutsche Biographie*; c'était peut-être quelque professeur célèbre, aujourd'hui totalement oublié.

les et les planètes, et le génie du ciel, et vous avez appris et examiné toutes ces choses tout à fait à fond. Que ceci soit donc une introduction à notre sujet, que, par la même raison pour laquelle vous avez connu l'élément dans le ciel, de même une constellation semblable et un firmament analogue, se trouvent dans l'homme. Nous ne rougissons pas de votre doctrine par laquelle vous appelez l'homme *Microcosme*. Car le nom lui-même est exact, mais vous ne l'entendez pas du tout comme il le doit être et vos interprétations sont obscures et pures ténèbres. Croyez que c'est chose nécessaire que nous expliquions le microcosme. Tel le ciel, avec tout son firmament, sa constellation et autres attributs, existe selon et pour lui-même, tel l'homme sera aussi puissamment constellé d'astres, à l'intérieur de lui et pour lui. Et de même que le firmament est, dans le ciel, en sa propre puissance (*pro se, für sich selbst*), de telle sorte qu'il n'est gouverné par aucune créature, le firmament qui est dans l'homme n'est pas plus régi par les autres créatures; mais il est, en lui-même, un firmament libre et puissant, n'obéissant à aucun ordre. D'où vous devez conclure qu'il y a deux sortes de créatures, l'une le ciel et la terre, l'autre l'Homme.

CHAPITRE II

Nous allons vous expliquer ceci. Vous avez reconnu les mouvements du firmament jusque dans leurs plus petits détails. Ensuite vous avez appris minutieusement tout ce qui concerne la

terre et tous les êtres qu'elle produit; vous avez connu les éléments eux-mêmes et toutes les substances. Ce même Univers, vous eussiez dû le reconnaître en l'homme, et avoir expérimenté que le firmament exerce une circumaction dans l'homme lui-même, par un mouvement admirable des corps des planètes et des étoiles; et tout ce qui constitue et manifeste leurs exaltations, conjonctions et oppositions, que vous recherchez pour vos sciences; tout ce que la doctrine astronomique puise de principes abstrus et profonde, par les aspects, par les astres et autres choses, tout ceci eût dû vous servir d'exemple pour ce firmament corporel. Car aucun de vous, ignorant en astronomie, ne peut devenir savant en médecine. Qu'il soit donc dit, une fois pour toutes, que ce qui concerne le firmament doit vous servir d'exemple et de déduction pour le firmament corporel. Il est bon, ensuite, de se rappeler que la terre produit tous ses fruits afin que l'homme en vive et s'en nourrisse. Vous devez croire également, au sujet de l'homme, que tous les fruits que le monde produit, soit grands, soit petits, soit moyens, sont engendrés en lui de la manière suivante: Vous ne disconvenez pas que la terre existe à telle fin de porter à la fois et les fruits et l'homme. Cette fin est également celle du corps. Ainsi de (*ex, aussi*) et dans (*in, in ihm selbst*) ce même corps sortent (*emergunt, wachst*) tous les aliments dont il a besoin et qui sont dans le corps. Et ceux-ci sont les membres du corps. Leurs croissances sont les mêmes que celles des fruits de la terre. De même que ceux-ci sont destinés au corps, de même les aliments qui naissent du corps sont destinés aux membres du corps; donc ils naissent tous dans l'homme. C'est pourquoi nous vous exposons ceci, afin que vous compreniez que les membres du

corps n'ont besoin d'aucun aliment étranger (1). Car le corps leur fournit les aliments provenant de lui-même. Vous devez aussi remarquer ici qu'il y a seulement quatre membres qui nourrissent le corps; tous les autres sont des Planètes et n'ont besoin d'aucun aliment, pas plus que le firmament lui-même. Car le corps est double: firmamentel et terrestre. Je vous dis aussi que l'homme est composé de deux créatures, savoir, l'ensemble des choses qui nourrissent, et l'ensemble des choses à nourrir ou nécessiteuses.

CHAPITRE III

ET maintenant rappelons que, dans le corps, il existe quelque chose qui n'a pas besoin de nourriture externe, et sachez que c'est le firmament du corps. Car, de même que le ciel vit dans son firmament sans aucun aliment, de même le firmament corporel se soutient par lui-même (*se habet, steht*). Le corps, qui est à la similitude de la terre, fournit de lui-même l'aliment aux quatre membres. Ceux-ci se nourrissent eux-mêmes (2) sans avoir be-

(1) Cette théorie souffre explication : les aliments sont élaborés au sein de la terre; ils subissent dans le sein du microcosme une nouvelle élaboration qui les transforme en un aliment très pur, le chyle, et c'est de cet aliment seul que se nourrissent les membres, et non pas de l'aliment tel que le produit le macrocosme. Or, l'opération produite par l'estomac est analogue à celle que produit la terre.

(2) *Dieselbigen neeren sich dieselbigen.*

soin d'aucune chose étrangère, parce que quatre esprits existent, dans le corps, que le corps fortifie et nourrit. Mais ce qui ajoute encore à la sustentation du corps (*den leib zu enthalten*) c'est, comme vous le remarquerez, qu'il existe une chose qui soutient et protège le firmament, de même que ceci aide cela, ce que nous voyons exister en eux. Qu'il soit vraiment de notre devoir de rechercher quelle forme et quelle apparence cette chose revêt dans ses manifestations extérieures, de ceci nous ne tirons nulle gloire. Recevez cependant nos paroles, comme l'homme lui-même est constraint, par un semblable lien, d'accepter un aliment extérieur tel que le sort le lui donne. Mais cet aliment appartient uniquement au corps, comme le fumier à la terre. Ce n'est pas de lui que naît le fruit; il n'accroît pas non plus la semence de celui-ci; il n'a d'autre action que celle de fortifier la substance du corps et de la rendre prolifique, ce que le fumier fait au champ. Car hormis ceci, il n'a pas d'autre action. Il donne la nourriture à l'homme comme s'il était son fumier. Car ni la vie, ni l'intellect, ni l'esprit, ni aucune autre chose de ce genre n'ont leur principe dans la nourriture ou la boisson, et même ne peuvent en être ni améliorés ni détériorés. Donc la nourriture se comporte, dans le corps, comme le fumier dans le champ. Le fumier chauffe et engrasse le champ d'une façon mystérieuse. La nourriture produit le même effet dans le corps (suivant le mode qui convient à celui-ci); mais elle n'a nulle action sur les choses qui sont dans le corps. Que ceci vous serve donc d'introduction pour comprendre les chapitres suivants, afin que vous sachiez que nous plaçons l'homme dans le firmament de son corps et dans sa

propre terre (1) et semblaiblement dans ses éléments, etc., etc. Comme vous le comprendrez par la lecture de ce qui suit.

CHAPITRE IV

ABORDONS le principe de l'étude du firmament. Touchant celui-ci, prêtez attention à la Création et à la Destination, c'est-à-dire au commencement et à la fin et à tout ce qui, dans l'intervalle, doit être accompli; ceci nous l'enseignons de ce firmament. Il faut noter, au sujet de ceci, que sept membres sont placés dans le corps; ceux-ci ne prennent aucun aliment; mais ils se soutiennent en eux-mêmes, à la manière des sept planètes qui se nourrissent elles-mêmes, sans qu'aucune tire son aliment ni sa nourriture d'une autre, ni qu'elle prenne quoi que ce soit de ces mêmes astres. Considérez cet exemple: La planète Jupiter est, de sa nature, telle, qu'elle n'a besoin d'aucun fumier pour la sustentation de son corps. Car elle a reçu assez de provisions pour elle-même dans la création. C'est pour la même raison que le foie n'a pas besoin d'être engraissé par aucun fumier, mais il conserve sa substance sans aucun limon (*cænum, Mist*). Si vous persistez dans votre objection et si vous parlez de la digestion du foie, ceci nous fera tort de rire (*id nos in risum detorquebimus, das wollen wir in ein gelechter ziehen*) comme si nous entendions un poète allemand dire des niaiseries au

(1) *In sein eigen Erden.* Le latin est infidèle ici; *et suæ ipsius terræ.*

sujet des couleurs azurées des montagnes, lesquelles n'existent pas. Quant à notre manière d'opérer la coccin, nous chargerons cet Alchimiste qui produit le fumier dans son champ, c'est-à-dire le paysan, de l'énoncer. Car les sept membres susdits n'ont nul besoin d'engrais. De même que vous avez compris ceci de Jupiter et du foie, tenez également pour certain que la Lune est le cerveau; le Soleil, le cœur; Saturne, la rate; Mercure, le poumon; Vénus, les reins. Et, d'après la manière dont les firmaments supérieurs manifestent et montrent leurs cours, vous pouvez juger qu'il en est de même pour les inférieurs. Donc si vous désirez diagnostiquer une maladie, connaître son point critique (*si cognituri crisin estis*), il faut certainement que vous appreniez, avant tout, quel est le cours ou le mouvement naturel qui s'opère dans le corps. Si vous êtes ignorant de celui-ci, alors, par Dieu (1), vous ne pourrez, en aucune manière, traiter (*disponere, setzen*) dans la crise, les maladies naturelles, c'est-à-dire provenant de l'Entité naturelle. Car les crises de celles-ci, de même que celles du ciel, sont de deux sortes, très éloignées l'une de l'autre, comme vous le comprendrez plus clairement dans la suite.

CHAPITRE V

MAINTENANT, nous vous communiquerons la doctrine touchant l'investigation de la crise, autant que le sujet de cette parenthèse le comporte. Et voici comment: quand un enfant naît, son firma-

(1) Cette exclamation n'est pas dans l'allemand.

ment et les sept membres (qui se suffisent à eux-mêmes, comme les sept Planètes), naissent aussi avec lui et aussi tout le firmament, c'est-à-dire tout ce qui se rapporte à un firmament. Car si nous parlons d'un firmament, nous entendons ce firmament plein, et non pas vide, tel qu'il existe dans l'enfant, à l'état de perfection. Le firmament de cet enfant, dans sa nativité, indique la prédestination, c'est-à-dire combien de temps l'Entité naturelle doit suivre son cours (1). Car je suppose qu'une création s'accomplisse à l'heure présente. Alors la fin de la création sera déterminée en même temps, par exemple, à la trentième année. Car c'est le propre de la création et de sa fin, de pressentir dans la nature, et d'apprendre, de la nature elle-même, jusqu'à quel point et pendant combien d'années l'Entité naturelle doit accomplir son cours. Si tu consultes un sablier, dès que celui-ci commence à laisser couler le sable, tu sais dans combien de temps il devra s'arrêter. De même la nature procède, dans l'être créé, de façon qu'elle sait jusqu'où l'Entité naturelle doit accomplir son cours. Et, selon la distance parcourue ou à parcourir, l'Entité de la nature et de l'être créé dispose, d'après ce temps, dans le corps lui-même, tous les mouvements et cours qui sont dus aux planètes corporelles, afin que tous soient accomplis dans le temps qui est entre la création et la prédestination. Voici un exemple: Un enfant naît à l'heure présente et, suivant l'Entité naturelle, doit vivre dix heures, de telle sorte que sa prédestination, dans l'Entité créée, a été ordonnée ainsi. Donc les planètes corporelles accomplissent toutes les heures par leur cours, comme

(1) *Lauffen soll.* Le latin ajoute : *aut vigere.*

si l'enfant eût vécu jusqu'à l'âge de cent ans. L'homme centenaire n'a pas d'autre cours (quoique celui-ci soit fort long) que l'enfant qui vit une heure ou même un temps plus court. Ainsi nous avons voulu faire comprendre et observer ce qui, dans l'Entité naturelle, est créé et prédestiné, parce que les autres Entités brisent très souvent cette prédestination.

CHAPITRE VI

NOUS vous avons déjà fait savoir que le firmament a été créé en même temps que les hommes et doit durer autant qu'eux. C'est pourquoi celui-ci a engendré à la fois son cours et sa prédestination, mais n'engendrera ensuite aucune descendance (*soboles, jungs*). C'est pourquoi tous les cours de celui-ci ont été prolongés de telle sorte qu'il puisse attendre sa prédestination. L'homme accomplit tous ses cours en une heure si son Entité naturelle a été achevée (*conclusum*) en une heure. C'est pourquoi le changement de la Lune n'a aucune influence sur le cerveau. La cause en est que le cerveau est rénové (*innovatur*) par le cœur plusieurs centaines de milliers de fois, tandis que, pendant ce temps, la Lune ne reçoit du Soleil qu'une seule et même lumière, et il (le cerveau) accomplit, dans sa prédestination, autant de nouvelles lunes et de pleines lunes que la Lune elle-même dans sa prédestination. Car Dieu l'a formé et constitué de la même manière. La critique (*criticatio*) ou explication Astronomique de la crise sur l'Entité naturelle est donc complètement inhabile (*inartificiosa*). Car tout ce qui affaiblit le corps lui-même en soi par l'Entité naturelle, manifeste la crise (*critizat*)

suivant son mouvement propre et non selon le firmament du ciel. Ainsi, au regard de l'Entité naturelle, il n'y a aucune relation (*commercium*) entre Saturne et la rate ni entre la rate et Saturne. Evaluez donc le temps compris entre l'instant de la création et la prédestination d'un être, et ordonnez donc au ciel de rester le ciel de son firmament (1)! Car l'être créé ne communique plus avec l'enfant (qu'il a mis au monde), de même que l'enfant ne communique plus avec lui (2). Ainsi nul ne reçoit quelque chose d'un autre en raison de l'Entité. Si quelqu'un se trouvait, qui connaisse la prédestination du ciel, celui-ci même connaîtrait aussi les prédestinations de l'homme. Or, seul, Dieu a conscience de la prédestination, c'est-à-dire de la fin. Mais afin que nous ne soyons pas portés à oublier ceci par hasard, considérez ici avec moi quelles sont les exaltations, conjonctions, oppositions et autres semblables. Car celles-ci n'ont pas lieu matériellement, mais tout à fait spirituellement. Ceux-ci (les astres) accomplissent leur cours, et non pas la substance même. Car la rapidité du cours ou du mouvement du firmament corporel n'admet pas cette conception dans la substance. Ainsi l'esprit seul, en quelque membre que ce soit, accomplit, comme la planète, des mouvements pour lesquels il faut suffisamment de temps pour croître et décroître. C'est pourquoi celle-ci (la planète) est appelée l'Entité durable, (*Ens longum*), et l'homme l'Entité brève, (*Ens breve*).

(1) C'est-à-dire impossibilité absolue, puisque l'instant de la création est le même que celui de la prédestination, et que le ciel de l'instant de la naissance, qui est le firmament astrologique de l'individu, est différent, un instant après.

(2) L'enfant reçoit de ses ascendants le caractère initial de son tempérament et de sa complexion; dès qu'il vit de sa vie propre, il ne reçoit plus d'eux aucune influence.

CHAPITRE VII

Le Cœur est le Soleil. Et de même que le Soleil opère dans la terre et par lui-même, le cœur, pareillement, opère dans le corps, et lui-même aussi. Et si toutefois il n'y a pas de splendeur du Soleil, la splendeur du corps existe cependant, et c'est le cœur qui la manifeste. Car, du cœur, assez de splendeur découle vers le corps. De même la Lune équivaut au cerveau, et réciproquement, mais en esprit cependant, et non en substance. C'est pour cette raison que tant d'accidents affligen le cerveau. La rate accomplit son mouvement à la manière de Saturne; et autant de fois celui-ci va de sa création à sa prédestination, autant de fois la rate accomplit son cours, depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Le Fiel est Mars. Mais il ne se rapporte pas du tout à Mars dans sa substance; c'est pour cela que tout firmament possède sa manière propre (*mos, Braud*) et sa substance adéquate à son sujet, avec lequel il se trouve en rapport. Ainsi donc le fiel est indépendant (*se habet*) en sa substance, comme Mars dans l'esprit; et le fiel est dans son esprit comme Mars dans l'air. La nature de Vénus se trouve dans les reins (ainsi que les exaltations de celle-ci) plus ou moins, selon Vénus elle-même, et conformément à la prédestination de tous les deux. Et comme l'opération qu'accomplit Vénus est dirigée vers les fruits de la terre qui doivent être engendrés, de même la puissance des reins se concentre vers le fruit humain, afin que Vénus ne consume rien dans le corps. Car les reins accomplissent ce genre de fonction; et quel autre organe, hormis eux, pourrait le faire? Et de même que Vénus est

embrasée par la conception d'une puissance provenant de la grande Entité, ainsi les reins tirent une force du sentiment (*sensus*) et de la volonté humaine. Mercure est la planète semblable aux poumons. L'un et l'autre sont puissants dans leurs firmaments respectifs; mais l'un n'a aucun rapport avec l'autre. Et de même que le Mercure de la terre est d'une certaine utilité aux fruits qu'elle doit engendrer, les poumons procurent à l'homme cette même utilité. La planète Jupiter est semblable au foie, même jusque selon sa substance, comme on l'apprendra ainsi: le foie étant absent du corps, rien ne peut subsister dans le corps, de même que Jupiter adoucit et apaise, par sa bénignité, toutes les tempêtes. Donc l'un et l'autre existent, chacun dans leur firmament, animés d'un même mouvement et produisant un même effet.

CHAPITRE VIII

Ce que nous avons déjà établi touchant l'Entité naturelle, savoir comment celle-ci demeure (*habeat, stehet*) dans ses constellations, nous l'étudierons également au sujet des astres des corps (*de sideribus corporum*) et ensuite nous nous reposerons (*ruwen, pour ruhen*). Cependant, pour une induction plus parfaite, nous affirmerons ici quelques autres principes qui ne seront pas sans utilité pour notre Parenthèse. Ceci aura lieu dans les chapitres suivants. Mais il faut que vous connaissiez ceci: Le mouvement des esprits des astres corporels a lieu de son origine ou principe (*stemma, litt. tige: Stam*) de ce membre.

jusqu'à la fin de ce membre, avec retour vers son origine, comme une réflexion à son centre. Voici un exemple. Le cœur répand (*diffundit, gibt*) son esprit dans tout le corps, non autrement que le soleil répand le sien parmi tous les astres et sur la terre elle-même. Cet esprit (du cœur) est utile au seul corps, pour sa sustentation, et non aux sept autres membres. Il court du cerveau au cœur, puis revient du cœur à son centre spirituellement; mais il ne franchit pas d'autres limites. Le foie fait circuler son esprit vers le sang seul, sans toucher ailleurs. La rate dirige son cours dans les flancs (*latera, Seitten*) et les intestins. Les reins se fraient leur voie (*lauffen ihren Gang*) par les lombes, les voies urinaires et les parties voisines. La voie du poumon se trouve dans le périmètre de la poitrine et de la gorge. Le fiel prend son mouvement dans le ventricule et les intestins. Toutes ces parties ayant chacune leur destination bien établie, vous devez donc connaître que si l'une d'elles s'égarer et pénètre dans les voies étrangères, par exemple la rate dans les voies du fiel, alors, nécessairement, des maladies s'engendrent. Et il en est de même pour toutes les autres. Vous verrez tout ceci plus amplement et plus clairement expliqué au livre de la *Génération des maladies*. Ce que nous avons dit ici suffit. Faites le même jugement touchant les autres étoiles, puisqu'elles se trouvent dans le corps selon la norme de ce firmament, ce qui est également vrai pour les astres des corps, et les erreurs des astres qu'ils (causent et) fomentent (1) eux-

(1) *Alunt foventque.* Ceci est exprimé par un seul mot en allemand : *neeren*.

mêmes par les réflexions qu'ils produisent dans leurs mouvements. Comme introduction à ceci, nous disons que vous devez comprendre qu'il y a sept vies, dont aucune ne rencontre (*antrifft*) la vie vraie et véritable (*genuina et vera, das rechte leben*) comme celle dans laquelle réside l'âme ou mentalité (*anima seu mens, Seel*) ainsi qu'il est rapporté de la vie et de l'âme. Comprenez donc ainsi comment les autres membres obtiennent la vie de ces sept (sortes de vies), savoir chacun de sa planète, c'est-à-dire dans le mouvement qui lui est propre.

CHAPITRE IX

Nous avons terminé le chapitre précédent en ajoutant que, au moyen de sept vies, chaque membre est nourri et conservé (*foveri*) par sa Planète particulière. D'après cet enseignement, vous devez savoir que tout ce qui tire sa vie du foie est soumis au foie. De même ce qui vit par le cœur est subordonné au cœur. Et ainsi de tous les autres membres. Il faut donc maintenant que vous observiez les Éléments du corps. Et si, dans cette doctrine, nous apportons un style tout autre que celui qui vous plaît et que sentent vos compilations, ceci ne nous émeut guère. Or, apprenez donc ici quels éléments sont dans le corps. Tous ceux-ci dominent dans l'Entité naturelle. Car certaines maladies naissent des étoiles, d'autres des éléments, d'autres proviennent des qualités, certaines prennent leur origine des humeurs; d'autres, enfin, des complexions, comme nous le dirons dans la suite. Mais afin que vous compreniez ici ce que sont

les Eléments du corps, examinons la chose à fond. Le feu reçoit son origine du septième mouvement. Car le mouvement que ceux-ci (les éléments) possèdent, chasse essentiellement la chaleur enfermée en eux de cette manière: le feu des Eléments est invisible dans le corps, à moins qu'il ne se révèle par une contusion (*ictus, Streich*) (ou une plaie) (1) des yeux. Alors (2) des étincelles jaillissent, parce que des issues se trouvent en cet endroit (*ductus patent, die geng offen stendt*) et que le coup est appliqué près de l'œil, qui est, de tous, l'endroit où il est le plus difficile aux étincelles de se dissimuler. Ainsi de même que, dans ce monde, nous n'avons jamais de feu, à moins qu'il ne soit extrait de force (*excutiatur, schlahends auch*) de la même manière, il subsiste aussi, caché dans le corps. L'eau inonde tout le corps dans toutes les veines, les parties nerveuses, les os, les chairs et enfin dans tous les membres. Et il n'y a aucun membre, dans tout le corps, qui n'ait en lui de l'eau, et qui n'en soit entouré (*umbgeben*) comme la terre et baigné (*perfusum, durchzogen*) comme la terre. L'air, aussi, est dans le corps, par le mouvement continu des membres qui produit des vents dans le corps. Et de même que quatre vents surgissent (*exoriuntur, entzpringen*) dans le monde, ceci de même doit s'entendre des vents corporels. Ensuite la terre est ce par quoi les aliments sont produits. Ainsi donc les quatre Eléments se trouvent dans l'homme, non autrement, et selon les mêmes prédestinations avec lesquelles ils existent dans le monde. Cepen-

(1) Ceci est dans le latin seulement.

(2) C'est-à-dire lorsque l'œil est frappé violemment, ce qui fait voir, dit le vulgaire, trente-six chandelles.

dant il nous paraît plus probable que le Créateur doit avoir formé la créature libre, des quatre éléments qui ne sont pas nés (*oriuntur*) des autres membres, ce que démontrent les livres de la Créature première (*de Creato Primo*).

CHAPITRE X

PUISQUE nous venons de rapporter, au sujet du mouvement des étoiles, c'est-à-dire du firmament lui-même et des Eléments ensuite, comment celles-ci (les étoiles) habitent dans le corps vivant, et subsistent substantiellement en elles-mêmes, chacune en sa propre puissance, nous vous ajouterons encore ici quelque chose pour compléter cette doctrine. Et afin que l'Entité naturelle soit connue de façon fondamentale, nous réinserons en votre esprit les quatre complexions: colérique, sanguine, mélancolique et phlegmatique. Mais de ce que nous énumérons celles-ci, nous n'entendons pas nous assujettir à cette opinion, qui affirme qu'elles existent par les astres et les éléments ou en proviennent. Ce qui n'est pas ou du moins n'est que très peu exact. Cependant nous vous céderons en ceci, et nous prouverons votre argument de ce qu'elles ont été données au corps de chaque créature. Dans le corps se trouvent quatre saveurs (*gustus*), lesquelles se trouvent également dans la terre: l'acidité, la douceur, l'amertume et la salinité. Nous vous apportons de ces quatre choses

l'explication suivante. Les quatre saveurs sont parfaites en toute espèce de sujet. Cependant, elles ne sont reconnaissables (*pervestigabiles*, *zu ergründen*) dans aucun sujet hormis dans l'homme. La COLÈRE tire son principe de l'amertume. Et toute chose amère est chaude et sèche; cependant le feu ne l'atteint pas. Car le feu n'est ni chaud ni sec; il est le Feu. L'acidité est MÉLANCOLIE. Car tout ce qui est acide, est froid et sec. Et ce que l'on comprend sous l'appellation de Mélancolie n'appartient en rien à la terre. Car entre la Terre et la Mélancolie existent un grand intervalle et une grande différence. Le PHLEGME provient de la douceur. Car toute chose douce est froide et humide, et pourtant ne peut équivaloir à l'eau; c'est pourquoi le Phlegme et l'Eau sont choses distinctes, ayant chacune leur raison d'être, tout comme l'eau et le feu. Le SANG provient du sel; et tout ce qui est salé est sang, c'est-à-dire chaud et humide. Et tout ceci s'entend des quatre complexions, selon qu'elles naissent dans le corps, comme l'*Acidité*, la *Douceur*, l'*Amertume* et la *Salsitude*. Nous ferons mention des autres dans le chapitre suivant. Donc nous pouvons conclure que, si le sel domine dans l'homme par l'Entité de la complexion, alors celui-ci est sanguin. Si l'amertume prévaut, il est colérique. Si l'acidité prédomine, il est mélancolique. Si la douceur surpassé les autres, il est phlegmatique. Ainsi donc, les quatre complexions sont dans le corps comme dans un certain jardin, dans lequel naissent l'amarissa (1), le po-

(1) Ou les Amarissa? Ce terme est inconnu à Roch le Baillif, Gérard Dorn et Michel Toxites. Il ne figure pas dans le Lexicon Medicum de Castelli.

lypode (*polypodium*), le vitriol et le sel nitre. Et toutes peuvent subsister dans le corps, quoique, cependant, une seule prédomine.

CHAPITRE XI

LXES complexions étant indiquées, il importe de savoir, outre ceci, que rien ne peut être conclu, comme vous le croyez, touchant l'homme, de l'essence même de celles-ci, comme si vous disiez que le sanguin doit être joyeux et le mélancolique triste. Car ceci est faux. Car ce que vous appelez propriétés de la nature, nous l'appelons *propriétés des esprits*. Soyez donc persuadés que la nature ne dispense aucune de ces choses telles que la joie, la science et autres semblables. Seuls, les esprits engendrent celles-ci, qui sont tirées, non de la nature, mais des êtres incorporels qui sont enfermés dans le corps. Que ce soit donc un proverbe pour vous, que vous ne devez pas faire usage de ce qui est tiré de la nature. Car l'homme sapient n'a pas divulgué (auffbradht) ceci. Mais parmi tout ce que signifie l'Entité naturelle, prenez attention à l'humeur. Celle-ci est la *liqueur de vie*. Car c'est par elle que vit le corps. De ceci, apprenez donc qu'il existe dans le corps une certaine humeur qui réchauffe et soutient tout le corps. Elle est la vie des membres. Cette humeur est, par elle-même, une ENTITÉ qui engendre les métaux dans la terre et, dans l'homme, la bonté ou la malice. En voici l'explication. L'homme a été disposé pour avoir cent

vertus, et autant de malices (1). Ceci ne lui est pas provenu (*defluxit*) par les astres ni par aucune autre étoile du firmament, ceci lui est advenu (*emersit, fompt*) par cette seule humeur. Rendons ceci évident par un exemple. Le monde contient en lui plusieurs métaux (c'est-à-dire plusieurs vertus) en tel lieu moins bons, en tel autre meilleurs. Ceci se trouve également en l'homme. En lui sont plusieurs vertus: la raison en est que l'humeur même est la minière du bien de la nature. En lui sont plusieurs vices, par la raison qu'elle engendre beaucoup de métaux mauvais. Et ces vertus ne répondent pas aux mœurs et au naturel des hommes, mais s'évaluent d'après les couleurs et la complexion (*habitu, gezird*). Car, qui est bien coloré est d'une bonne minière. Celui qui est mal coloré est d'une mauvaise minière. Mais vous ne pouvez pas affirmer que l'homme qui est de la couleur de la rose soit, à cause de ceci, un sanguin, ni que celui qui est de la couleur de la cire soit un colérique. Voici comment vous jugerez: Celui-ci a la rougeur de la rose; donc c'est un solarien. Car cette noble couleur qui se trouve dans la rose est l'or. Et vous jugerez ainsi des autres couleurs: C'est pourquoi nous vous affirmons qu'il est indiscutable que vos couleurs témoignent de l'humeur. Et, par ce moyen, vous pourrez juger de quelle nature est cette humeur. Car beaucoup de maladies lui sont soumises, qui ne se trouvent sous la puissance d'aucune autre cause.

(1) Le latin dit : *mille!*

PARTICULE PREMIERE

Aux démonstrations ci-dessus concernant le mouvement du corps, ajoutez qu'il y a, en ce corps, quatre de ces mouvements: le Firmament, les Eléments, les Complexions et les Humeurs. Touchant ces quatre choses, notez que c'est en elles que consistent toutes les maladies et que c'est d'elles qu'elles proviennent. Car selon l'Entité naturelle toutes les maladies sont distribuées en quatre genres: le genre des Etoiles; ce sont les maladies chroniques; le genre des Eléments; ce sont les maladies aiguës; le genre des Complexions; ce sont les maladies naturelles; le genre des Humeurs; ce sont les maladies éruptives (*tingentes*). Et comme ces quatre genres de maladies existent, vous devez donc apprendre à disposer ainsi les maladies de l'Entité naturelle.

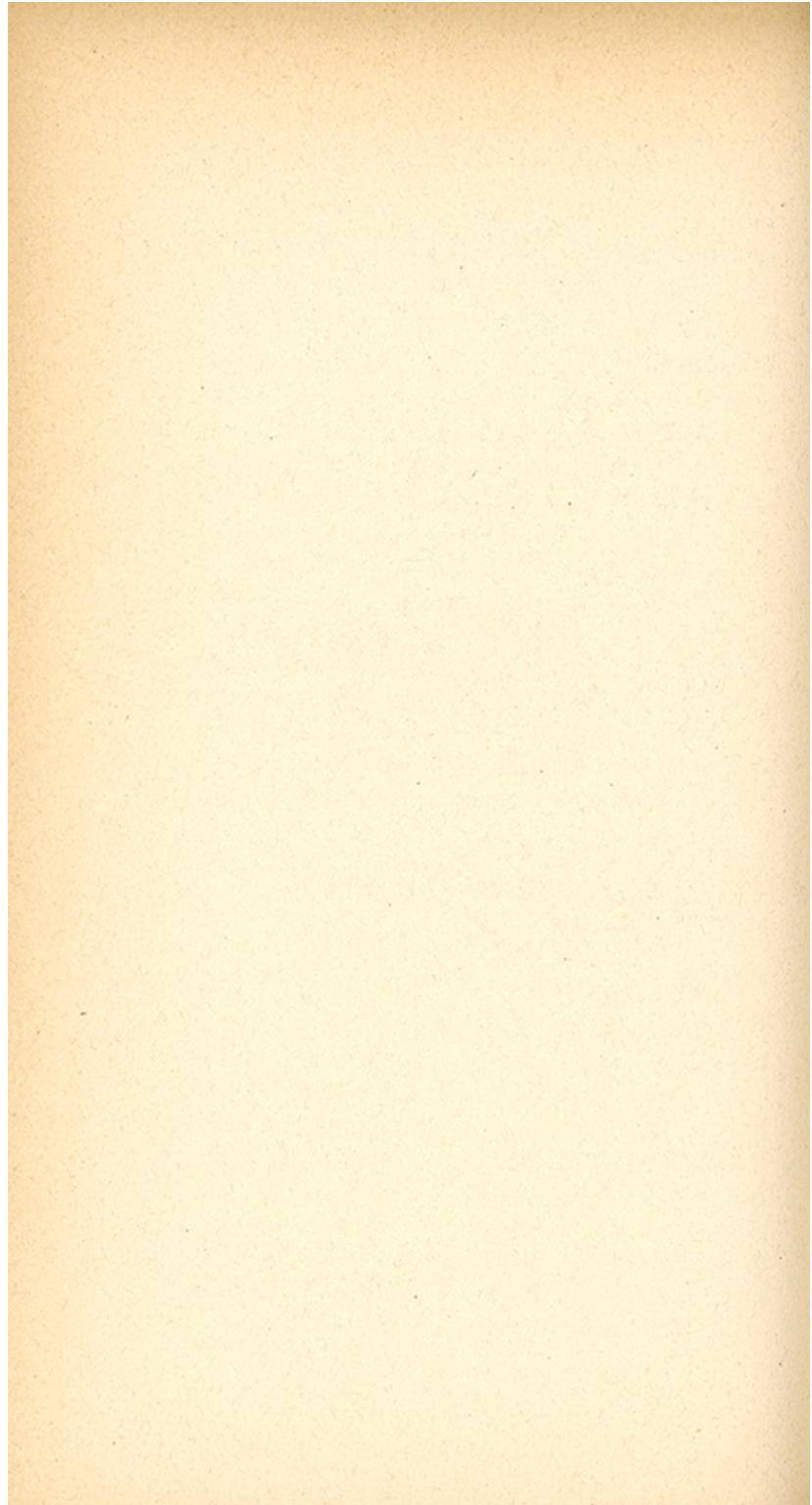
PARTICULE SECONDE

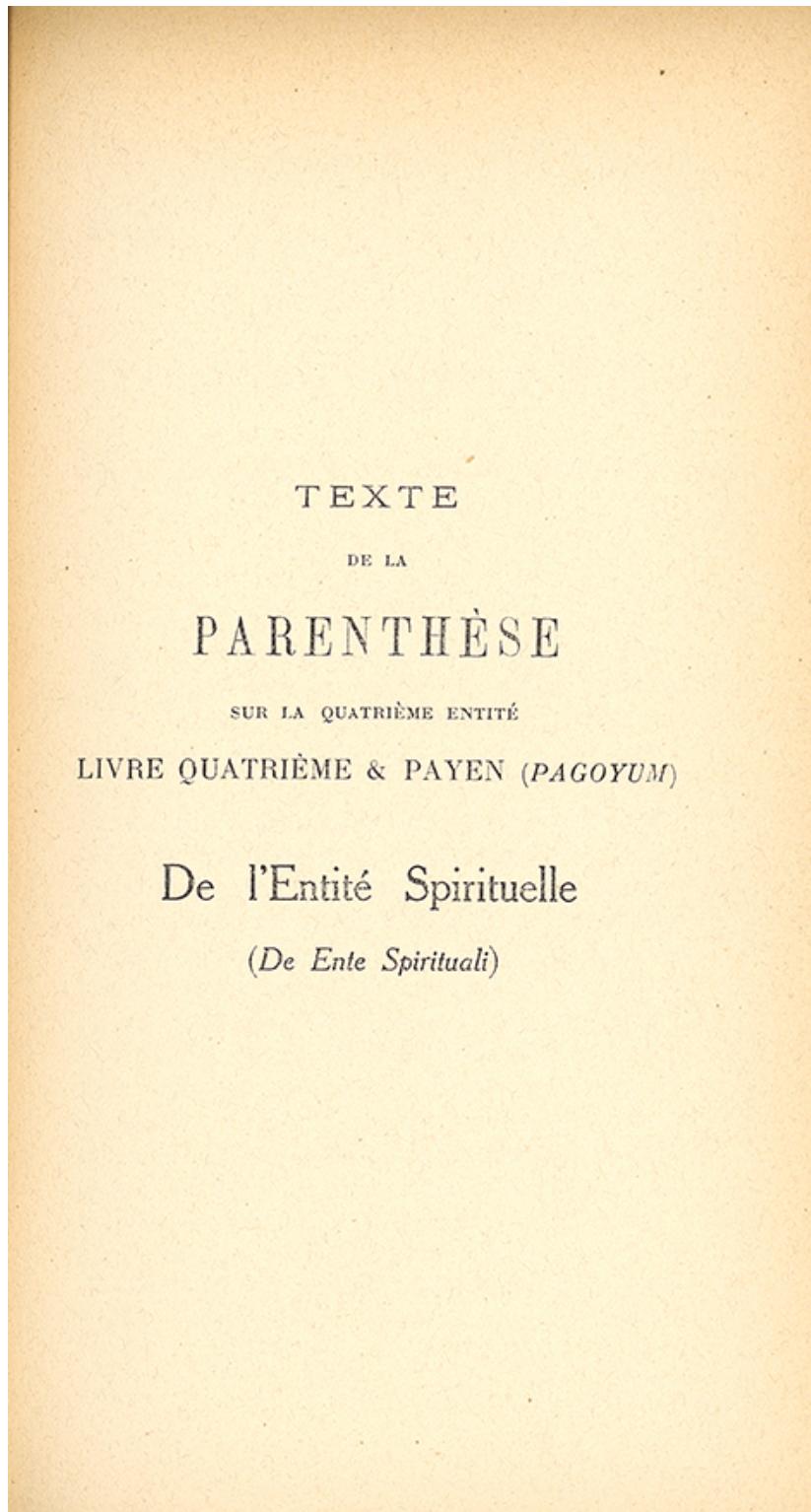
Par quel nom doit-on désigner tous les genres dans leurs espèces, ceci nous ne l'expliquerons pas en cette Parenthèse, mais nous le déterminerons tout à fait dans le livre de l'Origine des maladies. Et ainsi, comme nous vous avons décrit l'Entité naturelle en onze chapitres distincts, de même il faut que vous sachiez que le corps n'est attaqué par la violence de celle-ci, que si les autres entités, non seulement ne l'empêchent pas, mais y consentent volontiers. Si

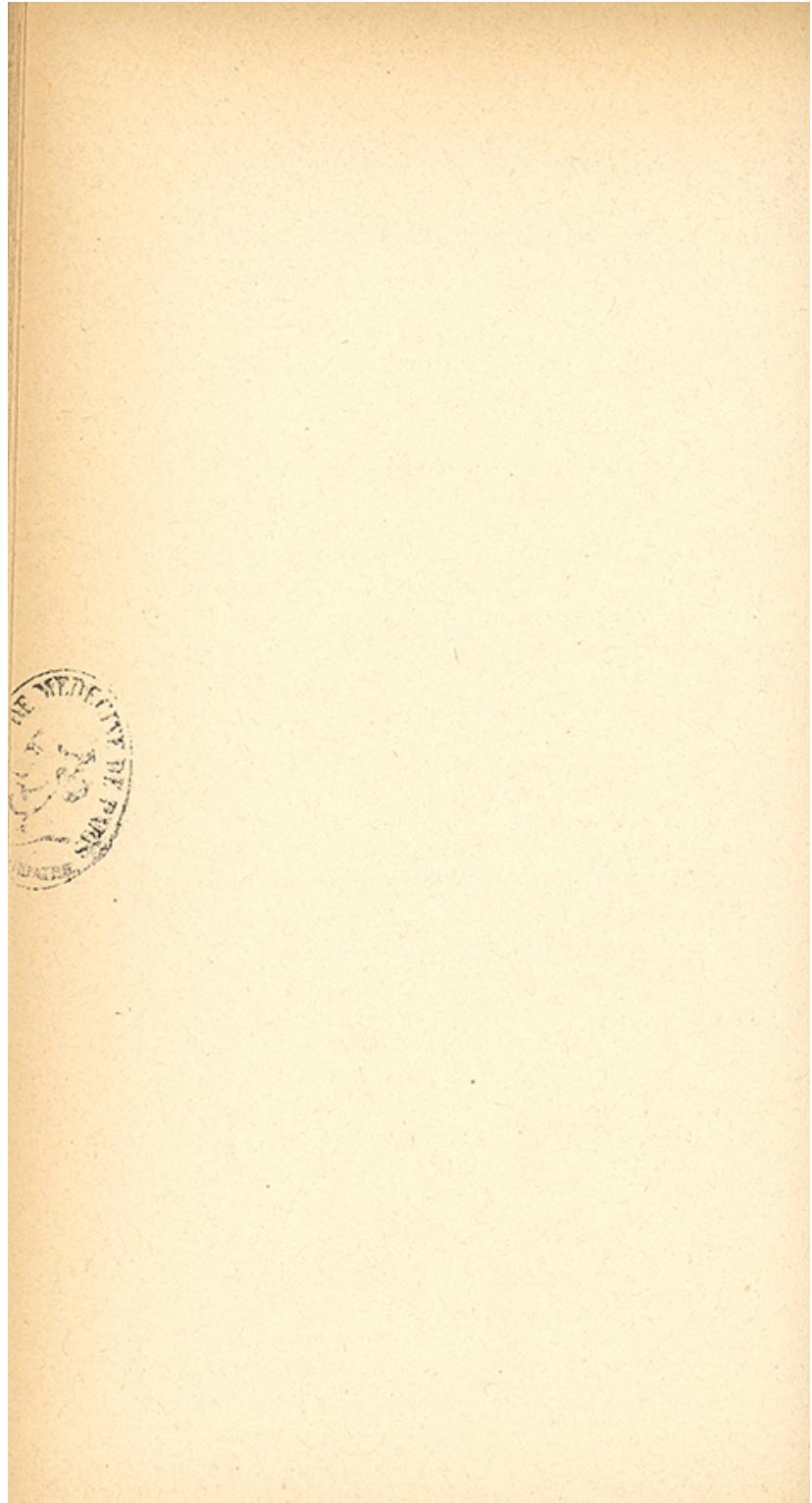
vous désirez un fondement plus solide de ceci, vous trouverez dans la Pratique plusieurs choses concernant le traitement de plusieurs maladies; ce qui manque en quelques endroits sera facilement rétabli par vous (1).

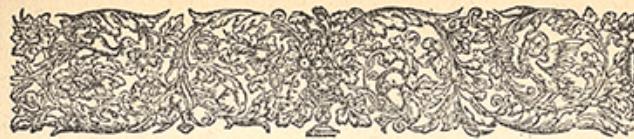


(1) Dans l'édition allemande de Strasbourg, 1575, donnée par Toxites, le présent traité n'a que 9 chapitres, suivi de deux particules, qui ne sont autres que le chapitre X divisé en deux parties. Le chapitre XI et les deux particules n'ont été données pour la première fois que par Huser, éd. de Bâle, 1589.

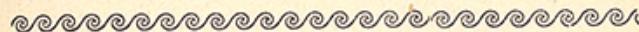








Traité de l'Entité Spirituelle



CHAPITRE PREMIER

VOULANT définir l'Entité spirituelle, nous dirons qu'elle est une puissance parfaite destinée à maltraiter le corps tout entier (*ad corpus universum violandum*, *zu frencken den gantzen Leib*), et à le jeter dans toutes sortes de maladies. Et quoiqu'on puisse apporter contre ceci beaucoup d'objections et d'insultes, nous tournons le dos cependant à toutes ces choses. Car elles ne doivent pas beaucoup nous émouvoir ; ces objections se dissolvent elles-mêmes et s'anéantissent promptement. Il faut que ces arguments soient solides ; or, ceux qu'on nous oppose ne paraissent pas l'être. Devant vous expliquer ce qu'est l'Entité spirituelle, nous vous exhortons à rejeter le style que vousappelez *Théologique*, et à vous en défaire. Et puisque tout n'est pas saint dans ce qui est appelé Théologie, et que tout n'est pas pieux dans ce dont elle se sert, de même tout n'est pas également vrai dans ce que tire, de la Théologie, celui qui ne la comprend pas. Et bien qu'il soit manifeste que les Théologiens ont décrit cette *Entité* plus soigneusement que les autres, ce n'est pas sous le nom et le texte de

notre quatrième livre païen. Ajoutez qu'eux-mêmes nient ce que nous démontrons. Cependant, où les nerfs et la moëlle feront défaut, ce n'est pas avec ces paroles que nous combattrons. Car le bavardage provient d'une bouche ignorante (*ex nuda bucca, auß dem Maul* (1)). S'il avait Dieu pour auteur, nous épargnerions la perte de notre papier et nous nous rallierions à leurs écrits.

Cependant il est un point que nous pouvons comprendre les uns et les autres: La cognition de cette Entité ne provient nullement de la foi chrétienne. Car pour nous elle est païenne. Mais elle n'est pas, cependant, contre la foi dans laquelle nous expirons, nous autres Chrétiens. Sachez donc ici, vous-mêmes, qu'en aucune manière vous ne devez comprendre une Entité quelconque parmi les esprits, comme si vous disiez que tous les mauvais Démons (*Cacodæmones*, *Teufel*) en sont une. Car vous parlez alors sans raison; et votre discours, que le diable lui-même vous inspire, est totalement vain. Remarquez que, dans cette Entité spirituelle, ne se trouvent ni le diable ni aucun de ses ouvrages (*effectus*), ni aucune de ses conspirations. Car le diable n'est pas un esprit. Ni l'ange n'est un esprit non plus. Car l'esprit est ce qui est engendré par nos cogitations, sans matière, dans le corps vivant. Ce qui naît de notre mort, c'est l'âme. (*Quod ab obitu nostro nascitur id anima est, das nach unserm Todt geboren wirdt, das ist die Seel.*

(1) Littéralement : d'un museau.

CHAPITRE II

Vous ayant donc donné le conseil, dans le premier chapitre, de laisser de côté les songeries incertaines et les opinions méprisables des théologiens susdits, nous vous enseignerons, dans le second, comment vous devez comprendre l'esprit. Nous ne ferons ici aucune mention des anges ni des démons, puisque ceux-ci appartiennent à la Philosophie, que notre Entité n'a pas à décrire ici, puisque celle-ci sera la mère ipsissime de la médecine, touchant ce dont nous parlerons ici. Voici donc ce qu'on doit connaître, tout d'abord, de l'esprit que comprend notre Entité. Nous vous exposons donc que cet esprit suscite toutes les maladies non moins que les autres Entités, sans aucun empêchement. Rappelez-vous, au sujet de celles-ci, qu'il y a deux sortes de sujets des maladies, dans lesquels les maladies s'introduisent et laissent des traces profondes. L'un de ces sujets est la matière, c'est-à-dire le corps. Dans celui-ci, toutes les maladies gisent; elles habitent toutes en lui, selon que les autres Entités agissent en lui-même. L'autre sujet n'est pas la matière, mais l'esprit du corps. Celui-ci est impalpable dans le corps, et invisible. Celui-ci peut, par lui-même, souffrir, supporter et tolérer toutes les maladies comme le corps lui-même. Et c'est pourquoi il est appelé Entité spirituelle, *Ens spirituale*, de ce que le corps n'a rien de commun avec lui. D'où vous voyez de nouveau que les trois Entités déjà décrites appartiennent au corps; les deux suivantes, savoir l'Entité spirituelle et l'Entité divine (*Deale*) se rapportent à l'esprit. Et songez, afin que ceci ne

s'échappe pas de votre mémoire, que là où l'esprit souffre, le corps souffre aussi. De même il se montre dans le corps, et cependant il n'existe pas dans le corps. Recevez l'explication de cette chose. Il y a deux sortes de maladies dans l'Univers: les maladies matérielles et les maladies spirituelles. Les maladies matérielles sont celles qui sont teintes (*tinguntur, tingirt werden*) matériellement. Ce sont les trois premières Entités. Les maladies spirituelles sont celles qui ne sont pas teintes matériellement comme les spirituelles et les divines. Nous continuerons donc à parler ici des maladies spirituelles et nous en donnerons les raisons d'être.

CHAPITRE III

PUISQUE nous avons établi qu'il y a deux sujets, affermissons donc ceci par la base suivante. Il est reconnu de vous que l'esprit existe dans le corps. Représentez-vous maintenant à quoi il y est utile et quelle est sa fonction. Il s'y trouve à seule fin de conserver le corps, non autrement que l'air protège les créatures contre la suffocation. Entendez ceci également de l'esprit. Cet esprit, dans le corps, est substantiel, visible, tangible et sensible pour les autres esprits. Ceux-ci, dans leur rapprochement mutuel, sont parents comme les corps le sont entre eux, de cette façon. Moi, j'ai un esprit, tel autre homme a le sien; ils se connaissent entre eux exactement comme nous nous connaissons, lui et moi; ils se servent, entre eux, d'un même idiome, comme nous, sans

être liés néanmoins par nos discours, mais ils parlent entre eux comme il leur plaît. De ceci comprenez qu'il peut se faire que ces deux esprits entretiennent entre eux des inimitiés et des haines, et que l'un blesse l'autre, de même que l'homme attaque l'homme. Une telle lésion provient alors de l'esprit, puisque l'esprit existe dans le corps. Donc le corps souffre déjà et devient malade, non matériellement, par l'Entité matérielle, mais par l'esprit. Ici donc la médecine spirituelle est requise. De même deux personnes se recherchent d'un amour ardent et insolite. La cause de cette affection ne réside pas dans le corps lui-même et ne naît pas non plus du corps, mais elle provient des esprits des deux corps qui sont unis par un lien mutuel. Ces esprits jumeaux peuvent aussi être embrasés par une haine réciproque, et demeurer dans ce dissensitement. Remarquez, afin que vous compreniez ceci plus parfaitement, que les esprits ne sont pas engendrés par la raison, mais par la volonté seule. Donc distinguez ainsi la volonté de la raison. Tout ce qui vit selon sa volonté, vit dans l'esprit. Tout ce qui vit selon sa raison, vit contre l'esprit. Et de même que la raison n'engendre aucun esprit, seule l'âme (*mens, Seel*) (1) est engendrée

(1) Nous éprouvons toujours une difficulté considérable à exprimer la valeur des termes : *anima, mens, spiritus*, etc., qui proviennent de la pauvreté du vocabulaire psychologique des langues modernes. Ceci nous impose une note. Les anciens connaissaient une anatomie parfaite des principes supérieurs et invisibles de l'homme, qui se traduit par la terminologie exacte et variée qu'ils nous ont laissée, et qui leur servait à désigner ces principes. Les Latins plaçaient, en regard d'un seul élément matériel, le *Corpus*, six éléments invisibles :

par la raison. De la volonté naît cet esprit dont nous traitons dans la présente entité; quant à l'âme, nous en parlerons en son lieu.

CHAPITRE IV

Au sujet de la nativité des esprits, remarquez ceci: Il est certain qu'il n'y a aucun esprit dans les enfants. Car la volonté parfaite n'est pas en eux. Sachez donc ceci : Ceux qui possèdent la

Animus, Anima, Mens, Spiritus, Intellectus et Ratio. De ce bel ensemble ontologique, la barbarie franke et saxonne, qui a formé nos langues, ne retint que ce précepte de théologie grossier et puéril qui attribue à l'homme deux principes : l'un matériel, l'autre immatériel ; et nous avons été bercés, dès l'enfance, avec cette théorie facile et incomplète : « l'homme possède un corps et une âme », vérité que l'on croit lumineuse, tandis qu'elle n'est qu'un écho, très affaibli, de ce qu'enseigna l'antiquité et saint Paul lui-même (*Ep. I au Thessalonicensis cap. V, 23*). Nous employons indifféremment le mot : âme, pour désigner des principes très différents, et le mot : esprit, pour désigner le Saint Esprit, l'esprit d'un auteur, l'esprit de la conversation, l'esprit de vin, de sel ou de Saturne. Les Saxons disent : *Ghost* ou *Geist*, dans la première de ces acceptations, *Soul* ou *Seele*, dans le sens d'âme ; *Mind* ou *Kopf*, pour signifier l'entendement ; l'esprit d'un auteur se dit *Sense* ou *Sinn* ; puis *Wit* et *Witz*, désignent les saillies de l'esprit ; enfin *Spirit* désigne les produits de la distillation. Ceci est mieux, mais ces différentes acceptations ne sont pas caractérisées aussi bien que chez les anciens.

Suivant les auteurs de la meilleure latinité, ANIMUS serait un principe ayant son siège dans le cœur, le plexus solaire, et enfantant en l'homme le courage, l'héroïsme et les grandes actions ; c'est la *χαρδία* des Grecs, ou **לבב** Lebab des Hé-

volonté parfaite et agissent d'après elle (*ex ea*), ceux-ci engendrent en eux-mêmes un esprit substantiel, et, de plus, factice (*gemadht*). Celui-ci n'est pas

breux. Le terme ANIMA s'appliquait à la portion du fluide vital universel que chaque homme recèle en lui, au circulus de la vie, mystère inconnu des barbares, et que nos langues ne peuvent désigner par aucun terme; c'est la ψυχή des Grecs, le נֶפֶשׁ Nephesh des Hébreux. On voit qu'aucun de ces deux termes ne correspond à notre mot âme, qui signifie la totalité des facultés immatérielles, et dont il faudrait peut-être aller chercher l'équivalent dans l' ἐντελεχεία des Grecs; et l'on peut remarquer à ce sujet que les railleries prodigées aux anciens au sujet de ce qu'ils appelaient *Ame du Monde*, sont bien peu motivées; ils n'ont jamais dit *Intellectus* ni *Mens Mundi*, mais *Anima mundi*, et ne lui ont pas donné une âme pensante, mais un coefficient de vitalité. MENS est le principe qui correspond, quoique imparfaitement, à l'*âme* de la théologie catholique. C'est la partie méritante de l'être, dans laquelle s'opère le discernement du bien et du mal; mais elle est, en quelque sorte, impassible, et se dirige seulement d'après *Ratio* et *Intellectus*. Le principe Mens ne peut percevoir la lumière directement que par l'intuition et la contemplation, mais non par l'étude. Il n'est pas lié nécessairement à un corps; et il est remarquable que lorsque les hiéroglyphes prétent une âme à Dieu, ils disent toujours : *Mens divina* et non *Anima Divina* et encore moins *Animus Divinus*. Les Grecs nommaient assez rarement ce principe μένος, θυμός ou διάνοια; plus souvent, ils le confondaient à tort avec ψυχή et ναρθία. Les Hébreux l'appelaient נְשָׁמָה. Neshamah. Nous sommes trop facilement portés à le confondre avec l'entendement, à cause de ses dérivés modernes : mental, mentalité. Or, ce n'est que la partie inconsciente de l'entendement; et nous avons tous l'intuition de cette différence lorsque nous disons que : « tel homme n'est pas intelligent », tandis que nous spécifions l'homme « une créature intelligente », contradiction qui n'est produite que par l'imperfection de la langue. SPIRUS est le souffle, πνεῦμα, en hébreu רֹאַה Rouah; c'est le

conféré ni envoyé à l'homme par le ciel; mais il se le forme (*fabricat, macht*) lui-même. De même que le feu est engendré du silex, de même cet esprit est également engendré par la Volonté. Et tel est l'état de la volonté, tel est celui de l'esprit. Tenez donc pour certain que tous ceux qui vivent dans la volonté possèdent cet esprit dont nous parlons dans la présente Entité, et qui est comme un certain sujet dans lequel toutes les maladies sont imprimées, savoir ces maladies mêmes qui doivent être supportées par celui qui a engendré cet esprit. Connaissant donc la nativité des

corps astral des hermétistes, le lien qui maintient en équilibre tous les autres principes. INTELLECTUS est ce que nous appelons *entendement*; c'est le νοῦς des Grecs. Les Hébreux avaient plusieurs termes pour désigner ce principe, tels que : עַתְּצָה Ahetsah, qui correspondrait mieux à la Βουλή des Grecs, מִזְמָה Zimmah, et surtout בִּנָה Binah; ce dernier terme s'appliquait même à la Divinité. Enfin RATIO, qui est la plus belle faculté de l'être pensant; non point ce que les modernes appellent *raison*, et qui consiste à proférer des négations et rire des légendes; mais un principe illuminateur de l'entendement, qui recherche la vérité et perçoit la subtilité des concepts. C'est le λόγος des Grecs, appelé en Hébreu חַשְׁבּוֹן Hhaschbôn. Les doctrines Talmudique et Zoharienne connaissent, il est vrai, d'autres principes immatériels de l'homme; les Juifs en comptèrent 12, puis 72, tels les diverses sortes de Zelem צֶלֶם, ou ombres astrales, la Hhaiyah חַיָּה, vie supérieure, dont on a tiré un si grand parti dans la formation du mot יְהֹוָה; puis Iehhidah, יְהֹוִדָה l'Unité contemplative; plusieurs de ces principes n'entraient en fonction que dans la stase anagogique; d'autres, tels que le הַבְּלִגְרָמִים Hebel Garmim, ou souffle des Ossements ne se manifestaient qu'après la mort. Mais il n'est pas de notre sujet de les énumérer. Nous voulons faire seulement remarquer combien il est impossible d'exprimer tant de notions diverses avec nos simples et vulgaires mots; âme et esprit.

esprits, sachez maintenant qu'il y a deux mondes tout à fait substantiels. L'un est le monde des êtres corporels ; l'autre le monde des êtres spirituels. Or, les corps et les esprits sont unis. Car les esprits sont engendrés du corps par la volonté. Néanmoins les esprits habitent, ainsi que nous, un certain monde qui leur est particulier, dans lequel ils résident perpétuellement, et permanent substantiellement, comme nous sur la terre, et entretiennent et nourrissent entre eux l'envie, les haines, les discordes et autres choses semblables sans le consentement des corps. Or, comprenez donc, pour notre thèse, qu'il nous faut permettre aux hommes de vivre mutuellement à leur gré, et le permettre de même aux esprits. Car si les corps se blessent mutuellement, les esprits, néanmoins, ne se causent pour cela aucun dommage. De même, si ce sont les esprits qui se blessent réciprocement, ce qui, à bon droit, leur est permis, le corps n'en est pas affecté matériellement, comme si ceci eût eu lieu à cause de nous, ce qui n'est pas. Mais cependant si les esprits se blessent mutuellement, alors le corps de l'esprit blessé est contraint de supporter l'injure que son esprit a reçue.

CHAPITRE V

La déjà été dit que les esprits infligent des maladies aux corps. Il faut comprendre comment ceci a lieu. Nous allons vous montrer les deux voies par lesquelles s'accomplit cette action. L'une, de laquelle nous avons déjà parlé, est celle-ci : savoir, quand les esprits se blessent mutuellement entre eux,

contre la volonté et le consentement des hommes, excités par l'envie seule ou par les aiguillons des autres affections mauvaises. Comme nous avons, d'ailleurs, fait mention de ceci plus haut, où nous avons traité des Esprits, il n'est donc pas besoin de le répéter ici. Cependant cette connaissance est nécessaire au médecin, afin qu'il comprenne parfaitement la chose. Nous vous exposerons maintenant l'autre voie par laquelle les esprits nous infligent des maladies. Posons d'abord ce principe, savoir que, par nos cogitations, par les sens et la volonté s'accordant parfaitement ensemble, la volonté parfaite peut être affermée (*confirmari, beschlossen*) en nous à tel point que nous consentions, désirions et cherchions à infliger une peine ou un dommage au corps d'un autre individu. Cette volonté arrêtée et ferme est la *Mère* qui engendre l'esprit. Recevez donc cette doctrine: La chose pensée (*sententia, Meinung*) produit la parole; ainsi la chose pensée est la mère du discours. Ainsi, où il n'y a pas chose pensée, il n'y a ni discours, ni parole. La même chose a lieu au sujet de l'esprit. La même voie par laquelle s'engendre la parole est celle par laquelle s'engendre également l'esprit, qui possède son habitation selon que notre volonté est pleine et parfaite.

CHAPITRE VI

MAIS il importe d'examiner plus attentivement, au sujet de ces esprits, comment ils nous portent préjudice, ce qui a lieu ainsi: Si je m'applique à nuire à autrui de toute ma volonté (*plena*

voluntate, eins vollkommen willens) cette volonté, en moi, est une certaine création en esprit, de telle sorte que mon esprit, à cause de ma volonté, lutte (*satagat, handlet*) contre l'esprit de celui que je désire blesser, et non contre son corps; mais contre son esprit seulement, que je blesse, en effet. Cet esprit souffre et est attaqué dans le corps; et dans le corps il ressent une peine (*damnum, wîrdts empfunden*); et ceci n'est ni hors du corps, ni dans le corps matériellement; mais c'est l'esprit qui accomplit tout ceci. Mais, pendant ce temps, intervient entre ces deux esprits une lutte acharnée; celui qui vainc reste maître de la situation. Si c'est mon adversaire qui succombe, la cause en est qu'il n'a pas apporté, comme moi, la même ardeur d'âme et la même véhémence. Que si, au contraire, par un embrasement de l'esprit, il eût été plus ardent contre moi, je serais tombé et il eût vaincu. D'après ce principe de la lutte établie des esprits, vous devez comprendre que, par ces combats, des plaies et autres maladies semblables, non corporelles, sont engendrées. Cependant des maux corporels sont ainsi engendrés par les esprits, de telle sorte qu'ils commencent des maladies survenant corporellement, suivant leur substance, et qui se continuent et se terminent dans le corps, comme on le verra au livre *De l'origine des maladies*.

CHAPITRE VII

POUR une plus parfaite compréhension de ceci, recevez quelques exemples par lesquels, ce en quoi nous vous satisferons, nous déterminerons ce qu'est cette Entité spirituelle. Voici le premier.

Il est reconnu de vous que si les images formées en cire, par la volonté de l'esprit contre autrui, sont enfouies en terre et surchargées de pierres, alors l'homme, pour le mal duquel l'image a été faite, est affligé de beaucoup d'anxiété dans l'endroit même où les pierres ont été accumulées; et il n'en peut être délivré que si l'image est délivrée et est sortie de terre. Celui qui était ainsi anxieux se trouve alors libéré. Mais notez ensuite que si la jambe de cette image est brisée, alors cette fracture atteint l'homme lui-même. Ceci est également vrai pour les piqûres, blessures et autres choses semblables. En voici la raison. Vous connaissez ce qu'est la Nigromancie, de laquelle toutes ces choses tirent leur origine et leur force. Car la Nigromancie peut former des figures ou des images comme si elles existaient, quoiqu'en réalité elles n'existent pas. Mais elle ne peut nullement blesser le corps, à moins que l'esprit d'un autre homme ne soit blessé par cet esprit. Ainsi le Nigromancien forme un arbre et le plante en terre. Quiconque le frappe ou le blesse, se blesse soi-même. La cause de ceci est que l'esprit de cette personne est blessé par l'esprit supérieur de l'arbre. Cet esprit a, comme toi, des pieds et des mains; et s'il est abattu, il t'abat. Car toi et ton esprit vous n'êtes qu'une seule et même chose. Mais comprends bien ceci: ce n'est pas ton corps qui a reçu cette blessure, bien que celle-ci soit apparente et palpable sur ce corps lui-même; c'est ton esprit qui en est cause, qui possède tes membres et ton corps. D'où vous devez prendre garde de ne pas donner de remèdes au corps, car ce serait en pure perte. Composez le médicament de l'esprit, et alors le corps deviendra sain également. Car c'est l'esprit qui est blessé et non le corps.

CHAPITRE VIII

CONSIDÉREZ ceci au sujet des images de cire (1). Si, dans ma volonté, je suis embrasé de haine contre quelqu'un, alors, il est nécessaire que celle-ci soit accomplie par un intermédiaire qui est le corps. Mais il est possible aussi que mon esprit, sans l'auxiliaire du corps, en perfore un autre de mon glaive ou le blesse, et ceci par l'effet de mon ardent désir. Ainsi il peut se faire que, par ma volonté, j'enferme de force (*compellam, bring*) l'esprit de mon adversaire dans une image, et que je le reproduise en cire, à mon gré, ou distors ou contrefait. Et bien que beaucoup d'autres causes aussi puissent être alléguées ici, cependant la nécessité n'exige pas d'y avoir recours dans l'Entité; car la philosophie démontre toutes ces choses le plus clairement. Vous devez savoir et retenir que l'opération de la volonté est d'une grande importance en médecine. Car celui qui, en lui-même, ne veut pas le bien, mais s'attache à la haine, peut faire qu'il lui advienne, en lui-même, ce qu'il a souhaité de mauvais (*imprecatur, flucht*). Car la malédiction existe par la permission de l'esprit. Et il peut advenir que, par ce moyen, les images soient converties maléfiquement en maladies (*verflucht werden in frand-eiten*) comme en fièvres, épilepsies, apoplexies et autres semblables, si ces images ont été préparées de la manière susdite. Ne plaisantez pas avec ceci, ô médecins! Car il faut que vous connaissiez la force de la volonté, sans en excepter la plus minime partie. La volonté est génératrice des esprits de ce genre, avec

(1) Paracelse expose ici la théorie de l'envoûtement.

lesquels l'esprit raisonnable (*rationalis, vernünftig*) n'a rien de commun (1). Ce genre d'opération a lieu beaucoup plus facilement encore dans les bestiaux que dans les hommes. Car l'esprit de l'homme vaut (2) beaucoup plus que l'esprit des bêtes. Vous trouverez tout ceci beaucoup plus clairement exposé au livre des *Esprits et de la Génération des Esprits*.

CHAPITRE IX

DE même, au sujet des Caractères (3), tenez pour certain que le voleur est contraint de revenir au lieu d'où il s'est enfui, parce qu'il est frappé de coups (*cœdatur, geschlagen*) de la même manière, même s'il est éloigné de plusieurs milles (4). Notez la cause de ceci, qui est le fondement de l'Entité spirituelle. Si quelqu'un façonne une figure semblable à l'homme (que l'on veut blesser) et la peint sur un mur, il est certain que toutes les piqûres, plaies et blessures faites à l'image, sont infligées à celui-là même au nom duquel l'effigie a été peinte, comme on le fait pour le larron ci-dessus; et c'est par cette puissance que l'esprit du voleur est attiré dans cette figure, par la volonté de l'esprit de celui qui l'a contraint

(1) C'est-à-dire la partie immatérielle de l'individu, *mens*, qui est engendrée avec lui.

(2) *Der weret sich (?)* le latin a traduit : *remittitur (?) et resistit multo potentius*.

(3) *Characteres*, pantacles.

(4) Une phrase explicative est omise dans le texte, qui doit indiquer qu'on frappe le larron en effigie pour le contraindre à revenir.

(*compegit, nöttiget*) dans cette image. D'où vous devez tenir pour certain que ces esprits combattent entre eux de la même manière que les hommes. C'est pour cette raison que tout ce que tu exiges que supporte celui qui t'a pris ton bien par un vol, lui sera infligé par le fait même, si tu le projettes dans l'effigie formée, et ceci parce que ton esprit constraint l'esprit du voleur, dans cette effigie, de telle sorte qu'il devient alors pour toi un sujet (*subjectum*) qui doit supporter et souffrir tout ce que tu lui infliges. Mais néanmoins tout ceci ne peut être produit sur les autres hommes qui sont bons et probes, parce que l'esprit du voleur est agité et troublé par la peur (*trepidus, forchtſam*) comme cet homme lui-même; tandis que l'esprit de l'homme honnête, au contraire, se défend et se protège avec virilité, comme lorsque deux hommes combattent ensemble. Que si le voleur est constraint de revenir au lieu de son vol, ceci advient parce que son esprit ramène l'esprit de l'autre à ce même lieu où le vol a été commis et ceci par ta volonté. Et si cet esprit est vaincu, il ne peut néanmoins revenir à cet endroit que constraint dans un sujet, c'est-à-dire dans une image ou effigie. Celle-ci n'étant pas présente, alors l'opération se poursuit dans le *médium* dans lequel cet esprit se trouve. Ainsi l'esprit constraint l'homme de revenir à cet endroit. Car il est nécessaire que tout ce qui s'accomplit par l'esprit soit fait sous l'espèce du sujet dans lequel l'esprit réside (*versetur, ligt*), que ce soit une figure ou une effigie, afin que ton esprit enferme (*compellat, hräng*) l'esprit d'un autre dans ce sujet; et alors ce sujet dans lequel l'esprit se trouve, c'est-à-dire l'homme lui-même, est forcé d'accourir et d'exécuter ceci.

CHAPITRE X

DE tout ce que nous avons rapporté, vous devez remarquer que les esprits dominent (*geweltigen*) les criminels, et qu'ils accomplissent de même les opérations d'envie et de haine. C'est donc pourquoi nous avons voulu vous indiquer ceci, afin que vous compreniez combien violemment et impérieusement l'*Entité spirituelle* domine dans les corps, de telle sorte que, par cette puissance, quantité de maladies, avec toutes les variétés de celles-ci, peuvent pénétrer en l'homme. Donc dans ce cas, vous n'administrerez pas les remèdes exigés par les maladies naturelles ; mais c'est l'esprit que vous traiterez. Car c'est lui qui est malade. Ensuite, et notez bien ceci, beaucoup souffrent des esprits par volonté, et qui, cependant n'ont pas été maltraités par des figures, images ou autres *moyens (media)* analogues, comme le sont ceux qui ignorent ces procédés. Et cependant la volonté est, en eux, tellement puissante, qu'elle embrase et blesse l'esprit de l'autre. Ceci a lieu par le *moyen (medium)* de leur *sommeil*, de la manière suivante. S'ils dorment, alors leurs songes sont achevés et complétés dans les autres, de telle sorte que ton esprit attire (*adducat*) à toi, en dormant, l'esprit d'un autre que tu blesses, toi dormant et inconscient comme en un songe ; et ceci a lieu par le *moyen* de ton verbe, qui est proféré en dormant sans que tu en aies conscience. Car les songes des hommes envieux s'accomplissent s'ils se rencontrent l'un l'autre opérativement, soit par l'action manuelle (*mit der hand*) soit par la parole, comme nous l'expliquerons plus clairement en parlant des *Songes*. Car il n'est pas de songe qui

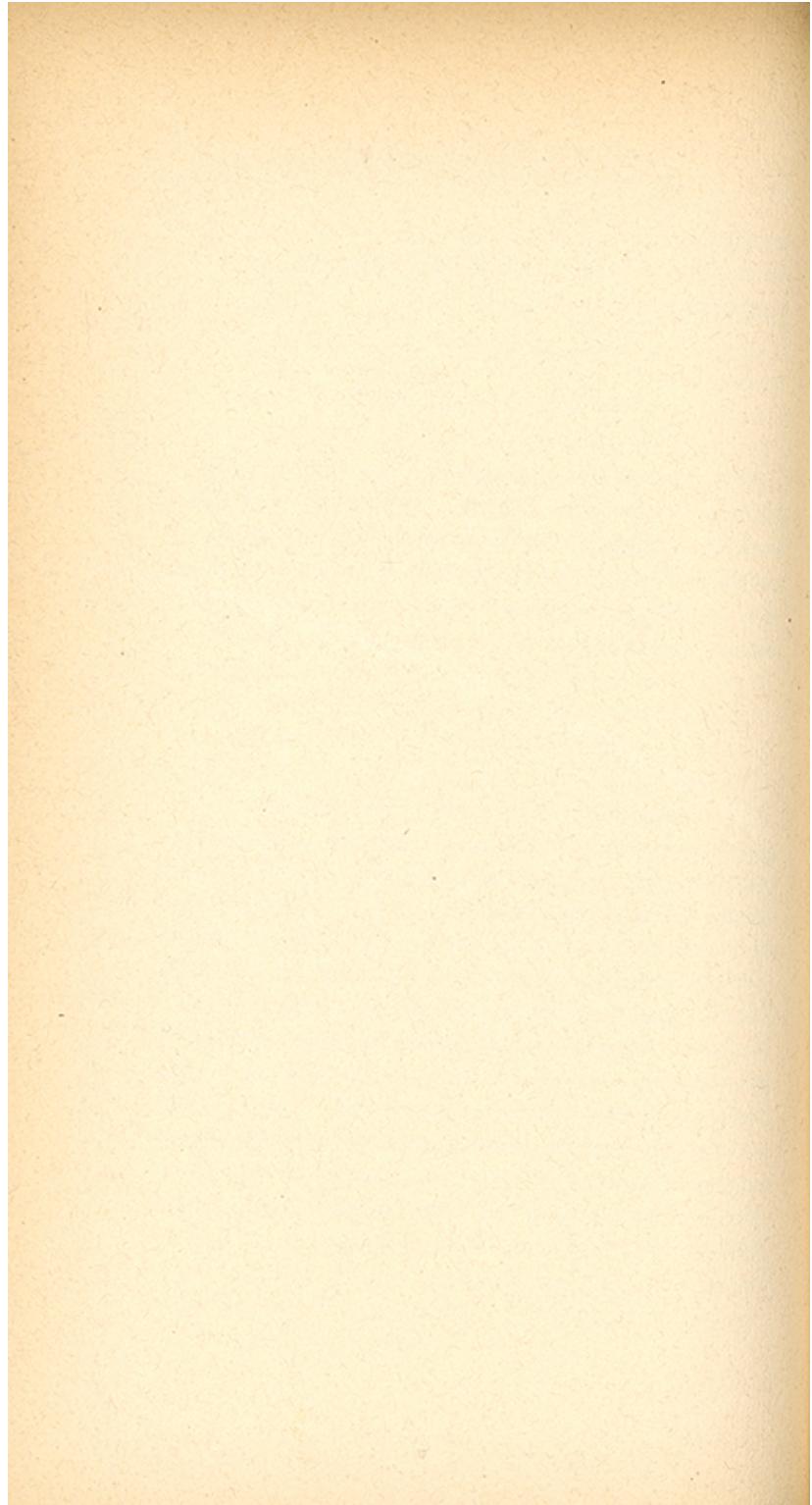
ne provienne de l'esprit et qui ne produise l'effet que j'ai indiqué. Car il naît de l'esprit lui-même, ce dont nous nous souvenons.

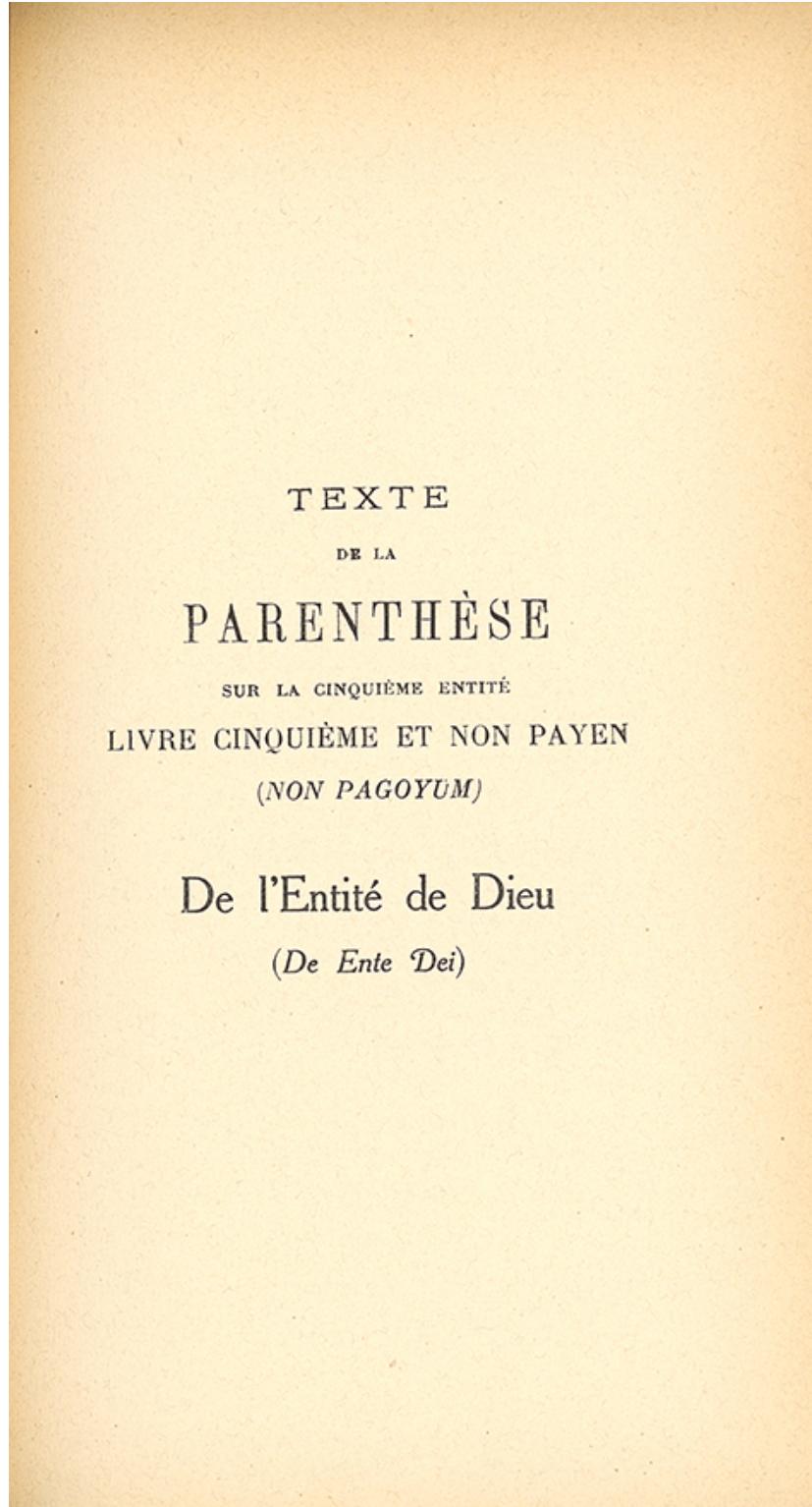
PARTICULE PREMIERE

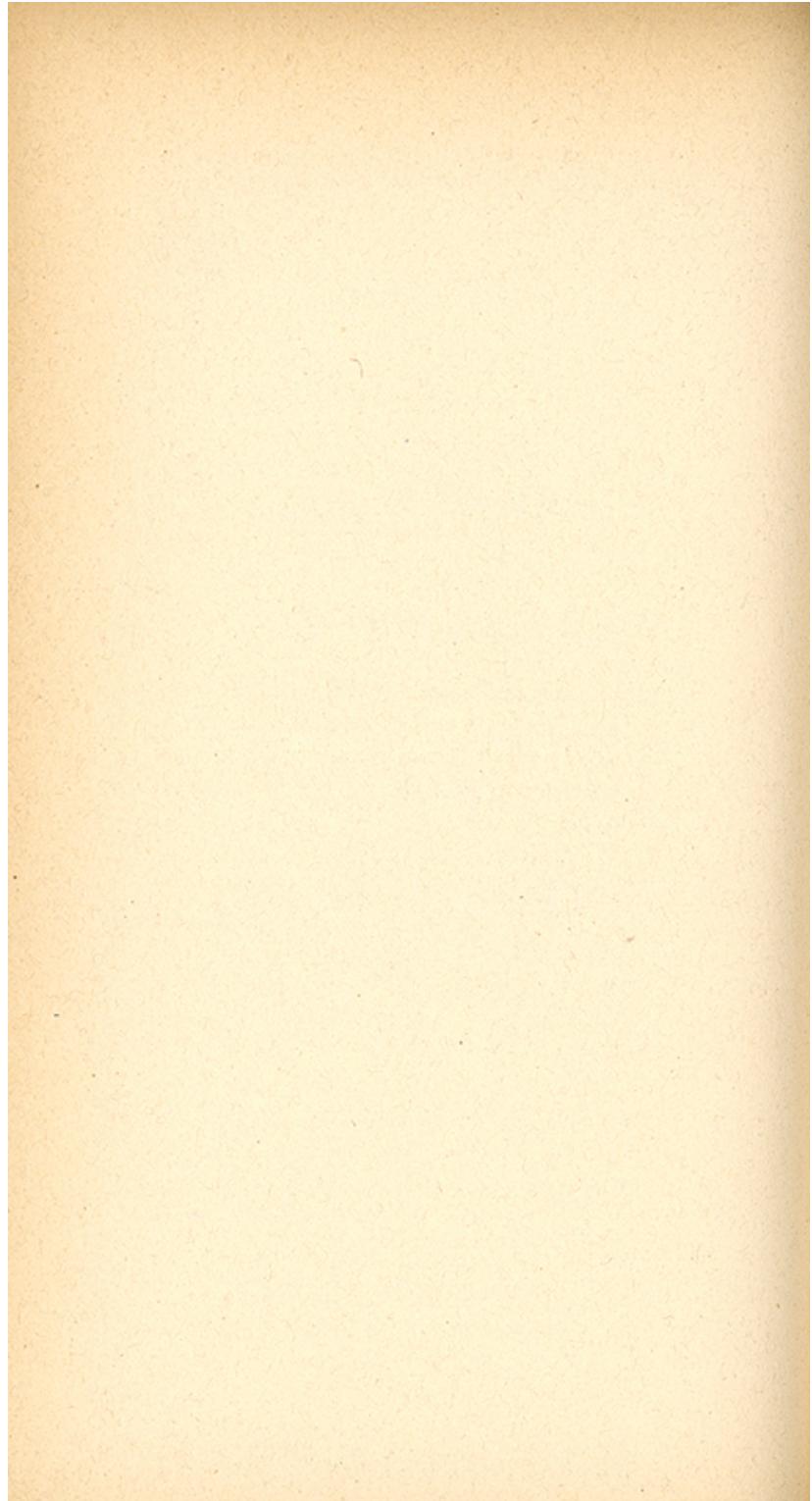
Ainsi vous devez comprendre que la main blesse l'homme même sans le saisir, comme on l'a dit plus haut. De même la bouche apporte, par la parole, ce que tu recherches. Que tout ceci soit donc bien compris, savoir que tout s'accomplit par un certain intermédiaire, c'est-à-dire par la puissance de l'esprit.

PARTICULE SECONDE

De même, notez que la foi n'agit (*operari*, *handeln*) point ici, mais la seule volonté. Apporter ou introduire ici quelque chose de la foi, ç'eût été plus voisin de la sottise (*stultitia*, *mehr narrisch*) que de la sapience. En voici un exemple. Par la foi ou la crédulité, deux hommes ne peuvent se tuer l'un l'autre, mais seulement par l'action (*opus*, *That*). De même deux esprits de volonté naissent, non pas de la crédulité, mais de l'incandescence de leurs forces. Tous les deux combattent, en vérité, sans crédulité aucune, mais par leur acte seul, et en dépensant leurs forces, comme nous l'indiquent beaucoup de choses dans les livres de *la Foi et la Volonté*, et aussi des Pythonisses et des incantations.









Traité de l'Entité de Dieu



CHAPITRE PREMIER

APRÈS que, dans ce qui précède (comme nous l'avons indiqué au commencement de nos livres), nous avons décidé d'écrire, en une certaine partie de nos ouvrages, quatre livres suivant le style et la manière Ethnique (païenne), pour cette raison que, dès qu'un homme chrétien écrit quelque chose autrement que pour la solidité (*pro tenore, halt*) de notre foi, il écrit païennement (*gentiliter*); maintenant donc, dans cette Parenthèse, nous laisserons la manière et le style païens, et nous userons, pour tout ce que nous avons à dire, du style chrétien, en écrivant ce cinquième livre de l'Entité de Dieu, afin qu'on n'ait aucun droit de nous accuser de paganisme (*gentilismum*). Et bien qu'à cette Parenthèse achevée et distincte (*absoluta*), nous devions joindre les cinq livres des Pratiques, afin que ce livre soit fini et parachevé, cependant je veux que vous soyez avertis que nous terminerons en style chrétien ce cinquième livre, et nous écrirons ensuite les quatre suivants, que nous avons annoncés au commencement, à la manière

païenne. Ceci nous sera facilement permis, et sans aucun outrage pour la confession chrétienne (1), parce que l'usage païen (*ritus Ethnicus*) procède d'elle et pour elle (2), comme cela a été d'ailleurs prédestiné par Dieu. Et bien que les maladies elles-mêmes naissent aussi de la nature selon les quatre Entités susdites; cependant, il sera bon de rechercher nos guérisons de celles-ci par la foi, et non de les attendre de la nature. C'est ce que ce cinquième livre de la pratique vous enseignera parfaitement. C'est pourquoi nous ne craindrons pas d'énumérer les quatre Entités, bien qu'elles soient païennes. Vous devez cependant tirer le fondement vrai et intégral de la curation, du cinquième livre dans lequel la médecine naturelle (*genuina, die rechtf Ärtzney*) est exposée. Quant aux autres livres de la pratique, nous les composons, non pour les chrétiens, mais pour les païens. Car nous nous empressons de propager parmi tous les hommes les fondements de la médecine. Nous donnons aux Turcs la partie qui leur convient; une autre aux Sarrasins; aux Chrétiens la leur; aux Juifs également, comme le manifesteront ces livres.

CHAPITRE II

EN parlant de tout ceci aux hommes chrétiens, nous voulons qu'ils soient avertis, afin qu'ils considèrent attentivement cette cinquième Pa-

(1) L'allemand dit : pour notre foi.

(2) L'allemand dit au contraire : *nach der Natur*.

renthèse, de laquelle ils apprendront comment toutes les maladies doivent être, tant recherchées que guéries, d'après ce point de direction. C'est-à-dire de cette manière. Il est connu de vous que c'est de Dieu, et non des hommes, que nous sont envoyées la santé comme les maladies. Or, vous devez disposer celles-ci en deux catégories, savoir celle de la nature, et celle du châtiment (*flagellum*). Les maladies provenant de la nature sont comprises dans les entités première, deuxième, troisième et quatrième. Les maladies provenant du châtiment sont dans la cinquième. Au sujet de cette dernière, il faut remarquer que Dieu a mis en nous (*prefixisse, gefestzt hat*) une peine, un exemple et une conscience dans les maladies, afin que, par celles-ci, nous comprenions que toutes les choses qui nous appartiennent ne sont rien, et qu'en nulle science nous n'avons de fondement solide, ni ne connaissons la vérité. Au contraire, notre faiblesse se manifeste partout, et il nous est impossible d'ignorer ce qui est de nous. Or, pour en venir à ce qui nous occupe, il faut savoir que Dieu donne, et la santé et les maladies, et qu'il montre en même temps les remèdes qui doivent être appliqués à celles-ci. Quant à savoir comment toutes ces choses peuvent être connues en médecine, croyez-moi, toutes ces choses ont été constituées et prédestinées sur un point de notre explication; et ce point c'est le temps. De ceci, remarquez qu'il est nécessaire que toutes les maladies soient guéries à l'heure propice du temps (*temporis commoda hora, in der stundt der zeit*) et non à notre jugement et à notre guise. Que ce soit donc résumé dans le principe suivant: que nul médecin ne peut connaître le terme de la santé. Car celui-ci est dans la main de

Dieu. Et toute maladie est un purgatoire (1). C'est pourquoi aucun médecin ne peut guérir si Dieu ne fait grâce (*remittat*) de ce purgatoire. Le médecin doit donc être celui qui opère et travaille dans la (conformément à la) prédestination de ce purgatoire.

CHAPITRE III

Nous avons dit que toute maladie est un purgatoire. Que tout médecin prenne donc soigneusement garde, et qu'il ne présume pas témérairement être instruit de l'heure de la santé ou de son effet médical. Car tout ceci est placé dans la main de Dieu. Si la prédestination n'est pas telle que vous la connaissiez d'avance, ô médecins, alors vous ne guérirez le malade par aucune médecine. Si, au contraire, l'heure de la prédestination est proche, vous rendrez les malades à la santé. Remarquez ceci: Si quelque malade vous est apporté, s'il guérit par votre médication, c'est que Dieu vous l'a confié; sinon il ne vous a pas été envoyé par Dieu. Car si le temps de l'heure de rédemption est proche, alors seulement Dieu confie le malade au médecin, et jamais avant ce temps. Et tout ce qui advient auparavant n'a pas ceci pour principe. Donc les médecins inhabiles (*imperiti*) sont les démons du purgatoire, envoyés par Dieu aux malades. Le médecin éclairé est celui des malades pour lesquels Dieu a avancé l'heure de la santé. Donc il faut vous bien pénétrer de ceci: que la prédestination ne peut pas être écartée même si le médecin est très habile

(1) *Morbus quilibet purgatorium est*, toute maladie est un procédé de purification (*ein Fegfeuer*).

et très célèbre (*generosissimus*) (1). Il importe donc de rechercher quelle heure est la fin de ce purgatoire. Et celui à qui le médecin de santé et de bonheur n'a pas été envoyé par Dieu, celui-là, la santé ne lui a pas été donnée par Dieu. Lors donc que Dieu envoie, de cette manière, le médecin au malade, examinez bien en vous si le médecin, grâce à son art, produit quelque chose ou non. Pensez donc ainsi: Dieu a créé, et les médecines pour les maladies, et, outre celles-ci, le médecin lui-même; mais il retarde ceux-ci au malade aussi longtemps qu'il est nécessaire, jusqu'à ce que l'heure déterminée du temps soit proche. Et alors le cours, tant de la nature que de l'art, s'accomplice. Avant ceci, nullement, à moins que le temps ne s'approche.

CHAPITRE IV

FEL faudrait donc penser et vous souvenir, ô Chrétiens, que vous vous déclarez constitués au-dessus de la nature et antérieurement à elle (*super et supra, über und auff*); la puissance de l'art se retire de vous (bien que vous avanciez parfois dans la droite voie), lorsque l'heure du temps s'approche. Et vraiment l'heure du temps est l'heure de votre opération, pas avant, même si l'heure de l'art était proche. Puisque nous vous certifions que Dieu est la cause de toutes les maladies, admettez donc qu'il a créé également ce qui nous est contraire, ainsi que ce qui nous est utile et commode; et c'est pourquoi nous

(1) *Gut und Künstlich*, dit l'allemand.

avons notre purgatoire, comme nous vous en informerons plus amplement en traitant du *Purgatoire*. Et bien que lui, qui nous a créé les maladies, pourrait facilement nous les enlever sans aucune médecine, si l'heure du temps s'avancait et que la fin du purgatoire fût proche, néanmoins pourquoi ne l'a-t-il pas fait? La cause en est que, sans hommes, il ne voudrait faire aucune des œuvres relatives à ceux-ci. Car lorsqu'il produit des miracles, c'est humainement et par les hommes qu'il les produit. Et s'il guérit miraculeusement, c'est par les hommes qu'il accomplit ceci. C'est donc par les médecins également qu'il opère ce dont nous parlons ici. Mais comme il y a deux sortes de médecins: ceux qui guérissent miraculeusement et ceux qui guérissent par les remèdes, distinguez donc ceci: Celui qui croit, opère par miracle. Mais puisque la crédulité n'est pas tellement forte en tous, et que l'heure du purgatoire est déjà passée sans que la foi soit encore venue, alors le médecin accomplit le miracle que Dieu eût produit merveilleusement (1) si la croyance eût été intense (*vigeret*) dans le malade, comme nous l'exposerons clairement au cinquième livre, de la cure divine ou des fidèles (*de curâ Deifica vel fidelium*). Mais afin que cette question ne reste pas pendante, nous allons vous en faire comprendre plus parfaitement la cause dans l'explication suivante, à laquelle veuillez prêter toute votre attention.

(1) C'est-à-dire surnaturellement, comme un prodige, *wunderbarlich*.

CHAPITRE V

Vous devez savoir qu'au temps d'Hippocrate, de Rhasis, de Galien, etc., des cures extrêmement heureuses et parfaites ont eu lieu. La cause en est que les purgatoires, en ces siècles, étaient fort minimes. Mais depuis et ensuite, comme les maux augmentèrent en proportion considérable, et chaque jour de plus en plus, les guérisons furent rendues inefficaces. Et c'est pour cette raison qu'elles n'ont jamais été aussi mauvaises qu'aujourd'hui dans le monde médical. Car le purgatoire est trop violent pour être calmé (*sopiri, demmen mag*) par aucun médecin. De sorte que, si les médecins d'autrefois sortaient de la tombe pour revenir parmi nous, tout leur art serait vraiment aveugle et nul. Ceci est absolument vrai, car un châtiment s'y est ajouté. C'est pourquoi nous employons, dans ce traité, le style chrétien, par lequel nous conduisons à l'intellection vraie, à savoir que toutes les maladies sont des fléaux, des exemples, indices ou commonéfactions, ce pourquoi Dieu nous les enlève par la foi, chrétiennement et non à la façon païenne par des médecines, mais vraiment dans le Christ. Car le malade qui place son espoir dans la médecine n'est point du tout chrétien. Il advient, au contraire, que celui qui croit en Dieu, celui qui confie à Dieu le moyen par lequel il recherche la guérison, celui-là est vraiment chrétien, que cette guérison s'accomplisse miraculeusement, soit par les saints, soit par son industrie propre, soit par les médecins, soit par les bonnes femmes (*anus, durch alte weiber*). Or, vous autres, chrétiens, vous

devez retenir qu'il faut que vous ayez Dieu pour médecin suprême. Celui-ci est l'altissime et non l'infime; il est le puissant et le tout-puissant sans qui rien n'existe. Les païens et les infidèles invoquent les hommes à leur aide. Vous, au contraire, criez vers Dieu (*ad Deum vociferamini*). Lui seul vous enverra immédiatement, opportunément, votre guérisseur, que ce soit un saint, un médecin, ou tout autre.

CHAPITRE VI

PUISQUE nous avons déjà démontré que c'est Dieu qui accorde à la fois la santé et les maladies, nous ne ferons pas mention ici de la santé à recouvrer. Car cette partie du cinquième livre de la pratique n'est pas l'endroit propice pour traiter de ceci. Nous expliquerons plutôt ici comment l'Entité de Dieu a la puissance d'affliger de maladies tous les hommes, sauf ce qui provient du mouvement et de l'ordre de la nature, comme nous l'avons enseigné dans les quatre Entités précédentes. Nous vous préfigurerons ceci de cette manière par ces brèves paroles. Ne savez-vous pas que, dans ce monde, l'homme a été soumis à Dieu avec toutes les créatures. Donc de ceci vous devez reconnaître que Dieu est celui qui rend les êtres créés heureux ou malheureux (*fortunat aut infortunat, glückseligei und unglückseliget*). Remarquez ensuite que deux peines géminées sont dans la main de Dieu: l'une qui concerne la vie, l'autre la mort. De quelles causes proviennent celles-ci, nous l'expliquerons ailleurs. La peine qui suit la mort sera omise ici. Celle qui est infligée dans la vie, au con-

traire, doit être étudiée ici, et voici ce que nous en disons: Vous vous souvenez que la mort est venue du péché, à cause d'un seul homme qui, cependant, n'a pas accompli lui-même le crime; mais à cause du grand jugement céleste, comme nous l'exposerons, au sujet de la mort, au livre *de Morte*. Notez ensuite que cette cause, qui a prononcé sur nous le jugement de mort, n'agit ensuite en rien contre nous. C'est le Créateur qui agit. Et tout ce qui ne prend pas le parti de l'adversaire, il le punit, non pour son péché, mais seulement pour le signe. Et ceci afin qu'ils sachent discerner qu'il les tient pour siens. Et ceux-ci ne sont soumis à aucun médecin. Car Dieu veut que ceux-ci, comme siens, soient signés du signe de l'adversaire. Mais il en est d'autres que Dieu punit par suite de leur foi parfaite et de leur demande. Ceux-ci, par une permission spéciale, sont soumis au médecin.

CHAPITRE VII

APPRENEZ donc ici qu'il n'est aucune médecine efficace contre la mort, mais seulement contre la maladie. Le médecin doit donc connaître très exactement celle-ci. Car aucun théologien ne l'in- diquera au médecin. Et bien que les maladies soient vraiment engendrées par les quatre Entités, cependant ceci n'est pas une raison pour que l'on combatte contre la volonté de Dieu. Il importe donc seulement de considérer l'heure et le temps. Prenez donc soigneusement garde de n'essayer aucun mode de médication,

sinon lorsque l'heure de la récolte (*messis*, Grndt) approche, à laquelle l'un de vous doit récolter, soit Dieu, soit vous-même, ce que nous exposerons plus clairement au livre *de Morte*. Comment la médecine et les malades se comportent les uns les autres, ceci doit être soigneusement noté par vous, ô médecins, parce que les maladies surgissent par l'ordre divin, sans aucune autre cause, comme l'*Archidoxe* vous en convaincra; et c'est aussi pourquoi les médecines naturelles ont été créées également par la Providence divine, et pourquoi encore, comme nous l'avons dit plus haut, nul malade ne peut être guéri, sinon lorsque l'heure de la récolte (*hora messis*) (c'est-à-dire l'ordre divin) est présente, comme la prédestination l'indique. Comment donc la médecine sera-t-elle en rapport avec ceci, de telle sorte que le médecin puisse, à bon droit, se déclarer médecin? De la façon suivante: le médecin est le serviteur et le ministre de la nature. Il s'ensuit donc que le médecin ne peut guérir personne si Dieu ne l'envoie à l'endroit propice. Ainsi notez et remarquez que l'Elébore (1) provoque le vomissement. Mais qu'il soit utile à tout médecin qui veut s'en servir, cela est faux. La raison en est qu'il n'est pas prédestiné à tous les médecins, de façon à être efficace par lui-même pour la guérison du malade à qui il est donné. Car l'art du vrai médecin émane de Dieu, de même que la dose et la pratique et le principe. Alors le malade est envoyé à celui-ci et celui-ci au malade. Et toute cité qui entretient un

(1) C'est l'Elébore blanc, Ελλέβορος λευχός *Veratrum album* de Linné, *quod sursum purgat*, dit Macer Floridus (*De viribus herbarum LVI*), tandis que le noir provoque l'évacuation alvine, *nigrumque deorsum*.

bon médecin, qui guérit beaucoup de malades, peut, à bon droit, publier sa félicité, plutôt que celle qui nourrit un mauvais médecin. Et nous entendons ceci également des médecins hiératiques (*de medicis sanctis, von den Artzten der Heiligen*) que nous n'entendons nullement exclure ici.

CHAPITRE VIII

Si vous désirez savoir pourquoi Dieu a créé la médecine et le médecin, quoiqu'il guérisse (*medicetur*) (1) lui-même, et pourquoi il opère par le médecin et ne guérit pas par lui-même sans l'aide du médecin, remarquez, pour l'explication de ceci, qu'il est dans les arcanes de Dieu de ne pas vouloir que le malade sache que Dieu est médecin ; mais afin que l'art et la pratique poursuivent leurs progrès et que l'homme ressente son aide, non seulement dans les miracles, mais la reconnaît également dans les créatures de Dieu qui guérissent par l'artifice de la médecine, tout ceci par sa permission et au temps déterminé, comme nous l'avons rapporté plus haut.

Comprenez ensuite que les causes des maladies qui proviennent de la puissance divine, c'est-à-dire de son Entité, ne peuvent pas être scrutées de façon à savoir par qui, ou de quelle manière elles sont infligées, comme on peut le connaître fondamentalement dans les quatre autres Entités. On peut donner

(1) Quoiqu'il soit le médecin lui-même, dit l'allemand : *dieweil und er der Arzt ist.*

comme exemple de ceci: si quelqu'un, ayant du drap, s'en fait une tunique pour lui-même, suivant sa volonté (1). Ainsi Dieu agit aussi avec nous, d'une manière tellement secrète que nul médecin ne peut percevoir que le malade est couché (*decumbere, frand ligt*) gît malade) ou non couché par la puissance divine. Car il mélange (*commiscet, vermischt*) sa puissance (*Gewalt*) et sa punition (*poena, Straff*) si secrètement avec les quatre Entités, que personne ne considère autrement cette Entité que comme une des quatre Entités. Et c'est la cause ipsissime pour laquelle certaines maladies des quatre Entités demandent à être guéries sans aucune aide (*nulla ope*). Car l'heure de la fin n'est pas proche, le temps n'est pas imminent ni le nombre. Qu'ils continuent donc et subsistent jusqu'à l'heure de la mort, à laquelle se terminent toutes les maladies. Alors il se fait une mutation tellement insigne, qu'aucune maladie ne subsiste au delà; mais celle-ci est comme transmuée du blanc au noir. Car pendant tout le temps que dure la maladie, il n'y a aucune mort. Que ces paroles soient donc, pour vous chrétiens, une commonéfaction du purgatoire et de l'heure de la fin.

PARTICULE PREMIERE

Comme nous vous l'avons exposé au sujet de l'Entité de Dieu, vous devez donc tenir pour très certain que ce serait faire preuve d'une très grande vanité, si vous ajoutiez une foi quelconque dans les

(1) Cet exemple ne nous paraît pas très explicite.

arts (païens), quel que soit votre degré d'habileté. Car ce serait agir païennement. Or, vous devez toujours vous diriger dans l'Entité de Dieu. Et ceci est chrétien, et conjoint avec un succès favorable. Car le médecin qui n'est pas en même temps chrétien ne fait en rien la volonté de Dieu (qui est la prédestination), comme l'Archidoxe vous le montrera.

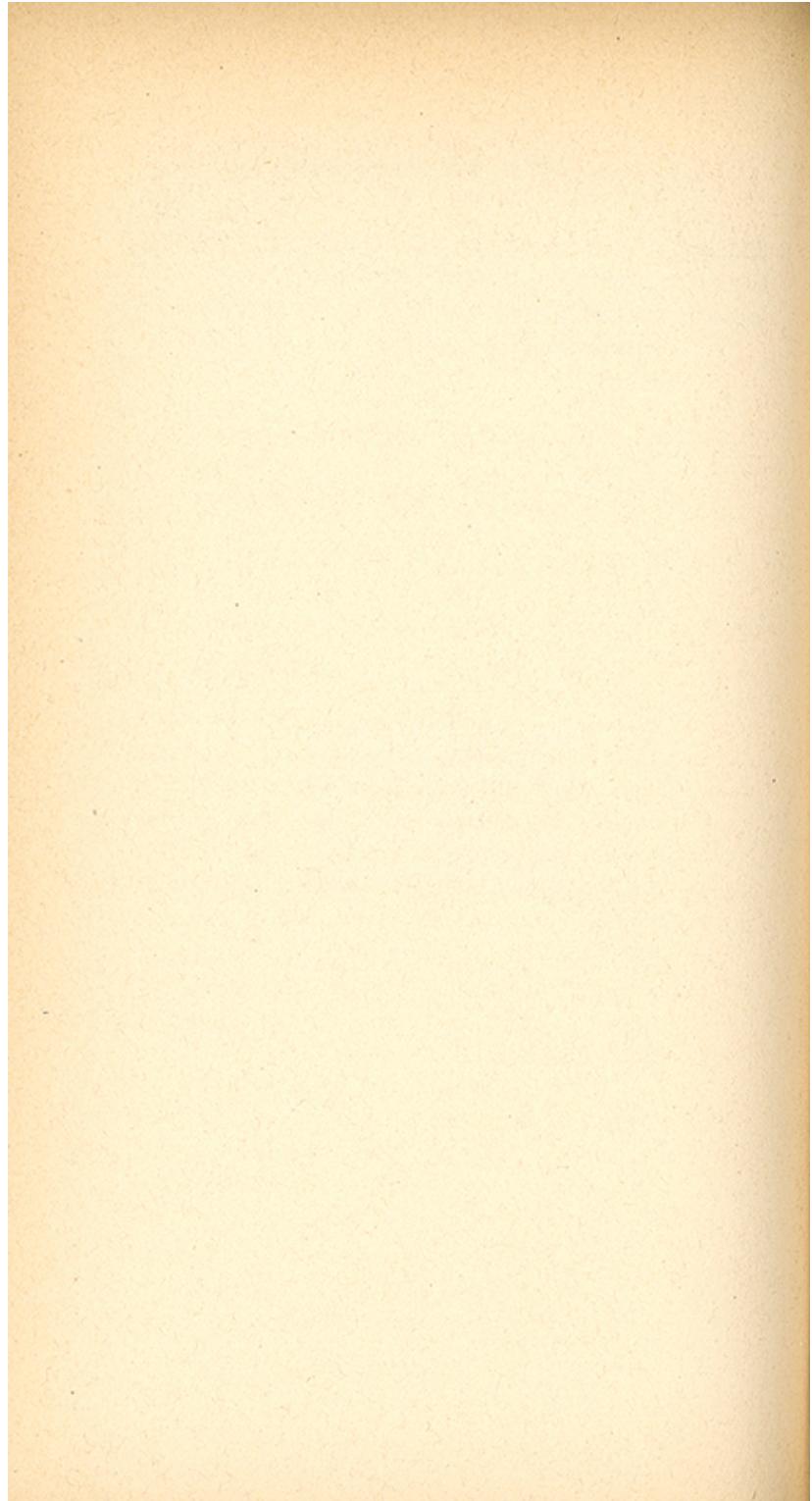
PARTICULE SECONDE

S'il nous est objecté, par les médecins païens (qu'ils soient chrétiens ou infidèles, ils ne forment qu'une seule secte du moment qu'ils n'usent pas de la foi) qu'ils guérissent, eux aussi, les malades tout aussi heureusement que les médecins fidèles, ceci ne détruit ni n'atteint en rien notre Entité, pour la raison suivante. Car s'il est nécessaire qu'une chose soit faite, ou bien cesse, il faut que ceci soit accompli par ceux qui le peuvent ou qui sont présents. Or, c'est là que se trouve la différence, en ce que le fidèle n'opère pas contre la nature, comme le païen. Car le païen veut que la médecine réussisse, et l'y oblige comme s'il était Dieu lui-même. Le fidèle, au contraire, ayant accompli tout ce qui se rapporte à la médecine, si celle-ci ne réussit pas, il confie la guérison à l'heure et au temps où il plaira à Dieu. Car la médecine elle-même est la charrue des médecins, que Dieu n'a pas prohibée parce que l'utilité privée l'emporte et que la République n'est rien (*Respublica (gemein Nutz) nihil est*). Et alors il (Dieu) rend la subsistance difficile aux hommes pieux, le tout à la louange de sa

créature, et afin que les vertus qu'il a créées brillent de tout leur éclat, laquelle cause est préférable à toutes les autres, que nous avons énumérées auparavant, comme le *Musalogium* le démontre.



CONCLUSION





CONCLUSION
DE LA SUSDITE PARENTHÈSE
DE THEOPHRASTE
SUR LES CINQ ENTITÉS

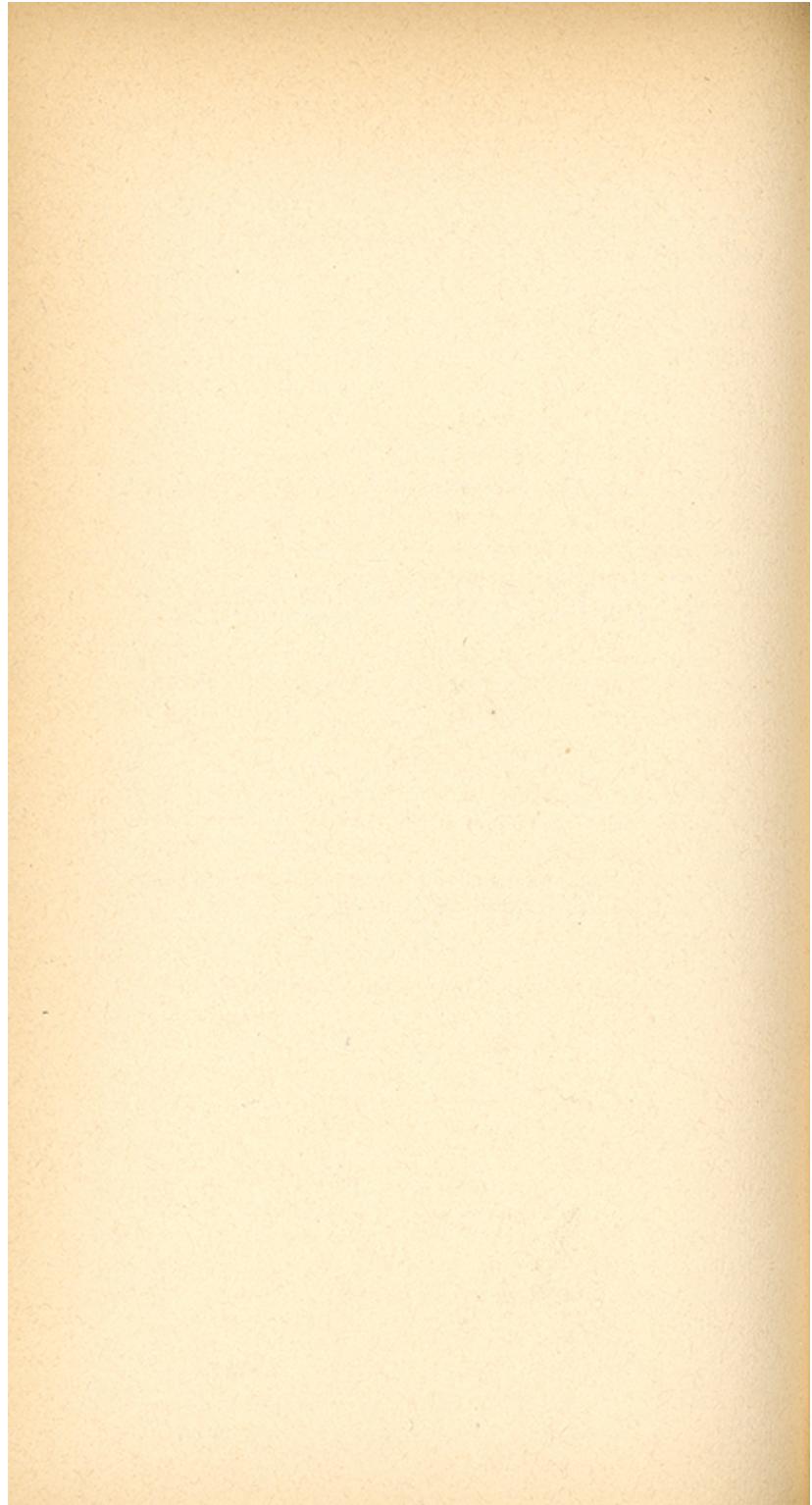
APRÈS vous avoir exposé cette Parenthèse, que nous avons insérée entre le prologue et les livres de la pratique, nous allons en établir ainsi la fin. Et, comme la Parenthèse vous l'a fait comprendre, vous avez découvert qu'il y a cinq Entités. Celles-ci sont extrêmement puissantes et efficaces pour introduire toute espèce de maladies, chacune d'elles considérée séparément. Ensuite, la Parenthèse étant terminée, l'Œuvre commence, qui est divisée dans son cours, en cinq parties, comme le montre le Prologue qui motive cette conclusion. Vous considérez bien, au sujet de celles-ci, que vous ne devez pas croire que la pratique n'a été constituée que sur les maladies d'une seule origine, mais vous devez savoir qu'elle est exposée, divisée en cinq voies, comme il a été dit ci-dessus. Peut-être, si vous êtes médecins de l'Entité naturelle, avec les astronomes, vos complices, ne nous ménagerez-vous pas? Or, rien ne nous émouvrà, pas même les écrits théologiques eux-mê-

mes. Car, jusqu'ici, nous n'avons pas trouvé beaucoup de vérité parmi vous, si nous parlons des fondements et des vrais principes. Si vous voulez passer tout à fait pour de bons et habiles médecins, appliquez-vous à ne pas perdre votre cause par le style chrétien et païen que vous étudiez, et ne souffrez pas d'être contredits par les médecins ignorants qui s'habillent de rouge et de noir. Car ce sont des Phantastes qui disent des sornettes (*nugantur*), suivant leur fantaisie, et auxquels nul ne peut se fier. Et, dans cette conclusion, notez qu'il y a deux parties dont l'homme se sert: l'Art et la Fantaisie. L'Art (c'est-à-dire toute raison, sapience et intelligence), procède dans la vérité, qui s'appuie sur la base de l'expérience. Ceux qui s'adonnent aux Phantasmes manquent de base. Car l'opinion préconçue (*præsumta sententia, fürgelegte meinung*) n'est qu'une ambition avouée et manifeste, que vous n'êtes pas sans connaître dans votre entourage. A l'égard de ces deux parties, il convient à l'homme sapient d'être parfaitement accompli et instruit, c'est-à-dire qu'il doit être un homme habile dans l'art (*artifex, ein Künstler*), et non un charlatan vêtu de rouge (*purpuratus phantasta*) ein Fantast von Farben).



LIBER PARAMIRUM

Das Buch Paramirum



LIBER PARAMIRUM

NOTE

Le *Liber Paramirum*, tel que nous le publions ici, ne paraît pas être le véritable *Paramirum*.

Le livre des Entités annonce, en effet, cinq livres de la Pratique et du traitement des maladies, suivant l'ordre de ces cinq Entités; or, l'ouvrage suivant ne réalise nullement cette promesse.

Dans l'édition allemande de Bâle 1589, Huser fait précéder le *Liber Paramirum* d'un prologue reproduit dans les éditions latines de Francfort et de Genève, dans lequel il explique que ces cinq livres de la Pratique, annoncés par Paracelse sous le nom de *Liber Paramirum*, sont perdus et n'ont pas été retrouvés dans les papiers de l'auteur; toutefois, son œuvre comprend un second *Paramirum* (*Paramirum aliud*), composé des cinq livres suivants :

Deux livres des causes et origines des maladies, provenant des trois premières substances.

Des causes et origines des maladies provenant du Tartre.

De la cause et origine des maladies de la Matrice.

De la cause et origine des maladies invisibles.

Ce sont ces cinq livres qui composent l'ensemble connu actuellement sous le nom de *Liber Paramirum*.

On ne peut douter, d'après le nom du personnage auquel ils sont dédiés, qu'ils ne soient de la main de Paracelse; et Hœser et Marx les classent parmi ceux dont l'authenticité ne peut être contestée.

La première édition connue du *Liber Paramirum* est de 1562; elle a été donnée en langue allemande, sous ce titre :

Das Buch Paramirum, Dass Ehrwirdigen Hochfarnen AUREOLI THEOPHRASTI von hohenheim. Inn Druck verfertiget durch Adamen von Bodenstein. Gedruckt zu Mülhausen durch Peter Schmid, anno 1562 4°.

La seconde, sous le même titre : *Das Buch Paramirum item vom Fundament der Künsten, der Seelen und Leibes Krankheiten... Frankfurt, Egenalffs Erben 1565, 8°* avec quelques autres traités qui lui font suite. Le texte est à peu près semblable à celui de la première, sauf quelques corrections. Ces deux éditions, ne contiennent ni les Prologues, ni le livre des Entités; elles ne comprennent que les deux premiers livres du Liber Paramirum. Elles furent réimprimées à Francfort en 1565 et 1566 dans l'*Opus chyrurgicalum*, pages 573-626.

La première traduction latine de ce traité a été donnée en 1570 sous ce titre :

Liber Paramirum, Basileæ, per Petrum Pernam 1570 8°.

Nous ne savons pas quel est l'auteur de cette traduction. Le titre dit : *a quodam docto et Theophrasticæ medicinæ studio nunc primum è Germanico in Latinum sermonem conversi.* Karl Sudhoff suppose que ce pourrait être Georg Forberger. Le style en est évidemment meilleur, plus élégant et plus ciceronien que celui des *Opera Omnia*; mais il est aussi moins fidèle; il s'écarte du texte allemand; il paraphrase; parfois il abrège et devient alors obscur par excès de concision.

Cette édition, que nous avons eue entre les mains pendant notre travail, ne comporte ni les *Prologues*, ni les *Entités*. Nous avons donné les variantes les plus remarquables qu'elle présente avec la traduction des *Opera omnia*.

Le *Liber Paramirum* a encore été reproduit :

1° En langue allemande sous le titre : *Volumen Medicinæ Paramirum, Strassburg, Müller, 1575 8°*; on y voit figurer pour la première fois les *Prologues* et les *Entités*; mais les livres 3, 4 et 5 ne s'y trouvent pas.

2° En langue latine dans : *Aureoli Theophrasti Paracelsi Eremitæ Philosophi summi Operum Latine redditorum tomus duo. Basilæ, ex officina Petri Pernæ 1575 8°.* On l'y trouve au tome II de cette collection, pages 1 à 448 sous ce nom : *Paramirica Opera Theophrasti Paracelsi De Morborum Utriusque professionis visibilium et invisibilium origine et causa, ad D^r Joachinum Vadanium Sangalij, anno 1531, Martii XV scripta M. Georg. Forbergio interprete.*

Cette version, sous le nom avoué de Forberger, diffère peu de celle de 1570. Les *Prologues* et les *Entités* n'y figurent pas,

mais les cinq livres y sont réunis pour la première fois.

Il existe à Vienne (Hofbibliothek), un manuscrit écrit dans la seconde moitié du XVI^e siècle (Ms. 11.114 et 11.115 (Med. 30 et 31), 2 volumes) dont le premier volume contient, en allemand, l'*Opus Paramirum*. C'est une copie qui ne paraît pas avoir été exécutée d'après une édition imprimée. Elle est à peu près conforme au texte des éditions de Bodenstein, 1562 et 1565 ; mais elle s'écarte un peu du texte de Huser. Nous ne croyons pas qu'elle contienne les *Prologues* ni les *Entités*.

Lorsque Huser publia, en 1589, le texte allemand des *Bücher und Schriften*, il annonça le Paramirum comme : corrigiert auss dem *Autographo* Theophrasti Paracelsi. Ce manuscrit, prétendu autographe, et qui ne peut être celui de Vienne, est inconnu aujourd'hui.

Enfin, le *Liber Paramirum* figure en latin dans les éditions de Palthenius 1603, et des frères de Tournes 1658.

Comme nous l'avons dit dans notre introduction, cette traduction, qui doit être attribuée à plusieurs collaborateurs, reproduit assez fidèlement le texte de Huser.

Depuis, le Paramirum n'a jamais été traduit en aucune autre langue. Il a été réimprimé à Lena en 1904 par Fr. Strunz, en langue allemande ; mais nous n'avons pas eu cette édition entre les mains.

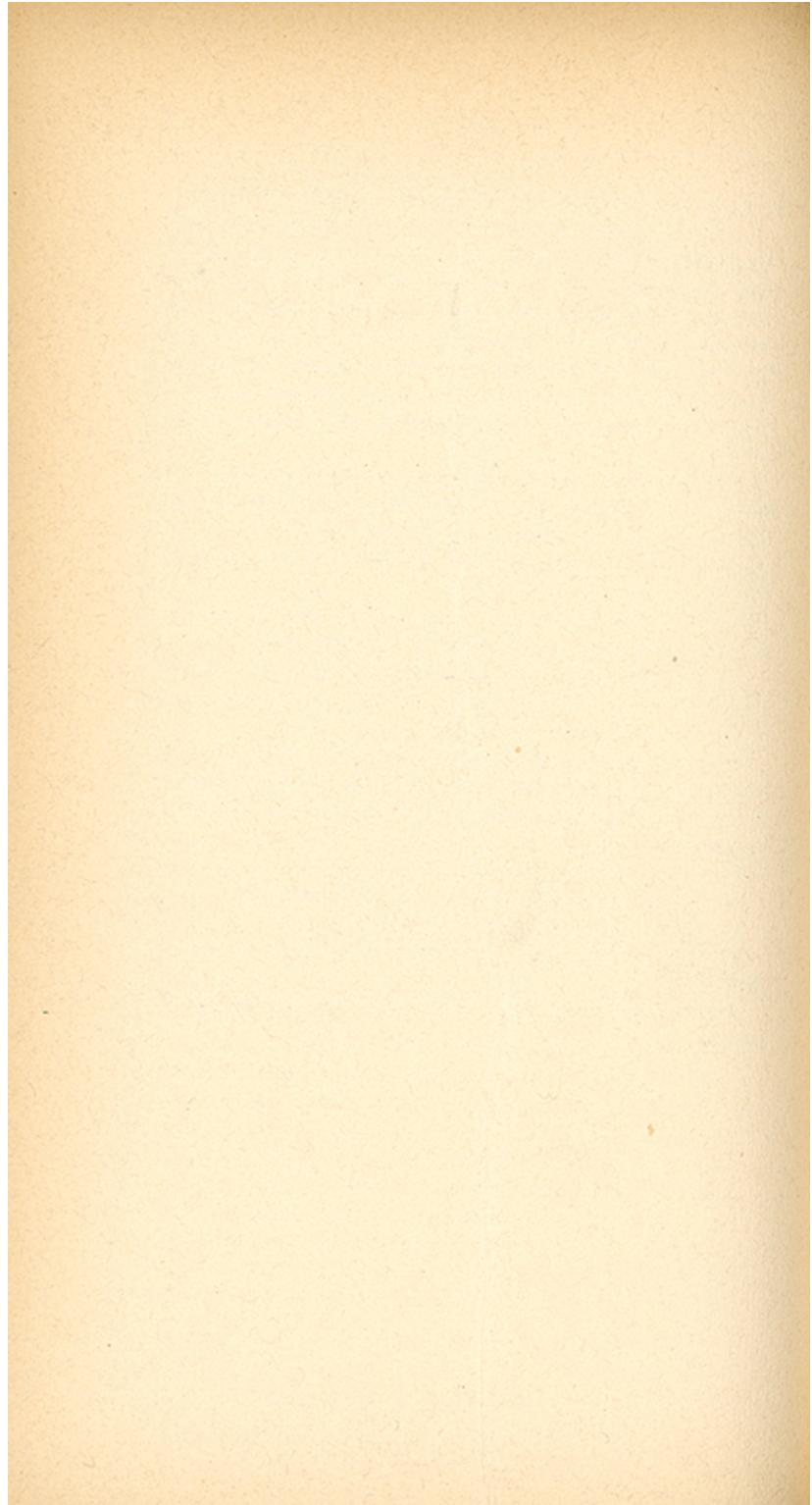
Nous avons consulté les éditions suivantes :

Bâle, 1570, texte latin, version de Forberger (?)

Bâle 1589, texte allemand, de Huser.

Strasbourg 1603, texte latin, version de Dorn et Palthenius (?).

Genève 1658, texte latin, version de Dorn (revue par Biskius).

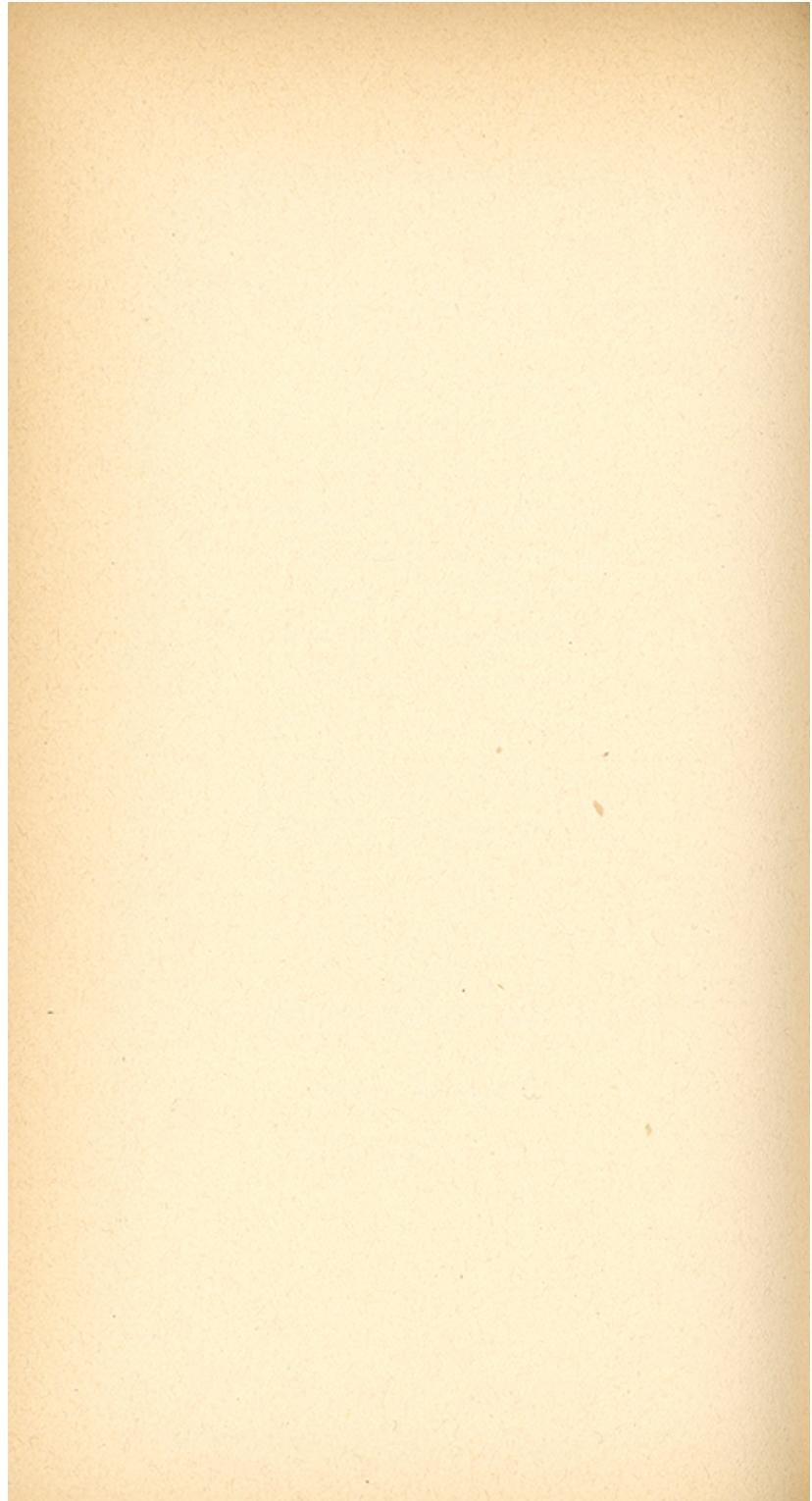


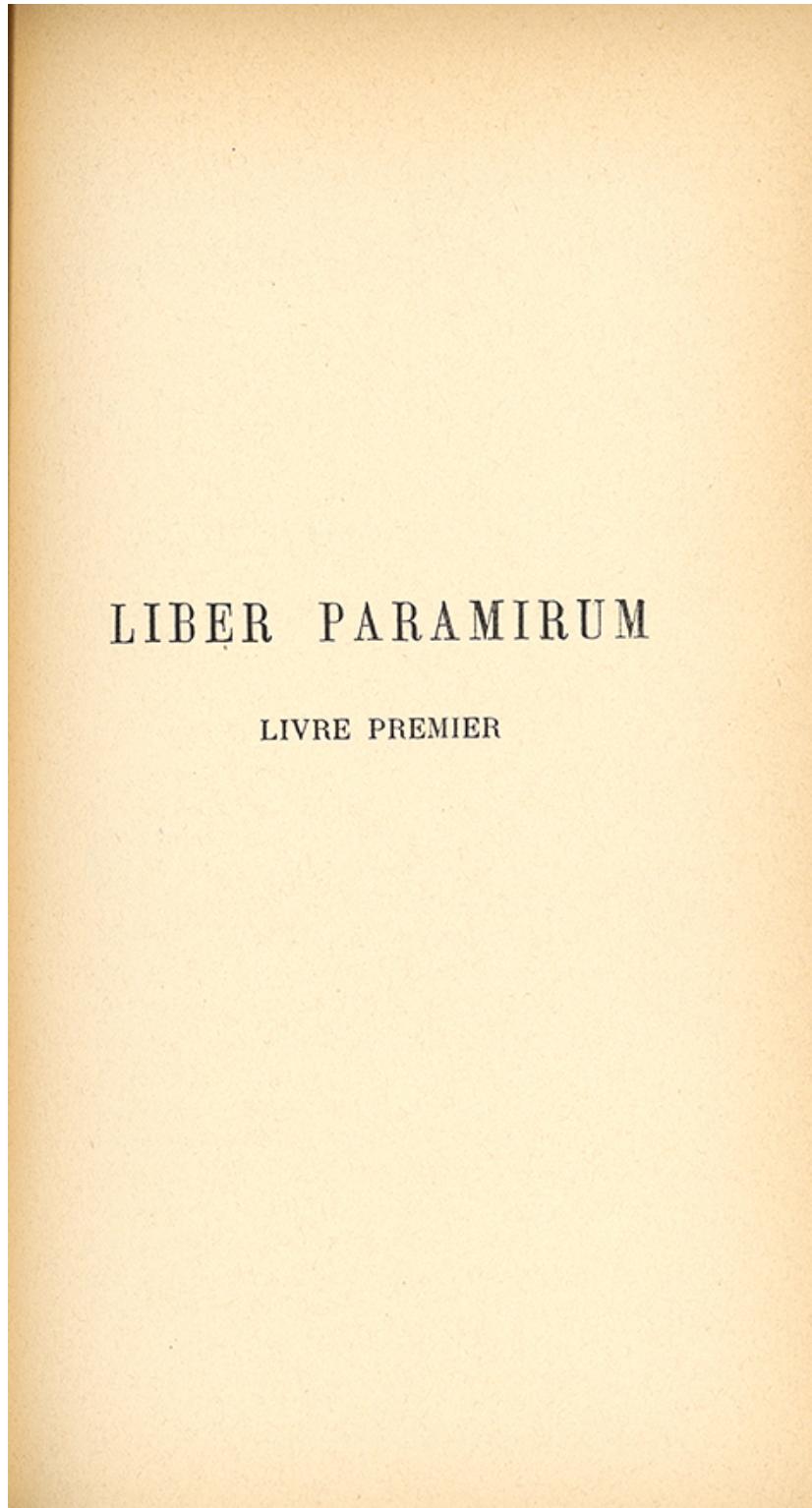
OPUS PARAMIRUM

DE THÉOPHRASTE AUREOLUS BOMBAST DE HOHENHEIM
né à Einsiedlen,
Ermite de Souabe
dit PARACELSE LE GRAND
EN L'HONNEUR DE L'EXCELLENT ET ILLUSTRE
JOACHIM DE WADT
DOCTEUR ET CONSUL ELU DE SAINT-GALL
où il sera traité des maladies
et du traitement du Corps du Sperme
(*Corpus Spermatis*)
et aussi du Corps de Miséricorde

Autre Livre Paramirum

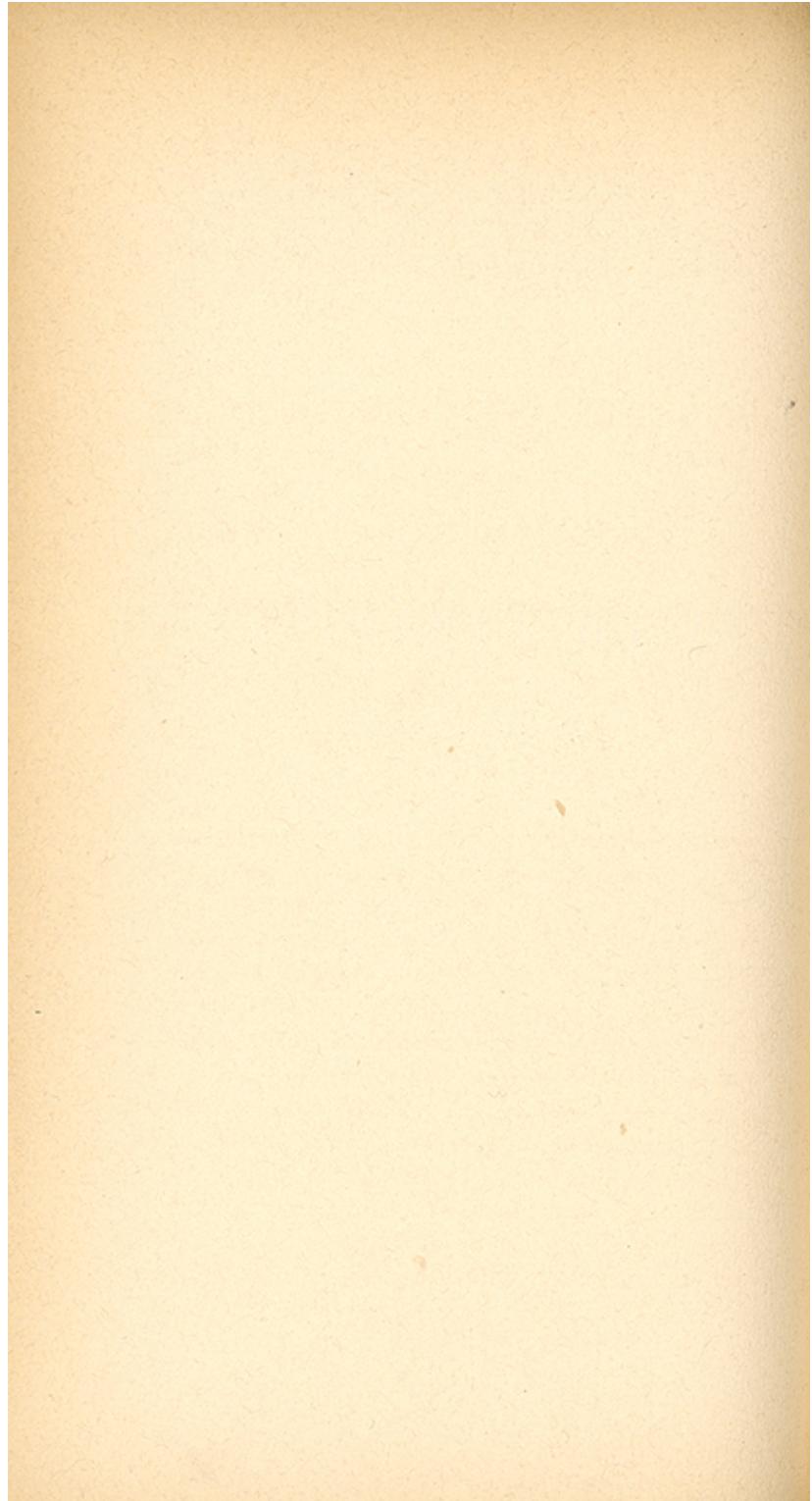
(*Paramirum Aliud*)
(Das ander Paramírum)





LIBER PARAMIRUM

LIVRE PREMIER





Des Causes & Origines des Maladies

PROVENANT

DES TROIS PREMIÈRES SUBSTANCES



CHAPITRE PREMIER

Comme rien de vraiment solide ne peut être compris sans la cognition des principes et des préceptes, il est juste que cet œuvre Paramirum te soit dédié à toi, seigneur Docteur Joachim de Wadt, ô homme éminent entre tous, qui es seul parmi les autres, puisque tu ouvres chaque voie tendant à la vérité et tu excites particulièrement ceux qui la cultivent et la recherchent. Il est juste, dis-je, qu'avant tous les autres, je te consacre cet ouvrage, à cause d'étonnantes erreurs nées dans l'art médical, duquel tu es vraiment, parmi tous les citoyens de notre patrie Helvétique, l'adepte le plus éminent et celui qui, à bon droit, mérite cette palme de louange, de telle sorte que je te choisisse entre tous comme juge de mon œuvre présente. Car je te sais censeur bienveillant

et j'espère que tu le seras, comme celui qui ne rougit pas de répudier les erreurs connues et d'acquiescer à la vérité rayonnante. Ceci a été pour moi la cause pour laquelle j'ai jeté les yeux sur toi en premier lieu. Et afin que je ne dépense pas en vain mon temps que je passe dans la ville de Saint-Gall, il m'a plu de susciter à prononcer un jugement, ta renommée ainsi que ta cognition et ta sapience dans les choses naturelles, afin que le perpétuel souvenir de l'un et l'autre de nous soit accru parmi ceux qui admirent la médecine. Car tu n'es pas seulement reconnu comme conservateur et principal adepte de cette vérité concernant l'éternité, que nous devons recueillir et propager; mais tu ne brilles pas moins comme ordonnateur et ministre des choses du corps, dans lequel le principe éternel habite également. C'est pourquoi il m'a paru excellent, suivant toute justice, de te dédier mon œuvre *Paramirum*, qui commence ainsi:

Le médecin doit avoir appris, avant toutes choses, que l'homme peut se composer de trois substances. Car bien que celui-ci soit formé du néant, néanmoins il a été fait dans quelque chose. Ce quelque chose est divisé en trois. Ces trois choses constituent l'homme tout entier, et sont l'homme lui-même; et l'homme est le même que ces trois choses, par lesquelles et dans lesquelles il possède lui-même toutes choses, tant bonnes que mauvaises, en tant que corps physique. Il s'ensuit de ceci qu'il est nécessaire au médecin de connaître leur division et de connaître également leur composition, leur conservation et leur dissolution. C'est, en effet, dans ces trois choses que consiste, tant la santé que la maladie, entière, moyenne ou minime (*ganß, halb, wenigst*), de

telle sorte que l'on trouve ainsi de quelle qualité ou quantité est la santé, et de quel poids sont les maladies. Car le médecin ne peut nier que la maladie consiste en poids, en nombre, en mesure (*in pondere, in numero, in mensura, unnd in dem gewich, in der jaal unnd in der maass*). Donc si elle consiste en ceci, il faut établir avant tout le fondement de ces choses d'où elles proviennent. Et il est absolument nécessaire que tout ceci soit soigneusement examiné dans cette introduction. La mort doit être également considérée ici, conformément à ces trois choses, si, par celles-ci, la vie se trouve retranchée (*præciditur, genommen*) (1), quoique, cependant, il y ait, par la vie et l'homme même, une liaison intime (*colligatio, zusammen verbindung*), de ces trois mêmes choses. Ainsi de ces trois substances proviennent toutes les causes, origines, et connaissances des maladies et même les signes et les propriétés et tout ce qui doit être su par le médecin. Donc il est nécessaire que ces trois choses soient très profondément étudiées par le médecin, et examinées avec soin, selon leurs propriétés, c'est-à-dire quelles elles sont, et comment elles rendent malade ou guérissent. Car elles forment ensemble la science même consistant à connaître comment l'homme est ou devient malade ou bien portant. Car de même que la maladie naît de la santé, de même la santé naît de la maladie. C'est pourquoi il faut connaître non seulement les origines de la maladie, mais encore les réparations de la santé. Or, les médecins inhables se sont détournés de la lumière de la nature et l'ont obscurcie ;

(1) Le premier traducteur latin avait dit, *adimatur*, qui est moins énergique.

et, laissant ces trois substances de la nature inexplorees, ont pris une base que leur propre cerveau leur a fournie, suivant leurs fantaisies, et sans aucun témoignage de la lumière de la nature. Ceux-ci n'ont pas pensé qu'il ne peut exister aucun fondement véritable, soit des maladies, soit de l'homme, à moins que, par des témoignages nombreux, il ne soit reçu de la lumière de la nature.

Cette lumière est le grand monde. Car ainsi que l'or est éprouvé sept fois par le feu, ainsi le médecin doit être éprouvé sept fois, et plus encore, par le feu, c'est-à-dire que le feu éprouve ces trois substances, qu'il montre pures et nues, propres et simples. C'est pourquoi, lorsque le feu n'est pas employé, rien n'est susceptible d'être éprouvé. Le feu éprouve toutes choses, c'est-à-dire: si l'impur est séparé, les trois substances pures paraissent. Le médecin est éprouvé de même; ce n'est pas selon lui-même qu'il est embrasé, mais selon son art théorique et pratique, qu'il est initié et baptisé dans le feu. Car ces choses (les trois principes) ne se présentent pas aux yeux des rustres, et ne se laissent pas aussi facilement saisir. C'est pourquoi le feu est ce qui dévoile l'obscur et le met en lumière. Et c'est de cette manière que la science de la médecine doit être exposée.

Il s'ensuit que Dieu ayant créé la médecine, c'est pourquoi elle consiste dans le feu (*besteht sie durch das Feuer*). Et ainsi il a créé le médecin afin qu'il naîsse du feu. En outre, le médecin existe par la médecine, non par lui-même; c'est pourquoi il est nécessaire qu'il soutienne l'épreuve (*examen*) de la nature, laquelle nature est le monde lui-même, et tout ce qu'il contient. Et tout ce que la nature enseigne, il doit le confier à sa sapience, et cependant il ne doit

rien rechercher dans sa sapience, mais dans la seule lumière de la nature; et ensuite il doit déposer cette doctrine dans la cassette (1) de la mémoire. Et même le médecin, avec ses œuvres, est digne d'être regardé; car la nature elle-même est manifeste, rien n'étant caché. Il est nécessaire aussi que les causes de la santé et de la maladie soient très visibles, et que rien d'obscur ne subsiste. C'est pourquoi le feu est nommé tout d'abord, dans lequel ont été dissoutes les choses qui étaient cachées, afin qu'elles deviennent visibles. C'est de cette visibilité (*aspectu, auch
dīsem (sic) Sehen*) que naît la science de la médecine. Car celle-ci en témoigne. C'est pourquoi le médecin est médecin par la médecine, et non sans elle; c'est parce qu'elle lui est antérieure qu'il existe par elle et non autrement; il est donc nécessaire qu'il considère et étudie ce qui l'a constitué lui-même, et non ce qu'il a tiré de sa propre imagination. Ainsi, dans la nature de la médecine, ont été établis la sapience, l'art théorique, pratique, etc., du médecin, et ils n'ont pas été placés dans le médecin lui-même. Par eux peut être suffisamment refuté comme erreur tout ce qui n'est pas trouvé dans la nature, mais seulement proposé et stabilisé d'après l'opinion préconçue. Car c'est dans le feu qu'est le maître (*præceptor, Schulmeister*) et non dans le disciple. Mais voici qui est encore plus intelligible. Il n'est rien, à l'intérieur de l'homme, qui le fasse médecin lui-même, quoiqu'il ait un génie brillant. Car il n'est rien en lui qui appartienne à l'art, mais il est vide à l'instar d'une corbeille vide, élégamment tressée. Ce-

(1) Zell. Le latin dit *condum* (?) probablement pour *conditum* (?).

pendant celle-ci est apte à renfermer les choses que l'on place en elle, c'est-à-dire les trésors de nos mains. De même, ce brillant génie est complètement sans aucune expérience, sans art, sans science médicale. Et vraiment, ce que nous apprenons et expérimentons, nous l'enfermons en lui et l'en retirons en temps opportun. Mais examinez maintenant ces deux exemples, afin que vous puissiez ainsi mieux observer ce qu'est un médecin. Voici le premier. Considérez le verrier; de qui a-t-il reçu son art? Non pas de lui-même, en vérité, parce que sa propre raison ne peut le pénétrer. Mais après qu'il a eu pris la matière de l'art, il l'a jetée dans le feu; et alors la lumière de la nature lui a fait paraître le verre. C'est la cassette (*cista, Truhe*) dans laquelle cet art est conservé. Il en est de même du médecin. Donnons maintenant l'autre exemple. Le charpentier qui construit une maison peut trouver cet art par la seule impulsion de son initiative raisonnée (*sapientia, Weisheit*) s'il a une hache et du bois favorable à son travail. Il n'en est pas de même du médecin. Car, bien qu'il ait et le malade et les médicaments, cependant il est privé de la science et de la connaissance des causes. S'il possède, au contraire, cette hache et ce bois, alors il peut vraiment être médecin. C'est pourquoi il est nécessaire qu'il soit d'abord un artisan (*faber, Schmied*) qui puisse préparer la hache. Ensuite son talent personnel lui viendra en aide pour lui apprendre à s'en servir. Pareillement, l'excellence du génie est la cassette qui renferme toute la pharmacopée et la science elle-même. Mais c'est par le feu que paraît le trésor renfermé en elle. C'est pourquoi, de même que le verrier a appris l'art de faire le verre par le feu, tandis qu'avant de l'avoir fait il

ignorait ce qu'il ferait, et qu'il découvrirait l'art caché, de même le feu enseigne la science et l'art de la médecine. Et cette probation appartient au médecin. Ceci est vrai: Que la partie ignorante (c'est-à-dire ceux qui ne sont pas nés de la nature) ne veuille pas reconnaître son précepteur, mais qu'elle tienne sa propre raison pour la science médicale et se repose dessus, voilà qui doit être appelé, à bon droit : bâtir sur le sable. Tout ce qu'enseigne le feu ne peut être ni compris ni prouvé sans le feu. Car !a sapience est de deux sortes. L'une, que nous obtenons de l'expérience; l'autre, que nous recueillons de notre industrie. La sapience de l'expérience est double à son tour; l'une est le maître et la base du médecin; l'autre est l'erreur même et la séduction. La première est celle que l'on reçoit du feu, lorsqu'il exerce l'art vulcanique dans la transmutation, la fixation, l'exaltation, la réduction et la perfection et toutes les autres opérations connexes. Dans cette expérience, ces trois substances sont découvertes, de quelque nature, propriété ou composition que soit tout ce qui est contenu en tout ce monde, par l'université des choses. La seconde (sapience) est celle qui découvre fortuitement quelque chose, sans expérience antérieure. Lorsqu'elle a trouvé une fois une chose véritable, elle n'est pas confirmée dans la certitude que ceci soit toujours exact, afin de pouvoir ajouter toute confiance et s'en servir comme d'une base inébranlable. Cet édifice manque de fondement; il est construit sur l'erreur qui glose (*glossatur, gelösst*) par des sophismes fictifs. Celui qui aura pensé ainsi en lui-même: Quelle chose cette expérience t'a-t-elle fait connaître? Celle-ci. Et qu'as-tu retiré de cette dernière? Telle autre chose, et ainsi

de suite, en rétrogradant à la première de toutes choses, de laquelle toutes ces choses proviennent; alors il retrouvera ce qui touche à l'art spagyrique et à l'Art de Vulcain. Or, sachéz que ce n'est pas par des leçons ou des auditions de ce genre que vous devez devenir doctes en médecine; mais quelle fut la méthode du premier qui enseigna? Ce doit être la nôtre. Donc que celui qui a enseigné ainsi nous enseigne également. C'est pourquoi la nature de Vulcain doit être notre maître. Car si quelqu'un dit: *Fais ceci et tu seras sauvé*, alors la nécessité exige certainement que tu saches ce que celui-ci aura dit. Alors (le mérite de) la chose revient à celui qui est le salut lui-même. Ainsi dans le sujet qui nous occupe, nous devons pénétrer jusqu'à la médecine même (ou l'ipséité médicale) (*in die Arghney selbst*), c'est-à-dire dans la nature; autrement nous ne serions pas médecins. Car si je veux obtenir une base certaine, ce n'est pas de choses invisibles, mais de choses tout à fait visibles et palpables qu'il convient de discourir et de traiter, car c'est un sujet de grande réflexion pour le médecin, que nous avons, en Dieu présent visiblement et palpablement devant nos yeux, de telle sorte que nous aurons entendu notre Sauveur lui-même, le fondement de toute vérité. Il faut que la médecine soit présente devant nous beaucoup plus visible, beaucoup plus évidente encore, de telle sorte que nous devons la saisir visiblement, et non en songe, palpablement, et non comme une ombre. Or, tous ceux qui ne savent pas voir avec le regard du feu ont cru qu'elle était tout à fait invisible. Ensuite, c'est de là qu'est venu cet égarement (*panolethria, Irrsal*) sur lequel l'autre médecine incertaine et mobile a été édifiée. Il est difficile de croire qu'il a été formé qua-

tre humeurs dans l'homme, selon les explications que nous en avons données. Ceci est du domaine de la foi. Or, il a été nécessaire de constituer la médecine, non dans la foi mais dans les yeux. Rien ne persiste dans la foi, hormis les maladies de l'âme et le salut éternel. Or, toute médecine du corps est visible sans aucune foi. Il en est de ces choses de l'erreur (*panolethria, Irrſal*) comme des religions erronées où ce ne sont pas tous ceux qui disent: *Seigneur, Seigneur!* qui sont exaucés immédiatement. C'est-à-dire si tu n'es pas médecin, et si tu prétends néanmoins exercer la médecine; si tu présentes ta médication en disant: *faites ceci, faites ceci*, alors celle-ci réussira encore fort mal. Car la médecine ne t'entend (ou ne t'exauce) pas, et tu n'es pas le vrai pasteur de ces brebis. Celui-ci te répond cependant: *Je ne te connais pas.* Les malades doivent avoir le médecin qu'ils doivent connaître aussi eux-mêmes. Car c'est à cause de ceux-ci qu'il a été formé. C'est pourquoi celui-là seul qui est appelé, est médecin, c'est pour lui seul que la médecine est produite de la terre. Elle le connaît, elle l'élève (*extollit*) et l'adjuve (1). Donc ce fondement subsiste: trois substances doivent être connues et explorées par nous, et ceci, non par notre cerveau, ni par l'audition, mais par l'expérience de la dissolution de la nature et la recherche de ses propriétés. Car l'homme est enseigné par le grand monde (ou macrocosme) et non par l'homme (ou microcosme). Voici la concordance qui fait tout le médecin (*quæ medicum integrat, den Arzt ganz macht*): il

(1) Le texte allemand dit : elle l'a choisi ou l'a révoqué ; *hat ihn zusetzen unnd zu entsetzen.*

faut qu'il connaisse le monde et, par celui-ci, l'homme; et ceux-ci ne sont qu'un, et non pas deux. Je remets le reste de l'expérience.

CHAPITRE II

Parmi toutes les substances, il en est trois qui donnent à chaque chose leur corps, c'est-à-dire que tout corps consiste en trois choses. Les noms de celles-ci sont : Soufre, Mercure, Sel. Si ces trois choses sont réunies (*componuntur, zusammen gefest*) alors elles s'appellent un corps; et rien ne leur est ajouté, sinon la vie et ce qui est inhérent à celle-ci. Donc si tu prends un corps quelconque en tes mains, tu as invisiblement trois substances sous une seule forme ou espèce. C'est de ces trois choses que nous devons traiter. Car ces trois substances existent ici sous une seule forme, qui donnent et font toute santé. Car si tu tiens du bois en tes mains, alors, suivant le témoignage des yeux, tu n'es en présence que d'un seul corps. Mais, savoir ceci n'est d'aucune utilité pour toi, car le paysan en sait et en voit autant. Tu dois te pénétrer très profondément de ceci afin de savoir qu'en tes mains tu tiens du soufre, du mercure et du sel. Si tu perçois ces trois choses séparément, l'une de l'autre, par l'aspect, le toucher et le contact, alors tu as acquis enfin les yeux par lesquels le médecin doit voir. Ces yeux doivent voir ces trois choses avec autant de perspicacité que le paysan voit du simple bois. Que cet exemple fasse que tu reconnaises aussi l'homme lui-même dans ces trois choses, non moins que le bois lui-même; c'est-à-dire que tu

semblable. Si tu vois les os de celui-ci, tu vois comme dois considérer l'homme comme revêtu d'une forme un rustre. Si tu considères, au contraire, séparément le Soufre de celui-ci et séparément le Mercure; séparément aussi le Sel, alors tu sais scruter ce qu'est un os; et s'il est malade, tu connais quelle altération il a, et pour quelle raison et comment il souffre. Si donc la vue des apparences extérieures appartient aux paysans, la vision (*contuitio, das Inner suzehen*) des choses intérieures, qui est le secret, appartient aux médecins. Alors s'il est nécessaire de rendre ces choses visibles, et que la médecine soit défectueuse relativement à ce mode de vision, eh bien! il faut amener la nature à se dévoiler et à se montrer elle-même. Considérez donc dans quelle ultime matière ces choses se résolvent, et en combien de genres. Or, vous trouverez ces trois substances elles-mêmes, séparées l'une de l'autre en autant de genres. Or, ce que ne peut guérir le rustre, le médecin le guérit cependant. L'expérimentateur néglige ceci, mais non pas le médecin. Ceci importe peu à l'imposteur (*erro, Irriger*) mais beaucoup au médecin. Car, avant toutes choses, il faut connaître ces trois substances et toutes leurs propriétés, dans le macrocosme (*in magno mundo, in der grossen Welt*). Et alors il les trouvera dans l'homme (microcosme) absolument semblables. Et ainsi il comprend ce qu'il tient en ses mains et connaît ce à quoi il commande. Afin que vous compreniez mieux, reprenez l'exemple du bois. Celui-ci est un corps par lui-même. Brûlez-le. Ce qui brûlera, c'est le soufre; ce qui s'exhale en fumée est le mercure; ce qui reste en cendres est le sel. Cet embrasement confond l'entendement du rustre, mais donne au médecin un principe initial et

le prépare à posséder l'œil médical. Ainsi donc sont trouvées trois choses, ni plus, ni moins, séparées chacune l'une de l'autre. Il faut remarquer, au sujet de ces trois principes, que toutes choses les contiennent d'égale manière. S'ils ne s'offrent pas immédiatement à la vue, d'une façon uniforme, néanmoins ils se révèlent sous l'influence de l'art qui les isole (*redigit, dahin bringet*) et les rend visibles. Ce qui brûle est le soufre. Tout ce qui entre en combustion est soufre (1). Ce qui s'élève en fumée (*fumat, raucht*) est mercure. Rien n'est sublimé hormis le seul mercure. Ce qui se résout en cendres est le sel. Rien ne se réduit en cendres si ce n'est le sel. Ce qui est la cendre est la substance, c'est-à-dire la partie de laquelle le bois est constitué. Et bien qu'elle soit la dernière et non la première matière, elle témoigne (*testatur, beweist*) cependant de la première matière, dont elle est la dernière lorsqu'elle est unie au corps vivant. Bien que, dans le corps vivant, rien n'apparaisse sinon ce que voit le vulgaire, cependant la séparation montre les substances. Je ne parle pas maintenant ici de la matière première, puisque je traite de la médecine et non de la philosophie. Comme nous l'avons dit pour le sel, apprenez ici, au sujet de la fumée, que celle-ci atteste l'existence du mercure, qui, par le feu, est volatilisé et sublimé. Et bien que la matière première de celui-ci ne soit pas visible ici, néanmoins l'ultime matière de la première est néanmoins visible (2). Ainsi le mercure est une

(1) Littéralement; Hormis le soufre, rien ne brûle, *præter Sulphur nihil flagrat.*

(2) La phrase étant obscure nécessite l'explication suivante : c'est-à-dire ; le mercure n'est pas visible ici, à l'état isolé ; il

autre substance du corps proposé. De même encore, ce qui brûle et qui apparaît splendide ou embrasé à nos yeux, c'est le soufre. Celui-là se sublime (le mercure), parce qu'il est volatil; mais celui-ci (le soufre) qui est feu, est la troisième substance, qui sert à constituer tout le corps.

De tout ceci, il faut déduire la théorie qui permette d'établir ce qu'est le mercure, ce qu'est le soufre, ce qu'est le sel, ce qui se trouve dans le bois et dans les autres substances, et aussi comment ils contribuent à la composition du microcosme. Car tu sais déjà, au sujet de l'homme, que le corps de celui-ci n'est pas autre chose que soufre, mercure et sel. C'est dans ces trois choses que se trouve placée la santé, comme aussi la maladie et tout ce qui s'y rapporte. Et ainsi, de même que ces trois seules choses existent, de même elles forment les seules causes de toutes les maladies, et non pas les quatre humeurs, qualités et autres semblables, tant rebattues. Quoique, en vérité, toutes les substances ne brûlent pas, comme par exemple les pierres, l'alchimie néanmoins démontre que celles-ci, ainsi que les métaux et autres substances réputées incombustibles, peuvent être rendues incandescentes (*flagrabilia, brennen*) (1). Bien que beaucoup de corps ne se subliment pas, cependant l'art les constraint également à y être réduits. On peut en dire autant du sel. Car ce qui n'est pas évident aux yeux des rustres, est incontestable dans

se manifeste seulement au moment de sa fuite, sous la forme d'une fumée, ce qui est son dernier état. Sous cette forme, il n'est pas fixé, et, par conséquent, insaisissable.

(1) Remarquable constatation, par laquelle Paracelse se révèle, une fois de plus, comme un précurseur.

l'art, c'est-à-dire dans l'art de la séparation, d'où ensuite la substance s'offre réellement aux yeux. C'est l'art susdit qui accorde la connaissance de ces trois principes; et il n'est pas d'autre condition pour toutes choses.

Si nous voulons maintenant parler des propriétés et de la nature de ces trois principes, il faut envisager ainsi la question : La nature (*Artus*) est placée (*sita, ligata*) dans le mercure, et dans le soufre, et dans le sel, soit bonne, soit mauvaise, soit saine, soit malade. Car toute substance, quelle qu'elle soit, possède sa nature caractéristique (*sein Eingenschafft*). Si, maintenant, le mélange de ces trois principes a lieu dans un seul corps, alors les natures se manifestent sous une seule forme, et cependant elles doivent être placées (*poni, gelegt*) chacune dans sa substance et non dans la substance commune. Car les natures sont bonnes. Si elles ne sont pas favorables, la maladie paraît. De là tu pourras donc savoir quelle partie de la substance se sépare. Car la séparation de l'une est l'accession de l'autre. Autant de maladies (ou bien autant de natures) (*Eigenschaften*) autant de nombre de maladies (1). Pour parler de ces natures, nous avons besoin de connaître la matière première. Puisque vraiment la première matière du monde a été *Fiat*, qui s'efforcera d'expliquer ce *fiat*? Cependant nous avons quelque chose de connu de celui-ci, par le feu de Vulcain, par lequel nous pouvons faire connaître ces trois premières substan-

(1) *So viel der zaal der Kranckheiten.* L'ensemble de cette phrase est un peu obscur; le traducteur latin des œuvres complètes a laissé subsister toute l'obscurité; celui de l'édition partielle de Bâle, 1570, a substitué une périphrase fantaisiste.

ces; savoir, par le soufre: le soufre, parce qu'elles s'accordent; par le mercure : le mercure, parce qu'elles lui sont semblables; par le sel : le sel, parce qu'elles sont d'une seule et même opération. Mais bien que celles-ci appartiennent au grand monde (ou macrocosme), on doit les interpréter semblablement dans le petit monde (ou microcosme); avec cette différence, cependant, que l'homme a sa matière première dans le limbe (*in limbo*) (1) qui est le soufre, le mercure et le sel des quatre Eléments, coagulé (*congestus*) en un seul homme. Le médecin doit donc savoir que toutes les maladies consistent dans les trois substances, et non dans les quatre éléments. Quant à savoir quelle force possèdent ces éléments et quels ils sont, ceci ne se rapporte pas à la médecine, à cause des humeurs. Car celles-ci sont des matrices (2). Ce que le chapitre consacré à ce sujet indiquera amplement. C'est pourquoi, seul, le médecin doit avoir connu et exploré ces trois principes. Car en eux subsistent, à l'état latent, les causes de toutes les maladies. Comme il est vrai que l'homme, pendant qu'il jouit de la vie, ne peut voir en lui ces trois principes, mais qu'ils sont seulement visibles après la destruction, il doit donc appliquer son esprit à connaître ces choses qui se dissolvent et qui, cependant, subsistent dans les hommes dans un état splendide et précieux pendant qu'ils vivent et se maintiennent en bonne santé. Tant que le soufre, ou le mercure, ou le sel, vivent, ils (les hommes) ne sont

(1) *Limbus*. Suivant Roch le Baillif, c'est le monde universel avec ses quatre éléments.

(2) Dans les exemplaires latins : *matrices*; dans le texte allemand *matres*, imprimé en romain.

pas malades, mais seulement lorsqu'ils sont dissous. C'est pourquoi nous devons diriger toute notre attention vers la séparation. Voyez l'escarboucle, si belle et si resplendissante, d'une nature, d'une vertu admirables. Elle n'est, néanmoins, autre chose que soufre, mercure et sel. Si l'escarboucle est séparée, alors ces principes deviennent visibles; c'est alors quelque chose d'informé, comme privé de vie. C'est donc à la vie que tu dois attribuer de ne pas voir ces principes. Car la vie est un voile qui cache ces choses. De même, en l'homme, considérez combien il est superbe lorsqu'il vit; et quelle destruction lorsqu'il est mort! ou seulement lorsqu'un seul membre est mort en lui, et combien il se résout manifestement et sensiblement en ces trois substances! Or, ce qui est tel par la mort, est tel par la vie, mais plus posé et plus orné. De même le cèdre, lorsqu'il vit, est superbe. S'il est jeté dans le feu, alors ce que sa vie cachait est montré par lui-même. Et ceci est la vérité de toutes choses.

Toutes ces choses qui peuvent être démontrées de diverses manières, je veux qu'on les entende seulement en raison de leurs principes, desquels naissent les maladies. Car si ces trois choses sont réunies en un corps, et non séparées, alors celui-ci se maintient en bonne santé. Si, au contraire, elles sont dissoutes, c'est-à-dire séparées et désagrégées, alors l'une se corrompt, l'autre s'enflamme, l'autre se dissipate d'une autre manière; et elles sont alors les vrais principes des maladies. Car aussi longtemps le corps reste uni, aussi longtemps il est exempt de maladie. Si, au contraire, le corps est détruit (*dissipatur, spaltet*), alors celui-ci manifeste précisément ce qu'il est nécessaire au médecin de savoir. Et, de même

que, si vingt hommes sont unis par une croyance ou un pacte, et que tu les aies tous connus ainsi, tu les connaîtras de même s'ils sont séparés; et tu sauras dire s'ils ont été séparés de telle ou telle manière, et ceci en notant, à leur sujet, ce que tu reconnaîs en eux. C'est ainsi que tu dois connaître toutes choses. C'est dans la séparation que tu verras le plus exactement ce qui est séparé (1). Or, si ceci n'est fait, que reste-t-il, sinon le principe de la mort, c'est-à-dire la destruction de toute souveraineté?

Donc afin que tu comprennes l'argument qui sert de base à ce chapitre, sache qu'il a été seulement indiqué ici que le soufre, le sel et le mercure sont les trois substances susdites, mais cependant cachées par la présence de la vie. C'est dans la séparation de la vie qu'elles se dévoilent et se manifestent. C'est pourquoi il faut maintenant que tu connaisses leurs genres ainsi que leurs espèces, de telle sorte qu'elles soient alors toutes nommées; et si une maladie, ou deux ou plusieurs adviennent, tu puisses dire: ceci est une maladie, et telle chose l'a suscitée. Et selon l'exemple que nous avons donné de l'alliance de l'unité, constituée de beaucoup de parties, si cette alliance est rompue, alors tu dis: C'est celui-ci ou celui-là qui a causé cette rupture, et de telle ou telle manière; et tu ne diras pas: La colère, la mélancolie, le phlegme, etc., l'a causée; mais tu affirmeras plutôt: Cet homme l'a causée; et c'est de même que tu dois comprendre ceci. Car s'il est dit: Cet homme l'a causée, c'est mieux et plus juste que de dire: La colère l'a causée. Car la maladie, selon toutes ses

(1) Sous entendu; « Et tu y remédieras en restaurant le principe qui s'est séparé. »

parties, ne peut être mieux comparée qu'à l'homme. Que ceci, ô médecins, vous serve d'axiome. L'essentiel (*cardo, Grundt*), en cette chose, est que ce qui est la maladie soit appelé l'homme, avec toutes les propriétés inhérentes à l'homme. Ainsi tu lui attribueras trois Eléments, trois substances, quatre Astres, quatre Terres, quatre Eaux, quatre Feux, quatre Airs et toutes les conditions, mœurs, propriétés et natures de l'homme, sans lesquelles il n'est nulle maladie, ce que tu as oublié lorsque tu as écrit que les maladies sont nées des quatre humeurs; qui, cependant, n'ont jamais eu la moindre affinité avec les éléments ni avec ces trois ou quatre choses. Il est bon de parler de cette propriété puisque toutes les natures viriles sont trouvées dans la maladie et qu'elle est nommée homme (*vir*); parce que celui-ci, de même que la maladie, a été formé du limbe parfait (1)

(1) Paracelse rejette nettement la théorie des quatre humeurs et des quatre complexions ou tempéraments, ce qui a échappé à tous ceux qui ont voulu dissenter, de nos jours, sur l'art spagyrique. Il se sépare, en ceci, non seulement des galénistes officiels, mais encore des hermétistes, tels qu'Arnauld de Vileneuve qui, dans son Commentaire sur l'école de Salerne, consacre un long chapitre aux quatre tempéraments, (Ch. LXXXVII, et qui, dans son *Speculum introductionum medicinalium* admet huit complexions, formées par le mélange des quatre humeurs (chap. III). Fernel, qui n'a probablement pas dû pouvoir lire Paracelse, exprime déjà une restriction au sujet des tempéraments : et quoique officiel, il lui déplait de faire consister ces tempéraments uniquement dans les humeurs, ce qui lui inspire cette phrase remarquable : *non ex humoribus, sed ex constitutione propria, definiendum est corpori temperamentum; quæ humorum sunt nomina periti artificis non est corpori accommodare.* (*De natur. parte medicinal*, Lugd. 1551, Lib. III, cap. XI).

CHAPITRE III

Mais tout ceci nécessite une explication plus détaillée, parce que les maladies ont été formées de cette manière, et ainsi doivent être connues selon la nature virile (*viriliter, männisch*). Voici donc ce qui est: Le Soufre est une humeur. Le Mercure est une humeur. Le Sel est une humeur. Ainsi elles sont trois. Et ces trois humeurs, en vérité, sont des corps. Le corps est ici une humeur et non une chose périgrine. Le corps est ceci même que le médecin doit traiter. Et bien que tu veuilles prétendre que l'humeur est la cause qui engendre la maladie, ceci nous ne le concéderons pas du tout. Car l'humeur n'engendre aucun mal. Ce qui engendre la maladie est autre chose, savoir l'Entité substantielle, *Ens substantiale*. De plus, il est nécessaire que, quelles que soient les maladies qu'elle provoque, elle soit masculine ou virile (*männisch*) de la totalité du limbe astral, quoique cependant l'humeur, comme on le sait, n'a rien en soi qui provienne des astres. Donc elle ne peut engendrer aucune maladie. C'est pourquoi la maladie doit être très justement nommée d'un nom masculin (1), à cause de la nature masculine qu'elle détermine et imprime. Remarquez donc maintenant quelles sont ces trois choses qui sont appelées ici causes et géniteurs des maladies.

(1) Cette remarque n'est justifiée que dans le latin où le mot *morbus* est masculin, et non en allemand, où *Krankheit* est féminin. Ce passage est un de ceux qui infirment l'opinion des détracteurs de Paracelse, qui l'ont représenté comme ignorant la langue latine.

La première est *Sulphur*, le soufre. Au sujet de la puissance de celui-ci, remarquez qu'il ne progresse jamais dans son mal (1), à moins qu'il ne soit Astral, c'est-à-dire à moins qu'une étincelle de feu ne lui soit jointe; alors il se développe masculinément (*virescit*, *wirdt er männisch*), suscité par l'étincelle. Car brûler, n'est-ce pas être viril, ou accomplir une opération virile? Sinon ceci n'existe pas. C'est pourquoi si la maladie est déclarée comme provenant du soufre, alors, avant tout, le soufre doit être nommé de son nom; ensuite on recherchera quelle est l'opération masculine de celui-ci et quel il est lui-même. Il existe beaucoup de soufres : la *Résine*, la *gomme*, le *Botin*, l'*Axonge*, la *graisse*, le *beurre*, l'*huile*, le *vin ardent* (*vinum ardens*) (2). Quelques soufres appartiennent au bois, d'autres aux animaux; d'autres à l'homme; certains autres proviennent des métaux, comme l'*huile d'or*, *d'argent*, *de fer*; d'autres encore des pierres, comme la *liqueur de marbre*, *d'albâtre*, etc, etc. D'autres proviennent des semences et de quantité d'autres choses, désignées toutes sous leurs noms particuliers; et le feu tombe en elles, qui seul est astre, comme l'indique son nom. Or, cette opération est la matière peccante, d'une part.

Au sujet du sel, sachez que celui-ci existe comme

(1) *Er nicht in sein ubel geht für sich selbst.* Le premier traducteur latin avait interprété; il ne cause rien de mauvais; *nunquam quicquam mali efficiat.* Le traducteur des œuvres complètes a rendu mot pour mot; *nunquam in suum malum per se perget.*

(2) Le *Botin*, n'est autre que la Térébenthine, suivant Roch le Baillif, et suivant une explication de Paracelse lui-même dans son livre de *Icteritiis*. Le vin ardent est l'alcool, appelé aussi eau ardente.

une humeur matérielle, qui n'apporte point la maladie avec elle, ni n'est jointe à son astre. Car son astre est vraiment la résolution qui le virilise (*masculat, daß macht männisch*). Car celui-ci (le sel), non moins que l'esprit de Vitriol, de Tartre, d'Alun (*Alumen*), de Nitre, etc., se manifeste tumultueusement s'il est dissous (*resolvitur*). Or, d'où vient qu'une telle nature puisse être envoyée aux humeurs, sinon par l'astre? Or, tous les médecins ont universellement gardé le silence sur ce sujet. Et quand même ils n'auraient jamais commis aucune autre erreur que d'avoir omis l'astre dans toutes les causes et traitements des maladies, cependant il serait plus que certain, d'après cette seule chose, qu'ils auraient construit leur édifice sur le sable et sur la mousse. Sachez donc qu'il existe beaucoup de sels. Les uns sont les chaux; les autres les cendres. D'autres sont arsenicaux, d'autres antimonieux (*antimonicalia*); d'autres marcassitiques (1), et autres semblables, qui tous provoquent et engendrent (selon que le corps est plus ou moins sel, ou selon le corps du sel) des maladies particulières (2), qui, ensuite, prennent chacune un nom et une nature propres.

(1) Margasitisch, *Margassitica*. Le premier traducteur a dit: *Magnes*. Suivant Roch le Baillif, c'est une minière très imprégnée de soufre rouge. Castelli ajoute que c'est une matière métallique qui n'est pas mûre; il en est d'or, d'étain, de fer, de plomb et de cuivre; on les appelle aussi pyrites ou lapis luminis, *pyrsotocus lapis ærarius*, la *marcassita plumbea* est l'antimoine; la *marcassita alba* est le bismuth. La chimie moderne a restreint ce nom à une pyrite de fer dite : pyrite blanche, ou fer sulfuré blanc, ou bisulfure de fer, FeS^2 , différant de la pyrite ordinaire par sa cristallisation, d'après le système orthorhombique.

(2) Le texte allemand dit plus exactement:qui naissent (s'évadent, *entspringen*) et prennent l'existence dans chaque maladie

Comprenez qu'il en est de même du Mercure. Celui-ci seul n'est pas viril par lui-même, à moins que l'astre du Soleil ne le sublime. Autrement il ne monte pas. Les préparations de celui-ci sont véritablement très nombreuses; mais il n'a seulement qu'un corps. Le corps de celui-ci n'est pas comme le soufre ou le sel qui ont plusieurs corps, ce qui donne plusieurs sels et plusieurs soufres. Celui-ci est seulement un corps unique, que, cependant, l'astre lui-même change en diverses natures. D'où plusieurs maladies sont engendrées par celui-ci. C'est pourquoi, de l'astre provient sa nature masculine, de laquelle il est conduit à provoquer des maladies. Si toutes les maladies sont contenues en ces trois choses, sous leurs nom et titre particuliers, sachez donc qu'au soufre il faut ramener ce qui est sulfureux, afin que ceci brûle. Et ce qui est mercuriel doit être réduit en une sublimation si ceci est apte à la supporter. Et ce qui est sel doit être réduit en sel autant qu'il lui est possible. Ici donc sont contenues toutes les causes générales des maladies, comme nous les avons exprimées plus haut.

En ceci consiste donc ce que nous avons dit précédemment, savoir que l'homme a été placé parmi trois choses, et que ces trois choses ont un corps intermédiaire, c'est-à-dire le corps vivant. Car avant cette vie est la première matière; après elle, la matière ultime. Et il existe un intermédiaire entre la première et la dernière; et c'est précisément ce pourquoi le médecin et la médecine ont été créés. De plus, bien que le corps intermédiaire soit la tête, néanmoins il n'est pas le *subjectum*; ce sont ces trois seules substances: la vie séparée (*seposita*), l'essence,

et la nature (1) auxquelles nous n'avons rien que nous puissions ajouter ou retrancher. Maintenant que notre sujet existe, il peut être brisé en lui-même de trois manières. *Premièrement* par lui-même; ce qui advient si la vie le renverse (*deficit, treib*). Car la raison d'être de la vie est celle de la paix. Où est la paix, là est la concorde. Et aussitôt que la concorde est dissoute, la paix pérît également. De même la vie. Si ces trois choses ne veulent pas rester inséparables (*indivisa, unzertheilt*) entre elles, alors la vie s'en-vole, le corps restant désuni et privé de vie. *Deuxièmement*, s'il est violemment dissous, soit dans la nativité, soit dans l'éducation, ou par notre volonté (*arbitrium, gewalt*), par laquelle nous excitons et induisons les astres contre nous, non autrement que la cité irrite son seigneur par ses audaces. *Troisièmement*: S'il ne se dissout pas lui-même, ni ne se sépare, mais reste uni, et sans que nous puissions l'attribuer à une force externe, alors la troisième voie est prête, c'est-à-dire la *Fin*. C'est ainsi qu'est la fin pour toutes choses. Et bien qu'elles soient excellentes, fortissimes et magnifiques, cependant, avec le temps, le sort leur assigne à toutes cette fin. Ainsi l'homme lui-même est aussi voué à cette fin, que le nombre des années ne peut jamais dépasser (2).

Il faut ensuite étudier la raison pour laquelle ces trois choses, et non une seule, ainsi que tant d'espèces variées de celles-ci, en nombre infini, ont été

(1) Le texte allemand dit; l'Essence, la Propriété et la Nature de la Vie séparée; *hindan gesetz des Lebens Wesens Art unnd Natur*. Le premier traducteur latin a mieux lu ce passage.

(2) Le texte allemand dit: et le nombre de ses années est petit.

créées? Car il y a tant d'espèces, que la résine de Rhétie n'est pas la même que celle de Norique (1) et que l'huile d'amandes de Naples n'est pas semblable à celle qu'on récolte au lac de Cumes. De même les plantes qui croissent sur les montagnes diffèrent lorsqu'elles naissent dans les plaines, ce que je ne veux pas décrire davantage ici. La cause de cette variété et de cette multiplicité vient de ce que le Christ a dit: *tout royaume divisé contre lui-même périra*. Donc si ces choses doivent périr, il est nécessaire que des guerres intestines soient excitées dans les membres particuliers, et que le corps soit ainsi dissous et tué, et ceci de diverses manières. Car les espèces (2) échappent à toute investigation (*im-pervestigabiles sunt, unergründlich sind*). Et ceci est le fondement des maladies, et non pas les humeurs. Et ainsi les médecines sont nombreuses; et, à cause de ceci les destructions sont nombreuses également. La médecine elle-même est une chose caduque, qui naît avec l'homme et meurt avec lui. Car ceux-ci sont les cercles (*anni*) de Platon, dans lesquels toutes choses sont renouvelées (*innovantur, erne-wenn*), au sujet de quoi Arnoldus (3) nous a laissé quelques arguments pour la compréhension de ceci; mais retournons le plus tôt possible à notre propos. Celui qui a connu vraiment les chapitres de la destruction du royaume, celui-là est l'homme savant, qui doit être admis à la science de ma base démontrée. Comme conclusion de ceci, afin que toutes les mala-

(1) Contrées voisines de la Pannonie.

(2) *Species*, dans le sens d'apparences.

(3) Est-ce Arnauld de Villeneuve? Nous n'avons point trouvé, dans ses Œuvres Complètes, Ed. de Bâle, 1585, qu'il ait traité de ce sujet.

dies soient connues, trois livres suivront pour l'explication des trois points susdits, dans lesquels seront expliquées toutes ces maladies qui, par elles-mêmes, par nous et par la fin du temps, adviennent, et ce qui les produit.

Par ce qui précède, il a été établi que si le médecin avait voulu connaître l'homme et découvrir ses maladies, il eût été nécessaire qu'il découvrît lui-même les maladies de l'universalité des choses, que la nature souffre dans le grand monde (ou macrocosme). C'est pourquoi l'homme souffre, comme nous le voyons; telle chose souffre dans tel genre, telle autre dans tel autre genre; mais tout souffre dans l'homme. Car si celui-ci a été formé de la totalité du limbe, il a donc été formé certainement à cette fin qu'il comporte et entraîne avec lui tous les biens et tous les maux. C'est pourquoi il a été établi par Dieu un intermédiaire (*medium, Mittel*) afin que nous ne suivions pas ceux-ci ni ceux-là, suivant la mesure et l'ordre qui ont été préfigurés (*præfiguratus est, fürgehalten, représenté*) dès le commencement. Si ces maladies sont étrangères, le médecin doit aussi les étudier d'une manière étrangère, et appliquer ou prendre les concordanças (*sumere concordantias, die Concordantias nemmen*) en préparant et en séparant les maladies des choses visibles, et réduire leurs corps par l'art spagyrique (1) en l'ultime matière.

(1) *Spagyria*, de σπάω, tirer, extraire, séparer, et ἀγείρω, assembler. Ce terme est moderne; et quoique l'*Amaltheum Castello Brunonianum* le donne en grec, σπαγείρια, il est inconnu des Grecs, et ne figure pas dans le *Glossarium mediae et infimae Græcitatatis* de Du Cange. Paracelse paraît l'avoir employé le premier; on croit pourtant qu'il l'aurait emprunté à Basile Valentin. Tous les auteurs le font synonyme d'Alchi-

Alors il trouvera quelle est la substance qui engendre la maladie. Et s'il réduit véritablement toutes choses, alors il aura la connaissance de toutes les maladies. Si, au contraire, il ne connaît que celles de sa région, il ne peut être médecin d'aucun malade étranger. Car il n'est médecin que des maladies qu'il connaît, non de celles qu'il ne connaît pas. C'est pourquoi il ne doit pas souffrir d'être séduit, soit par les Arabes, ou les Barbares ou les Chaldéens, comme nous ne le souffrons pas nous-même. Qu'il ne croie en un autre qu'autant que celui-ci a été éprouvé lui-même dans le feu. Car ce n'est pas de la médecine, de croire en ce qui n'a pas été éprouvé par le feu. Car c'est par le feu que naît le médecin, comme nous l'avons dit. Apprends donc l'Alchimie qui, autrement, est appelée Spagyrie. Celle-ci enseigne à discerner le faux du vrai. Elle est aussi la lumière de la nature, grâce à laquelle on peut faire la preuve en toutes choses, et l'on peut marcher dans la lumière. Et c'est par cette lumière de la nature que nous devons savoir et discourir, et non par la fantaisie, de laquelle rien ne peut

mie ; et le secte des Spagyristes, qui prit naissance au XVI^e siècle, et dont les adeptes quoique censurés par la Faculté de Paris, furent pensionnés par tous les Rois de France, depuis Henri IV jusqu'à Louis XVI, opposait la médecine chimique minérale, ou iatro-chimie, à la médecine végétale des siècles précédents. On a vu, en effet dans les deux termes constitutifs de ce mot, les deux opérations principales de la chimie : Analyse et Synthèse. Néanmoins, dans la pensée de Paracelse, il avait un sens plus élevé et signifiait l'art de séparer des corps le ferment purissime, qui est le principe actif de tout médicament, et qui, seul, doit être employé, à l'exclusion du féces, inactif, indigeste, voire nuisible au milieu duquel il stagne. Ce que d'autres alchimistes ont exprimé par : Solve et Coagula.

naître de bon, sinon les quatre humeurs et leurs compositions, et leur augmentation, leur état stationnaire et leur décroissance, et autres sornettes de ce genre qui ne sont pas tirées d'un génie brillant ni d'un trésor rempli de richesses, mais d'une base artificielle et nullement prouvée.

CHAPITRE IV

Il est nécessaire, maintenant, de parler des complexions, puisque l'on dit : *Celui-ci est sanguin, ou colérique, ou phlegmatique, ou mélancolique*, quoique aucune de ces choses ne soit vraie. Ceci est prouvé par de nombreuses raisons. La meilleure et la plus générale est celle-ci, que la vie accorde libéralement ce qu'ils appellent *complexions*. Donc si la vie confère ceci, ce ne sont pas les trois substances ; donc ceci n'est d'aucun intérêt pour le médecin. Car la vie et ce qui touche à la vie n'est nullement soumis au médecin. Et bien que les complexions s'y fussent trouvées vraiment de cette manière, néanmoins la considération de celles-ci n'eût pas appartenu au médecin. Car ce qui passe (*transit, hingehört*) avec la vie ne se rapporte pas à la théorie médicale. Et que le médecin veuille se souvenir de ceci constamment. Car cette erreur ne touche en rien le corps sain, mais elle appartient complètement au corps malade. Car ils attribuent aux maladies tout ce qu'ils croient trouver dans le corps sain (*dann sie ziehendts auf die Krankheit, dass sie im gesunden zusein vermeinen*) (1). Une des causes est celle-ci, savoir :

(1) La pensée de l'auteur est celle-ci ; « Les médecins ignorants reconnaissent quatre complexions dans l'homme sain, et

que tout le corps ne comporte pas quatre complexions telles qu'elles sont dans l'homme, parce qu'elles sont des espèces. Dans aucune espèce ne se trouve la complexion, mais la nature de sa substance. Or, la nature n'est pas une complexion, car si je dis: *ceci est chaud*, je n'indique pas la complexion de cette chose; la nature de cette chose possède ceci de sa substance, comme les couleurs. Ceci n'engendre ni la maladie, ni la santé; il importe donc que chaque chose soit chaude ou froide, etc., dans sa nature. Ceci vraiment n'appartient en rien au corps vivant. Et ensuite ce qu'on a coutume de dire: que les *mœurs, le naturel, les manières et les coutumes proviennent de la complexion*, ceci est faux. Car ces choses proviennent de l'astre et non des complexions. Ce n'est pas la Bile qui excite la colère, mais Mars. Il s'ensuit de ceci que la bile peut se répandre ou s'épancher comme un ventricule (*Magen*) trop plein de boisson. Alors c'est Mars qui épanche la bile. Quelle est la nature de ces choses? L'examen en appartient à l'astronome, non au médecin, et celui-ci n'a pas à s'en souvenir. C'est pourquoi celui qui ne possède pas parfaitement les principes et les accessoires de son art, peut être facilement précipité dans l'erreur. De tout ceci, comprenez donc que vous jugez à tort que les complexions sont soumises au médecin, ou qu'elles sont les matières ou les causes des maladies. Car les choses de ce genre sont attribuées (1) à la

appliquent ces complexions aux maladies elles-mêmes. » Le texte allemand n'est pas très explicite, et celui des deux versions latines l'est encore moins.

(1) *Sind dem Leben eingebildet.* Ce dernier terme a été rendu par *asscribuntur*, dans la première version latine, par *insitae sunt*, dans la seconde.

vie et non au corps physique. Que la maladie soit chaude ou froide, humide ou sèche, ne dis pas que ceci appartient à la complexion. Car ce sont leurs conditions, et non complexions. Car la complexion consiste à la fois en deux choses, savoir en chaud et humide, ou chaud et sec; de même en froid et humide ou froid et sec; et elle incline (*vergit, accedit*) *geücht fid*) vers la nature élémentaire, dont nous n'avons pas à traiter ici. De même les conditions des maladies sont chaudes ou froides, mais non pas en même temps humides ou sèches; ou bien elles sont humides et sèches, et alors elles ne sont pas en même temps chaudes ou froides; mais elles sont constituées de telle sorte que la condition est, ou chaude seulement, ou froide seulement, ou sèche seulement, ou humide seulement. Et cette condition réside en une seule qualité et non en deux. Je dis, par exemple, que la manie est une chaleur; mais qu'elle n'a ni humidité ni sécheresse. De même, l'hydropisie est une humidité, à laquelle il n'est joint ni chaleur ni froid. Et ainsi des autres. C'est ainsi que sont constituées les maladies (*œgritudines*). Car il faut considérer de même, dans la médecine, que l'autre degré, c'est-à-dire la complexion double (ou géminée) n'est pas considérée (1), mais toutes choses comportent leur condition unique, c'est-à-dire chaleur, froid, sécheresse ou humidité. Car dans les maladies, celles-ci ne peuvent subsister ensemble; il faut qu'une seule s'y trouve. Parce que deux est une dualité; c'est pourquoi il est subordonné à la vie, non au médecin. Que ceci tienne lieu d'exemple: Une chose est belle,

(1) *Genommen*. Les versions latines disent; *acciendum* et *asciscatur*.

brillante, bien colorée; en quoi ceci concerne-t-il le médecin? En rien. Ainsi les complexions ne le concernent pas davantage. Car elles sont les vêtements de la nature et elles ornent celle-ci, et ne doivent nullement être examinées par le médecin. Si tu veux absolument savoir ce que constitue la chaleur seule, ou le froid seul, ou l'humidité seule, ou la siccité seule, alors représente-toi ce que constitue une chose qui est seule. Cette chose est sans vie, et elle a abandonné la vie. C'est pourquoi la maladie est déjà présente. Et, de plus, les corps sont embrasés par les astres; autrement ils ne seraient pas malades. Les astres provoquent les guerres intestines. Donc si le corps est embrasé, c'est qu'une chose seulement l'enfahit (*invadit, nimpt*) et non deux. Car il est dirigé (*conjicitur, wirfft*) vers la chaleur ou vers le froid ou vers l'humeur ou vers la siccité. Or, dans quelque chose qu'il soit dirigé, le médecin doit le peser et l'examiner attentivement. Mais ceci sera plus compréhensible par un exemple. Quelqu'un inflige à une autre personne une blessure ou une bosse (*Beulen*), ou bien lui coupe un pied, etc. Or, certes, ce coup (*ictus, Streich*) n'est, par lui-même, ni chaud, ni froid, ni humide, ni sec; mais c'est un coup. Comprends donc que le commencement est semblable pour toutes les maladies, et qu'elles se produisent ainsi. Or, si une maladie se produit à l'intérieur du corps, n'est-ce pas autre chose qu'une blessure (*interne*), dans laquelle ni la chaleur, ni le froid, ni l'humidité, ni la siccité ne doivent être considérés. C'est pourquoi l'art véritable et naturel (*genuina, die rechte Kunst*) consiste à *incarner* (*incarniren*). Que les choses incarnatives soient chaudes ou froides, humides ou sèches, cela t'importe peu. Si elles sont

incarnatives, tu en sais assez. Laisse le reste. Et bien qu'il advienne que les blessures brûlent, et s'enflamme, et deviennent fébriles, cependant ce ne sont point des maladies. Attaque (nimb) la maladie elle-même; celle-ci n'a besoin d'aucun rafraîchissement ni d'aucun étanchement. Et ceci est ajouté pour démontrer combien ton art est erroné et défectueux, puisque tu n'es point du tout versé dans les choses incarnatives comme c'était de ton devoir. Ce sont elles-mêmes qui se retrouvent pareillement dans l'hydropisie. Car ce sont elles, particulièrement, qui chassent le sel résolu; et ne considère pas ici ce qui est chaud ou froid; car ce n'est pas dans ceci qu'a été constituée la médecine. C'est pour une raison tout à fait analogue que la coloquinte purge, ainsi que le turbith (1), sans avoir égard à la complexion. Car ils tiennent cette vertu, non de la complexion, mais de la nature masculine. C'est pourquoi toutes les vertus des

(1) Il y a deux sortes de turbith, le turbith végétal et le turbith minéral; tous les deux sont purgatifs. Le premier est la racine de l'*Ipomoea Turpethum* ou *Convolvulus Turpethum*, de la famille des Convolvulacées, plante qui possède des propriétés à peu près analogues à celles du Jalap. Il est peu probable que cette plante ait été connue au temps de Paracelse; car elle fut importée des Indes; et à l'époque de la dernière édition du Lexicon de Castelli (1746), on employait encore cette racine sans savoir à quelle plante exactement elle appartenait. Quand au turbith minéral, c'est un sous-deuto-sulfate de mercure ou sulfate trimécurique, mauvaise préparation mercurielle insoluble, à peine usitée aujourd'hui. Il existait aussi un turbith nitreux, nitrate trimécurique. Michel Toxites, Gérard Dorn et Roch le Baillif, qui se sont copiés les uns les autres, disent que c'est le mercure sans aucun corrosif, précipité et doux. C'est probablement dans ce sens que l'entend Paracelse.

chooses sont *Arcanes*, de telle sorte qu'elles guérissent leurs maladies (1) de la manière même par laquelle elles ont été faites et créées. Elles ont été faites sans complexion ; donc elles guérissent sans complexion. Et souvenez-vous tous que ceci est très véritable : Ce qui survient avec une nature s'éloigne avec la même nature. Si le feu est éteint par l'eau, ce n'est pas par le froid (de l'eau), mais par l'humidité (de l'eau). De même lorsque le feu chauffe, ce n'est pas à cause de sa nature sèche, mais à cause de sa chaleur. C'est ainsi que ce qui gouverne la maladie demeure perpétuellement semblable, et ce n'est pas à cause des accidents que subit la matière (*sed non quod materia peccans sit*), comme la couleur, par exemple, qui n'ajoute ni ne retranche rien. Car la maladie subsiste comme un glaive, qui tranche sans égard à la complexion. Il advient que le soufre (du corps) s'embrase et déflagre comme dans le feu Persique (*in igne Persico*) (2). Quelle sera alors la médication de celui-ci ? Eteindre, comme on le fait pour le feu. C'est pourquoi, lorsque vous en entreprenez la cure par les choses froides, le camphre (*Camphor*) etc., etc., vous devez en attendre un résultat douteux. Car il était fondamental de considérer ici ce qui eût pu éteindre le feu invisible. Car éteindre est le but qu'on se propose ; refroidir, c'est empoisonner (*refrigerare venenum est, Rühlen ist sein gifft*), parce que c'est rappeler et provoquer d'autres maladies. Ainsi Dieu ne demande pas que nous accomplissions

(1) C'est-à-dire les maladies auxquelles elles correspondent.

(2) On trouvera au livre de Marcus Græcus, et dans divers passages des Manuscrits de Léonard de Vinci, plusieurs formules des feux usités par les anciens, auxquels Paracelse fait allusion.

ceci suivant notre manière habituelle d'agir, mais suivant la médecine parfaite, qui consiste dans le bon ordre, comme ce que nos yeux nous montrent pour l'eau et le feu. Ainsi donc il faut que nous ouvrions nos yeux vers l'art, afin que nous distinguions médicinalement et ignifiquement les choses que le rustre voit sous leur aspect extérieur. C'est sur ce fondement que nous nous efforçons de commencer le traitement médical. C'est pourquoi nous devons, avec raison, nous séparer des complexions et des quatre humeurs. Car celles-ci ne doivent point du tout être considérées, ce qu'ont fait ceux qui ont enveloppé la médecine de tant d'obscurités. Ce qui est vrai, c'est qu'il faut qu'une maladie soit chaude ou froide. Car quelle est celle qui existe sans couleurs? Aucune ne peut être sans celles-ci. Et cependant celles-ci ne sont pas autre chose que des signes, et point du tout des maladies. Celui qui prend les signes pour la matière même, celui-là se trompe. Qu'y a-t-il, là où le front brûle, où la tête est enflammée, avec tout le corps, où les urines sont rouges, où le pouls est rapide, où le foie est desséché, et en ce qui est semblable à ceci? Or, ces choses indiquent certainement les maladies, mais n'en sont pas la matière même. Car elles sont autre chose que la matière et imitent la maladie elle-même. Ainsi, dans la colique provenant de la constipation ne ressent-on pas des coliques violentes, de l'inflammation, de la paralysie, de la soif, des vomissements et autres semblables? Cependant ce ne sont nullement ces affections qui te tiennent et te font souffrir. Si tu viens à être délivré de la constipation, alors tous les autres accidents s'évanouissent immédiatement. Considère le calcul et quels symptômes il apporte avec lui. Veux-tu les faire disparaître? Fais

disparaître la pierre. Tu ne l'enlèveras ni par le chaud, ni par le froid, et sans égard à la complexion ou aux humeurs; tu ne l'enlèveras que par le couteau. Et que ces documents soient tenus par vous pour certains, non seulement pour ceci mais pour toutes les maladies. Que le couteau soit l'arcane de la pierre. Ainsi donc connais les arcanes et quels ils doivent être. Je dis que celui qui pense que les choses froides doivent combattre les chaudes, et les humides doivent combattre les sèches, celui-là ne comprend pas la nature de la maladie. Car, considérons la folie (*mania*). Est-il quelque chose qui la soulage, sinon la rupture de la veine? Car ceci la rappelle à la santé. Donc l'arcane de celle-ci n'est ni le camphre, ni le nénufar, ni la sauge, ni la marjolaine (1), ni les clystères, ni les rafraîchissements (*infrigidantia*), ni ceci ni cela, mais seulement la saignée (*phlebotomia*). Or, ce qui est vrai pour la folie est également vrai pour les autres maladies. Il n'y aura pas d'autre loi pour celles-ci. Et si quelqu'un, voulant parler d'un homme sain, dit qu'il est mélancolique, il emploie encore un terme faux. Car la lumière de la nature ne sait pas ce qu'est la mélancolie. Si tu disais: *Celui-ci est, par ses mœurs, Saturnien ou Lunatique*, tu parlerais convenablement. Car nos mœurs et les propriétés des natures sont vraiment formées par les astres, et la mélancolie n'est pas introduite dans le corps par les astres. Donc si elle ne provient pas des astres, elle ne sera pas admise en médecine, ni adoptée comme la colonne qui soutiendra le poids de la profession. Si son siège est dans la Rate, nous savons que la rate

(1) *Majorana*. Le nom, plus usité, de cette plante, est *Amaracus* ou *Origanum*. (*Genista tinctoria* Linnæus.)

appartient à Saturne, par qui elle est régie. Or, Saturne et la rate produisent ensemble la maladie de la rate; et cependant ils ne se sont pas souvenus du tout de la rate ni de Saturne, mais de la seule mélancolie. Mais la fièvre quarte elle-même a été formée et produite elle-même de Saturne, et procède selon son impression. Où donc est ici la mélancolie? Ainsi donc, votre humeur est fausse, et n'existe pas. De même ils disent des bagatelles touchant le phlegme du cerveau, ce qui est une erreur beaucoup plus grossière que la première et point du tout digne qu'il y soit touché ici. Il en est de même de la colère et du sang. Ne nous reste-t-il pas encore ici le Rein, le Poumon, l'Estomac et autres, et, par dessus tout, le Cœur? Si tous produisaient des humeurs, il était nécessaire qu'il y eût à chacun une humeur; au cœur par dessus tout, ensuite au poumon, au foie et aux reins, ce qu'ils ont, en effet. Car il n'est pas de membre, dans le corps, qui ne contienne ses humeurs; mais ils ne présentent pas ces quatre humeurs dont nous parlons ici; ils les montrent, au contraire, comme semblables aux membres eux-mêmes, chacun suivant sa nature, sans que l'un tienne la place de l'autre. La rate conserve sa place, les reins la leur, le poumon la sienne; la région où se tient la colère conserve également sa place; le phlegme se tient en son siège, la mélancolie en ses bornes, etc. Que bien loin de nous soit la pensée de séquestrer le corps en quatre colonnes d'humours, comme en quatre Eléments. Il est bien vrai qu'il y a quatre Eléments. Or, si vous cherchez ce qu'est un élément, je répondrai: *C'est la matrice de son fruit* (*ein Mutter seiner Frucht, matrix sui fructus*); comme la Terre est la matrice de son fruit, selon toute évidence. Or, son fruit n'a égard ni au froid,

ni à la sécheresse de la terre, et il n'est rien par lui-même. Ici il est nécessaire que tous les quatre éléments soient réunis. Nous en dirons autant de l'Eau, de l'Air, du Feu (1). A la manière dont vous dissertez de ceux-ci, il est manifeste que ces éléments n'ont jamais été connus de vous. Et si vous les aviez compris véritablement, alors certainement vous auriez partagé le microcosme plus intelligemment, tandis que vous l'expliquez d'une manière assez grossière.

CHAPITRE V

Maintenant, puisque l'ultime matière démontre que toutes les choses consistent en trois substances, qui sont elle-mêmes le vrai sujet du médecin, le corps intermédiaire (*corpus medium, Mittel Corpus*), en réalité, n'est semblable en rien à celui-ci, à cause d'une admirable construction (*fabrica*) et perversion (2). Cependant cette mutation ou perversion n'est autre chose que ce que fait le peintre, qui trace une image sur un mur ou l'exprime par une statue de bois. Nul n'y voit du bois, mais chacun perçoit, au contraire, une image élégante. Cependant une simple éponge mouillée enlève, par un léger frottement, tout ce que le peintre avait ajouté de sa propre industrie. Or, la vie est exactement semblable. Une fois sculptés par Dieu et agglutinés (*congesti, gesetz*) en trois substances, nous sommes ensuite illuminés par la vie, qui nous accorde

(1) La seconde version latine dit à tort; de la Terre.

(2) Parce qu'il est puissamment construit et *transmuē, gewaltig wirdt es geschmidet unnd werkert*.

de nous arrêter, de marcher, de nous mouvoir, etc. Mais toutes ces choses sont effacées toutes ensemble par la première éponge venue. Donc nous devons savoir, par dessus tout, que nous ne devons pas être séduits par la vie, avec tout ce qui s'y rapporte. Car ce peintre est très habile, qui a revêtu de couleurs ces trois substances, de telle sorte que, dans l'une elles paraissent peintes comme le Soleil; dans l'autre comme la Lune; dans une troisième, comme Vénus, etc., etc. Celui-ci est blanc; celui-là brun; un autre est coloré d'une autre manière. Et ceci est le suprême magistère du peintre qui a orné ses statues si artistiquement. Cependant, de toutes ces choses, tu ne peux rien saisir. Ce sont seulement des couleurs et des pigments, non pas délayés avec de l'huile ou de la colle, mais légers comme de l'ombre ou de l'air. Cependant il est réel que celles-ci doivent paraître telles que des couleurs dans l'homme lui-même. Mais elles sont effacées (*illinuntur, nemmēns*) par la mort. Car la mort a aussi ses pigments (couleurs). Si elle envahit (le corps) et s'y établit, alors la vie lui cède la place, et alors ces pigments apparaissent. Qu'indiquent ceux-ci? La mort et ses maladies. Ces deux couleurs (1) sont évidemment nécessaires à connaître; mais elles ne t'apportent aucune connaissance utile pour la maladie. Car elles sont seulement des signes. Et la nature des signes, en vérité, est fausse et incertaine, comme la parole qui s'échappe de la langue, soit sérieusement, soit joyeusement. Puisque ces couleurs sont inhérentes à ces choses, tu ne dois pas juger qu'elles puissent t'être soumises. Car ni le ciel, ni la terre ne sont avec toi. Ceci est au-dessus

(1) Celle de la vie et celle de la mort.

de toutes choses. Cependant il n'est pas autre chose à savoir et à penser sinon que toutes choses consistent en cette image, c'est-à-dire que toutes choses possèdent leur effigie (*sunt effigiatae*, sind gebildet). Or, l'anatomie est dans cette effigie même. L'homme est revêtu d'une forme (*fictus est*, ist gebildet). Or, l'anatomie est son effigie nécessaire à connaître, avant tout, au médecin. Car c'est ainsi que sont les anatomies des maladies, par exemple: l'Hydropisie est représentée (*effictus*, gebildet) de telle sorte qu'elle se rapporte parfaitement à son effigie. C'est pourquoi il ne suffit pas de connaître l'anatomie de l'homme, mais aussi celle de l'hydropisie, non autrement qu'elle se manifestera peinte ou représentée en sa forme. Il en est de même pour toutes les autres maladies. C'est l'anatomie de cette effigie que nous devons étudier. Car sans celle-ci, la nature ne nous reconnaîtra (*testabitur*, wird heißen) jamais pour médecins. Incluez-vous un exemple tiré des roses et des lys. Pourquoi Dieu les a-t-il exprimés par une telle forme et effigie, ainsi que les autres? C'est pourquoi il a créé de la terre, et le médecin et sa médecine, afin qu'il connaisse anatomiquement (en son anatomie), ce que produit la terre (1). S'il connaît leurs anatomies (des herbes), il devra connaître ensuite les anatomies des maladies; alors il trouvera la concordance, et lesquelles (des herbes et des maladies) sont semblables et se rapportent les unes aux autres. C'est par la concordance de ces deux anatomies que le médecin progresse (*crescit*, wächst) et sans elle il n'est rien. Bienheureuse serait l'heure à laquelle il serait permis de travailler, en celle-ci (cette concor-

(1) En marge ; Anatomie des Herbes.

dance), à celui qui ne serait empêché (*impeditus*, *umbfaſt* troublé) par aucune misère! Prêtez attention à ceci. Toute chose qui est salutaire pour la matrice a l'anatomie de la matrice; et quelles que soient les maladies qu'elle ressent, la même anatomie est contenue en celles-ci. C'est pourquoi, avec très juste raison, l'anatomie, tant des maladies que des autres choses naturelles, devrait être faite. De même que Dieu est connu par ses œuvres immenses, nous devons conclure que tant d'images diverses n'existent à l'intérieur de nous que pour cette cause unique, pour laquelle également existent les effigies admirables des maladies. Et celui qui connaît l'anatomie des maladies de la rose doit se réjouir profondément à son aspect, de ce que Dieu aura exhibé à ses yeux une telle médecine, et qu'il le regarde avec tant de bienveillance et l'aide aussi efficacement et aussi promptement. Nous devons en juger de même des lys, de la lavande, et de toutes les autres (plantes). Mais que sont les couleurs? Rien, sinon une pâture (*pabulum*, *weynd*) pour les yeux extérieurs. Les maladies peuvent vraiment s'accorder avec celles-ci si elles se réduisent (*abeant*, *gehnd*) dans leur ultime matière. Ceci peut être comparé avec le goût. Car qu'est celui-ci, sinon une partie de l'anatomie? qui ne désigne pas autre chose que la concordance de la similitude. A quoi fait suite maintenant la distribution de ce goût dans le corps de tous les membres, de telle sorte que le doux soit joint à sa partie douce, lamer à lamer, ainsi que les degrés de douceur, d'acidité, d'amertume, le comportent. Quel est celui qui voudrait chercher la médication du foie dans la Gentiane, l'Agaric ou la Coloquinte? Aucun des médecins. Qui donc cherche la médication de la bile dans

la Manne, le Miel, le Sucre ou le Polypode? Aucun des médecins. Le semblable appartient au semblable; cependant, dans l'*ordre* de l'anatomie, rien de froid n'est donné contre le chaud; rien de chaud contre le froid, mais seulement dans la *ligne* de l'anatomie. Ce serait une confusion dans l'ordre si nous cherchions notre santé dans les contraires; de même que le père, auquel l'enfant demande du pain, ne lui donne pas un serpent pour du pain. Nous aurions donc un père dans le ciel qui nous aurait créés, et il nous donnerait des serpents à notre demande, au lieu de ce qui nous est nécessaire! Ce serait certes une mauvaise médecine, que de donner de l'absinthe pour du sucre. C'est pourquoi, de même que l'on donne à l'enfant ce qu'il demande, et non du poison, de même l'on donne au fiel ce qu'il demande, au cœur ce qui lui convient, au foie ce qui lui est propre. Ceci doit être la colonne sur laquelle s'appuie le médecin, à savoir que, à toute anatomie, il administre ce qui lui convient par similitude. Car le pain que mange l'enfant a l'anatomie de celui-ci, et c'est ainsi son propre corps qu'il mange. Ainsi une médecine quelconque doit avoir l'anatomie de sa maladie. Il est bien difficile, à celui qui n'est pas très habile dans cette anatomie, de se rendre maître de la probité (*Frobheit*) et de s'y maintenir. En vérité, ceci est facile à celui dont la probité est minime, et qui n'est ému par aucune infamie ou scélératesse. Et ceux-ci sont les ennemis de la lumière de la nature. Considérez l'œil dans la tête; avec quel art admirable il est construit, et comment le corps moyen (*medium corpus*, *Mittel Corpus*) a imprimé si merveilleusement son anatomie dans cette image, et y a introduit son goût. C'est de l'image et du goût que procède la connaissance de la médecine de cet œil.

Maintenant prêtez attention à l'anatomie des maladies qui lui adviennent: la *cataracte*, la *taie (macula)*, la *taie blanche (albugo)*, l'éblouissement (*scotomia*), etc., etc. Pourquoi ceci? Si tu possèdes dès maintenant les simples guérissant les yeux (*ocularia simplicia*, dicit *Augen simplicia*), alors, fais attention qu'en eux tu retrouves l'apparence (*species*) du mal dans son anatomie. Exemple: Les maladies proviennent (*descendunt*) (1) de la transmutation. Transmuet maintenant ces anatomies oculaires, et dans cette transmutation examine l'anatomie du goût et de l'apparence ou image, et moins celle de l'image, plus celle du goût. Et si tu as acquis la concordance de ces choses conjointes, quel est l'aveugle, ayant demandé à Dieu, par une prière ardente, le pain, auquel serait substitué, au lieu de pain, le poison? Sois donc habile et savant en anatomie; alors il ne t'est pas servi des pierres pour du pain. De même tu dois savoir que tu dois être un père pour la maladie, et non le docteur ou médecin de celle-ci. Donne donc à celle-ci la nourriture (*pasce illum, speiss sie*) comme le père la donne à son fils. Et de même que le père est affectueux envers son fils, de telle sorte qu'il le sustente suivant ses besoins et lui donne ce qu'il lui faut parce qu'il est son fils, de même il est nécessaire que le médecin soit affectueux envers son malade. De même que tu comprends cet exemple, il convient que les autres exemples, dans l'acception des autres maladies, soient aussi semblables. Tout ce qui est transmué, transmuet-le de même, toi aussi; et prends garde en ceci que les anatomies conservées (*salvae anatomiae, gesundt dicit Anatomyen*) concordent réciproquement.

(1) *Nemmen sich, nascuntur*, dit le premier traducteur latin.

ment. Ensuite, si les maladies surviennent, aie soin de disposer (*componere*, vergleidhest) celles-ci dans l'une et l'autre transmutation. Et c'est ainsi que les recettes (*recepta*) doivent être établies et composées, et non à la manière des charlatans à longues ordonnances (*agyrtæ longis schediis*) (1) de sirops, thériaques et autres, dans lesquels n'apparaît aucune anatomie, mais la pure fantaisie seulement.

Donc, n'est-ce pas avec raison que je me sépare de ce processus des héréditaires *Recipe*, comme on les appelle? Oui, tout à fait avec raison. Car bien que beaucoup de vertus et de propriétés dans quelques-uns de leurs médicaments soient trouvées, qui peuvent même quelquefois faire recouvrer la santé (quoique souvent avec danger), cependant cet effet n'est produit par eux que parce que, fortuitement, ils ont coïncidé avec quelque Anatomie, ou bien qu'ils ont mélangé quelque principe fondamental pris à quelque médecin véritable et sincère, ce qui dissimule et voile leur théorie. Et alors ce principe essentiel est privé de sa dignité, tandis que les choses ajoutées et superflues s'en emparent et la conservent! Et voilà quel est le magistère de ces hommes! Combien vous errez bassement, vous qui avez donné à votre édifice un fondement de mousse, et que l'on est contraint chaque jour d'étayer, comme s'il pouvait servir de fondement terrestre et solide! Assurément les étais sont remplis de sophismes et de flatteries, de caresses et beaucoup d'autres semblables; et ceux-ci simulent, comme des bouffons, plusieurs manières

(1) Il y a dans le texte allemand : avec de longs Recipe thériaux, sirops et autres semblables.

et de nombreux gestes, mais sans cependant avoir aucunement la mesure de ceux-ci (1).

Soit cette question : *Le vin et l'huile conviennent-ils à une blessure ?* comme le Christ en parle à propos du blessé auprès de Jéricho (2). Sans doute, tu peux nier ceci. Cependant, il importe que ce soit vrai, que ce ne soit ni une figure, ni une similitude, ni un jeu, ni une plaisanterie. Et si cela est vrai, et que ce soit la médecine, alors vous avouerez vous-mêmes votre folie. Car par ceci vous ne pouvez rien guérir, ce que fait néanmoins le Samaritain. Et bien que la chose ne fût pas d'une évidence absolue, le Christ, cependant (puisque'il est la vérité), n'a pas voulu indiquer une médecine inepte, mais plutôt quelque arrière ou anatomie. Et gardons-nous bien de dire que le Christ n'a pas correctement nommé les simples de la nature. Puis donc que ceci est un arrière pour les blessures, alors vous pouvez voir tout ce qui vous manque et vous fait défaut. La question se résumera en ceci, qu'il faut qu'il y ait assez d'huile et de vin ; autrement nul fondement n'existera dans la médecine. Apportez donc la plus grande attention à la préparation, à la puissance (*virtus, Kraft*), au temps et à l'heure, à la propriété et à tout ce qui s'y rapporte. Car si chaque année, le grain ne peut fructifier à moins qu'il ne soit d'abord jeté dans le champ et se pourrisse, alors l'autre vérité est également nécessaire, savoir que la blessure est un champ, et l'huile et le vin une semence. Devines-tu alors quel en est le fruit ?

(1) *Haben mehrer arth und mehrerley geberdt an ihnen dann die Narren.* Le premier traducteur latin a lu ; *Namen*, et a traduit *arth* par nature ; ce qui lui a fait dire ; nombreuses sont les natures et plus variées encore les nativités que les noms, dont le nombre cependant est infini.

(1) Parabole du bon Samaritain.

CHAPITRE VI

Déjà ces choses mettent manifestement en lumière les arts qui divisent (*secant, zerlegen, décomposent*) et séparent le corps vivant qui n'est pas le microcosme, c'est-à-dire que, dans la vie, l'expérience doit être faite. Or, ceci est vrai; il faut expérimenter dans la vie ce qui est dans le corps moyen (*in medio corpore, in mittel Corpus*) et dissoudre une chose et la faire revenir (*deducere, führen, la conduire*) dans une autre. Sur ceci qui est de la vie, ne fonde rien; ce qui est le premier, sépare-le de l'autre; et cherche en ce dernier. Cette vie naît des arts, non pour le service de l'âme, c'est-à-dire n'est pas son hospice en cette vie. Dans cette vie sont dévoilés (*eruuntur, gefunden*) les arts et le fondement qui est proposé. Or, considérez l'infirmité de la première vie, qui, si elle s'avance dans les opérations de ses arcanes, alors la première vie est contrainte de mourir. Car il n'est rien en elle qui soit utile à l'homme. Dans sa première vie, la Rose est superbe et splendidement parée par son parfum (*gustus*) (*Geschmac*). Tant qu'elle conserve ceci, elle n'est daucun usage en médecine. Il faut qu'elle subisse la putréfaction et meure en elle, et naisse de nouveau. Et alors disserte de ses vertus médicales, et administre-la. Car si le ventricule ne laisse rien d'imputréfié, de ce dont l'homme doit être fait, de même rien ne restera imputréfié de ce dont doit être faite la médecine. C'est pourquoi n'aie cure de la première vie, parce qu'il n'y a rien à scruter en elle. Toute la complexion de celle-ci, et tout ce qui est d'elle, périra; et il n'en reste rien. Ce qui ne demeure

pas, ce qui ne se résout pas en une nouvelle nativité, cela n'est pas soumis au médecin. Que tout le travail de celui-ci soit donc de conduire à une nouvelle nativité. De là proviendront enfin le vrai Soufre, Mercure et Sel, dans lesquels tous les arcanes, fondements, œuvres et guérisons, sont contenus (*extent, ligen*). La vie seconde étant introduite, alors la matière première est prête visiblement, dont tu verras l'ultime, si la première vie se retire du milieu du corps. De cette vie moyenne doit commencer la vie nouvelle, qui n'est soumise à aucune mort, hormis à la fin seule dans laquelle toutes choses périront. Et puisque la mort est basée sur la fragilité, c'est pourquoi nulle vie nouvelle ne reste. Donc, il faut, dans l'homme, que ces choses soient considérées et qu'elles soient basées sur ceci. Car dans l'exposition et la séparation de tout corps moyen, les matières premières deviennent manifestes. Celui qui les a reconnues par la vie nouvelle (*ex nova vita, dem newen Leben*), celui-là sait quel est le sujet de cette vie. Il y a deux sujets (*subjecta*). L'un est le malade; celui-ci n'est pas rétabli (*reducitur, gefüht*) dans la vie nouvelle; mais la moyenne (*media*) lui reste. L'autre est la médecine. Celle-ci protège (*tuetur, erhält, conserve*) la vie moyenne par sa vie nouvelle. Pour cette raison, des arcanes ont été placés dans la vie nouvelle, non dans la première ni dans la moyenne. Mais il n'est pas mauvais de rechercher quelle est la double anatomie du microcosme. L'une est *locale*, l'autre *matérielle*. L'anatomie est locale, lorsque l'homme est disséqué *per se*, et que l'on considère quels sont les os, la chair, les veines, etc., et quelle place ils occupent. Mais ceci est la moindre des choses. L'autre anatomie est plus puissante, car celle-ci observe quelle vie

nouvelle est introduite par la transmutation dans l'homme, après la première vie moyenne, et quel est le sang en elle, et de quelle manière s'y trouvent le Soufre, le Mercure et le Sel; et qui, suivant l'état du Soufre, du Sel et du Mercure, conclut de l'état du cœur; et de même du cerveau, et de tous les autres membres du corps entier. Ceci est la vraie et authentique (*genuina, recht*) anatomie. Et ceci est la base du commencement; c'est ainsi qu'il faut que naisse le médecin. Cependant cette nativité est dure (*dura, hert*) à comprendre; et ce discours est dur à entendre pour ceux qui ne veulent pas répudier leurs fantaisies, qui ont confiance dans leur cerveau et non dans la voie même de la vérité. Ainsi il est absolument nécessaire que nous soyons élevés et que nous vivions dans les arts; autrement qui donc croira en nous et aura confiance comme en un homme? Telle est la découverte (*inventio, findung*) de la matière première. Celle-ci est la matière qui nous indique la maladie. Elle doit être connue de nous à fond. Ceci fait alors que nous pouvons connaître l'anatomie transmuée, de la manière la plus facile.

Mais, en outre, une autre anatomie est encore suivie. C'est celle des maladies, comme nous l'avons dit souvent. Il est donc superflu de l'exposer ici. Donc trois anatomies doivent être reconnues dans l'homme. La première est locale. Celle-ci indique l'effigie de l'homme, sa proportion et sa nature, et tout ce qui se rapporte à celles-ci. L'autre montre le soufre vif, le mercure volatil, et le sel acré, dans chaque membre. La troisième enseigne comment la mort introduit une nouvelle anatomie (celle-ci est l'anatomie de la mort), et par quelle nature et effigie elle est introduite. Car ceci est l'indice, donné par la

lumière de la nature, que la mort entre, avec des formes aussi variées, que variées sont les espèces qui procèdent des Eléments. Autant de corruptions, autant de morts. Et de même que toute corruption engendre une autre chose, de même cette génération est, en cet endroit, une anatomie. Car celle-ci se reproduit fréquemment (*varie, mannigfaltig*) jusqu'à ce que, par une certaine succession, nous mourrions tous, et que nous soyons consumés par elle. Cependant, antérieurement à toutes ces choses, la science est semblable (1) dans l'anatomie de la médecine; et encore, avant celle-ci, le firmament se comporte de même, ainsi que la terre, l'eau et l'air. Et si l'anatomie est portée, dans la vie nouvelle, à tel point que le firmament et les astres apparaissent en elle, alors elle est parfaite. Car il faut que Saturne reproduise Saturne et que Mars reproduise Mars. Et tant que ceci n'aura pas lieu, l'art médical ne sera pas encore trouvé. Car, de même que l'arbre émerge de la semence, et que l'herbe s'élançe de sa semence, de même il est nécessaire que, dans la nouvelle vie, soit mis au jour ce que l'on considérait habituellement comme caché, et qui, cependant, est présent. Car il doit être réduit jusqu'à ce qu'il soit rendu visible à nos yeux. Car de ce que la lumière de la nature doit être une lumière, il s'ensuit qu'il est nécessaire qu'elle soit visible, et non obscure ni ténèbreuse. Elle doit être telle que, par elle, nous puissions nous servir de nos yeux pour voir ces choses pour lesquelles ils ont été destinés. Car c'est ce qu'ils ne sont ni ne font (*brauchen*) pas; et cependant ils doivent con-

(1) C'est-à-dire obéit à la même loi. Le texte allemand dit; il y a une semblable (*gleichmessige*) science dans, etc.

templer et voir autrement que les yeux des paysans. Pour ceci il est donc nécessaire que la lumière de la nature les illumine. Donc, par la vertu de l'anatomie qui a été basée (*fundata, gegründt*) sur la lumière de la nature, il est juste et équitable que les maladies soient aussi dénommées suivant la lumière, plutôt que selon les ténèbres; c'est-à-dire, par exemple, que l'anatomie du cèdre donnera les maladies cédriques. Car ainsi, chaque maladie sera nommée intelligemment et rigoureusement suivant l'art. C'est par erreur et contre toute raison que la fièvre est appelée fièvre. Car ce nom de fièvre vient de *fervor*, chaleur (von der hitz dess Fiebers). Or, la chaleur est seulement le signe de cette maladie, et non la matière ni la cause. Or, le nom doit procéder de la matière, de la propriété et de la nature de cette substance même. C'est ainsi que l'ortie (*urtica, Nesseln*) est vraiment l'ortie parce qu'elle brûle (*urit*); mais plus véritablement encore le sel d'urine. Car ils ont une seule et même anatomie. C'est pourquoi le nom de la fièvre est tel, qu'il sent la sottise de celui qui l'a trouvé. Car c'est la maladie du nitre de soufre embrasé (*morbus nitri sulfuris incensi*). D'où il agite le corps; d'où il lui fait éprouver des frissons; d'où il provoque des intermittences (1). Tu trouveras ceci ainsi que les autres noms, dans les chapitres spéciaux. De même le nom de l'Apoplexie donne la mesure de la sapience de celui qui l'a nommée; puisqu'elle ne devait pas être appelée Apoplexie, suivant la droite raison médicale, mais bien Mercure cachymial sublimé. Car telle est sa matière, puisque c'est la ma-

(1) Texte allemand et première version latine; *Intervallum*, deuxième version; *Intervalla*.

tière peccante qui en est la cause. Or, les signes sont donnés afin seulement que le corps et la substance soient dénotés par eux. Celui qui apporte pèle-mêle les signes et les causes, celui-là erre dans toute la pratique. Nombreux vraiment sont les corps et les espèces, qui réchauffent ou refroidissent. C'est pourquoi le nom de fièvre est faux, mais non pas celui de nitre. D'après celui-ci, la fièvre procède du principe des humeurs, duquel elle ne devait cependant pas procéder. Cependant les noms devraient être imposés avec plus de justesse d'après la méthode de guérison ; comme le mal caduc : *viridellus morbus*. Car cette espèce de mal caduc est guérie par *Viridellus* (1).

(1) *Viridellus*. C'est la seule fois que ce mot figure dans les œuvres de Paracelse. Ni Gérard Dorn, ni Toxites, n'en donnent l'explication. Roch le Baillif (*Demosterion*, Rennes, 1578) dit seulement : *In veridello analepsie cura invenitur*, qu'il traduit : Au viridelle se trouve la cure de Analépsie (Aph. XXVI). Mais ceci ne nous donne aucun éclaircissement sur la nature de cette substance. Castelli (*Lexicon Medicum*) dit que ce mot a deux significations, et qu'il s'applique à l'Epilepsie, suivant Paracelse, et au Vitriol, suivant Hartmann. Or, voici le passage d'Hartmann (*Praxis chymatica*, Lipsiae Grossi, 1633, in-4°, p. 194) ; *Sunt specifica* (pour la lèpre), *inter quæ excellit Viridellus vulgaris* (Ⓐ) *cujus quidem præparatio est nulla*. Or, ce terme *vitriol vulgaire* signifie l'huile de vitriol ou acide vitriolique, actuellement le SO_4H_2 , ce qui ne justifie nullement l'expression *viridellus*. Il existait, en outre, trois sortes de vitriol ; le vitriol blanc (sulfate de zinc), le vitriol bleu (sulfate de cuivre) et le vitriol vert (sulfate de fer). Ce dernier pourrait bien être *Viridellus* ; ce mot, d'ailleurs, suivant une observation que le Dr Gallardin nous a communiquée, aurait pu donner naissance au mot *verdet*, qui désigne l'acétate de cuivre. Ajoutons, enfin, pour être complet, que deux paracelsistes, David de Planis-Campy et Du Chesne, ont préconisé l'emploi du gui, dans l'épilepsie, lequel a la propriété de rester toujours vert.

S'ils ne font pas ceci avec le discernement (*discrimen*) (1) prescrit, alors l'erreur est introduite. Car l'anatomie observe ces intervalles. Ne sois pas étonné de ce que tes yeux rustiques (*dein Bawren au-gen*) ne te montrent pas ces choses. Car le corps moyen (*medium corpus*) obténèbre ces yeux. Mais pour cette raison, c'est là que se trouve la science sur laquelle doit s'appuyer le médecin. Elle révèle plus à celui-ci qu'au rustique. Car si elle ne veut pas que beaucoup de choses soient connues ni vues du rustique, il est évident que celui-ci n'est pas créé pour la médecine ni appelé à elle. Le rustique n'a pas été élu pour celle-ci; mais le médecin est vraiment élu. C'est à cause de la science dans laquelle le médecin doit être puissant. Car celui-là est médecin, qui révèle publiquement les miracles de Dieu. S'il est présent, alors dans ce but, il lui est permis d'user de ceux-ci droitement, non perversement; en toute vérité, et non faussement. Car quelle est la chose cachée dans la mer (*im Meer*) qu'il ne doive pas révéler? Aucune. Quelle est la chose qui se trouve dans la mer et qui ne doit pas être découverte par lui? Aucune. Il doit produire (ceci) en lumière non seulement de (*ex*) la mer, mais encore de la terre, de l'eau, du firmament, c'est-à-dire du feu (2), afin que tous voient les merveilles de Dieu, pourquoi elles sont, et ce qu'elles pré-sagent. Or, parce que toutes choses ne sont pas expliquées, ceci est un signe que cette intellection, qui était requise, fait défaut. Quelle est, en vérité, la cause de ce qu'une profession d'autant grande sottise et

(1) La première traduction latine dit; *distinctio*.

(2) C'est-à-dire ce qui s'y trouve *caché*. Le texte allemand dit *im Meer*, etc., dans la mer, etc.

en même temps d'art aussi minime, a été faite, laquelle, cependant, désire avoir une si grande place? C'est celle-ci (que n'est-elle pas la seule!) savoir la cécité même, ou la taie sur les yeux (*glaucoma*, cata-racte, *blindtheit und augenfehl*), qui envahit aussi les autres professions. Car de même que nous ne connaissons pas la baleine (*cetus*), ce monstre marin, de même il n'est pas d'autre profession qui connaisse ce qu'est la bête de l'Apocalypse ou ce qu'est Babylone. Les cécités sont donc semblables (*gleich*) qu'il importait cependant de corriger. Et de même que la cécité du médecin, dans les cas de ce genre, est la mort du malade, de même l'autre cécité est la mort de l'âme. Le Christ a dit merveilleusement des choses inouïes (1). Or, la médecine est admirable. Il faut donc s'appliquer à l'une comme à l'autre et les scruter profondément. Car ces deux professions ne souffrent jamais de séparation. Et de même que le corps est le domicile de l'âme, de même l'une adhère à l'autre, et l'une éclaire l'autre.

CHAPITRE VII

Comme jusqu'ici il a été conseillé que l'anatomie, ainsi que la vie nouvelle, soit considérée et recherchée, avec la science, dans toutes les substances, vous devez savoir que ceci n'a pas été fait en vain. Car ceci est la base et le fondement de la médecine. Donc il faut ensuite que toutes nos maladies (*affectus*) (2) internes ainsi que les externes,

(1) En marge; La Médecine et la Théologie sont inséparables.

(2) *Geprästen* (?) Le premier traducteur avait dit; *defectus*.

soient détournées (*avertantur*). Ainsi, tout ce que nous sommes, ceci est également externe (1). Et bien que ceci ne soit pas vraiment figuré (*effigiatum, gebildet*) ainsi, cependant, la semence (*seminarium, Saam*) est présente, c'est-à-dire le corps, et il est représenté (*effingitur*) en nous (*intra nos, in uns*) tel qu'il est, de même que la semence est un arbre, mais qui est achevé dans la terre. De même le ventricule est le sculpteur de celui-ci (le corps), et qui le façonne visiblement, quoiqu'il soit lui-même invisible. Selon quoi toutes les maladies possèdent alors leurs images; et chaque image a, en outre, sa médecine constituée par Dieu, et dont l'anatomie existe, semblable à celle de la maladie. Sur tout ceci, méditez donc cet exemple, tiré de la nourriture.

Tout ce qui, pour nous, est un aliment, est lui-même ce que nous sommes. Et de même que nous nous mangeons nous-mêmes, telle est également la médecine, en considération de la différence spécifique de sa maladie. Et ce qui se sépare, par la santé, ceci même replace ce membre dans son membre. Que ceci ne te paraisse pas si extraordinaire. La raison en est celle-ci: L'arbre qui croît dans le champ n'aurait pas été arbre s'il n'eût eu l'aliment qui lui convenait. Qu'est-ce que l'aliment? Ce n'est pas le remplissage ni l'engraissement, mais la restitution de la forme. Qu'est-ce que la faim? L'indication de l'approche de la mort dans la destruction des membres. Car la forme a été sculptée par Dieu lui-même, dans l'utérus maternel. Cette sculpture permane en forme d'image. Or, elle pérît et meurt sans apposition de forme ex-

(1) C'est-à-dire toute chose invisible possède une signature extérieure.

terne. Qui ne mange pas ne croît pas ; qui ne mange pas ne vit pas. Or, si celui qui s'accroît, s'accroît par la nourriture et qu'en celle-ci réside l'artisan de la forme, qui façonne sa forme ; et s'il a une forme sans laquelle il ne peut rien, il s'ensuit de là que l'aliment contient en soi la forme de l'image sculptée, dans laquelle celui-ci se résout, et qu'il augmente et amplifie. La pluie possède l'arbre en soi, de même que le suc (*liquor*) de la terre. La pluie est sa boisson ; la liqueur de la terre sa nourriture, par lesquels il croît. Or, qu'est-ce qui croît ici ? Rien, sinon qu'il est ajouté autant en accroissement à l'arbre, qu'il est formé d'écorce et de bois, de la pluie et de la liqueur terrestre. Le formateur et le modeleur (*plastes, Der Formierer*) est lui-même dans la semence ; le bois, l'écorce, etc., sont dans la liqueur et la pluie. Cet artisan, existant dans le bois, peut, de ces deux choses, former du bois. Il en est de même pour les herbes. La semence n'est rien ; elle possède seulement en elle le principe dans lequel se trouvent la forme, l'artisan, la nature et la propriété. Si elle doit croître, alors la pluie, la liqueur et autres choses produisent l'herbe. C'est pourquoi, en elle se trouvent les tiges, les feuilles et les fleurs.

Ainsi toute forme est extérieurement dans l'aliment de toutes les choses qui s'accroissent. Et si nous sommes abandonnés de celle-ci, nous ne croissons jamais, mais nous mourons dans une forme flétrie (*deserta, verlaffner, abandonnée*). Si nous nous acheminons vers un plein accroissement, il est nécessaire que cette forme soit conservée afin qu'elle ne fasse pas défaut. Car il existe en nous une certaine essence, semblable au feu. C'est de cette essence que se repaissent notre forme et notre image. Donc si

nous n'augmentions pas l'image de notre corps et si nous n'y ajoutions pas, celui-ci s'éteindrait dans une image flétrie (*deserta*). C'est donc pourquoi il est nécessaire que nous nous mangions nous-mêmes afin que nous ne mourions pas, par défaut de forme. Ainsi nous mangeons nos doigts, notre corps, notre sang, notre chair, nos pieds, notre cerveau, notre cœur, etc., etc., c'est-à-dire que chaque bol ou parcelle (d'aliments) (*bisse*) que nous ingérons, contient en soi tous nos membres, et tout ce que chaque homme contient, enfermé en soi. Là dessus, quelques-uns mettront en doute qu'il soit indiqué que ce soient les membres ou le corps qui aient besoin d'aliment. Mais en ceci il reste néanmoins à expliquer pourquoi les aliments sont nécessaires et à quoi ils sont destinés? Ils n'ont pas compris ce qu'est l'aliment dans l'homme, et ce qu'il y fait et ce par quoi il y agit. C'est ainsi qu'un artisan ne prend, pour faire une image (sculptée), que ce qui conduit au résultat à obtenir, c'est-à-dire seulement le bois nécessaire. Il rejette le reste à la manière d'excréments, l'effigie seule restant subsistante.

Mais ceci doit être également expliqué. Dans toutes choses, la nutrition a été instituée à cause de la forme seule. Lorsque l'été approche, l'époque de la faim est venue pour les arbres. Alors les feuilles, les fleurs, fruits, etc., se développent. Qui ne voit par ceux-ci, si leurs formes ne prennent rien d'étranger? Ils n'ont rien de ceux-ci en eux. Car s'ils l'avaient, ils fleuriraient aussi bien coupés et déracinés que plantés en terre. C'est pourquoi ils sont plantés en terre, afin que leur forme les pénètre et se façonne, ce qui est le don et le magistère des arbres. Or, l'homme n'a pas besoin de ceci, car il ne produit pas ses fruits

de la même manière que les arbres. Il est, sous le rapport du fruit, une créature différente. Sachez ici que toutes choses vivent pour la conservation de leur forme, et que c'est à cause de la destruction de celle-ci qu'elles ressentent la faim et la soif, de telle sorte que, par celles-ci, l'image se trouve restaurée et renouvelée. Ce n'est pas autrement que vous voyez l'embonpoint et la graisse s'accroître par l'aliment. Si celui-ci n'est pas donné, alors la partie de l'image est anéantie. De même pour la partie de l'autre. Bien qu'il ait été établi que, par le défaut de nutrition parvenant aux parties principales, la mort subite s'y introduise. Car la vie ne reste pas, lorsque l'image intérieure de tout le corps fait défaut. Ainsi les hommes croissent par les hommes; c'est-à-dire l'aliment est l'homme et il restaure (*reddit, gibt wider*) l'homme, c'est-à-dire son image. Ainsi nous mangeons notre substance (littéralement, *le nous-même, Also essen wir uns selbst*). Et si nous ne mangions pas ce *nous-même*, de cette manière, alors notre corps s'évanouirait ainsi que la vie moyenne (*vita media, Mittel leben*) et tout ce qui est en nous. De cette manière, il y a donc deux hommes: le visible et l'invisible. Le visible est double, savoir selon le corps et l'âme. L'invisible est simple, c'est-à-dire selon le corps. Voici un exemple de ceci : Lorsque, devant nous, se trouve un morceau de bois, un statuaire peut, de celui-ci, sculpter une image en retranchant ce qui doit être retranché. Ainsi, dans le bois, se trouve donc cachée une statue, qui, de prime abord, n'apparaît pas telle (1). Ainsi l'aliment a l'homme en soi, puisque,

(1) Le second traducteur latin substitue à *in dem Holz, in homine*.

dans le corps, il se répand dans les membres. Il ne subsiste pas comme dans une seule partie; mais il est élaboré avec grande industrie (*artificiosissime*) (*fünfreichsten*). Car le suprême ciseleur (*cælator*) a formé l'homme, c'est-à-dire a disposé les membres, jusqu'aux dernières extrémités de l'homme. Donc, si nous savons que nous nous mangeons et nous nous buvons nous-mêmes et que tout arbre également, et toute créature vivante se mange également, il faut ensuite connaître ce que l'on peut déduire de ceci, par rapport à la médecine, ce que nous dirons ensuite. Et bien que nous ne mangions jamais d'os, de veines, de ligaments et rarement de cerveau, de cœur, de pancréas et d'intestins (*omentum, tunique intestinale*) (1), sachez cependant que l'os n'engendre pas l'os, ni le cerveau n'engendre le cerveau; mais le bol alimentaire, quel qu'il soit, est tout ceci en même temps. Si la forme se trouve ici invisiblement, l'os s'y trouvera certainement. Le pain est du sang. Qui voit ceci? Il est de la graisse (*Schmär*). Qui le distingue? Qui s'en aperçoit au toucher? Il est du lard (*lardum, Specf*). Personne, cependant, ne le sent ni ne le voit. Et cependant tout ceci est engendré de lui; donc un artisan industrieux opère dans le ventricule. Celui qui peut, au moyen du Soufre, fabriquer du fer, lequel est du soufre, celui-là quotidiennement est présent, et fabrique quotidiennement à l'homme, ce par quoi il l'a formé. De même si, du Sel, il peut engendrer le diamant, du Mercure l'or, il pourra ceci également dans l'homme. Car il prend beaucoup plus soin de l'homme que des autres cho-

(1) L'expression *Schmär* a été rendue avec plus l'exactitude par *pinguedo*, dans la première traduction.

ses. C'est pourquoi il lui prépare (*cudit, schmidt*) tout ce qui lui est nécessaire. Sois seulement l'opérateur; soumets-lui la matière sans rien lui séparer ni former l'œuvre même, comme il le veut. Lui seul connaît exactement le mode, le nombre, le poids, la proportion, la durée et toutes autres choses.

Mais remarquez que toute créature, quelle qu'elle soit, est double. L'une est du sperme, l'autre de l'aliment. Le sperme est une semence. Aussitôt jeté, celui-ci désire et recherche son aliment. Il est une créature ainsi que l'aliment de celle-ci. Il a la liberté de la forme de l'homme, de telle sorte que ce qu'il mange devienne l'homme et les membres humains. C'est pourquoi l'homme a été constitué en destruction de forme par la mort, ce qui a lieu à cause de la semence. Il est contraint de supporter cette mort dans ce qui lui donne et lui fournit l'aliment (1). Ainsi il n'est pas suffisant que l'homme soit né des entrailles maternelles; mais il faut qu'il naisse encore également de l'aliment lui-même. Tout ce qui concerne la nature de la vie humaine (laquelle appartient à l'âme), tout ceci a été séparé de l'aliment. Car cette propriété de la vie vient avec (*accedit, kommt mit*) l'âme et non avec le corps. Et ce qui vient avec le corps, c'est-à-dire les mœurs et les qualités intellectuelles (*ingenia, Sitten*), vient de l'homme suivant la sapience de celui-ci. Ici, en vérité, tout ce qui vient de l'aliment est le corps; selon ceci, il faut considérer que ce n'est ni la vertu, ni la colère, ni la probité, ni la malice (*nequitia, Echalttheit*). Ce

(1) C'est-à-dire le corps de l'homme est composé de la semence initiale, et de ce qu'il a acquis par les aliments; c'est cette partie seule qui meurt; la semence se transmettant immortellement d'individu en individu.

qu'est le corps, ceci a été découvert parfaitement au médecin. Celui qui forme le corps dans l'utérus maternel, celui-là même le forme aussi dans le ventricule. Car de même que cet architecte s'applique sans cesse à son œuvre, de telle sorte qu'il ne fait pas autre chose ensuite que raccommoder et corriger ce qui est fait, c'est-à-dire conserver cette forme qui, tel jour ou tel autre, est diminuée, déformée ou brisée et est détériorée, soit d'une façon, soit d'une autre; de même toutes ces choses se remarquent, de nombreuses manières, dans les corps, soit sains soit malades. Car la santé demande autant à être conservée dans son intégrité et perfection, que la maladie demande à être guérie.

Il est évident, par tout ceci, que, pour cette raison, nous avons deux corps, qui ne sont vraiment qu'un corps; mais ils sont créés suivant un mode double: suivant la semence et suivant l'aliment; et ce corps alimentaire est semblable au corps spermatique. D'où il nous est utile de connaître que, aussitôt que nous sommes sortis (*elidimur, kommen*) de l'utérus maternel (1) et même en lui, nous vivons par la seule grâce et miséricorde de Dieu, et nous entretenons (*producamus, weiter haben*) notre corps (non de l'utérus maternel) au moyen de l'aliment. Car nous recevons, suivant la justice, un corps de notre père et de notre mère. Celui-ci, afin qu'il ne périsse et ne meure, nous le soutenons suivant la grâce, par la

(1) Littéralement corps maternel (*Mutter Leib*). *Et même en lui*, n'a pas été rendu par le traducteur latin, qui a dû y voir un contre-sens. Cependant, le fœtus en gestation se nourrit même de l'aliment par l'intermédiaire de la mère. Il n'y a que le sperme seul qui ne se nourrisse pas.

précation vers Dieu,lorsque nous prions:*Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien*,ce qui est la même chose que si nous disions:*Donnez-nous aujourd'hui notre corps quotidien*.Car le corps pris du sein maternel se nourrit jusqu'à l'heure de la mort.Et c'est pourquoi nous prions pour l'aliment quotidien. Car c'est quotidiennement qu'il nous donne le corps. Ainsi il est en nous deux corps : celui de la Justice et celui de la Miséricorde. De même il y a deux méde-cines : celle de la Justice et celle de la Miséricorde, c'est-à-dire que nous avons été appelés à deux corps : à celui qui nous a été donné de notre père et de notre mère, et à celui qui nous est conféré par l'aliment. C'est pour cette raison qu'il nous a été enseigné, par le Christ, de solliciter notre pain quotidien, comme s'il eût dit: *Votre corps reçu de votre mère n'est rien. Celui-ci est mort aujourd'hui, hier ou il y a longtemps. Donc le pain sera ensuite votre corps futur. Ayez donc soin ensuite de ne jamais vivre de la justice provenant du père et de la mère, mais du corps de la miséricorde. Et, pour cette raison, répandez-vous en prières vers votre Père céleste, afin qu'il vous donne le pain quotidien, c'est-à-dire votre corps. Et alors il vous donnera le corps, c'est-à-dire le corps de miséricorde.* C'est en celui-ci que nous vivons dans la suite; et nous ne conservons rien du corps de Justice, sinon le principe (*initium, anfang*) de notre nativité. Et c'est pourquoi nous nous mangeons nous-mêmes par la grâce et la miséricorde. Car l'homme doit penser ceci, de telle sorte, en lui-même, que, bien qu'il soit sorti de l'utérus de la mère, il n'est pas cependant le fils de sa mère et de son père, mais le fils de celui qui lui accorde l'aliment. C'est pourquoi celui-ci est notre Père

céleste, non seulement selon cette justice qu'il a placée dans Adam et sa postérité; mais il est quotidiennement encore notre Père, en ceci, lorsque nous perdons le corps donné par notre père corporel et mortel. Car nous ne retenons rien de notre père mortel, selon la semence, mais nous conservons tout le reste qui nous vient de notre Père céleste. C'est de lui que nous sommes, c'est lui que nous prions pour notre corps et non pour le corps de justice. Or, si ce corps de la grâce n'existe pas, l'autre, celui de la justice, succomberait à tout moment. Ainsi, voyez donc quel est ce corps. Nous nous mangeons nous-mêmes, non pas cependant selon la justice, mais selon la grâce et la prière.

CHAPITRE VIII

Ainsi nous devons donc considérer attentivement quels et ce que nous sommes, et ensuite si ce n'est pas du corps donné par la mère, mais du corps du pain, par la grâce et non par la justice, que nous vivons. Car c'est à ceci que fait allusion Saint Jean-Baptiste, lorsqu'il atteste aux Juifs que Dieu a pu, *des pierres elles-mêmes, susciter des fils à Abraham* (1). Qu'est-ce à dire, sinon faire du pain avec des pierres, ou avec de la terre? Lequel pain fera croître les corps des fils d'Abraham, lesquels, ensuite, devront reconnaître qu'ils vivent selon le corps de la grâce. Et ainsi nous avons notre corps de l'aliment du pain. Ce que j'énonce ainsi, afin de confir-

(1) S. Matth., III, 9.

mer ensuite ma proposition, savoir que tout homme possède extérieurement (*foris, außwendig*) son anatomie, laquelle doit être nécessairement connue du médecin; et celui-ci doit se former sa science, de telle sorte qu'il puisse, par elle, pénétrer jusqu'à la connaissance des trois substances, et quelles elles sont. Car ainsi on déduit ensuite de ce corps, le Régime et la Diète, ce qui est une nouvelle occasion de décrire les maladies de l'excès de nourriture ou safiété, de l'immodération, ou de la mauvaise qualité des aliments, qui ne conviennent pas à notre corps. Et bien qu'il soit constant que notre ventricule transmuet, en lui-même, en notre substance, tout ce qui est ingéré en nous; néanmoins la demande (1) ne concerne que le pain et rien de plus, bien que toutes choses nous conviennent et nous soient soumises. En effet, plus une chose est voisine du pain, plus elle est salubre au corps; c'est un principe établi en toutes choses. Ainsi nous nous renouvelons et nous rajeunissons. Et c'est selon que nous rejetons la semence de l'aliment, que nous moissonnons. Et du corps de la justice, nous avons vraiment, et nous retenons une maladie. Bien que la justice n'engendre pas de maladies, non plus que le pain, pour lequel nous prions. C'est ainsi que Saint-Jean-Baptiste et quelques autres ont vécu, pour cette raison, sans maladies. De même que l'on commet des excès au sujet du pain, on en use de la sorte au sujet du don de la justice, à tel point que de l'une et de l'autre part, un excès de manière et d'ordre est commis, duquel naissent ensuite les maladies et autres choses semblables, desquelles nous ne serions jamais affligés si nous vivions selon la loi et

(1) De l'Oraison Dominicale.

la demande. Ainsi nous concevons des maladies dès l'utérus maternel. Et comme il faut que nous naissions une seconde fois, c'est pourquoi nous concevons aussi une seconde fois ces maladies, c'est-à-dire par le pain quotidien. C'est pourquoi, si nous devons fondamentalement parler et écrire sur le Régime, nous ne pouvons déterminer aucun régime ou diète qui ne doive rester dans la loi de la justice et de la nourriture, au sujet de laquelle nous prions; dans laquelle toutes les santés sont perpétuellement conservées et préservées des maladies. Si nous ne gardons pas vraiment ce régime, alors nous ne retiendrons pas notre corps en état de santé. Or, parce que Dieu est bienfaisant, il ne venge pas les délits de ce genre et le mépris du régime donné par lui; c'est pourquoi il a créé le médecin qui est semblable à lui, puisque le Christ a dit à ses disciples : *Remettez les péchés aufant de fois que le pécheur les déplore* (*ingemiscit, seuffjet*). Ainsi le médecin a été aussi préparé pour guérir, aussi nombreuses que puissent survenir les maladies. C'est à cause de la puissance de cette mission que les médecins guérissent toute espèce de maladie, et même les lépreux. Ainsi se comporte la médecine, et de même, avec elle, le médecin, de telle sorte qu'ils guérissent et conservent par la puissance du corps de celui qui conserve l'âme dans le corps.

C'est pourquoi c'est chose ardue et excellente que d'exercer l'office de la médecine; et ce n'est pas une question aussi légère que d'aucuns veulent se le persuader. Car, de même que le Christ a commandé ainsi à ses disciples: *Allez, purifiez les lépreux, rendez les boiteux agiles, rendez la vue aux aveugles, etc., etc.*, de même tout ceci ne concerne pas moins les médecins que les Apôtres. Donc celui qui est

inhabile à guérir la lèpre ne comprend pas la puissance de la médecine. Celui qui ne restitue pas les boiteux sur leurs pieds, celui-là est appelé à tort médecin, et ainsi de suite pour les autres maladies. Demeurez donc persuadés que le médecin a été institué par Dieu, non seulement à cause du catharre, du mal de tête, des abcès et des maux de dents, mais plutôt pour la Lèpre, l'Apoplexie, l'Epilepsie et autres maladies, sans en excepter aucune. Si nous ne pouvons guérir celles-ci, alors l'art et la sagesse nous font défaut, qui, cependant, sont exigés comme nécessaires ici. Sans la bénédiction de Dieu, rien ne réussit. Car vraiment tout ce qui est sur terre est médecine. Mais ce qui doit pénétrer ou toucher les nerfs (suivant ce qu'ils disent), ceci fait défaut; c'est à-dire qu'ils ont progressé jusqu'à la moisson de la guérison; mais les moissonneurs ne sont jamais venus. Si les moissonneurs de la vraie médecine viennent sans que la fausse et sophistique s'oppose en concurrente, alors nous purifierons les lépreux, nous restituerais les aveugles à la vue, etc. Car la vertu de toute celle-ci est dans la terre et s'accroît. L'ambition et la jactance de la sophistique ne laissent pas éclater les mystères de la nature et les magnificences de Dieu. Ils jugent la médecine telle qu'ils sont eux-mêmes; et une seule drachme (1) équivaut à beaucoup de leur science et de leur probité. Ils voient leur insuffisance par cette réponse: *Cette maladie est incurable.* Ce par quoi ils manifestent non seulement leur stupidité, mais leur mensonge. Car Dieu n'a jamais envoyé aucune maladie dont il n'ait

(1) La *Drachme*, appelée plus tard *gros*, valait 72 grains, ou 3 scrupules, c'est-à-dire la huitième partie de l'once.

pas créé en même temps la médecine. Mais notre ignorance est devenue une habitude (*mos*), de telle sorte que nous oublions que Dieu nous a donné un corps et nous le donne quotidiennement. Ne nous aura-t-il donc pas aussi donné la médecine, par laquelle nous portons secours aux maladies qui surviennent au temps prescrit? Et qui ne se représentera facilement quelle est cette médecine? mais ici notre partie adverse se met beaucoup à la torture.

Bien que beaucoup de choses puissent être recherchées ici, savoir si Dieu veut que les hommes vivent sur terre autant malades que sains; et de même, s'il veut, à cause souvent d'un seul homme, en frapper de maladie une légion entière; cependant il a communiqué toujours, par sa grâce, la médecine (convenable) (*idonea*) (1), et il a dit aux malades qu'ils avaient besoin du médecin. Car s'ils ont besoin du médecin, ils en ont besoin afin qu'ils soient guéris par lui. Car s'il ne peut le faire, quel besoin ont-ils de lui autrement? Ils ont besoin d'un médecin tel qu'il les guérisse, et non pas qu'il les laisse gésir malades ou qu'il leur dise des paroles flatteuses. Et ceci nous convainc qu'il est nécessaire que nous puissions guérir toute personne malade, que ce soit la lèpre, la cécité ou la claudication. Car tous sont malades et ont besoin du médecin. Il est vrai, en effet, que celui qui use (littéral. dépense) ses yeux au jeu, à la fourberie et aux tromperies, n'a pas besoin d'eux. De même, celui qui se sert de sa langue effrontément pour les choses maudites, celui-là n'a pas besoin d'elle. Si Dieu eût privé de ce membre quel-

(1) Ce mot n'est pas dans le texte allemand.

qu'un de ceux-ci, et que celui-ci dise au vrai médecin : *Je suis malade ; j'ai besoin du médecin pour mes yeux* ; alors ils répondront dans ces écoles : *Il n'en a pas besoin, pas plus que le débauché (scortator, ḡurer) n'a besoin de pieds.* Or, ces choses sont en la possession de Dieu et non en la possession de l'homme. Il n'est pas hors de propos que le médecin soit excusé, non seulement en une, mais en toutes les maladies qui empêchent quelque mal. Car ceux qui sont ainsi affectés sont jugés plus heureux que les méchants qui se portent bien. Car Dieu châtie ceux qu'il aime ; d'une manière cependant si secrète, que ceci ne doit être exploré par aucun médecin.

Et maintenant, pour que vous n'oubliez pas les secrets et la grande fidélité de Dieu, vous devez comprendre combien illustre est la médecine créée par DIEU. Car elle guérit, non seulement les seules maladies rappelées jusqu'ici par nous, mais encore celles qui sont inhérentes à la nativité (1), comme la cécité de naissance, la paralysie (*resolutio, Lahmen*) (2). Si la médecine ne s'élève pas à cette hauteur, alors plusieurs pages sont encore blanches dans la médecine, bien que plusieurs de celles-ci soient remplies, mais de bagatelles absurdes. Et cependant celles qu'il conviendrait principalement de tourner n'ont pas encore été tournées. Car si nous portons nos yeux vers les étonnantes miracles de la nature, nous verrons que l'enfantement et la fin sont tout à fait admirables, comme lorsque le Lion naît mort, et que la

(1) En langage moderne ; congénitales.

(2) La première traduction latine dit : *Contractura*.

vie lui vient ensuite par un grand cri (1), ce qui est bien plus que d'obtenir la vue. Assurément ce n'est pas le Lion seul qui possède ce privilège, mais plusieurs autres encore, que nous ne connaissons pas ou n'avons pas découverts encore. Dans tout ceci, la nature nous représente combien de choses nous font encore défaut dans les secrets de la nature. C'est donc injustement que nous nous enorgueillissons tant avec nos parures, puisque nous n'atteindrons jamais ces limites que nous croyons avoir franchies depuis longtemps. Le jour de notre jubilation est un jour de misère et de grande amertume (2). Car ici ce n'est même pas le commencement. Je me tais sur les secrets de la nature. Et celui qui parle de ceux-ci, ils l'accueillent à coups de sifflet. Et cependant leurs livres sont de pures sottises, qu'ils écrivent et publient. Vos œuvres témoignent que votre doctrine n'est rien du tout. Emparez-vous vraiment de la clef de la sapience (*Weisheit*), c'est-à-dire de la science; vous n'entrerez pas, néanmoins, dans ses profondeurs cachées (*penetralia, in dieselbigen*). Car c'est de cette manière que doivent être comprises les choses qui sont nécessaires au médecin, comme ceci a été successivement annoncé dans tous les chapitres, et a été fort bien établi (*ergründet*) dans la nature des

(1) Le second traducteur latin ajoute *parentis*, du père. Nous ne croyons pas que cette histoire ait été rapportée par Pline, ni par Aristote; par contre, on la trouve dans plusieurs écrivains du moyen-âge, tels que Saint Isidore de Séville (*Etymologicon*, Liber XII, cap II), Sainte Hildegarde (*Physica*, Lib. VII, cap. III), et dans le Supplément à Hugues de St-Victor, par Hugo de Foliéto (*De Bestiis et aliis rebus*, liber. II, cap. I).

(2) *Dies miseriae et amara valde*, paroles tirées de l'absoute dans l'office des morts.

chooses. Car elle ne se manifeste pas jusqu'à ce point dans ses secrets ; au contraire, elle en laisse paraître difficilement quelque chose. C'était une chose merveilleuse que la dégénérescence des peuples (*verfehren, degeneratio aut evariatio*), tandis que, cependant, le premier Adam était unique, duquel nous avons tous été produits, et si dissemblables ! Quelle en était la cause ? Les secrets seuls de la nature, qui a produit elle-même des géants, qui a conduit des hommes jusqu'à l'âge très élevé (*ad culmen*) de 600, 700, 800 et 900 années. Car ceux-ci possédaient les choses cachées (*abscondita, wüsten ?*) de telle sorte qu'ils vivaient au milieu d'elles et jouissaient (*perfruentur, genossen*) de celles-ci ; c'est-à-dire qu'en ces siècles, ils eurent la connaissance familière de tous ces secrets. Car il ne peut pas être, que le bien et le mal aient été désignés en vain dans la pomme, à laquelle il était défendu, à Adam, de goûter dans Hébron ; mais c'est une grande indication qu'il y a, ici même, beaucoup plus de choses cachées dans la nature, qui ne sont pas connues de nous. Et même, sans aucun doute, de grandes Sciences, Sapiences et Prudences. Car ce n'est pas seulement dans la pomme que ceci se trouvait, mais dans beaucoup d'autres choses, fort nombreuses, de même qu'aujourd'hui beaucoup de choses merveilleuses se présentent, qu'il ne serait pas très prudent de révéler, si ce n'est que Dieu aura prohibé que cette puissance (*virtus, Kraft*) soit manifestée. Car si, dans la terre il existe un poison duquel vient la mort, certes, il est nécessaire aussi que se trouve, dans cette même terre, de quoi faire la vie elle-même. S'il est vrai qu'elle engendre les maladies, il est vrai également qu'elle engendre la santé. Mais, en vérité, on travaille peu ces questions et on ne les étudie

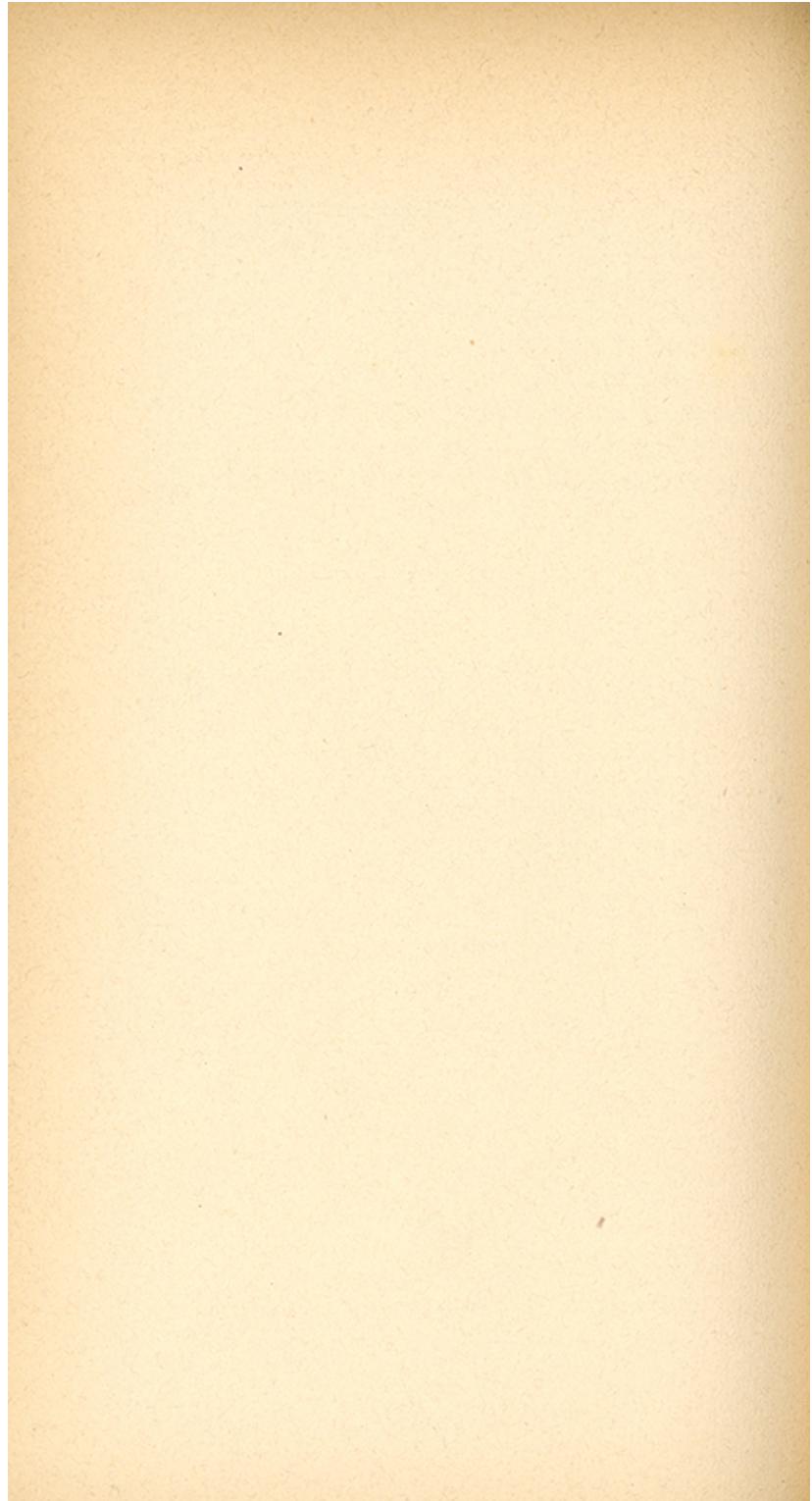
point; la commune profession d'examiner des urines
les leur annihile (*verderlt*).

Ce sordide gain culinaire les persuade de vivre en
fainéants, et contents d'eux-mêmes à la maison, in-
différents à leur art. Puisqu'il y a tant de profit dans
l'examen des urines, pourquoi s'adonneraient-ils, en
effet, à des travaux plus pénibles, puisqu'ils exercent
la médecine dans le seul but de ramasser de l'argent?
(*radendi nummi*, Sie suchen doch allein den pfennig).



LIBER PARAMIRUM

LIVRE DEUXIÈME



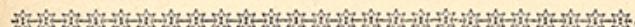


Des Causes & Origines des Maladies

PROVENANT

DES TROIS PREMIÈRES SUBSTANCES

(Suite)



CHAPITRE PREMIER

Je vais donc dire maintenant, qu'il faut comprendre comment trois substances sont unies (*coëant*) (1) en un seul corps; examinez donc cet exemple. Toute semence est triple; c'est-à-dire c'est une semence dans laquelle trois substances existent et croissent. Et comme une semence seulement apparaît, on voit que ces trois choses ne font qu'une. Car, en vérité, toute chose qui est dans la semence est unie et non divisée; mais elle est la conjonction même de l'unité. De même que, dans une noix (*nux juglans*), on trouve du bois, une écorce et des racines. Ces trois choses sont, en vérité, bien différentes; et

(1) Le texte allemand dit : comment elles sont placées et se comportent ensemble, *zusammen setzen* et *zusammen kommen*.

conjointes cependant en une semence. De même dans l'homme. Celui-ci est, dès le principe, une semence dont le sperme est l'écorce (1). Personne n'a jamais vu cette semence, à cause de sa petitesse et de sa subtilité. Or, de la semence sont engendrés les hommes. Que si la génération commence, alors ces trois choses croissent, chacune mélangée (*permixta*) et unie en sa nature, dans un corps, non dans trois; de même que l'homme croît ou décline (*abit*) (2) en os, en chair et en sang. Et, bien que composé de ces trois choses, il croît cependant comme un être unique. Ainsi ces trois choses constituent un seul corps; et elles sont elles-mêmes invisibles en celui-ci. Ainsi donc ces trois substances croissent, mélangées (*permixta, vermischt*) dans l'unité, et conjointes pendant toute la durée de celle-ci (*ad suum usque tempus*), comme un arbre qui croît d'abord dans la moëlle. Cette moëlle est une substance triple, mais un seul bois (3). Et qu'il y ait en celui-ci trois substances, c'est ce que démontrent l'Art, la Nature et la Mort, par lesquels chaque chose est séparée, et mise à part comme elle le doit être. Donc, tenez comme principe de ces choses, qu'elles s'unissent entre elles (4), et ne sont qu'une seule chose, et

(1) Ecorce ou conque. Le texte allemand donne deux expressions : *Schalen* ou *Schelffen*. Le premier traducteur latin a mieux rendu : *cortex seu concha*.

(2) Ce terme n'est pas dans le texte allemand, qui dit seulement : *wechselt*.

(3) Qui se résout (*gehendts*) en un seul corps, ajoute le texte allemand.

(4) En allemand : Qu'elles croissent entrelacées, *sie ineinander wachsen*. Le premier traducteur latin a dit : *crescendo misceantur*.

que chacune a son office, en vue de contribuer à compléter le corps (*ad corpus complendum*, den *Corpus vollkommen znmachen*).

Ensuite, apprenez quel est l'office de chacune (de ces trois substances). Par le Soufre, le corps opère sa croissance, c'est-à-dire que tout le corps est soufre, et un soufre tellement subtil qu'il est consumé par le feu invisiblement. Car les soufres sont nombreux (*plura sunt sind viel*). Le sang est un soufre; la chair en est un autre; les parties nobles (*partes principes*, die hauptglieder) un autre également; la moëlle en est un autre, et ainsi de suite. Et ceci est le soufre volatil. Les os qui, eux-mêmes aussi, sont de diverses sortes, sont des soufres; mais ceci appartient au soufre fixe. Et, dans la séparation faite par la science, chaque soufre est retrouvé tel qu'il est. Puis la congélation (1) du corps a lieu par le Sel; c'est-à-dire que, sans le sel, rien n'eût paru tangible. Car c'est par le sel que le diamant possède sa dureté, de même que le fer; c'est par lui que le plomb, ainsi que l'albâtre, possèdent leur mollesse, etc. Toute congélation ou coagulation a lieu par le sel. C'est pourquoi il existe un sel dans les os, un autre dans le sang, un autre dans la chair, un autre dans le cerveau, et ainsi dans les autres. Car, autant il y a de soufres, autant il y a de sels. Le troisième principe est le Mercure; et celui-ci est la Liqueur. Tous les corps ont leurs liqueurs dans lesquelles ils consistent (*stehndt*), de telle sorte que le sang possède une liqueur, la chair, une autre, les os, une autre encore, la moëlle, une autre également. Donc ils ont leur mercure. Et cepen-

(1) C'est-à-dire l'agglutination.

dant celui-ci est unique; et il a autant d'espèces (1) diverses et de différences qu'il y a de soufres et de sels. De même qu'il est nécessaire à l'homme qu'il ait un corps, de même il exige la compaction, c'est-à-dire la congélation, et aussi la liqueur. Et ces trois choses sont tout l'homme, lequel est seulement un corps. Donc vous voyez qu'il y a ici un corps seulement, mais trois choses.

Ainsi donc, une chose composée et un corps sont constitués, lesquels, cependant, sont trois choses. C'est pourquoi le Soufre s'embrase. Car c'est un pur soufre. Le Sel se résout en alkali, parce qu'il est fixe. Le Mercure fume (*effumat, ist ein rauh*) sans brûler en vérité; mais il s'enfuit (*secedens, weicht*) par la force du feu. Ainsi donc, toutes les dissolutions naissent de ces trois choses, comme l'arbre qui sèche lorsque la liqueur se retire de lui. Et si c'est son soufre qui lui est enlevé, alors aucune forme ne subsiste. Si le sel est séparé, aucune coagglutination (*congelatio*) ne subsiste; mais l'arbre tombe et s'effondre comme un fût privé de ses cercles. Si ce corps s'accroît; il progresse seulement dans une seule vie, c'est-à-dire dans une seule nature (2), comme le poirier. Ce qui revient à dire que le poirier ne porte qu'une seule et même sorte de poires. Il faut comprendre ceci de même (3) de tous les autres arbres. Sache donc qu'autant il y a de fruits, autant les espèces sont di-

(1) *Species*, dans le sens d'apparence, forme, aspect, *gestalt*.

(2) Ce passage, traduit à peu près exactement par le premier traducteur latin, a été totalement défiguré dans les éditions de Palthenius et Bitiskius.

(3) Suivant le texte allemand : de tous les poiriers et aussi de, etc.

verses dans le Microcosme. D'où il suit que celui qui connaît la poire, connaît aussi l'arbre qui la porte ainsi que ses trois substances pyrales (*Bierisq*). Ceci doit être entendu de même des maladies. D'après ceci il doit être établi que, si tu vois la maladie, tu dises : ceci est la poire, ceci la pomme ; c'est-à-dire que ces trois substances doivent être sérieusement connues de toi, selon qu'elles existent dans la maladie, aussi bien que tu reconnais l'arbre. C'est pourquoi, si ces trois choses produisent (*promunt, geven*) des poires d'un seul genre, et non trois ; et si, dans leur *Ultime Matière*, elles ont trois substances, alors les maladies doivent être connues de la même manière, puisqu'elles ont un corps sulfureux, une liqueur mercurielle, et que leur consistance (*congelatio*) provient du sel. Car ces trois choses naissent des trois autres. Donc, la médecine convenable aux maladies doit être un feu qui consume, c'est-à-dire le Feu de l'Essence (*Ignis Essentiae*) ; et, sans feu, il n'est aucune médecine. Car, de même que le feu consume le soufre de l'arbre, de telle sorte que ni le soufre ni l'arbre ne subsistent, ainsi il est nécessaire aussi à la médecine, qu'elle soit une consomption. Et non seulement pour le soufre (*in Sulfure*), mais encore pour la liqueur et le sel. Car, dans les maladies, ils sont volatils ; et quoiqu'ils se présentent vraiment fixes, ils demeurent cependant subordonnés à la médecine, afin qu'ils deviennent volatils.

Maintenant, puisque nous parlons de la nature de ces choses, c'est-à-dire des maladies, il est donné un seul nom à chaque fruit, comme lorsque nous (1) di-

(1) Les éditions de Palthenius et Bitiskius portent : « Le nom du sel est unique, comme il a été dit pour les fruits. » Ceci

sons ; « ceci est une poire », tous les genres de poires sont contenus sous ce nom ; et « ceci est une pomme », ce qui comprend également, sous ce nom, toutes les sortes de pommes ; de même, il en est ainsi de la compréhension des maladies. Car, si tu vois une lèpre, dis ; « *Ceci est la lèpre* (1) ». Car cela suffit. Car il n'est pas nécessaire de faire attention à sa froideur ou à sa chaleur, à sa sécheresse ou à son humidité (2). Car, de ces qualités, rien ne naît ni n'est engendré, dans les corps et substances, de ce qu'il est utile de connaître. La médecine, vraiment, procède, dans la Lèpre, comme dans la Régénération, toutes choses qui, en cet endroit, sont hors de considération. Car ce n'est pas la couleur de l'arbre, ou sa forme, ou autre chose semblable, que tu considères, lorsque tu veux le planter, mais vraiment sa seule semence. Car toutes les autres choses suivront d'elles-mêmes, à la fin. Car ce sont les ultimes matières de la substance, c'est-à-dire de leur vie. C'est pourquoi il n'est rien d'important en ces choses.

Raisonnez de même pour la jaunisse. Si tu l'appelles par son nom, tu ne jugeras nullement ensuite si elle est froide ou humide. Car le traitement de celle-ci existe, comme la hache qui abat l'arbre, ou comme le feu qui consume toutes les substances volatiles. Et, de même que dans le feu se trouve un exemple, puisque celui-ci consume toutes choses,

n'est pas dans le texte allemand, ni dans la première version latine.

(1) Littéralement dans l'allemand : Si tu vois une *Aussatz*. (une dartre, une teigne, etc.), dis : c'est *Lepra*, la Lèpre.

(2) Les éditions de Palthenius et Bitiskius omettent : sécheresse.

c'est ainsi qu'il convient que la médecine soit constituée. Et il ne faut pas estimer où se trouve la chaleur, et où se trouve le froid; mais il faut simplement éloigner (*hinweg nemmen*). Ceci est la nature et la propriété des arcanes (1). Car, de même qu'il est quelque chose qui arrache la vie, de même il existe une chose ou une certaine cause qui enlève (*nimpt*) les maladies. Si tu cueilles la poire de l'arbre, l'arbre, alors est vide (*ledig*). C'est par les mêmes noms (2) et causes, que tu dois séparer et scinder (3) les maladies; non te tenir autour de la substance (4) et le corps de la poire, mais dans son vrai pédicule, par lequel elle est affermee. Or, comprenez ici plus parfaitement ce qu'est la médecine, et dans quelle connaissance elle consiste.

Mais prêtez attention maintenant à ces exemples. Vous voyez par quelles vicissitudes l'hiver et l'été se transforment, de telle sorte que l'un succède immédiatement à l'autre, tantôt froid, tantôt chaleur. Recherche ceci même dans le corps. Mais que ceci soit une maladie (5), ceci n'est pas; chaque saison pousse (*expellit vertreiben*) l'autre naturellement (6). Car l'homme est soumis à l'été et à l'hiver. Et, bien que, par l'hiver, il soit entouré d'un cercle (ou li-

(1) Les éditions de Palthenius et Bitiskius ont défiguré ainsi ce passage : il faut simplement obtenir (*auferendum*) et corriger (*demandum!*), ce qu'exige la nature, etc.

(2) L'édition allemande de Huser porte le mot latin : *nomini-bus*; le traducteur latin de 1570 a lu : *rationibus*.

(3) Un seul mot en allemand : *abbrechen*.

(4) *Circa substantiam*; en allemand, *in der substanz*.

(5) La version latine dit : Personne ne dira que, etc.

(6) *Sponte sua*. La première version latine dit : *naturali vicis-titudine*. Ceci n'est pas exprimé dans l'allemand.

mite) de feu, de telle sorte qu'il ne sente aucun hiver; cependant l'hiver lui-même apporte néanmoins son action en lui, et entretient une opération avec lui (1) et ceci chaque mois. Et ceci n'est empêché par aucune opposition. L'homme est affecté de même par l'été. Pourquoi le médecin refuse-t-il de connaître de telles choses, et d'éprouver ainsi les mouvements célestes (*cursus*), par lui-même (2)? Comme si, en vérité, la nature eût erré! Et c'est cette erreur qu'ils s'étudient à corriger, avec un résultat si peu satisfaisant. Ces choses sont aussi des maladies, mais comme l'hiver ou la chaleur elle-même de l'été, qui est contraire aussi à l'homme; mais, en réalité, ce ne sont pas des maladies. Car, ainsi que les étoiles naissent, suscitant la chaleur et le froid avec leurs jours interpolés (*mit ihren Interpolatis diebus*), les mêmes choses adviennent dans les fièvres, etc. Quelle autre chose, en vérité, que cette cause céleste, met ceci en mouvement? Et, cependant, le médecin en a attribué de telles au microcosme lui-même, à sa fantaisie (*suo arbitrio* aussi *seiner Natur*), tandis qu'il n'a pas pris le ciel lui-même en considération. D'où il s'est embarrassé naturellement dans les erreurs. Et alors, il est vrai qu'il arrive bien souvent que l'homme tombe en des ardeurs. Ceci cependant ne naît pas de lui-même; mais est alors lui-même, comme le Soleil, qui, lorsqu'il domine (*regiert*), est brûlant. Cependant, quiconque le supporte ne le fait pas de naissance, mais par accident. Qui détourne le Soleil,

(1) Le premier traducteur latin tourne ainsi : *et non finit eas supprimi*; la version de Bitiskius dit : *pro suo dimensu* (?).

(2) Avec une semblable balance, dit la version latine de Palathenius.

détourne aussi les maladies. Et lorsque cette chaleur céleste naît de cette manière, c'est un indice que le souffle (*aura*, *Lüfft*) boréal est fermé (*occludi*, *vers-topfft*). Si celui-ci était ouvert, alors le tempérament convenable reviendrait.

Pour ce qui est de la chaleur de l'homme, sachez donc d'où elle tire son origine. En lui existent toutes choses célestes, terrestres, aquatiques et aériennes. Or si toutes ces choses sont unies par un tempérament (*contemporatio*, *waag*) convenable, alors, dans le corps, ni le froid ni la chaleur ne dominent. Or, il importe qu'une certaine chaleur soit présente ici, plus grande que celle-ci; c'est celle qui s'élève du ventricule (*Magen*) et réchauffe le corps (1). Touchant le ventricule, sachez que la chaleur qu'il possède est extrêmement efficace; elle cuit et digère puissamment, et n'est pas beaucoup différente du feu externe. Or, celui-ci n'est pas seul, en vérité; mais tout membre a en soi un ventricule de ce genre. C'est pourquoi le feu habite en tout membre, quel qu'il soit, et c'est le feu de la digestion. Et, de ce corps, afflue une chaleur (2) perpétuelle, et non des Eléments mêmes existants dans le corps, ou semblables à ceux-ci. Et ceci est la chaleur préminente, que produit la digestion. Et plus l'opération de la digestion est vénemente, plus la chaleur est intense; et, par contre, plus la digestion est légère, plus l'homme est froid. Et cette chaleur est la cause des couleurs, qu'elle manifeste tandis qu'elles subsistent intérieurement à

(1) Le premier traducteur latin paraît n'avoir pas compris ce passage; il a dit : une autre chaleur surpassé celle qui naît de l'estomac, etc.

(2) *Hitz*. Le texte latin dit : *feu*.

l'état latent, savoir, en provoquant (*bervegt*) (1) le mercure (2) à fleurir (*efflorescat das er blühet*). Or, selon cette efflorescence, qui oserait dire; « *ceci est sanguin* », tandis que ces fleurs sont suscitées par le seul feu de la digestion? De même les autres couleurs, pareillement, sont produites par la chaleur quotidienne, lesquelles sont différentes dans l'âge mûr, et différentes aussi dans la vieillesse. Mais celles-ci (objectera-t-on), sont des complexions. Or, ceux qui ont dit, en considérant celles-ci; « *la jeunesse est sanguine, l'âge mûr est colérique, phlegmatique, mélancolique, etc.* », ont oublié la chaleur de la digestion et de la matière de ces trois substances, selon leur excellence. Car, de même que tout arbre a ses fleurs, de même l'homme a les siennes. Lesquelles fleurs ils appellent complexions, ce qui est un précepte erroné.

Tenez donc pour certain, au sujet de celles-ci, qu'il en est de même dans la nature des choses qui croissent dans le monde. Donc elles ne sont pas des grades (3), mais des espèces. Celles-ci adviennent donc spécifiquement (*specietenus, Speciren*), et non graduellement (4). Car toutes les choses étrangères ne retiennent pas du tout ce grade, que Platearius (5)

(1) La version de Palthenius dit : *evomendo* (!) probablement pour *emovendo*. Bitiskius a consciencieusement recopié l'erreur.

(2) Huser, Palthenius et Bitiskius disent *Mercurium*, mais le traducteur latin de 1570 dit : *Microcosmum* (!)

(3) *Gradus*; correspond à notre expression : genre.

(4) Le premier traducteur latin dit : elles se distinguent donc en certaines espèces, et non en genres.

(5) Peut-être faut-il lire ici : Plateanus, naturaliste originaire du Brabant, qui se fixa en Allemagne au commencement du

et autres botanistes ont rapporté, chaque fois qu'elles pénètrent dans le ventricule. Car si ce que tu n'as pas préparé pénètre (s'il se peut), dans le ventricule, il réprime (*infringit*) tout froid, chaleur, et autres choses semblables, et recherche (*judit, producit*) (?) l'arcane lui-même. Car toutes ces choses meurent dans le ventricule. Et les choses qui meurent ne sont pas celles que doit étudier le médecin. Or, si le ventricule ne brise pas celles-là, ceci est un signe de son état débile et mauvais. Il ne convient pas que la médecine soit donnée en ce temps, parce qu'elle ne peut se putréfier dans le ventricule. Et cependant il est nécessaire que celle-ci se putréfie (1). Il advient, en vérité, que certains médicaments, en temps de peste, sont bus avec des choses de nature chaude, comme des aromates (2) ou autres semblables; et, comme ils ne se putréfient pas, rien ne s'opère, parce qu'il est nécessaire qu'ils se putréfient. Et c'est pourquoi, par ces médicaments, ne peuvent guérir ceux dont le ventricule ne peut pas putréfier. D'où il résulte que la rapidité de la putréfaction produit la rapidité de la guérison (3). Et tout ce qui empêche la putréfaction s'oppose également à la santé. Et cette sueur, qui est quelquefois provoquée par les médicaments imputréfiés, est mauvaise. Car elle contribue peu à la vie. De tout ceci, vous devez comprendre que toutes ces

xvi^e siècle, et qui fut recteur de l'école de Zwickau, de 1535 à 1546 ?

(1) En marge de l'édition latine de Genève : Les médecines qui ne se putréfient pas sont inutiles.

(2) *Aromata, gewürz*, épices. La première traduction latine donne : *radices*.

(3) En marge : La fiction des grades dans les médicaments est de pure fantaisie.

choses qui sont établies suivant le grade et les complexions n'apportent aucun profit au corps. Car, dans le corps, les maladies n'existent, ni chaudes, ni froides, selon leurs racines. Donc, que peuvent faire des médicaments chauds ou froids? Il faut arracher la poire par sa queue, et la faire tomber de l'arbre.

CHAPITRE II

C'est pourquoi les arcanes ne sont pas des choses anciennes, mais nouvelles, non des enfantements (*partus, geburt*) antiques, mais récents. Les enfantements antiques sont de la substance (*wesen*) et de la forme, comme ils existent dans le monde. Et, de même que, au regard de la substance, la forme, en ces choses, ne nous est utile à rien, mais qu'il faut la dissoudre et la rénover si elle doit être utilisable, de même il est nécessaire que vienne s'y ajouter l'abolition de toutes anciennes propriétés, comme chaleur et froid. C'est-à-dire qu'à moins que le Solatrum (1) n'abandonne son froid, il ne peut devenir médecine. Et à moins que les Anacardi (2) n'abandonnent leur chaleur, ils ne seront pas du tout remèdes. Et, pour résumer, à moins qu'il n'advienne que toutes les vieilles natures meurent et soient abaissées (3), et

(1) Voir note page 272.

(2) On connaît plusieurs espèces d'*Anacardium*, plante dont on utilise l'écorce, l'amande et le pédoncule. *Acajuba*. *Gærtm. Cassuvium*. Lam. Le premier traducteur latin a supprimé ce passage.

(3) *Deponantur*. Ce mot n'est pas dans l'allemand.

soient amenées dans une nativité nouvelle, elles ne seront jamais constituées médecines. Cette abolition est le principe de la séparation du mal du bien. Ainsi donc, la très nouvelle médecine, c'est-à-dire récemment née, reste, sans aucune complexion ou autres choses semblables, un arcane pur et absolu (1). Pourquoi, en vérité, ces égarés (*errones, irrigen*) parlent-ils et défendent-ils que tu prétendes à ce grade, c'est-à-dire que tu puisses accomplir le premier et que tu ne tentes pas de parvenir au troisième et au quatrième? Car ils disent que le ventricule ne peut supporter (2) ceci, étant trop faible; cependant ceci leur indique clairement que, plus un degré est froid, meilleur il est, et plus la dose doit être minime (3). Mais ce n'est pas une petite erreur, lorsque l'on dit : Ceci est plus élevé en froid que cela (4), puisque, cependant, il n'est qu'un degré unique de cette froideur. Ils devraient donc plutôt dire; Cette herbe a une demi-once (*ein Loth*) de froid; celle-ci pèsera deux onces de froid; tandis qu'on aura pris le même poids de chacune. Ce qui conduira à dire : *Recipe du froid,*

(1) Un libre Arcane, *ein legides Arcanum*. Le premier traducteur latin a mieux lu : *liberum Arcanum*.

(2) La traduction de Palthenius interprète cette phrase comme une objection contre la doctrine de Paracelse; elle traduit le mot *füllen* par *ferre*; le premier traducteur latin lit : *faulen*. et dit : La cause de ceci est que l'estomac ne peut putréfier les choses des grades supérieurs, à cause de sa faiblesse.

(3) La phrase : *sonst wer es noch ihren anzeigen billich a* été rendue ainsi dans la première traduction latine : *Alioquin suis rationibus superiores tanquam commodiores probarent* (!)

(4) *Höher in der kelte*. Palthenius ajoute : d'un ou deux degrés. La traduction latine de 1570 dit : *majoris altiorisque caloris* (!).

selon que vous en trouverez, une drachme (ein quintlin); buvez-en dans le cas d'ardeur ou chaleur interne (hiß). Et parce que, vraiment, ceux-ci veulent avoir des herbes particulières, par exemple; non le pourpier, mais le nénufar; non la camomille, mais le poivre, ils manifestent, de ce fait, qu'ils cherchent non le froid ni la chaleur, mais les arcanes eux-mêmes, qu'ils prennent, cependant, pour les grades eux-mêmes. Tandis que s'ils eussent su qu'il n'y a qu'un froid, qu'une chaleur, qu'une humidité et qu'une sécheresse, ils eussent abandonné sans difficulté leur thèse. Et si l'on pouvait établir (1) qu'il existe deux ou trois sortes de chaleur ou de froid, ou de sécheresse ou d'humidité, je me serais rallié très volontiers à leur opinion.

Mais tout ce que nous avons dit jusqu'à présent a pour but de faire connaître qu'une grande erreur a été faite jusqu'ici, dans l'observation des grades, et que les complexions des choses n'ont pas été comprises, puisque toutes sont une dans ces quatre. Car ils ont établi quatre humeurs, tandis qu'il n'existe qu'une seule liqueur de mercure, dont il existe, non seulement quatre substances, mais plusieurs centaines de natures, genres, et propriétés, et autres semblables (2), desquelles, cependant, il n'est pas la seule cause, mais avec lequel les deux autres viennent courir. Car chaque maladie (3) existe par ces trois choses, selon sa composition. Quelle est la cause des deux autres? Ceci sera exposé dans les chapitres par-

(1) *Befinden möcht.* La traduction de Palthenius ajoute : Si la droite raison ainsi que la pratique pouvait etc.

(2) Les deux traductions latines de ce passage sont inexactes.

(3) La version de Palthenius insère ici trois fois la lettre *n* isolément (?)

ticuliers. Ainsi naissent les maladies (de même que Lucifer s'élève dans le ciel, c'est-à-dire par son propre orgueil, qui excite ensuite toutes les guerres intestines), lorsque le mercure, par sa liqueur, qui est vraiment grande et admirable, s'élève lui-même. Car Dieu l'a créé lui-même au-dessus de toutes les merveilles. Si celui-ci monte, et ne se tient (*persistit bleiben*) pas dans son rang (*gradus, staffel*), alors il est le principe de la discordance. Il en est de même pour le Soufre et le Sel. Car, si le sel se sépare lui-même et se présente séparément, qu'est-il, sinon une chose qui dévore (*ein fressendts- ding*), et où son orgueil (*fastus, hoffart*) domine partout où il ronge et dévore? C'est de ce rongement (*rosio, fressen unnd nagen*), que sont engendrées les ulcérations, le cancer, la gangrène, etc. Or, si le Sel s'était tenu en son lieu de résidence propre, l'homme n'aurait jamais eu, en aucun temps, d'ulcérations (*würdt nimmer mehr geöffnet*) dans son corps. Et si le soufre s'enfle d'ambition, alors le corps se liquifie, absolument comme la neige au soleil. De même que le mercure est si subtil (*so hoch in seiner subtilität*), qu'il s'avance et monte, de telle sorte qu'il provoque une mort imprévue et subite chaque fois qu'étant trop subtil, il se porte lui-même hors de ses grades. De même il (1) a été constitué par la raison (2), de telle sorte qu'il se tienne à son rang, sans orgueil (*fastus, hoffart*), de même que la nature accomplit son office sans orgueil. Autant de tê-

(1) Es. La version de Palthenius remplace ici plusieurs fois ce mot par *n.*, attribuant ainsi tout ce que dit Paracelse à un autre principe qui n'est pas nommé.

(2) *Vernunft.* Palthenius dit : *natura.*

tes, autant de sens différents, de sorte que, par une certaine force, ils brisent les limites qui leur ont été constituées (1). Or, vraiment, puisque rien des créatures charnelles ne doit être éternel, il est donc nécessaire que celles-ci soient séparées et isolées en autant de manières qu'elles ont de qualités, de vertus et d'opérations multiples. Et, de même que s'affaiblit un royaume, ainsi la santé s'affaiblit également. Et c'est pourquoi il faut savoir que la bonté et la perfection d'une chose quelconque égalaient celles des autres. Ainsi l'escarboucle n'est pas meilleure que la pierre ponce (2), et le sapin n'est pas inférieur au cyprès. La lumière de la nature réprouve ceci. Celui qui a fait l'or plus précieux que l'argent, c'est l'avarice qui l'y a poussé. Car il n'a pas été donné un moindre don à l'argent qu'à l'or. C'est pourquoi ce n'est pas par la sapience de la nature, mais par la fantaisie des hommes qu'ils ont été considérés ainsi.

Or, si la mort voit l'imminente dissolution du royaume, elle l'envahit, non autrement qu'un royaume qui doit tomber parvient en des mains étrangères. Ainsi, si ces trois substances rompent leur union ou concorde, alors la mort se tient tout proche, et aussitôt par son industrie, d'heure en heure et de jour en jour, les attaque et les dompte, jusqu'à ce qu'elle triomphe de chaque substance, l'une après l'autre et qu'elle occupe le tout, d'où elle ne peut ensuite être chassée par aucun moyen. Si ceci n'a pas lieu, et que

(1) En marge : La contrariété des principes du corps est funeste.

(2) Palthenius donne: *pumex*. Le texte allemand dit *Dufftstein* pour *Duckstein*, que le premier traducteur latin a mieux rendu par *tophum*, tuf.

la mort ne se soit introduite que par une certaine partie seulement, alors la médecine s'ajoute comme auxiliaire à la nature, et restitue celle-ci dans son intégrité. Ainsi tout ce que ronge le sel est guéri par la consoude; et tout ce que le soufre détruit par sa dissolution, le safran le restaure cependant et le rétablit; et ce que le mercure a trop rendu subtil (*subtiliavit*, *gesubtilt hatt*), l'or le rend plus consistant (*ingrossat*, *ingrossift*). Et ceci vient en aide à la nature. De même que tout royaume, en vérité, ne peut être occupé sans un dommage manifeste et irréparable, de même la chair qui a été rongée par le sel est restaurée imparfairement et ne peut, une fois le dommage reçu, être aussi bien réparée qu'auparavant. Et ainsi des autres. D'où il faut employer ses plus grands soins à ce que ces corps soient maintenus toujours dans leur intégrité. Car, par cette cause, ils sont facilement corrompus; à la moindre occasion ils sont offensés par l'âpreté de l'air (der rauh *lufft*). Car ainsi Dieu nous a tant donné, que nous avons eu une médecine depuis le commencement (du monde), jusqu'à présent, et nous devons en avoir une d'ici à la consommation du monde, et ceci tout à fait par la force, puissance et vertu qui a conféré et impartie cette médecine à ses Apôtres (1), en vue de guérir les malades. Cette guérison procède de l'uniforme force du commandement (des *Gebotſ*) (2).

C'est pourquoi les médecins ont été investis, avec les Apôtres, du même mandat. Si donc ceux-ci vivent sous ce mandat et sont liés à celui-ci, il est nécessaire

(1) Le Christ est considéré ici par Paracelse dans son sens érotérique, comme l'expression de la puissance vitale.

(2) Palthenius ajoute : *divin.*

qu'ils agissent selon lui, et apprennent et connaissent le véritable et authentique (*genuinum, red̄t*) fondement (de toutes choses). Mais beaucoup sont infidèles (*adulteri, .Ehebrecher*), c'est-à-dire beaucoup transgressent ce mandat et n'en tiennent pas compte. A qui les comparerai-je? Ceux-ci sont, suivant la parole du Christ, *la nation dépravée et adultera, natio prava et adultera*, qui voit des signes, en vérité, et qui, cependant, ne désire pas les mettre en œuvre. C'est pourquoi aucun signe ne sera donné à celle-ci, sinon le signe de JONAS, caché dans le ventre du poisson. Ainsi ils devaient chercher eux-mêmes (1) sur la terre, de même que les Juifs, la résurrection dans la baleine.

D'ailleurs, cet art est si complexe (*multiplex, manigfältig*), et les trois substances susdites sont tellement certaines, que le Soufre, le Mercure et le Sel peuvent être démontrés dans les quatre générations, c'est-à-dire qu'ils peuvent être répandus (*referrī, gebracht werden*) (2), dans la nature des quatre matrices ou Eléments. C'est-à-dire que des quatre Eléments naissent toutes choses; de la terre, en effet, les herbes, bois, et autres semblables; de l'eau, les métaux, pierres et minérais de ceux-là; de l'air, la rosée et le Tereniabin (3); du feu, le tonnerre, l'éclair

(1) La version de Palthenius ajoute : la médecine.

(2) Le premier traducteur latin interprète ainsi : *in naturam... transeant, ipsamque induant.*

(3) *Tereniabin.* D'après Gérard Dorn (*Dictionarium Paracelsi*), « c'est la graisse de la manne ; c'est le miel des bois, tendant à une légère noirceur, qui ne provient pas des abeilles, mais tombe dans les champs, sur les arbres et les herbes, et qui est doux comme l'autre miel. On le trouve en une certaine quantité aux mois de l'été, Juin, Juillet et Août. Les anciens l'appelaient

ou la foudre, la neige, la pluie. Mais je laisse tout ceci pour la Météorologie (*Meteorica*, *Meteoric*), qui a été constituée, de la lumière même de la nature. Poursuivons donc plus avant. Si le Microcosme lui-même disparaît (*abit, geführt umnd gebradht wird*) en sa dissolution, il devient la Terre, dont la vertu est si admirable, qu'elle engendre d'elle-même très promptement les fruits qui sont semés en elle. C'est la préparation que le médecin doit connaître. De même, de ce corps naît le second Elément de l'eau; et puisque cette eau est la matrice des minéraux, c'est pourquoi le Spagyrique, au moyen d'elle, fait du Rubis. De même cette préparation fait paraître (*promit, gibt*) le troisième Elément, c'est-à-dire le feu, duquel naissent les grêles (*grandines*), et le quatrième Elément aérien, c'est-à-dire dans un vase de verre clos (*in concluso vitro, in verschlossenem gläss*) il se distille à lui-même une rosée par son esprit ascendant (1). Beaucoup, en vérité, ont entrepris d'écrire sur cette génération, mais, néanmoins, ils ont perdu toute espérance de la réaliser. Car il ne convient pas de laisser aller un porc dans un champ semé de raves. Mais il y a encore une autre transmutation après celle-ci; savoir, celle qui a donné libéralement tous les genres Sulphureux, Mercuriels et Salins, comme il convient à ce monde microcosmique de le démontrer (2). Et beaucoup, en vérité,

threr ». Toxites donne son nom allemand : *die auss geworffe ne feissstin von dem Manna*. Voir précédemment, page 48 note sur le Réalgar.

(1) Cette description s'applique aussi au processus du Grand Œuvre.

(2) La première traduction latine dit : de même que l'office du monde mineur est de montrer manifestement celle-ci dans

ont travaillé assidument afin de chercher en l'homme la santé de celui-ci, son eau-de-vie, sa pierre des philosophes, son arcane, son baume, son or potable et autres semblables. Ce qu'ils ont eu raison de faire. Car toutes ces choses existent, et elles se trouvent aussi dans le monde externe. Celles-ci, telles qu'elles se trouvent dans le monde externe, sont également semblables dans notre monde interne. Vous devez tenir pour certain que rien n'est si noir, qui ne conserve en soi un peu de blancheur, et rien n'est si blanc qui ne retienne quelque noirceur. Il en est de même des autres couleurs. C'est pourquoi, en même temps que ces couleurs-ci, les autres paraissent également. Le Sel est blanc; cependant il a en lui toutes les couleurs. Le Soufre brûle; c'est pourquoi il contient toutes les huiles. Le Mercure coule (*diffuit, ist ein liquor*); donc il renferme en lui les humeurs. Et ainsi des autres, ce que nous remettons à la philosophie.

Ainsi l'homme est vraiment son propre médecin. Car s'il vient en aide (*opitulatur, hilft*) à la nature, celle-ci lui prête assistance et lui donne un jardin en raison de toute l'Anatomie (1). Car si nous étudions et scrutons les causes de toutes choses, nous trouvons que notre Nature elle-même est, pour nous, un médecin, c'est-à-dire qu'elle a en soi toutes choses dont elle a besoin. En passant, considérez, je vous en prie, les blessures. Que manque-t-il à une blessure? Rien, sinon de la chair. Il faut donc que celle-

laquelle est située la plus grande partie de la santé humaine, de son eau-de-vie, etc.

(1) Le premier traducteur latin dit : *largitur ipsi fundamentum.* Il a dû lire *Grundt* au lieu de *Garten*.

ci naisse de l'intérieur, et non pas qu'elle soit ajoutée de l'extérieur. Et ainsi la guérison des blessures n'est autre chose qu'une protection (*defensio*, ein *Defensiff*) afin que la nature ne soit pas opprimée par aucune chose étrangère, mais puisse procéder, sans obstacles, (*inoffensa*, *ungehindert*) à son action. Ainsi celle-ci guérit, elle-même; elle aplani (*complanat*, *ebnet*) et dispose, elle-même, comme la chirurgie des médecins habiles l'enseigne. Car la Momie (1) est l'homme lui-même. La Momie est le

(1) *Mumia*. Paracelse parle fréquemment de cette singulière substance, principalement dans le *De Mumia Libellus*, éd. Huser 4°, tome VII, et dans les *Chirurgische Bücher und Schrifften*, éd. 1605, f°. Les auteurs du Moyen-Age ont attribué au mot *Mumia* diverses significations qu'il est malaisé d'accorder. Mais ce terme servit principalement à désigner l'esprit vital qui circule dans le sang, ce que Moïse appelle נֶפֶשׁ הַבָּשָׂר. *Anima Carnis* (Leviticus, XVII, 11 et 14), et au sujet duquel les Juifs ont donné tant de prescriptions minutieuses pour la préparation des viandes. On coagulait ce fluide vital dans des compositions pharmaceutiques tirées du sang humain, et ces compositions prenaient le nom de *Mumia* ou *Momie*. Les Grecs connaissaient une sorte de philtre préparé, paraît-il, avec du sang, et qui prenait le nom de *Mūμα*. Mais ils n'employaient pas ce terme pour désigner les corps embaumés auxquels ni Hérodote ni Plutarque n'ont donné de nom particulier; il est inconnu dans la langue copte; mais il existe en arabe موما où il désigne spécialement les momies égyptiennes. Pourquoi donc ce même terme a-t-il été affecté à la désignation de l'esprit du sang et des corps embaumés? Parce que l'on supposait que les Egyptiens, pour la confection de leurs momies mettaient en œuvre la *Mumia*, le *Nephesh Habashar* de Moïse, opinion qui prit certainement naissance chez les médecins arabes du Moyen-Age, auxquels la doctrine de Moïse était familière, et qui pouvaient observer sur place les tombeaux égyptiens. Au demeurant, si l'on considère que l'art de l'embaumement était en partie initiatique, qu'il comportait certains secrets

baume qui guérit les blessures. Le Mastic, les substances gommeuses, (*gummata, gummi*) et la Litharge (Glett) ne concourent pas même un tantinet (*tantillum, ein troyffen*) à la génération de la chair; sinon

qu'Hérodote déclare connaître, mais ne pouvoir révéler, cette opinion peut n'être pas erronée, surtout si l'on examine les momies de Thèbes, infiniment supérieures aux autres, et qui ont conservé toute leur flexibilité, dont la chair s'enfonce sous le doigt, tandis que celles de Memphis et celles de basse époque sont noires, cassantes, pétrifiées, profondément imprégnées de bitume de Judée. L'énergie vitale du sang ne serait-elle pas entrée dans la préparation des premières, tandis que les secondes ne trahissent-elles pas la perte progressive du secret des embaumeurs?

Quoi qu'il en soit, les auteurs du Moyen-Age et du XVI^e siècle confondaient ces deux notions avec une indécision exquise, comme l'indique ce passage de Richard le Blanc, dans sa curieuse traduction du livre *De subtilitate*, de Cardan (1556) : « Au temps passé, la momie, dicté *mumia*, estoit ung sang concret et figé des Egyptiens, aromatisez de myrrhe, d'aloës et d'autres odeurs aromaticques, comme est la cassie, dicté *cassia* et l'amomum. Ce médicament estoit ung souverain remède à la partie d'où couloit le sang et pour les entrailles rompuës et meurtries. » Mieux, certains médecins eurent l'idée d'extraire le médicament *mumia*, non plus du sang, mais des momies égyptiennes elles-mêmes, pulvérisées et réduites en une substance que l'on nommait dès le XIII^e siècle : Poudre de momie. Il s'en fit une consommation telle, que, les momies véritables étant très rares, des marchands d'Alger se mirent à en fabriquer de fausses avec des cadavres d'esclaves et vendirent pendant longtemps ces prétendues momies aux officines d'Europe, si l'on en croit le livre du médecin La Martinière : *L'Heureux Esclave... pris par les corsaires de Barbarie*, publié en 1674. Les droits de douanes sur cette substance étaient assez élevés; d'après le Tarif Général de 1664; *Momie*, le cent pesant payera cent sols. » L'obscurité des auteurs des diverses époques indique qu'ils n'avaient pas une notion bien exacte de ce qu'était la *momie*, qui devenait, un peu comme le bézoard, une substance indéterminée et fabuleuse. Saint Clément

qu'ils défendent que la Nature soit troublée dans son opération. Cette règle est la même dans les maladies internes. Si la Nature se défend elle-même, alors elle guérit seule les maladies. Elle possède une industrie certaine pour les guérir, que le médecin ignore. Et c'est pourquoi il est seulement le ministre et le défenseur de la Nature.

Ainsi, il y a autant de propriétés intérieurement dans la nature, qu'extérieurement dans la science. Cel-

d'Alexandrie (*Oratio protreptica ad Gentes*) parle, assez confusément d'une statue porphyrisée avec un baume extrait des momies. Ceci semble avoir quelque rapport avec la définition donnée par Castelli (*Lexicon medicum*) : Mumia signifie Pissaphaltum, ou un certain liquide, trouvé dans les sépulcres dans lesquels les cadavres des hommes, conservés par les aromates, ont été gardés pendant de longues années. Il donne aussi cette définition ancienne et peu connue : Mumia s'emploie aussi pour désigner l'haleine (*halitus*) d'un homme sain enfermée le matin, après que celui-ci s'est bien lavé la bouche, dans une fiole de verre, par une forte inspiration, et condensée dans l'eau par l'opposition subite du froid de celle-ci. Michel Toxites (*Onomasticon*) appelle Mumia : tout ce qui est tué (*occisum*) et qui a pouvoir de guérir; en français, dit-il, c'est chair Baulmée ou chair Saracénique, séché et brûlé du Soleil en le Sable de Lybie; *fleisch, im Lybischen sand verwaeret*; il lui donne encore les noms de Ayume et Kretal. Suivant Gérard Dorn (*Dictionarium Paracelsi*), Mumia se dit, non seulement de la chair humaine, conservée (*condita*) par le baume, mais encore de toute autre chose, non pas morte d'elle-même, mais tuée, et douée d'une vertu curative. Cette opinion semble être plus près de celle de Paracelse; Mumia est toujours considéré par lui comme une sorte de coagulum de matière subtile et très pure, qui réside au sein de toute substance composée, et renfermant l'esprit vital de cette substance; tels le vin, le lait, le sang, qui contenaient chacun leur *mumia* particulière. On verra, d'ailleurs, dans la suite, les diverses acceptations qu'il donne à ce terme.

les-ci sont innées en elle ; nous les obtenons par l'enseignement (*ex institutione*, aussi der leer). Nous sommes tels, à l'extérieur, que nous pouvons accomplir les choses que la nature peut accomplir à l'intérieur. Ceci doit être compris de deux façons au sujet de la puissance de la Médecine ; savoir ; de la Médecine du grand monde, et de celle de l'homme. Une des voies est dans les procédés défensifs (*in defensivis*, *in Defenſiuen*) ; l'autre, dans les procédés curatifs (*in curativis*, *in Curatiuen*). Quand nous défendons la Nature, alors, nous nous servons de sa propre science. Car, sans science, il n'est pas de guérison. Que si, outre la défense, nous employons la science, alors nous sommes médecins et guérisseurs (*curatores*, die heyler). Je n'ai mentionné auparavant que la coutume des médecins en général, qui nous est montrée chez ceux qui se fourvoient. Et c'est pourquoi il y a deux sortes de médecins ; les premiers, qui donnent (*addicunt*, *befehlen*) à la Nature, sa science, et se servent des seuls procédés défensifs, (bien que quelques-uns de ceux-ci ne se comprennent pas eux-mêmes). Les autres sont les guérisseurs (*curatores*). Ceux-ci se servent des sciences de la nature elle-même. De telle sorte que, si quelqu'un est blessé, deux modes de guérison sont donnés à la blessure ; celui du traitement Défensif, et celui du traitement Curatif. Le traitement défensif a été rapporté plus haut. Le traitement curatif (*sanatio curativa*) a lieu si la plaie est enflée (*ventrue*, *ventricosum*, *zu einem Magen werden*), de telle sorte que des médicaments sont introduits (*indantur*, *darein thue*), qui engendrent la chair. Le médicament étant introduit de cette manière dans la blessure, la nature s'élève (*insurgit*, *ist von innen herauß da*)

et digère le médicament dans la blessure; de telle sorte que la chair se forme; et ainsi la blessure elle-même se comporte à la façon du ventricule. Car, sans ventricule, aucune de ces choses ne pourrait s'accomplir. Mais ceci sera expliqué plus amplement dans la chirurgie. Vous pouvez juger, d'après le même principe, au sujet de toutes les autres maladies, comment il se trouve une science dans le médecin, et une autre dans la Nature du microcosme.

Or, maintenant, il faut comprendre, par ces choses, que l'homme et les choses externes entretiennent entre eux un certain accord ou similitude, de telle sorte qu'ils se conviennent et s'entr'aident (*afficiunt ac admittunt*) (1). C'est-à-dire que l'homme doit savoir que, dès qu'il aura perçu clairement (*perspexerit erfennt*), les natures de ces choses, qui se connaissent et s'admettent mutuellement, alors il possédera la connaissance de l'Anatomie. Puisque, en vérité, l'homme est formé du Limbe, et que le Limbe est le monde tout entier (*universus mundus, die ganze Welt*); et d'après ceci il a été établi que toute chose doit s'accorder (*admittere, annimpt*) avec son semblable. Car, si l'homme n'eût pas été constitué ainsi de cet orbe (*freyß*) et de toutes les parties de celui-ci, alors certainement le petit monde (ou microcosme) n'eût point existé ni n'eût été capable (*capax, fähig*) de recevoir toutes les choses qui eussent été faites dans le grand monde. C'est pourquoi il résulte de ceci, que tout ce qu'il mange et consomme de celui-ci, est vraiment lui-même. Car, puisque celui-ci

(1) La première traduction dit : *amplectantur*; ceci répond mieux à l'original allemand : *dass sie einandern annehmen,* ils s'entrelacent l'un l'autre.

(l'homme), est né du grand monde, et que le grand monde lui est semblable, donc, il fait partie également du grand monde. Car l'homme n'a pas été formé du néant; mais il a été fait (*fabrefactus, gemacht*) du grand monde. C'est pourquoi il se trouve (*consistit, steht*) également en celui-ci. Mais il s'ensuit encore de tout ceci que, puisqu'il est formé (*constat, gemacht*) de celui-ci, il vit de celui-ci. C'est pourquoi si cette filiation ou lien (*nexus, anhang*) existe, tel celui d'un fils à son père, il est également vrai que personne ne portera plus promptement secours (*opituletur, hilfft*) à son fils, que le père lui-même. Il l'aide et l'assiste (1). De même, par conséquent, le membre externe est médecine du membre interne, et ensuite chaque membre en considération d'un autre. Car le grand monde possède toutes les proportions humaines, divisions, parties, membres, etc. etc., ainsi que l'homme lui-même. Et c'est pourquoi l'homme mange et consomme toutes ces choses dans la nourriture et les médicaments. Ils ne diffèrent (*distant, scheiden*) l'un de l'autre en aucune chose que par le corps moyen, la figure et la forme. Selon la science, il n'existe qu'une unique forme, qu'une figure et qu'un corps moyen, au regard du corps physique. Ainsi le corps de l'homme absorbe (*assumit, nimpt an*) le corps du monde, comme le fils reçoit le sang de son père. Car il n'est qu'un sang, qu'un corps, séparé (*geschieden*) par la seule âme, mais, en vérité, selon la science point du tout séparé. D'où il s'ensuit que le ciel et la terre, l'air et l'eau sont

(1) *Demselbigen gebürt unnd nimpt es.* La version de Palthe-nius traduit ce passage par : *huic accedit; huic decedit.* Le premier traducteur latin l'a supprimé.

homme, dans la science. Et l'homme lui-même aussi, constitue un monde, avec un ciel, une terre, un air et une eau; de même dans la science. Ainsi le Saturne du microcosme attire (*asciscit, nimp̄t an*) le Saturne du ciel; de même le Jupiter du ciel s'unit (*amplectitur, nimp̄t an*) au Jupiter du microcosme. Puisqu'il existe ainsi deux ciels et une conjonction, ceux-ci ne sont pas séparés (1); il en résulte que la mélisse de la terre se rapporte (*assumit, nimp̄t an*) à la mélisse du microcosme, et que la giroflée (*cheiri*) du microcosme prend (*assumit, nimp̄t an*) la giroflée de la terre. De même que la Cachymia (2) de l'eau recherche (*adoptat, nimp̄t an*) la Cachymia du Microcosme, et que le Talc (3) du Microcosme recherche le Talc de l'Eau. Ainsi la rosée de l'air reçoit (*acceptat*) la rosée du Microcosme, et le Terenia-

(1) *Dann zween Himmel unnd ein Coniunctio;* le premier traducteur latin a lu ainsi : Ainsi le Jupiter du microcosme reçoit le Jupiter du ciel lesquels (deux) sont séparés par le ciel et non par la jonction.

(2) *Cachymia.* Toxites, Dorn et Roch le Baillif ne donnent point l'explication de ce terme. Suivant Castelli (*Lexicon Medicum*), c'est un terme paracelsique qui signifie un corps métallique imparfait, ou une minière de métal non mûre (*immatura*), qui n'est point salin, ni métal absolu, mais presque métallique, qui se tient avec la première matière métallique, et qui tire son origine des trois premières matières métalliques. Les Cachymies peuvent se diviser en Sulfureuses, comme les Marcassites, Chiseta, Cobleta, en Mercurielles, comme les substances arsénicales, auripigmentées, etc., et en Salines comme tous les Talcs. La vie des Cachymies, suivant Johnson (*De vit. rer. nat.* Lib. 4 et 5), consiste en l'esprit mercuriel doué du pouvoir de teinture; par contre, elles sont tuées dans la sublimation, par le sel et le vitriol. Il compte 30 espèces de Cachymies.

(3) Toxites et Dorn distinguent quatre sortes de talc; le blanc, le blond, le rouge et le noir.

bin (1) du Microcosme reçoit le Tereniabin de l'air. Et toutes choses supportent cette explication. Ainsi le ciel et la terre, l'air et l'eau ne sont qu'une seule chose, et non quatre; non deux, non trois, mais une chose unique. Et s'ils ne sont pas joints (*conjugantur, zusammen genommen werden*) ils existent divisés et séparés. De ceci nous devons conclure que, si nous voulons adapter ceci à la médecine, il convient de savoir que, pour les médicaments que nous devons administrer, il faut administrer le monde total, c'est-à-dire toutes les vertus du ciel et de la terre, et de l'air, et de l'eau. La cause de ceci est que, lorsqu'une maladie est dans un corps, tous les membres sains combattent avec celui-ci, et non pas un seul membre, mais tous. Car une maladie est la mort de tous ces membres. Et c'est parce que la nature a le pressentiment de ceci qu'elle déploie (*producit, falt*), contre la maladie toutes ses forces et toutes ses ressources. Donc, il importera de constituer une médecine telle, qu'elle renferme en elle le firmament universel, tant celui de la sphère supérieure, que celui de la sphère inférieure. D'où vous pourrez juger avec quelle puissance la nature résistera à la mort, puisqu'elle appellera et attirera à son aide le ciel lui-même, et la terre, et toutes les vertus et puissances de ceux-ci. Et, de la même manière que vous comprenez que l'âme lutte contre le Diable, de toutes ses forces réunies, lorsqu'elle a invoqué Dieu lui-même, de tout son cœur et de toutes ses forces pour résister au Diable, ainsi la nature elle-même met aussi un soin égal à réunir et employer tous les secours

(1) Voir page 236 l'explication de ce terme.

qui ont été constitués par Dieu pour repousser la mort, tant elle est secouée et ébranlée d'horreur par la Mort cruelle, par la Mort amère, qui l'observe terriblement de ses yeux, et que nos yeux ne voient point, et que nos mains ne touchent point. Cependant dans elle (la nature) la voit, et la touche, et la reconnaît. C'est pourquoi elle attire à elle toutes les puissances célestes et terrestres, afin qu'elle résiste à celle-ci, qui est formidable (*formidolosa, Erschrecklich*). Car la mort est extrêmement horrifique, et cruelle, et acerbe. Si elle a terrorisé celui qui l'avait créée, c'est-à-dire le Christ au Mont des Oliviers, qui a été tellement saisi d'épouvante à son aspect, avec une sueur sanglante s'échappant de tout son corps, qu'il a prié son Père Céleste de l'éloigner et de l'écartier, c'est donc avec juste raison que la nature elle-même tremblera violemment devant elle. Car plus la connaissance de la mort est grande, plus est grande, également, la prudence, préservation et recherche de la médecine, que poursuit l'homme sage (*vir sapiens, der Weiß Mann*).

CHAPITRE III

Et tel est le grand composé (*magnum compositum, das grosse Compositum*), c'est-à-dire la vraie médecine qui, comme nous l'avons dit, procède du ciel, de la terre, de tous les éléments et de toutes leurs vertus. Et c'est ce composé duquel le médecin doit apprendre ; ceci, est le *Recipe* ; ceci sont les simples, non vraiment dans le nombre et la quantité des simples, mais dans la composition ; par la réunion des-

quel est formé tout l'homme extérieur. Celui-ci, étant assemblé et uni, en lui sont assemblés tous les Remèdes, Médicaments et Arcanes; en lui sont incluses (ligen) toutes les puissances. Et ces forces peuvent lutter contre les maladies qui affligen l'homme; quant à celles qui ne l'affligen pas présentement, leurs arcanes, ou agissent (*operantur, wircken*) mutuellement entre eux, ou bien se reposent (*quiescunt, stand*). Il en est de même, pour vous donner un exemple, du bois qui est dans la main de l'artisan. Cet artisan sculpte, d'un même bois, plusieurs centaines de formes, d'images et autres semblables. De même le corps de l'homme produit des maladies par centaines; et cependant c'est un corps unique, duquel toutes celles-ci sont sculptées. Mais, de même que les images tirées du bois, les unes comme les autres sont brûlées par le feu, et consumées par le même feu, de même, dans le grand composé (*in magno composito, im grossen composito*), elle (la médecine) est également semblable, puisqu'elle épure, à l'instar du feu, et sépare le pur de l'impur. C'est pourquoi les grands composés (die grossen composita) doivent être connus (1). Mais comme les médecines particulières ou locales (*Partheyische artney*) (2) sont prises et quoique suivant l'ordre prescrit (*legitimo ordine, in rechter ordnung*), cependant leur succès n'est pas exempt de péril.

De même que, dans ce grand composé, se trouve le monde entier, c'est-à-dire le ciel et les vertus de la terre, et tout l'homme du microcosme, c'est-à-dire

(1) Cette phrase est omise dans Palthenius et Bitiskius.

(2) Le premier traducteur latin dit : *contrariae medicinæ*; Palthenius traduit : *ambigua remedia*.

comme le monde se trouve enfermé en lui, comme dans une goutte ; de même l'homme lui-même s'y trouve, avec tous ses membres, articulations, nature, propriété et essence, tant sains ou mauvais que malades ou bons ; et ainsi, s'il absorbe ceux-ci, il absorbe (*nimpt, sumit*) son limbe, duquel il est né ; et il s'absorbe lui-même, et le corps moyen (*medium corpus, Mittel Corpus*) l'unit avec ce dont il est composé, dans ce qui lui fait défaut. Et ce composé se trouve (*consistit, steht*) (1) dans les autres médecines, comme le Soleil au-dessus de tous les astres. En quoi le Soleil diffère-t-il de la Lune ? Et en quoi la nuit diffère-t-elle du jour ? Seulement parce qu'ils se distinguent, le Soleil par sa lumière, et le jour également par sa lumière. De même le ciel se distingue de la terre, ainsi que toutes les fleurs, racines, gemmes et perles (*Perlein*). De même le médecin doit connaître aussi les différents médicaments, non autrement que s'il séparait les ténèbres de la lumière, le jour de la nuit. Car il convient que le médecin distingue ses médecines entre elles, de la même manière, comme Moïse l'a rapporté dans le livre de la Genèse, que Dieu le Père (2) sépara successivement, un jour ceci, le lendemain autre chose, le surlendemain autre chose encore. Ainsi nous devons penser que nous avons entre nos mains une chose complètement semblable à celle que Dieu a eue, et que nous devons posséder tout à fait la science de séparer et de distinguer le noir du blanc, le clair de l'obscur, c'est-à-dire la médecine de la boue (*lutum, fot*) dans laquelle

(1) Le premier traducteur latin dit : surpassé toutes les médecines, *omnes excedit medicinas*.

(2) *Gott der Vatter.* Palthenius, toujours pédant, dit: *Iehoua*.

elle gît cachée. Car c'est ainsi que Dieu a créé celle-ci.

Mais que dirons-nous de l'opération ? Ceci même, ainsi que nous le déclarons ; savoir, que Dieu ne veut pas qu'elle soit connue autrement que comme la hache qui coupe l'arbre. Ainsi, il exige que son œuvre soit aussi considérée (*considerari, verstanden*) en médecine ; et celle-ci doit procéder (*procedere, gangen*) avec une efficacité, et une vertu, et un travail égal à ceux avec lesquels il a guéri (*sanavit, gesundt gemacht hatt*) lui-même sur la terre. Car, avant que les moindres paroles se fussent échappées de sa bouche, déjà tous les infirmes étaient guéris (*convalerant, gesundt waren*). Bien qu'en ceci beaucoup de choses dussent être considérées, savoir la grande ignorance et l'imperfection des médecins, qui pourtant veulent paraître savants avec des miettes (de science) (1) et la faute des malades, et beaucoup d'autres fautes qui, connues de Dieu, ne doivent être ni connues ni dévoilées par nous. Puis donc que l'opération de la médecine est une vertu si puissante, condensée (*stipata, mechtig*) de toutes les vertus des phalanges (2) célestes et terrestres, il vous est maintenant facile de comprendre que, ni l'hiver n'absorbe l'été, ni l'été ne dévore l'hiver, c'est-à-dire que vous ne devez point du tout pouvoir chasser (*dispellere, vertreiben*)

(1) *Und doch mit den Prossmen etwas beweisen.* Bitiskius et Palthenius ont supprimé ce passage embarrassant. Le premier traducteur latin a dit : *qui tamen ægrotis aliquid auxillii præstant* (!!) Suivant le plus érudit des germanisants actuels, M. Max George, le mot *Prossmen* équivaudrait à Brod-Same, par suite des transformations : brosmâ, brosama, broz, proz.

(2) *Scharen.* Le premier traducteur latin dit : sphères ; le second : génies.

l'Elément de l'eau par l'Elément du feu. Car, de même que l'eau demeure inexpulsée par le feu, de même le froid humide n'est pas du tout chassé par le chaud sec. En outre, les éléments ne sont pas les maladies, mais sont plutôt les ramifications (*enascētia*, *auff-chuß*) qui naissent de l'arbre, lequel indique seulement les maladies. Car ainsi les complexions nous sont imprimées (*ingenitae*, *eingebildet*) de telle sorte qu'aucune n'en chasse une autre, et aucune ne fait place à une autre. Et de même que le ciel ne repousse pas la terre, ni la terre le ciel, il en est de même dans l'homme. Car tout ce qui surpassé ce grade n'est pas une Complexion, mais un Accident. Et comment ceci se dirige et s'ordonne, ceci sera expliqué dans les chapitres spéciaux.

Donc, maintenant que la santé elle-même a été décrite, jusqu'ici, avec l'homme et ses maladies, sous la Théorie et Physique générale, d'où tous les chapitres déjà écrits des maladies, ont été principalement déduits et basés sur cette Théorie générale; il faut maintenant traiter de la mort et de ses accidents, de son temps, etc. Toutes les choses ont leur temps (1), c'est-à-dire combien de temps elles doivent durer, soit pour le bien, soit pour le mal. C'est ainsi que les Saints (*Sancti*, *die H̄eyligen*) ont leur temps (*jet̄*); ce temps étant accompli, ils doivent cesser de vivre et de rester sur cette terre. Or, il y a aussi un temps pour les méchants (*improbis*, *die bösen*). Toutes choses cesseront à leur terme prescrit par Dieu. Et il n'est pas de Saint qui puisse outrepasser ceci, quelque pieux, juste ou utile et salutaire au peuple

(1) Palthenius ajoute : *præfixus*.

qu'il ait pu être. Ce temps s'approchant, rien ne subsistera (*nihil superest, nihil spectatur, so wirt nichts angesehen*) ninon; *Lève-toi et marche (surge et abi)*. Le terme de ce temps est la mort. Celle-ci se tient (*adsidet, sitz*) à nos côtés et attend nos guerres intestines, saisissant l'occasion où elle pourra faire irruption. Car la mort elle-même ne sait pas à quelle heure elle doit s'introduire et quand elle doit tuer. Elle est néanmoins attentive, exacte et soigneuse à faire irruption, de peur qu'elle ne vienne à négliger le moment; mais elle prête continuellement obéissance à son Seigneur Dieu dans le ciel. Donc, si elle ne sait pas par elle-même l'heure et la minute de notre fin, alors elle se laisse chasser et repousser par la médecine; cependant elle s'approche toujours de très près, parce qu'elle suppose continuellement que le moment d'entrer est venu; c'est pourquoi, quoiqu'elle se trompe souvent, elle redouble les insultes et les assauts.

Or, bien que toutes choses soient en nous belles, bonnes et agréables, et pleines d'une certaine sainteté (*heiligkeit, divinitas*) singulière, néanmoins elles ne sont pas autre chose qu'un trésor qui est composé d'or et de pierres précieuses, et caché dans une corbeille (*cista, fisten*) et dont le larron s'empare ensuite, n'en laissant rien au possesseur. Car il n'est accordé à personne d'être épargné; il n'est tenu considération daucun, ni de l'utilité, ni du dommage, ni de la probité, ni de la malice (1), mais il n'existe que; *Lève-toi et marche (surge et abi)* (2). Et quand

(1) En marge : la mort ne fait pas d'acceptions de personnes. Cette dernière expression est en grec : προσωπολήπτης

(2) Paithenus dit : que ce rouet (*rhombus*); Lève-toi et marche.

même le monde tout entier se tiendrait devant lui, ceci n'est rien devant Dieu, et ne sera pas pris en considération. Ainsi notre vie a été constituée comme un trésor qui n'est point du tout en sûreté. Et si nous gardons celui-ci de toutes les manières possibles, à quoi nous servira tant d'attention? Simplement à ce qu'il nous soit dérobé, devant cette garde vigilante et attentive elle-même. N'est-ce pas une meilleure garde, si le malade alité se réfugie vers Dieu, et implore celui-ci, de lui donner son aide? Et s'il sollicite le médecin et le supplie de lui prêter le secours de son art? Et cependant, puisqu'il n'a point espéré du tout en ces secours, il meurt et est emporté. N'est-il pas suffisamment fortifié, celui qui est Roi, et qui, réunissant toutes ses forces autour de lui, et entreprenant la guerre contre son ennemi, s'entoure très fortement, de tous côtés, de retranchements et de fossés, et s'en-
sevelit, pour ainsi dire, et combat avec des troupes tant à cheval qu'à pied? Et, cependant, lorsqu'il suppose que tout est bien protégé et en parfaite sécurité, une balle (*glans, fugel*), vient, qui le transperce. Qu'est-ce vraiment que la mort qui nous fait perdre la vie de bien des manières? Bienheureux, en vérité, l'homme que la mort saisit, dans la même disposition de cœur que Saint-Jean-Baptiste, les Prophètes et les Apôtres. Donc, il nous faut veiller et avoir l'œil sur elle. Elle nous appelle, en vérité, au jugement où nous devons rendre raison de l'usage de notre temps, jusqu'au plus petit instant. Elle est le licteur (*Scherg*) et l'appariteur (*Büttel*) qui nous cite au Jugement de Dieu. Et c'est par cette citation (*invitatio, Fürboth*) que l'âme opère sa séparation d'avec le corps. Et quelle est cette citation? Rien que d'aller au Juge-

ment, devant le regard de Dieu, telle heure, tel jour (1). Jour vraiment de misère, dans lequel le ciel et la terre trembleront et s'élèveront (*attollentur, erheben*) dans lequel les trompettes réveilleront (*suscitabunt, außwecken*) les appelés, les morts et les défunts. Mais la Mort est celle qui nous ressuscitera (*ressuscitabit, außweckt*) et nous rendra (2) ce qu'elle nous a emporté (*abstulit, genommen*). Dans cette vie nous nous tiendrons avec notre licteur devant le tribunal dont la terre est la prison et la geôle. Car tous sur cette terre, nous mourons dans les péchés. C'est donc pourquoi nous sommes assignés (*adjudicamur, zugehen*) à cette prison dans laquelle nous serons détenus jusqu'à ce que vienne le jugement, que tous les hommes captifs doivent attendre. Déjà, en vérité, dans cette invitation de la mort, notre esprit va vers le Seigneur, tandis que le corps va à la terre, qui est la prison du corps seul, mais non de l'esprit. Ainsi l'un et l'autre restent en leur milieu (*in sua sede, in seiner statt*) en attendant d'être enfin réunis de nouveau; en quel temps les trois dites substances (3) seront restituées en leur sang (4) et essence. Mais qu'adviendra-t-il ensuite, en présence de celui qui a créé le corps et l'âme, et qui est caché à tous les hom-

(1) Palthénius a rendu tout autrement ce passage : Et quelle est la plus importante question de cette citation par laquelle l'âme opère sa séparation d'avec le corps sinon : Allez au jugement, etc.

(2) Ceci est au présent dans le texte allemand.

(3) Sel, Soufre et Mercure.

(4) *In ihrem geblüe*. Ce mot a embarrassé les traducteurs ; le premier a lu *geblut*, et a traduit : dans le sang ; le second *geblüt*, et a traduit : dans la fleur.

mes? En ce temps, en vérité, il n'y aura plus aucune maladie, il n'y aura aucune médecine, ni aucun médecin, ni aucun malade; et ce sera la fin de toutes ces choses. Mais comme nous l'avons dit, il est nécessaire que nous attendions ce temps avec vigilance, et que nous nous tenions, en attendant, dans les sciences, afin que nous soyons capables de rendre une raison vraisemblable de notre vocation.

CHAPITRE IV

Et bien que nous ayons fait connaître la mort, qui est le terme de toutes choses, cependant ce présent traité n'est pas encore terminé; mais la nécessité nous oblige à nous arrêter plus longtemps ici, afin que tout ce que nous avons proposé paraisse plus clair. C'est pourquoi nous devons entreprendre un processus plus général, au sujet des trois substances s'enorgueillissant dans leur superbe, c'est-à-dire passant, dans leur exaltation, au delà du grade qui leur est assigné, ce qui a lieu de la manière suivante. Nous parlerons, avant tout autre, du Mercure.

Puisqu'il a été compris que le Mercure est la liqueur dans l'homme, et que celle-ci est multiple, à cause de quoi de multiples natures procèdent d'elle, maintenant je veux que vous sachiez tous qu'il existe trois modes et voies pour sa séparation. La première voie, par laquelle le mercure ascend, est la Distillation. L'autre est la Sublimation. La troisième est la Précipitation. Et bien que, dans ces modes, des espèces diverses existent, cependant il n'est pas nécessaire qu'elles soient énumérées chacune séparément. Il suf-

fit de rapporter ici les principales. De même que les trois voies susdites existent extérieurement, de même trois autres modes subsistent aussi dans le corps. Et ceci est l'opération de la Nature.

Maintenant, il convient, avant tout, de rapporter qui est ce qui constraint (*cogat, treibt*) le mercure dans ces trois modes, c'est-à-dire le conduit dans cette voie dans laquelle il est sublimé, précipité et distillé. Car il ne fait pas ceci de lui-même (*ex se, im selbſt*) ; il est donc nécessaire que quelque chose d'extérieur l'attire, ce par quoi il ascend, et se sépare des deux autres principes. En voici un exemple. Lucifer ne possède pas l'orgueil de sa nature même; mais il le reçut d'ailleurs. C'est pourquoi il s'éleva au-dessus des autres. De même ici également, cette chose provient d'ailleurs que de sa nature, et il faut comprendre précisément (1) que ce qui fait sortir (*emovet, treibt*) le Mercure de son grade, c'est une chaleur; et par la chaleur il ascend. Or, cette chaleur est la chaleur de la vertu digestive; donc, elle est accidentelle. Cette chaleur, est grande et intense; alors elle est plus puissante que le Mercure; elle l'élève, c'est-à-dire l'emporte sur lui (*prævalet, überwigt*); elle l'excite (*agitat, treibt*) comme le bois qui, par l'intense chaleur du Soleil, est embrasé et brûle. De même ce mercure ascend aussi par la chaleur étrangère et passagère. Or, en vérité, cette chaleur le chasse (*pellit, treibt*) de trois manières, selon la science de sa maîtresse, qui est l'Art Mécanique. De plus, il est encore une autre chaleur, qui provient (*emergit, ſich begibt*) du mouvement du corps, non pas plus faible

(1) Le premier traducteur latin dit : comme l'indique le nom même du mercure.

(*infirmiter, weniger*) en vérité, que la première, mais cependant plus admirable (1) et non pas aussi certaine que la première. Celle-ci, cependant, pour quelque raison qu'elle soit suscitée, embrase le Mercure et le constraint à l'ascension. Outre ces deux chaleurs, sachez qu'il en existe une troisième, suscitée par les astres; savoir : si quelque étoile brillante (*accensa, anzündender*) survient (*incidat, einfällt*) (2), ce qui est un présage de mort subite, et d'autres maladies mercurielles pour ce temps et cette année. Ainsi, il existe donc trois chaleurs étrangères, capables d'élever le mercure, dont l'ascension est suivie de plusieurs maladies, c'est-à-dire de précipitations de son orgueil dans la mort. C'est pourquoi il est nécessaire que le Médecin puisse connaître et distinguer la chaleur de l'expérimentation (*calor exercitii, die hitz der übung*) (3), et la chaleur des astres. Car il pourra, de cette manière, protéger ses malades, et leur prescrire, en cette considération, un régime et une préservation certaine.

Ensuite, remarquez pour quelle raison le Mercure est embrasé. Ceci a lieu de trois manières. Dans l'une, il est embrasé soit dans l'humide, soit dans le sec ou dépression (*in depresso, niedergeschlagen*) laquelle peut être, ou humide, ou sèche. Or, en vérité, le Mercure se trouve dans tout le corps et dans tous les membres. Autant de membres, autant d'espèces de mercure. Outre cela, sachez qu'il est beaucoup de

(1) *Seltzamer*; Palthenius a traduit : *variabilior* (!)

(2) Le premier traducteur latin a rendu tout autrement ce passage : il est une troisième chaleur qui embrase, par sa force le mercure des astres.

(3) Le premier traducteur latin a omis ce terme.

parties dans le corps, et qu'elles ont toutes leur office ; ainsi : ceci est l'office de la raison ; ceci de la vision ; ceci de l'audition. D'où proviennent plusieurs espèces des maladies de celui-ci. A l'un il (le Mercure) ôte (*expilat, nimpt*) la raison ; à l'autre, il enlève les veines (1) ; à un autre, il retranche la langue. C'est ainsi que la chaleur commence. Elle embrase d'abord le corps, et en tout lieu elle envahit et remplit, elle commence son opération, c'est-à-dire, elle commence à brûler, comme si ce lieu était un foyer dans lequel se trouverait le mercure. De telle sorte que, si la chaleur fût née de la satiété ou plénitude, cette plénitude eût été d'une chaleur si subtile, qu'elle eût égalé l'esprit-de-vin (2), et qu'elle se fût élevée à tel point qu'elle eût pénétré avec l'esprit dans le cerveau ; alors, cette chaleur étant suffisamment forte, le mercure s'égare (*pervagatur, steigt, s'élève*) au delà de ses limites naturelles ; et tout ce qu'il touche, il le frappe et le blesse. Il en est de même pour le cœur ; si elle l'eût occupé, alors le cœur eût été comme un foyer, par lequel il eût rejeté son propre mercure. Et partout où ce mercure touchera, il engendrera la maladie (3).

De même, dans les complexions saines (*validae, starken*) dans lesquelles il se trouve une plénitude quotidienne, un exercice immodéré, ou bien une étoile (*Stern*) (4) semblable (5), ainsi que nous l'avons

(1) *Geäder*. Le premier traducteur latin a dit : ligaments.

(2) *Wein geist*. Le premier traducteur a lu probablement : *sein geist*, car il a traduit : *suo spiritu*.

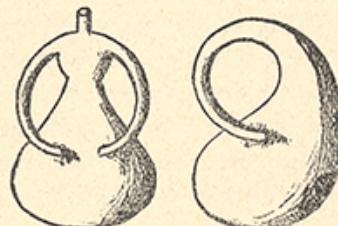
(3) Ces derniers mots ne sont pas dans les traductions latines.

(4) Le premier traducteur latin dit : *Ascensus*.

(5) La version de Palthenius ajoute : *composita*.

dit, alors le corps est remué (*movetur, bewegt*) tout entier, c'est-à-dire que tous ses membres sont dans la chaleur. D'où il advient que tout le mercure est porté sens dessus dessous (*sursum deorsum, auß unnd ab erhebt*), et qu'il est distillé dans le corps, non autrement que dans un Pélican (1). Or, s'il monte en son plus haut degré, alors il accomplit sa méchanteté (*nequitia*), c'est-à-dire s'il est mû (*treibt, intendantur?*) à tel point, et subtilisé à tel point (soit qu'il soit fait ainsi dans le corps, en distillant, ou en sublimant, ou en précipitant), qu'il parvienne à la suprême essence; alors il est rejeté de son siège (2), et c'est la maladie du corps et la mort prompte (*præsentanea, gegenwertiger*). Car, avant ce temps, il ne fait pas ceci (*thuters nit*) (3); mais il a un certain espace pour son ascension, circulation et préparation, jusqu'à ce qu'il

(1) Pélican ou Pellican; vaisseau circulatoire clos, dont les deux formes principales étaient les suivantes :



Les « Deux Frères », ou circulatoire de Raymond Lulle étaient aussi une sorte de Pélican double. Voir à ce sujet : David de Planis-Campy : *Bouquet Chymique; Les Vases et Fourneaux Philosophiques*. Consulter, sur le secret de leurs proportions, Jean Dee, *Monas Hieroglyphica*.

(2) *Von seim stuel.* Le premier traducteur latin a dit : par son astre, *suo astro*.

(3) La version de Palthenius dit : *eo non erumpit*.

parviennent enfin à ce degré extrême. Alors, enfin, il est rejeté et retombe au plus bas (*ad ima, zum nidersten*).

De même également, si quelque étoile enserre (begreiff) (1) et embrase sa partie (*pars*) en elle; alors elle ne s'arrête pas (2) tant qu'elle n'est pas montée à son ultime subtilité. Et alors elle engendre ses maladies. Ainsi Mercure est agité (*agitur, auftrieben*) par la chaleur extérieure dans son exaltation, qui n'est pas autre chose que la répulsion (*defectio à abstossen*), c'est-à-dire la source des maladies.

Ainsi, comme il a été dit, il existe trois voies ou modes; l'une apporte la mort subite et ses espèces; celle-ci est la distillation du mercure. L'autre introduit la goutte des pieds (*Podagra*), la goutte des mains (*Chiragra*), l'arthrite (*Arthetica*); celle-là est la précipitation du mercure. La troisième produit la Folie (*Mania*) et la Frénésie; c'est la sublimation du mercure. A chacune de ces voies et à leurs diverses espèces, des chapitres spéciaux ont été consacrés dans les livres qui en traitent, et où elles seront plus particulièrement expliquées. Ainsi donc, la matière ultime des choses qui outrepassent (*transcendent*) leur grade est multiple. Car diverses sont les substances mercurielles (*mercuriales*), diverses les fonctions (*officia*), diverses les parties, et diverses les natures, modes et propriétés de toutes celles-ci. Lesquelles, si elles sont conjointes ou coïncident ensemble, engendrent d'ex-

(1) Paithenius traduit : *corripiat* : quant à la première version latine, elle supprime le mot *stern* et lit : En montant, si quelque partie est obtenue (*adipiscitur*).

(2) *Last.* Palthenius dit : *feriatur*.

traordinaires (1) maladies avec d'extraordinaires signes et particularités, et autres choses semblables.

Par cette préparation, le mercure devient tellement subtil, que personne ne peut lui résister, à cause de la puissance de la nature intérieure. La cause en est que les deux autres substances, par l'intensité de la chaleur, par la force de laquelle elles sont repoussées, ne peuvent la vaincre. Celui-ci est donc subtilisé à tel point qu'il pénètre et les chairs et les os, tellement qu'il s'échappe et exsude, non seulement par les pores, mais même hors (*extra, außerhalb*) de ceux-ci (2). De là naissent les pustules, le mal français (*morbus gallicus*), la lèpre, et autres maladies semblables; et elles prennent ici leur matière primitive et leur cause, avec beaucoup d'autres semblables. De quelles manières ceci a-t-il lieu? C'est ce que l'on trouvera énoncé aux chapitres spéciaux. De même qu'il ascend par une telle chaleur, il faut savoir également ici qu'il suscite aussi, de nombreuses manières, le froid, la chaleur, l'horreur (*Schauer*) et les conquassations (*Schüttlen*) (3), autant de fois que son paroxysme se manifeste, ou seulement quelque chose de semblable. Car, chaque fois qu'un si âcre et si subtil poison attaque cette nature, alors, celle-ci est saisie comme d'une certaine répulsion ou épouvante. Cette épouvante est le tremblement (*tremor, zitter*) du corps, né de la crainte du froid et de la chaleur, qui se rencontrent (*concurrunt, laufft mit*) ensemble. Car

(1) *Seltzamen*. Palthenius traduit encore : diverses.

(2) C'est-à-dire en se frayant des issues où il n'en trouve point.

(3) Palthenius traduit faiblement : *rigorem horroremque suscitat*.

là se trouve l'obturation et une fluctuation (1) des vapeurs, comme dans une marmite fermée (*occlusa olla, vermachter Hafen*), qui bout et se soulève elle-même. Le froid est vraiment la matière et la nature de toute frayeur que cause le froid. Plus la chaleur devient forte, plus le froid s'éloigne et laisse dominer la chaleur. Ainsi sont connues les merveilleuses natures du mercure (2), et parce que, véritablement à cause du souci de la brièveté, sa nature variée ne peut pas être décrite ici plus amplement, nous reporterons cette partie essentielle de notre traité, dans nos autres volumes.

CHAPITRE V

Puisque cette dissertation est achevée et terminée dans la partie concernant le mercure, nous accorderons aussi la même attention au sel, qui est une autre partie des trois substances. Sachez d'abord, au sujet de celui-ci, qu'il est transformé, en sa superbe, suivant quatre modes, savoir; en Résolution, Calcination, Réverbération et Alcalisation. Or, la nature du sel est variée, et de diverses manières (*umnd in viel weg*); c'est pourquoi variées sont les *espèces* (*species*) de sa préparation. Beaucoup de sels sont calcinés; beaucoup sont réverbérés, et beaucoup alcalisés et résolus, qui, tous, dans l'homme, se compor-

(1) *Ubereysen* (?) Le premier traducteur latin a dit : une trop grande abondance, de *überessen*, trop manger.

(2) Le premier traducteur latin dit : la nature du mercure est donc variée.

tent (*beschehen*) comme à l'extérieur de lui dans la science.

Tout d'abord il est nécessaire de connaître ce par quoi le sel est dissous (*infringitur*, littéralement:brisé, *bricht*), de telle sorte qu'il ascende dans les sus-dites préparations du suprême grade, auquel il ne devait pas parvenir. Les causes en sont triples:

La première est l'immodération (le trop-plein) des nourritures, qui trouble (*bricht*) la digestion, et rend les parties trop lascives (*zu geyl*) la chair trop lubrique (*lubrica*), c'est-à-dire par laquelle la chair est rendue trop délicate, la chair trop molle et moëlleuse (*medullosa, marcf*) et d'un sang trop impétueux (*luxurians, geyl*) et autres semblables. Ainsi, aussitôt que ces choses sont en abondance, le sel ne peut se maintenir dans son essence et intégrité, dans laquelle, néanmoins, il lui convenait d'être ; de même que le champ, trop engrassé, est corrompu(*verderbt*) par ceci, parce que ses fruits se pourrissent plus promptement. Ce qui a lieu, soit que le champ soit inondé par une pluie trop abondante, de telle sorte que les fruits (1) tombent en pourriture, soit de toute autre manière (2).

Il est encore une autre manière d'entendre ceci, en d'autres choses, savoir : que trop d'abondance (*luxus*) excite le sel dans son exaltation, et, principalement, d'autant plus fortement et d'autant plus promptement de cette manière, si la luxure ou le coït tire son origine

(1) *Die frucht.* Palthenius traduit: les semences sont remplies de pourriture par une humeur abondante.

(2) Palthenius lit autrement ceci; il en fait la continuation de la phrase précédente et il dit : ou bien dégénèrent (les semences) en une autre nature (?)

de l'irritation (*stimulatus, anreizen*) (1) prurigineuse, sudorulente et sanguine (*cruorificus*). D'où il (le sel) est violemment augmenté et exercé (*efferatur, geübt*). Par cette agitation (*commotion ubung*), le corps engendre (*endysfahet*) un esprit froid, c'est-à-dire un souffle (*flatus, ein windt*). Celui-ci convertit le sel en une autre nature, plus puissante que les autres. Car, si l'abondance du sperme est dirigée dans quelque passage (*meatus, in ein gang*), alors la nature du sel est brisée, et trop de liquide est attiré (*contrahitur, wird antzogen*) ici, de telle sorte que le sel est conduit à une surabondance (2), c'est-à-dire dans une autre nature.

Il en est de même (3) par l'astre pénétrant (*incidens, falt*) dans le sel, dans ses parties. Et de même que le vent dessèche, de même les astres. De même que le Soleil fond la grêle, de même l'astre fond les sels. Car les sels ne sont pas autrement placés dans le corps, que la grêle dans les champs. La nature (de celle-ci) est ainsi faite, qu'elle demeure dans le même état; et cependant elle ne peut suffisamment résister. D'où il résulte qu'elle est brisée et séparée (4). Il en est de même pour le sel, qui ne peut résister; vienne quelque contraire, celui-ci est facilement altéré par l'abondance de la chair, de la graisse, du sang, ou bien par le changement de la nature ten-

(1) Le premier traducteur latin dit : *ex medicina*.

(2) *In ein geyle geht*. Le premier traducteur latin a dû lire : *Geist*, et a traduit : *sal transit in spiritum*.

(3) Le premier traducteur latin dit : La troisième voie est celle par lequel le sel est extrait par les étoiles.

(4) Toute cette phrase est au pluriel dans l'original, à cause du mot *grandines*, qui n'a point, pratiquement, de singulier.

dre (*tenera, zart*) ; de même aussi par le coït, et aussi par l'astre.

Or, il est quelques sels qui, tombant en une telle dissolution (*ein solche zerbrechung*), se liquéfient comme la neige, ce qui a lieu de la manière suivante. Si ceux-ci sont léquétés, alors la nature de la chaleur qui existe dans le corps est (comme nous l'avons dit pour le mercure), de s'efforcer de rejeter le sel résolu hors du corps. Car cette chaleur (ou ardeur) interne du corps, ne laisse aucun sel résolu dans le corps; mais pour de multiples causes, elle élimine celui-ci et le rejette. Et ceci n'est pas seulement vrai des sels résolus, mais encore des sels calcinés et réverbérés. De là vient que la sueur est salée. Car elle n'est autre chose que le sel résolu de cette manière. D'où il s'ensuit qu'une sueur découle (*defluere, fompt*) du sang; une autre sueur de la chair, ainsi que des os et de la moëlle, ce qui est confirmé de ce fait qu'il existe plusieurs natures de sels.

Car de ceux-ci naissent les Serpigo (*serpigines*) (1), les dartres ou impétigo (*impetigines*), les démangeaisons (*pruritus*), la gale (*scabies*), et autres du même genre, que l'on trouvera exposés dans nos livres chirurgicaux, mais que nous laissons de côté ici.

Si les sels de la nature sont calcinés, il advient alors qu'ils perdent leur liquide; si le sel a déjà été calciné dans son essence, alors celui-ci a déjà, auparavant, été calciné par lui-même (*per seipsum, an ihm selbst*) dans la nature (2). S'il perd son tempérament humide, et que celui-ci lui soit enlevé, alors il

(1) Nom d'une sorte d'ulcères.

(2) Les deux traducteurs latins ont évidemment mal lu ce passage, car leurs phrases n'ont, ici, aucun sens raisonnable.

reste le sel calciné, de même que, dans leur préparation, l'alun, le vitriol et autres semblables. Car vous devez aussi entendre cette préparation de la même manière. Ainsi donc, cette calcination commençant, l'humide s'échappe (*secedit, weicht herauß*) par le moyen de la sueur. Et c'est cet humide qui irrite et mord la peau; et après viennent la gale (1) et les ulcères (*ulcera, loch*). Car enfin, si le sel est sans humidité, comme il devait l'être (2), il se répand au dehors, et prépare et ronge, pour lui-même, une ouverture, dans le lieu même du corps où il se cache. On trouvera plusieurs choses, concernant ceci, dans notre chirurgie.

Celui qui est réverbéré (3) est un autre sel, savoir : liquide humide. Celui-ci, dans son Anatomie, est distillé de haut en bas (*sursum, deorsum, auff und ab*); laquelle opération est appelée Réverbération. La cause en est que nulle chaleur, ni nulle surabondance (*luxus, geyle*) étrangère ne peut aller (*abire, gehn*)

(1) *Ruffen*, probablement pour *Ruhēn*, les aspérités. Palthenius a rendu ce terme par Scabies. Le premier traducteur latin a dit : ensuite ce prurit ouvre la peau; et ensuite viennent les trous (*foramina*).

(2) Palthenius traduit : sans l'humidité par laquelle il devait être excité.

(3) La réverbération est une calcination qui s'accomplit dans un four spécial dit *réverbératoire*, et qui est muni, au sommet, d'un chapiteau ou d'une voûte, destinée à renvoyer la flamme. Celle-ci atteint donc les objets de haut en bas, ce qui a pour effet de les réduire en chaux subtile. La réverbération est dite fermée ou occluse quand les registres du fourneau sont complètement fermés; ouverte, lorsque ceux-ci sont ouverts; l'effet n'en est pas le même. La réverbération ouverte est réservée pour les corps durs et difficiles à réduire. (Cf. Ruland, *Lexicon Alchemiae*.)

dans sa substance; de même, en vérité, que l'eau ne peut pas être mélangée avec l'huile, de même ceux-ci ne peuvent être unis à celui-là. Ainsi donc, les esprits s'agitent (*fluctuant, gehnd*), au-dessus et au-dessous de ce sel (1), tantôt en haut, tantôt en bas, jusqu'à ce que soit engendré un certain mucilage ou viscosité. Et alors, il a reçu également son aigreur (*acrimonia, scheryffe*), plus grande qu'il ne devait l'avoir. Ainsi donc, il fait irruption (*perrumpit, geht es durch auch*) c'est-à-dire la chaleur interne chasse sa substance hors du corps; et alors d'autres plaies (*foramina, loch*) et autres ulcères extérieurs paraissent. Remarquez, au sujet du sel, qu'il tend, de sa nature (*arth*), vers ce qui est selon la nature (*an der Natur*); par laquelle opération naissent des maladies variées et nombreuses, qui, dans le livre de la chirurgie, sont appelées par moi blessures de rouille (*vulnera aeruginosa*). Car chaque rouille (2) est chassée par ses pores, de l'intérieur à l'extérieur, et accomplit (*praestat, hatt*) son opération dans l'air.

Ainsi donc, comprenez ensuite qu'aucun ulcère (*Loch*) ou autre maladie externe ne peut exister, à moins qu'elle ne soit provoquée par le sel qui, ensemble avec l'air, opère au dehors, dans la peau, et attire (*perliciat*) tout à l'air (*unnd alles dem Lufft zu*). D'où l'on peut conclure que le sel se comporte, tantôt d'une manière, tantôt d'une autre. De là les ulcères proviennent, secs, humides, coulants (*fluenta, rinnen*) purulents, etc. Et bien que ceux-ci apparaissent diversement, en partie avec érosion de la

(1) La version de Palthenius ajoute : *Pervolitando*.

(2) *Ærugo* désigne plus particulièrement la rouille de cuivre, le vert-de-gris. Le texte allemand dit : Rost.

substance du corps moyen, en partie par (*ex, mit*) la nourriture, les aliments et autres choses semblables; cependant il n'est pas nécessaire que ceci soit rapporté ici. Car c'est ainsi que, du sel, sont engendrées les blessures du sel, ambulantes, passagères (*peregrina*), corrodantes, cancrizantes (1), profondes, putrides, sèches, etc., et beaucoup d'autres, non caverneuses *nit lōcher*) comme *l'allocépie*, les *pustules*, les *cicatrices*, les tumeurs anales (*condylomata*), etc., et même la morve (?) (*morphæa*), la lèpre, et autres de leur espèce. Et c'est suivant le genre du sel qu'est le genre de la douleur et de la souffrance, et suivant ce qu'est l'étoile, qui apporte ici également la science (2), laquelle étoile, dans son exaltation, exerce aussi une influence et un mouvement.

En outre, il importe de savoir que, puisqu'ils produisent des formes diverses, comme dans les chancre (frebsen), fistules, gangrènes, plaies dévorantes (*corrodenzia*), ceci vient également de la constitution (*arth*) du sel, qui est aussi de cette nature. Car le sel a accordé la forme à toutes ces choses, comme le manifeste la lumière de la nature; et tel est le sel en quelqu'un, telle est aussi la maladie en lui, qu'elle soit aiguë, chronique, brève, mortelle. Toutes ces différences seront expliquées en leurs chapitres particuliers.

(1) Qui sont de la nature du cancer ou chancre.

(2) Cette phrase est omise dans Palthenius et Bitiskius.

CHAPITRE VI

S'est la même règle pour le soufre, qui est séparé (*separatur, zerbredhen*) et exalté par quatre choses. Celles-ci sont les quatre Eléments. Et sa nature est aussi de même. Si l'Elément humide entre en lui, alors il devient humide, liquide, ou quelque chose de semblable, selon qu'il reçoit cette impression de celui-ci, c'est-à-dire de l'Elément de l'eau. De même, autant de fois il sera envahi par l'Elément de l'air, autant de fois il se dessèchera, et recevra un degré de siccité. Car l'humidité subsiste dans l'Elément de l'eau, et la siccité dans l'Elément de l'air. Ainsi donc, le soufre revêt deux natures d'exaltation. Mais sachez qu'il en est de même des deux autres Eléments, savoir; le feu et la terre. Si la terre domine celui-ci (le soufre), alors elle rend celui-ci froid, et le conserve froid. De même pour le feu, c'est-à-dire le firmament. Celui-ci conserve le soufre chaud, après qu'il lui a imprimé de la chaleur. Ainsi donc les quatre Eléments sont les artisans (*artifices*) qui conduisent le soufre à sa transmutation, de telle sorte qu'il est détourné de son office, pour susciter des maladies qui, chacune, sont très variées, soit froides, chaudes, humides ou sèches, et, dans chacun de ces genres, sont de diverses espèces, se comportant suivant la nature de la matière du soufre, qui est attaquée dans ses parties et membres.

Ainsi le soufre devient froid; et par cet Elément il est rendu volatile ou fixe. Or, ce froid est de plusieurs sortes (1); *Congelé et Résolu; Coagulé et Dissous.*

(1) En marge : Le froid est de deux sortes.

Celui-ci sort (*emergit, nimbt fidh*) (1) de ces quatre Eléments qui, cependant, sont tous compris sous le nom de l'Elément de la terre. Car une partie du froid est engendrée de l'eau; une autre partie du feu; une autre de l'air; une autre de la terre. Ainsi donc, sachez que chacun des Eléments donne une partie de froid. Cependant, le seul Elément de la terre est nommé froid, et ceci pour des raisons que je laisse à la philosophie.

Considérez donc, maintenant, ces divers froids, qui ont leur essence dans la froideur. Car il n'y a qu'une seule froideur et non plusieurs; mais le poids cependant en est varié; c'est-à-dire que, dans l'un, il y a plus de froideur que dans l'autre. D'où il résulte que l'un apparaît plus froid que l'autre, quoique cependant, il n'existe qu'un froid unique (*œquabile (?) gleich*). Mais pour ce qui est de la substance, celle-ci se divise, en deux parties; en dureté et humidité.

La dureté est double : *congelée ou coagulée*. L'humidité est également double : *Dissoute ou résolue*. La dureté congelée provient du froid igné (*ex frigore igneo, auss dem das feurwische felten ist*) comme l'*eau congelée, la neige, la grêle*, etc. Ainsi dans le soufre, a lieu une congélation qui procède de l'Elément du feu, et qui est escortée de maladies particulières, et de diverses espèces de celles-ci, qui sont comparées, non sans justesse à la neige, à la gelée (*pruina, Reiff*) et à la grêle, et qui doivent être comprises comme étant d'une naissance analogue. Mais celui-ci est engendré (*progenitum, geboren*) en partie des astres, et nom-

(1) Le premier traducteur latin a rendu ainsi ce passage : il congèle, résout, coagule et dissout ce qu'il reçoit des quatre éléments.

mé : feu venant du froid (1). Car le Firmament est le feu (2). Ensuite la coagulation est une autre froideur, qui tire son origine de l'eau. Et c'est un autre froid; cependant il est d'un même degré avec le Feu. Si elle (la coagulation) procède à son opération, alors ceci est coagulé, ce qui est causé par ce froid (3). Cette coagulation diffère de la congélation en ceci, qu'elle est fixe, tandis que la congélation est volatile (4). Car tout ce qui procède du froid de l'Elément de l'eau est coagulé, et coagulé froid (*frigidum coagulatum*). C'est de cette manière que vous voyez, coagulés, les Coraux, les Aluns (*Alumina*), les Entalia (5) et autres Vitriols, Sels, Aluns, et autres. Du même genre sont les maladies qui naissent du froid coagulé, c'est-à-dire du froid de l'eau. De même un froid naît aussi de l'air. Celui-ci, selon sa substance, n'est ni congelé, ni coagulé; mais il est, au contraire, un vent. Et de même que Borée (6) ou Zéphyre (7), en et par eux-mêmes (*per et ex se, für sich selbst*), apportent un froid dans

(1) *Unnd heist auss dem kalten Fewr.* Le premier traducteur latin dit : ceci est appelé le feu froid; Palthenius traduit : ceci est dit : né du feu froid.

(2) La version de Palthenius introduit également ici un *n* énigmatique.

(3) Le premier traducteur latin dit : il coagule toutes choses qui lui sont soumises.

(4) En d'autres termes, la première a un caractère stable et définitif, tandis que la seconde tend sans cesse à reprendre son état primitif, telle la congélation de l'eau qui n'est que passagère et cesse avec la moindre élévation de température.

(5) *Entalia, Alumen scissum ou scissile;* c'est, suivant Roch le Baillif, l'Alun de plume ou Scaïole, que nous appelons aujourd'hui Alun de fer à base d'ammoniaque.

(6) Vent du Nord ou Nord-Est.

(7) Vent d'Ouest.

la chaleur, ainsi ce même élément de la terre a également en lui la même nature de celui-ci (1); c'est pourquoi il a une partie de froid dans l'air et le vent. D'où, de cette manière, se trouvent, dans le corps, des vento-frigidités (*windt feltin*), chao-frigidités (2), et aéro-frigidités, sans substance visible ou tangible, accompagnées de divers genres et espèces particulières de maladies. Ainsi la terre également en elle-même, si elle est comprise elle-même comme *terre*, a une génération particulière des maladies qui proviennent d'elle, de la même manière que les herbes froides qui naissent sur la terre, comme *Solatrum* (3), *la Rose*, *la Laitue*, *le Pourpier*, etc. Et, de même que ces herbes sont séparées des autres, de même ces maladies le sont aussi, avec leurs genres et espèces. Ainsi donc, vous devez connaître de quelle manière il est nécessaire de rechercher l'Elément de la terre dans l'homme, dans les quatre Eléments (4),

(1) Le premier traducteur latin dit : *hoc elementum natura comparatum (!) est.*

(2) Chaos est mis ici pour terre : Hylè.

(3) Ce terme est peu usité ; il ne se trouve ni dans Dioscorides, ni dans les grands pharmacologues ; il désigne, croyons-nous, la Belladone. Il n'existe guère que dans Paracelse, et, avant lui, dans un vieux livre de Saladin d'Ascoli, médecin du Prince de Tarente, publié en 1488, à Bologne, chez Ecthoris (*Saladini de Esculo, aromatariorum compendium*), où l'on trouve mentionné, f° 26, le *Solatrum minus* et le *Solatrum furiale*, puis, f° 29, *l'aqua solatri*, et dans Das büch der waren kunst zü distillieren die Composita, de Hieronymus Brunschwick, publié en 1513, où l'on trouve le *Solatrum mortale*, ou *Dol-würtz*. Paracelse a fort bien pu connaître ces deux ouvrages.

(4) Le premier traducteur latin dit : vous devez posséder la science de séparer les quatre éléments dans l'homme.

savoir avec cette séparation (*discrimen, underscheid*)
(1) qui a été rapportée ci-dessus.

Vous devez savoir qu'il n'en est pas autrement au sujet de l'Elément du feu, c'est-à-dire de la chaleur, afin que vous recherchiez également, de la même manière, le feu dans les quatre Eléments. C'est pourquoi, si quelque maladie était née dans le soufre, elle aurait la nature de l'un de ces quatre (Eléments). Car le Soufre est, par lui-même, dans sa fonction (*in suo officio*). Or, si celui-ci allume l'Elément du feu qui est dans le firmament, alors il est embrasé dans l'étoile d'été, ou fulgurante (*fulgurea seu aestiva, Fulgurische Stern, Sommer Stern*)⁽²⁾. D'où il advient que le Soufre brûle, et ne se montre pas autrement, que si la foudre se précipitait du ciel sur quelque arbre, et venait à le consumer. Semblable est l'opération invisible du Firmament, qui a lieu, à notre égard (3), dans notre corps. Et, de même qu'il (le Firmament) allume le Soufre de l'arbre, de même il enflamme le Soufre également dans l'homme. Et alors, dès qu'il frappe un membre quelconque du corps, il l'a en sa puissance. Or il y a, en outre, dans l'eau, un autre feu qui allume également le Soufre, comme le feu dans le Ciel. Car le silex (*fiffling*) et la Calcédoine (*Cacedonier*) le laissent échapper (*edant, geben*) et le contiennent en eux; de même, cet Elément interne, que nous ne voyons pas le possède également. Car il est un artisan (*fabricator*), dans les Eléments, que nous

(1) Le premier traducteur latin dit: *cautio* (!).

(2) Le premier traducteur latin a lu *Stein* au lieu de *Stern*, et a dit : ce qui produit la pierre fulgurante ou du tonnerre ; *fulgureus seu tonitruus lapis facit*.

(3) *Gegen uns*. Le premier traducteur latin lit : contre nous.

ne voyons point du tout; et celui-ci n'embrase (1) rien, comme nous l'avons énuméré touchant beaucoup de maladies. Ainsi, un Elément-Feu est dans la terre (2), qui, semblablement, embrase le Soufre. Et, de même, que vous voyez la Flammula (3) et l'ortie naître de la terre, ainsi, de même, vous discernerez avec quelles puissances elles se tiennent si elles touchent au corps physique (4). De semblables générations sont formées (*fabricantur, Fabriciret*) dans l'homme même, qui toutes sont désignées dans leurs chapitres particuliers, desquelles sont engendrées enfin diverses maladies, tant externes qu'internes, fort distinctes des maladies Mercurielles et Salines, et autres maladies semblables (5), comme on le verra, chacune dans leur livre spécial. Car il y a la maladie flammulaire, la maladie poivrée, la maladie aronale (6). Ensuite, un Elément chaud du

(1) *Feyret.* La traduction de Palthenius a rendu ce mot par : *feriatur* (?)

(2) Palthenius dit : un Feu Élémental.

(3) Ce terme est incertain. Les anciens appelaient *Flammula Veneris*, le Leontopodium qui désigne aujourd'hui une section des *Gnaphalia*, dont le type est l'Edleweiss; mais c'était aussi le nom officinal ancien de l'Alchémille ou Alchimilla. Le terme *Flammula* s'applique, en outre, aujourd'hui à certaines plantes du genre Clématite, ou, en mycologie, à un sous-genre d'Agricinés; mais ces désignations nous paraissent modernes.

(4) La première traduction latine dit : Il ne vous est pas caché combien les herbes et autres de ce genre exercent de puissances chaque fois qu'elles touchent le corps physique.

(5) *Glaichkranckheiten.* La version de Palthenius dit : maladies articulaires (?). Il a dû lire : *Gliedkranckheiten*.

(6) Ne peut être rendu correctement en français. Voici la phrase dans les deux langues: *Hic enim (flammularis), ille piperalis, iste Aronalis existit; die ist Flammula, die Piperisch, die Aronisch*, etc. On a vu plus haut ce qu'est *Flam-*

feu est aussi dans l'air, de même qu'il a été dit pour le froid, et qui est de la nature d'Eurus (1) et d'Auster (2) die Eurisch unnd Australisch art); lequel engendre lui-même des maladies ignées, c'est-à-dire les maladies de cet Elément. Or, dans toutes celles-ci, la coagulation est présente, dans le feu du Firmament, et de la terre et de l'eau. Car, quelque chaleur que ce soit, elle coagule seule. D'où trois coagulations existent, savoir; celle qui vient de la terre; celle-ci est comme sont les herbes. Celle qui vient de l'eau; elle est semblable aux minéraux brûlants. Celle qui vient du feu; elle est d'impression (*haec impressionis est* (3). Ainsi, dans le froid, l'Elément de l'eau possède aussi sa coagulation, telle qu'est la coagulation du sel nitre (4), et autres semblables.

mula. Aron ou Aros est un terme qui se trouve fréquemment dans Pline, Dioscorides et Oribase; on l'a employé à désigner une sorte d'oignon d'Etrurie, qui rend le visage luisant, puis la plante appelée Barbe d'Aaron (?), puis aussi la Bistorte ou Serpentaire (*Polygonum Bistorta*, Linn.), et enfin, surtout, les plantes de la famille des Aroidées, dont l'*Arum vulgare* ou *maculatum*, ou Pied-de-Veau, l'*A. Italicum* et l'*A. Dioscoridis* sont les types, dont le turion était employé autrefois comme purgatif drastique, et dont la racine entrait dans la composition de l'opiat mésentérique.

(1) Vent d'Est.

(2) Vent du Midi.

(3) Cette phrase, quoique très simple, a été lue étrangement par le premier traducteur latin: *D'où il y a trois coagulations provenant de la terre, dit-il, et le petit grain de sable est semblable aux minéraux chauds; et une (quatrième) coagulation vient du feu (!!!).* Le texte allemand dit : *darumb sind drey coagulationes : Auss der Erden, und ist (wie) die herbae sind; aussz dem wasser und ist glaich den heissen mineralibus; und eine auss dem fewr, ist impressionis.*

(4) Le premier traducteur latin dit : *solatri* (voy. note p. 272).

De même, vous avez une humidité provenant des quatre Eléments, c'est-à-dire une Humidité dans le Feu, une dans l'eau, une dans la terre; une autre, enfin, dans l'air, lesquelles, cependant, ensemble, n'opposent qu'un seul degré (*gradus, grad*) de l'Elément (1) et une cause des maladies de ce degré. Mais avec quatre genres de maladies. L'une est humide, provenant de l'humidité du feu; l'autre est humide, de l'humidité de l'air; la troisième est humide, de l'humidité de la terre; le quatrième est humide, de l'humidité de l'eau, chacune avec leurs espèces comprises en elles.

La raison de la siccité est aussi la même; elle est quadruple. Ces quatre genres émanent aussi des Eléments, comme il a été dit pour les autres. Car certaines siccités proviennent du feu; d'autres de l'eau; d'autres encore de l'air; d'autres, enfin, de la terre. Celles-ci, quelles qu'elles soient, sont manifestées par de nombreuses maladies sèches. Car ces quatre genres existent aussi dans la totalité des maladies, savoir; le froid, le chaud, le sec et l'humide. C'est pourquoi toute maladie commence et est comprise dans ces degrés. Et, bien que, vraiment, dans cette Théorie, les maladies ne se suivent pas l'une l'autre, selon l'ordre, elles seront cependant expliquées suivant cet ordre exact, là où leur Pratique sera exposée. C'est pourquoi toutes ces choses ne seront effleurées ici que brièvement, parce qu'il en sera traité plus parfaitement ailleurs, en plusieurs endroits différents, comme dans le livre des *Complexions et des Grades*,

(1) Le premier traducteur latin a ponctué autrement cette phrase, et a lu : lesquelles toutes se comportent comme nous l'avons dit. Il n'y a donc qu'un seul degré, etc.

et autres semblables, dans les choses naturelles, qui se rapportent véritablement à la Philosophie.

Mais il est important de considérer, en ces choses, que certaines maladies naissent quelquefois, qui, cependant, ne proviennent pas des Eléments, bien qu'elles se trouvent quelque peu semblables à ceux-ci; comme, par exemple, si le sel est calciné lui-même et est embrasé par une humidité corporelle, d'où il peut advenir, et il advient même, que son Soufre propre, dans lequel il demeure (*consistit, stetet*), s'enflamme, tellement que ceci n'advient pas en une manière seulement, comme celle qui est décrite plus haut, mais, en vérité, de bien d'autres manières. Là-dessus, il faut savoir que l'on doit connaître les choses par (*mit*) leurs signes, et, de cette manière, les discerner toutes. Mais celui qui ne connaît ni ne sait les différences certaines, celui-ci ne discernera pas aisément les signes, comme nous l'expliquerons en temps et lieu, au sujet des discordes intérieures (*bella intestina*). Prêtez donc votre attention à nos autres livres, non selon leur division (*secundum partitionem, nach der ausstheilung*), mais d'une toute autre manière. Et, bien que la désignation du titre soit; des Trois (*de Tribus*), c'est-à-dire manières d'agir (*thun*) soi-même ou d'être fait (1); des accidents (*de accidentibus, von zufällen*); de la fin (*de fine, vom Endt*), cependant, d'autres choses encore doivent être retenues au sujet de ceci, c'est-à-dire au sujet des accidents. Lesquels, vraiment, contiennent en soi l'accident (*accidens, zufall*) non seulement de la plénitude (*füllerey*), mais encore des Elé-

(1) La traduction de Palthénius a omis cette phrase.

ments et autres semblables (1). Car, si la maladie doit être nommée, il est bon qu'elle soit nommée de ce qui engendre la maladie. C'est pourquoi l'ordre a été gardé dans chaque chapitre, où il est traité de quelque maladie, bien que ce livre ne suive pas celui-ci. Car ces livres demeurent dans leur Théorie et Physique; autrement leurs pratiques sont exposées dans leurs livres spéciaux.

CHAPITRE VII

Ensuite, il n'est pas moins exact que, outre toutes ces choses, il existe encore un autre genre de maladies. Deux de celles-ci sont rapportées en ce chapitre. L'une vient de la Semence du Sperme (*ex semine spermatis*, aussi dem Sahmen Spermatis), l'autre de la Forme Spécifique. Lesquelles doivent être très spécialement et attentivement examinées, afin qu'elles soient distinguées bien exactement des autres maladies. Il est connu de vous comment toutes choses consistent, comme nous l'avons dit, en ces trois choses ou substances premières. Or, en ces choses existe un certain autre accident particulier, qui ne se rapporte pas à celles dont nous avons traité jusqu'ici. C'est le suivant, savoir; qu'il existe certaines choses qui excitent la sueur, d'autres qui relâchent, d'autres qui brûlent, et autres choses semblables. Toutes ces choses doivent être soigneusement considérées. Car elles

(1) Le premier traducteur latin dit : qui, non seulement contiennent les symptômes externes ou, par hasard, contingents, mais même les Eléments, et plusieurs de leur genre.

sont appelées maladies spécifiques. Elles ne proviennent pas des causes susdites ; mais elles nous sont innées, et font partie de la Nature elle-même, de telle sorte que celui-ci est enclin à la sueur ; celui-là est relâché ; celui-ci est de telle sorte, celui-là de telle autre.

Or, il faut savoir, au sujet du sperme, qu'il existe beaucoup plus de générations que celles que l'on connaît, ou bien qu'elles ont été attribuées, par ignorance, à d'autres causes. Car le Camphre (*Camphora*), le Spermacéti (*Spermaceti*) (1) et plusieurs autres semblables peuvent nous en convaincre. Car, par ceux-ci, sont suscitées les maladies de la vessie et des reins. Car, bien qu'il soit vrai que le tartre soit la pierre, c'est-à-dire la matière de celui-ci, cependant il ne devient pas (2) pierre sans cette nature. Car le froid des spermes le congèle, ou bien encore la chaleur sudorifique (*diaphoretica*) des spermes, ce qui, alors, coagule. Une chaleur ou un froid de ce genre, ne doivent pas être entendus à la façon de ceux dont nous avons parlé ; au contraire, la semence du sperme possède son Anatomie et Physique particulière, selon la division que nous avons donnée. Et, de même que les choses susdites, ainsi celles-ci doivent être

(1) Le Spermacéti, ou sperme de baleine, ou blanc de baleine, est une substance blanchâtre, que l'on tire d'une huile qui se trouve dans les sinus crâniens des Cétacés, principalement du Cachalot, que l'on appelait autrefois Baleine mâle. Son procédé d'extraction et de préparation fut longtemps gardé comme un très grand secret. On a quelquefois donné à l'ambre le nom de *Sperma cœti* (Cf. *Histoire des Drogues, Espices et de certains medicaments*, etc., par Ch. de l'Escluse, 1619, Livre I, chap. 1).

(2) *Zu keim.* Le premier traducteur dit : *mutatur*; le second : *concrescit*.

également comprises. Mais ce qu'il est nécessaire particulièrement de connaître, sera rapporté dans leurs chapitres spéciaux. Or, ce présent chapitre est un chapitre particulier, afin qu'il soit, de cette manière, séparé aussi des autres maladies (1). Tout ce qui est congénital (*congenitum, angeboren*) (2), nous ne pouvons l'arracher de sa racine. Or, les choses innées (*angeboren*) ce sont la (forme) spécifique, et la semence du sperme (*semen spermatis, der Sam Sperma*), c'est-à-dire la nature de celui-ci. C'est pourquoi il faut que la racine soutienne son germe (3). Si quelqu'un était né aveugle, ceci ne lui serait pas congénital (*congenitum, angeboren*). Car, bien qu'il ne possède pas la vue, cependant la vue est en lui, mais n'est pas dans le lieu propre et idoine. Ceci est la cause pour laquelle il est aveugle et réputé être né aveugle, bien qu'il ait cependant la vue au-dedans de lui-même; comme si quelqu'un avait six doigts en une main, et quatre seulement dans l'autre; ce qui indiquerait seulement, en ce cas, que les doigts ne seraient pas à leur place (bien qu'en nombre exact). Ainsi donc, nul médecin expérimenté (*peritus, erfärner*) ne peut dire; Cet aveugle est incurable. Au contraire la nature est extrêmement habile (*artificiosissima, gross und wunderbarlich*) et tout à fait ad-

(1) Le premier traducteur latin dit : Ces deux maladies requièrent un chapitre spécial. Car, par cette raison, elles peuvent se distinguer des autres maladies.

(2) Palthenius ajoute : *complantatum*.

(3) *Darumb so muss die Wurtzen ihr Gewächs behalten.* (!) Le premier traducteur latin a lu : Done c'est par la nature qu'ils existent, tels qu'ils sont, et la racine retient sa faculté de croître.

mirable. Donc, pourvu que (la vue) existe, elle pourra être rétablie à l'endroit où elle fait défaut. Ce qui ne peut être fait pour les doigts (en trop grand ou trop petit nombre). Car ceux-ci sont la substance du corps; tandis que celui-là (le sens de la vue) est un souffle (*ventus*, ein *Windt*), qui n'a pas de corps. C'est pourquoi il peut être changé de place et être ramené, ce qui ne se peut pas dans un corps déplacé (*in transposito corpore*, der *verzetzte leib*)

Or il n'en est pas ainsi avec ces choses comme avec celles qui sont exposées dans ce chapitre; car ce sont des choses congénitales (*congenitae*, *Gingeborne*) (1), comme la dureté, au fer; la blancheur, à la craie. D'où l'on comprend, en quelque sorte, que ces choses doivent être reçues comme elles se présentent. Car personne ne peut empêcher ni détourner la neige de tomber (2). Mais on peut bien éviter que celle-ci ne cause aucun dommage à l'homme (3). Donc, puisque le sperme est Limbe et qu'il est dans les quatre Eléments, il faut savoir qu'il a des forces *vires*, *fracti*) semblables. Ces forces sont appelées, à juste titre, *Impressions* (*Impressiones*), ainsi qu'elles ont été nommées par les hommes, car elles sont vraiment des impressions. Mais remarquez ici, de la manière suivante, une erreur chez les astrono-

(1) C'est-à-dire faisant partie de la nature même de la chose inhérente à elle.

(2) C'est inhérent à sa nature.

(3) Le premier traducteur latin n'a pas compris ce passage et a dit : Ce par quoi nous comprenons que ce sont des accidents naturels, comme la blancheur de la neige (*als den Schnee zu-fallen*) (!!!). Personne ne peut empêcher ni détourner de tels accidents; néanmoins, on peut faire qu'ils ne nuisent pas à l'homme.

mes. Ils disent; *l'impression* vient du ciel (1). Ceci n'est pas. Car le ciel n'imprime rien en nous. Nous avons en nous l'effigie formée de la main de Dieu. Quels que nous veuillons être, en celle-ci, cependant, sans aucun intermédiaire (*medium, mittel*), nous sommes, avec tous nos membres, l'œuvre et l'image gravée (*simulacrum, Schnitzwerk*), de la main de Dieu (2). Or, quelles que soient les conditions, propriétés ou mœurs que nous possédions, nous recevons toutes ces choses de (3) l'insufflement (*inspiratus, Einblassen*) de la vie, avec lequel les choses sont insérées ou données (*insitae, eingegeben*) en nous. Car les maladies dont nous sommes affligés nous viennent *emergunt, kommen* des trois substances susdites ensemble, par la raison que nous avons expliquée; à l'intérieur, elles ont quelque chose à imprimer (4), comme un feu dans le bois ou dans la paille (5), ou un safran (*crocus, ein Gaffran*) dans l'eau. Sachez donc que ceci est l'impression, que nous ne pouvons éloign-

(1) Palthenius : Est faite célestement.

(2) La première traduction latine dit : Nous recevons la forme et l'image par la puissance de Dieu, sans aucun travail de nous, et nous demeurons images, suivant notre volonté, *pro nostro arbitrio*.

(3) Auss. Le premier traducteur latin dit très bien : *ex; Palthenius traduit à tort : cum.*

(4) *Darein haben sie etwas zu imprimieren.* Les traducteurs latins ont bizarrement interprété cette phrase : le premier a dit : *le ciel (?) peut imprimer quelque chose à celles-ci.* Le second : *dans la chose (hoc) qu'ils impriment, les astres (?) demeurent (habent) comme le feu, etc.* Le texte ne parle ni d'astres, ni de ciel.

(5) *Strow.* Le premier traducteur latin dit : *aut lapidi (!?)*

gner de nous, telles que sont les maladies de l'extérieur causées par le Limbe. Car telle est également l'impression dans le Sperme et les (formes) spécifiques, par laquelle nous sommes poussés (*pellimur, treiben*), mais que, par contre, nous ne pouvons repousser nous-mêmes. Mais ce que l'on a coutume d'ajouter, touchant l'inclination, ceci n'existe pas. Car ce qu'ils enseignent, savoir que l'homme a une inclination vers Mars, Saturne, la Lune, etc., ou bien qu'il sera certainement un voleur, ceci est une grave erreur et une fourberie (*gleißnerey*). Ainsi nous pouvons dire, avec beaucoup de précision, que Mars combat à l'imitation de l'homme. Car l'homme est plus puissant que Mars et que toutes les Planètes. Celui qui a vraiment scruté le ciel et qui a étudié l'homme (1), celui-là ne dit rien de semblable; mais il est plutôt d'avis que l'homme est tellement noble auprès de Dieu, et si haut placé auprès de Dieu, que son image a été peinte, dans le ciel, avec toutes ses actions et inclinations, bonnes et mauvaises. Or ceci n'est point du tout l'Inclination. Et, bien qu'ils modèrent leur erreur dans une certaine mesure, lorsqu'ils disent qu'ils n'ont pas besoin (*non necessitant*) (2), ceci, cependant, n'est qu'un voile ingénieux. Le Ciel a, par l'homme, deux divisions. L'une, qu'il peint lui-même dans le ciel. D'où il s'ensuit qu'il est faux que tel homme ou tel autre soit Saturnien, etc. Ce qui est la même chose que, si quelqu'un étant peint ou modelé, les hommes disent ensuite que cette image confère son inclina-

(1) *Unnd den menschen weist.* Le premier traducteur latin dit : *et le maître de l'homme* (!).

(2) Les deux traducteurs ajoutent : *astra*.

tion, etc. de telle sorte que tout ce qu'il accomplit, il ne l'accomplit que par la puissance de l'image. L'autre est le Prélude (*Præludium*). Car le ciel a été orné de telle sorte, que les œuvres futures de tous les hommes, ainsi que leurs actions et leurs mœurs, etc., sont exhibées et représentées en lui. Et il disent que ce prélude (*vorispiel*) est une inclination ! C'est comme s'ils disaient que celui-ci (l'homme) est contraint et obligé, par son prélude, de faire ceci ou cela. Et tous les pré-ludes sont seulement des prophéties (*vaticinia, weissagung*), qui présagent les choses futures, sans l'inclination, l'impression, la constellation et autres semblables. Ceci est une viscosité (*limus, jchlein*) que les Astronomes ont devant leurs yeux. Or, si on leur oppose ceci, ils murmureront (*ringuntur, mudern pour maudern*). Car si leurs erreurs sont dépréciées comme appartenant à la classe des arts superstitieux, et devant faire place à la vraie science, iis ne rougissent pas de dire que celle-ci est la Nécromancie !

Ainsi donc, remarquez ensuite que cette nature dépend de deux choses. L'une est dans la semence. Cel-le-ci a été parfaitement comprise par la première Théorique. Et, bien que la substance et les corps ne soient pas présents, néanmoins cependant les générations peuvent procéder de ceux-ci (1). Ainsi, pareillement, là où réside la maladie spécifique, pensez que celle-ci ne peut être détournée (*averti, zuwenden*) dans sa racine. Cependant l'accident de celle-ci peut être commodément enlevé. Car il advient souvent, que, dans

(1) Le premier traducteur latin dit : *l'autre est la (forme) spécifique.* Ceci semble nécessaire, en effet, pour compléter la division annoncée plus haut.

l'estomac (*stomachus*) (1) et les intestins, la laxation spécifique s'y trouve de même, dans le sang, la lèpre spécifique. Ceci revient à dire, selon l'art, que, si la Coloquinte, le Turbith (2) et la Scammonée étant dans le ventricule, quelqu'un disait : *Celui-ci possède le spécifique Scammonique ou Coloquintique ou Esula* (3), ou *l'Agaric*, suivant ce qui lui a été donné; ou bien ainsi; *Il a la Flammula* (4) spécifique, ou *l'eau spécifique* (5), qui serait déjà une *Lèpre innée ou la morphœa* (6). Car également, l'embonpoint (*pinguedo*) spécifique vient, c'est-à-dire qu'il advient souvent que quelqu'un engraisse, et que la nourriture n'en est pas du tout la cause. De même la maigreur spécifique (*specifica macredo*), c'est-à-dire que souvent quelqu'un devient maigre, sans que la nourriture l'engraisse. Or, les médecins n'ont pas du tout placé ces choses dans la science spécifique; mais ils ont divagué avec les Astronomes ignorants en disant; *Ceci est la mélancolie, etc. Ceci est Saturne, ceci est la nature de son descendant.* Car l'homme ne prend quoi que ce soit de l'ascendant; mais il le prend du limbe; et il a été formé de la main de Dieu, et non par l'ascendant, ni par la Planète, ni par la constellation ou autres semblables, comme si ceux-ci l'eussent contraint d'être gras ou maigre. Et, dans ces ma-

(1) *Stomachus* désigne tantôt l'œsophage, tantôt le ventricule.

(2) Voir la note page 179.

(3) *Esula*. Nous croyons que ce mot désigne les Euphorbes, et en particulier la Tithymale.

(4) Voyez ce mot, page 274.

(5) Les deux traducteurs latins disent : *aqua*; mais le texte allemand dit : *aquina* (?).

(6) Voir page 268. Nous avons déjà interprété ce terme par : morve (?).

ladies, il est nécessaire d'avoir une connaissance certaine, afin qu'elles soient exactement discernées d'avec la première interprétation des autres maladies. Car, souvent, elles sont considérées en mauvaise part (*sinistrè, lctʒ*) comme on le montrera dans les chapitres spéciaux, principalement aux paragraphes de ceux-ci où il est traité des spécifiques et de la semence du sperme.

CHAPITRE VIII

Pl est également vrai, outre tout ceci, qu'il existe, dans l'homme, un corps invisible, qui n'a nullement été constitué dans les trois substances susdites ; c'est-à-dire que l'homme a un corps qui ne vient pas du Limbe, et qui, pour cette raison, n'est pas soumis au Médecin (1). L'origine de celui-ci est le souffle (*inflatus, ein blasen*) de Dieu. Et, de même que toute inspiration (*inspiratus, blasen*) ou souffle (*halitus, fauchen*) n'est rien entre nos mains (2), de même, également, ce corps n'est pas visible à nos yeux. Bien que, en cet endroit, je m'efforce d'employer un langage de ce genre, qui puisse être donné par moi comme à un médecin et compris en ce sens, ainsi que la Philosophie elle-même le révèle clairement au sujet de l'homme ; et c'est le suivant : nous savons, par la Sainte Ecriture, que nous devons ressusciter en notre corps, au jour du jugement dernier, et que nous devrons rendre compte de nos péchés. Or, en vérité,

(1) Cette phrase a été omise par Palthenius.

(2) C'est-à-dire n'est pas préhensible.

le corps qui a péché n'est rien devant nos yeux (1). D'où l'on peut conclure que c'est ce corps qui doit ressusciter. Car nous ne pouvons pas (être contraints, lors du jugement, de) rendre raison des maladies de nos corps, ni de leur état de santé, et autres choses semblables ; mais plutôt de ces choses qui procéderent du cœur, et qui, seules, concernent l'homme. Et ceci est également un corps, produit, non du Limbe, mais de l'Esprit (*Spiritus, Athem*) de Dieu. Et, puisque c'est dans notre chair que nous devons voir notre Dieu sauveur, il s'ensuit que ce doit être le corps né du Limbe (2) lequel est vraiment la chair. Qui donc, en vérité, est ignorant de ces choses qui s'accompliront dans la glorification (*Clarificirung*), qui a été instituée par la bouche de Dieu, et où tous les corps deviendront semblables ? Il est donc vrai que nous ressusciterons dans la chair (3). Car nous ne connaissons qu'une chair seulement, et non deux ; et cependant deux corps, bien qu'une seul chair, et celle-ci prise du Limbe, lequel est le sujet des maladies.

Sachez ensuite, touchant ce corps, qu'il a une nature excitante, outre la faim, la soif, et autres choses semblables, et les autres choses naturelles qui sont dues suivant la justice, lesquelles dépassent les limi-

(1) Paracelse est le premier, croyons-nous, qui ait soulevé cette subtilité théologique. Il n'en est pas question dans le Maître des Sentences, ni même dans Saint Thomas d'Aquin, où se trouvent pourtant des chapitres si pointilleux, tels que : *Utrum capilli et unguis in homine resurgent; utrum humores in corpore resurgent; utrum omnes resurgent ejusdem staturae.* etc. (*Summa Theol. Suppl.*, LXXXII et XXXIII.)

(2) Palthenius ajoute : *compariturum*, qui doit comparaître.

(3) Le premier traducteur latin a lu : Là il n'y aurait pas de diversité des corps, dans lesquels il y aura une seule chair.

tes. Car la chair provenant du limbe est vraiment la nature, laquelle permane en sa mesure et sa justice. Et tout ce qui est hors de celle-ci, ceci procède du mal et non de la nature. Et ceci donc émane (*promanat, geth aussi*) du corps impalpable, lequel outre-passe, et la mesure et la nature (1). Car tout ce qui est donné (*ministratur, geben*) à la nature, ceci se retire par ses issues naturelles, et reste dans ses lieux naturels, afin de procéder à ses opérations naturelles. De telle sorte que tout ce qui lui est donné comme nourriture, à cause de la nécessité naturelle, ceci descend dans le ventre, et ensuite est émis par la chaise (*per secessum, durch den Stuhel*) ce qui est très bien ordonné. Ainsi, la semence de la Nature se rend dans son champ, c'est-à-dire la matrice, et là engendre son fruit. Tout ce qui est en dehors de ceci, procède du mal. Je ne veux pas être considéré ici comme un médecin antichrétien (2), qui s'oppose à Saint Paul, qui veut qu'il soit satisfait aux volontés des femmes (3). Ce qui n'a pas été enseigné par lui comme si c'eût été une œuvre juste et pure; mais seulement afin que soit évité l'adultère, car certaines peuvent tomber dans ce vice, parce que leur cœur est porté au mal. C'est donc pour les détourner de leur dessein, c'est-à-dire éviter un plus grand mal. La même règle de conduite doit être pour les hommes. Puis donc que, comme nous l'avons entrepris, il est traité ici de ce

(1) Cette phrase a été omise par le premier traducteur latin.

(2) *Ein unchristlicher Artzt.* Palthénius dit : comme un chrétien improbe.

(3) La citation n'est pas exacte, et ce ne sont pas les propres paroles de Saint Paul. Voir *Ep. ad Corinthios*, I, cap. VII, § 1 à 9.

qui, outre la nature (1), provient de l'autre homme, non celui qui vient du limbe, ceci doit être attentivement examiné par le médecin, de telle sorte qu'il apprenne, de là, à connaître les deux corps, les deux hommes (2), et qu'il s'oppose ensuite aux astronomes qui soumettent le corps aux astres. C'est ce corps, dis-je, qui a été créé de la bouche de Dieu, et non par les astres, afin que l'homme soit éprouvé, dans quelle voie il désire marcher, dans celle du oui ou du non, dans celle du bien ou celle du mal, et quel amour il a en Dieu, et en quoi on peut avoir confiance en lui.

Ainsi donc, l'homme a encore un corps; et c'est le corps qu'Adam et Eve, dans le Paradis, possédaient parfait avant la manducation de la pomme, et qui était alors intégral (gantz), et comprenait le bien et le mal (3). D'où il s'ensuit, maintenant, plus de nourriture que la nature ne le comporte, et plus de boisson que la soif ne le demande. Dieu est si bon qu'il place sous nos yeux tout ce que nous demandons; les vins excellents, les femmes d'une beauté parfaite, les nourritures choisies, la fortune brillante; de telle sorte que, par ces choses, nous soyons éprouvés, (et

(1) Le premier traducteur latin dit : retournons donc à ce que nous avons dit, touchant ceci, qu'il est hors de la nature que ce mal provienne du corps spirituel, puisque celui-ci repousse la nature.

(2) L'original dit : *das er die zween Körper, leib, menschen, erkenn.*

(3) Le premier traducteur latin a lu tout autrement : D'où l'homme a un autre corps, qu'Adam et Eve, lorsqu'ils étaient dans le Paradis, avaient parfait. Parfait était ici l'homme, qui comprit le bien et le mal, mais par la manducation de la pomme, ce corps a été fait immonde.

que nous manifestons) combien nous serons forts et résistants (1), comment nous nous tiendrons dans les bornes que la nature nous impose, ou bien comment nous les outrepasserons. Car ici il est une certaine consociation de ces deux corps, savoir ; celui qui vient du souffle (*spiraculum, des athemā*) et celui qui vient du limbe, ayant quelque similitude avec le mariage. D'où l'on conclut que la violation de celui-ci est d'une nation dépravée et adultère, qui ne garde aucune mesure. Car le corps impalpable (*insensile, ungreifflich*), a fait la promesse de ne pas vouloir aggraver le corps naturel, ni de l'exciter (*agere, zu treiben*) au delà des limites. Si ceci n'est pas observé, qu'est-ce donc, sinon un adultère, ce qui est un grand serment et un devoir envers Dieu. Mais après tout ce qui a été dit jusqu'ici, il ne m'est pas permis de parler plus longuement. Et même je terminerai, par ceci, l'universelle et complète Théorie, l'origine de la Physique et de la Chirurgie, et la cause de toutes les maladies.

Après cette compréhension générale, les livres suivants apporteront plus d'explication et d'évidence, d'intelligence et d'éclaircissements dans chacun des chapitres en particulier. Et, puisque l'intelligence requiert une singulière Philosophie pour toutes les choses que nous avons signalées et proposées, en terminant, je vous exhorterai ici, avec la volonté de Dieu qui, déjà, nous a prêté son assistance, de connaître la médecine par cette Philosophie, afin que soit accompli, dans cette médecine, tout ce que Dieu a ordonné. J'ai dit.

(1) Palthenius dit : Quel mode de vie nous adopterons.



EPILOGUE

AU DOCTEUR JOACHIM DE WADT

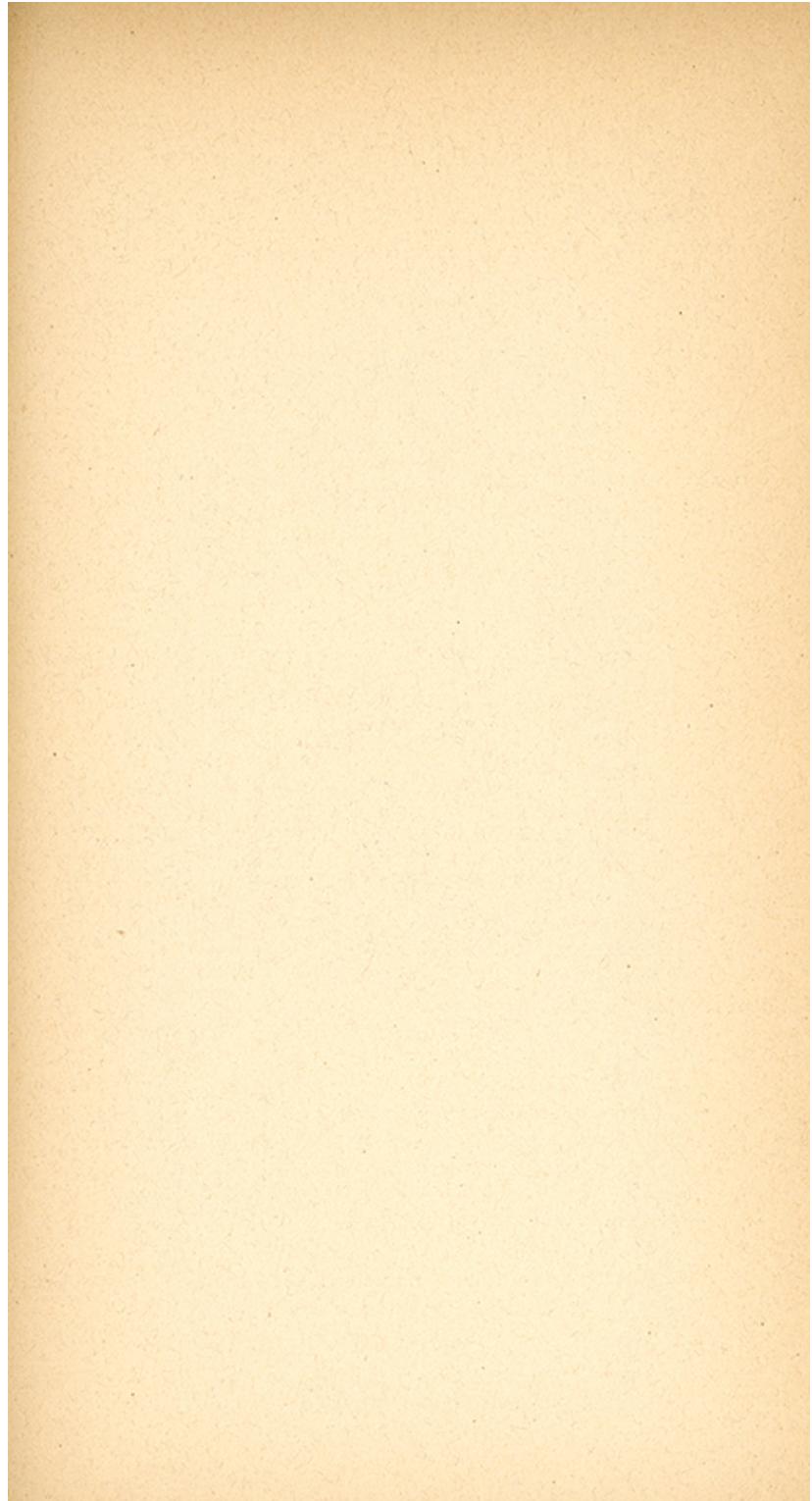
Ainsi, excellentissime Seigneur de Wadt, je n'ai pu m'empêcher de mettre au jour ce premier livre de mes Œuvres Paramiriques (*liber meorum Paramirorum operum*), dans lequel, par de longs travaux de jour et de nuit, je me suis efforcé uniquement, par ce discours, d'instruire et informer les auditeurs, dans la science de la médecine. D'où il proviendra plus de fruit que nous ne le pensons maintenant. Certes, ils ne feront pas défaut ceux qui accuseront en cela, ma superbe. Les uns me reprocheront de la fureur. D'autres me taxeront d'ignorance. Mais je leur opposerai simplement ceci ; l'habileté qu'ils possèdent dans l'art de la médecine se mesure au degré d'estime qu'ils ont pour Théophraste. Que celui qui est corrompu dans la Philosophie sache qu'il est inapte à cette Monarchie. Celui qui, en Médecine, est un Humoriste, ne décernera à Théophraste aucun éloge. Celui qui est errant dans l'Astronomie, ne fera aucun cas de tout ce que je dis. Ils diront que ma Physique, ma Météorique, ma Théorie et ma Pratique sont singulières, neuves, étonnantes, inouïes. Comment, en vérité, ne serais-je pas extraordinaire, puisqu'aucun n'est vêtu comme moi sous le soleil? Or, vraiment, la multitude des sectateurs, soit d'Aristote, soit de

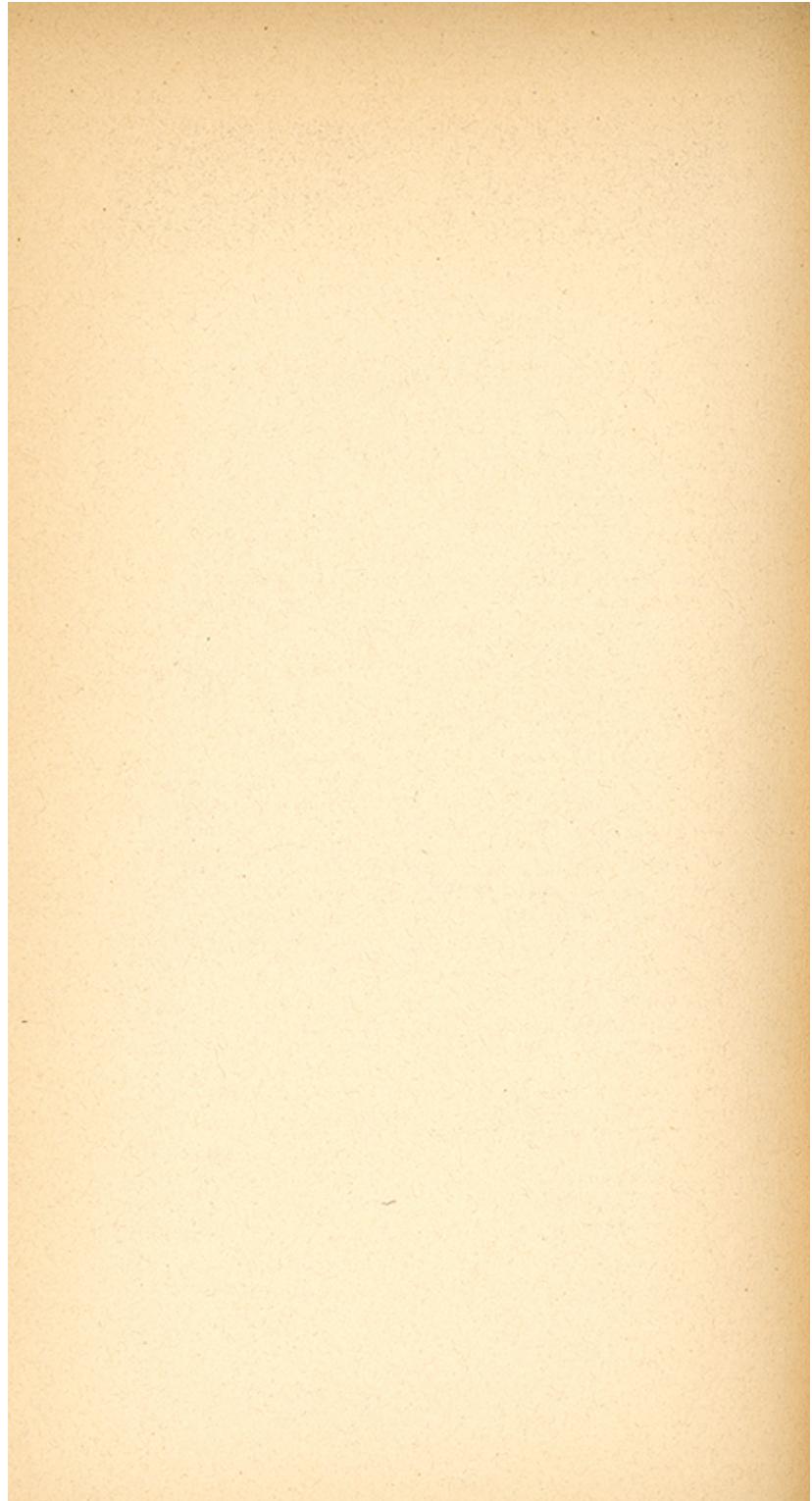
Ptolémée, soit d'Avicenne, ne m'effraie pas. La malveillance que l'on rencontre beaucoup trop dans le chemin m'effraie beaucoup plus, de même que le droit injuste, l'usage, l'ordre et l'habitude (comme ils disent), de la Jurisprudence. Celui-là possède le don, à qui il est donné. Celui qui n'a pas été appelé, il ne m'appartient pas de l'appeler. Dieu soit avec nous, notre protecteur et notre conservateur dans l'éternité. Adieu. (1).

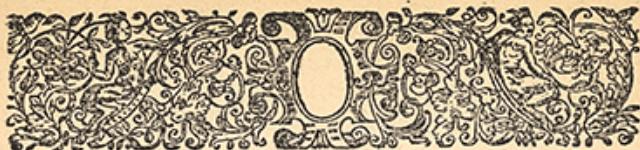
FIN DU TOME PREMIER



(1) Cette conclusion est remarquable. Elle indique clairement que Paracelse poursuivait un but élevé et noble, et qu'il avait parfaitement conscience de l'effet qu'il produisait sur ses contemporains. Il n'aurait tenu qu'à lui d'adopter leurs théories empiriques, car il les possédait à fond et n'en était pas du tout ignorant, comme l'ont avancé ses détracteurs. S'il ne l'a pas fait, c'est qu'il avait foi véritablement dans la science supérieure qu'il défendit toujours avec le plus grand courage.







INDEX ALPHABÉTIQUE

A

- Abcès, 211.
Abeilles, 236 (note).
Aberle (Dr. C.) Intr. V.
Abraham, 208.
Absinthe, 188.
Acajuba, 238 (note).
Acidité, 92, 93, 187.
Adam, 34, 40, 208, 215, 289.
Adultère, 288, 290.
Agaric, 187, 285.
Agaricinés, 274 (note).
Aimant, 11.
AIR, 42, 43, 44, 46, 91, 104,
184, 235, 236, 237, 244, 246,
267, 269, 271, 272, 274.
— contient un venin, 69.
— contraire au corps, 68.
— (quatre sortes), 166.
Albâtre, 168, 221.
Albert le Grand, 12.
Albugo, 189.
Alcalisation, 262.
Alchémille, 274 (note).
ALCHIMIE, 161, 173 (note),
174.
— naturelle, 67.
ALCHIMISTE, 57, 58, 60, 61,
63, 64, 65, 66, 67, 68, 69,
70, 71, 72, 83.
— de l'animal, 60.
— de l'autruche, 60.
— de l'homme, 60.
— de la nature, 58, 72.
— du paon, 60.
— du porc, 60.
- de la salamandre, 60.
Alcool, 168.
Alger, 240 (note).
Aliment, 59, 60, 65, 72, 73,
79, 80, 81, 82, 91, 200,
201, 202, 203, 205, 207.
— contient un poison, 70,
71.
Alkali, 222.
Aloès, 240 (note).
Alopécie, 268.
Alumen Scissum 271 (note).
ALUN, 169, 266, 271.
— de fer, 271 (note).
— de plume, 271 (note).
Amaracus, 182 (note).
Amarissa, 93.
Ambre, 279 (note).
Ame, 102, 105, 106, 107
(note), 192, 199, 205, 244,
246.
— du monde, 107 (note).
Amerbach. Intr. X.
Amères (Substances), 50.
Amertume, 92, 93, 187.
Amomum, 240 (note).
Amour, 105.
Anacardium, 230.
Analepsie, 197 (note).
Analyse, 174 (note).
ANATOMIE, 186, 190, 193, 194,
196, 198, 199, 200, 238, 243.
— du goût, 189.
— locale, 193.
— des herbes, 186.

- ANATOMIE sa ligne, 188.
 — des maladies, 186, 189,
 194.
 — matérielle, 193.
 — de la matrice, 187.
 — de la médecine, 195.
 — de la mort, 194.
 — son ordre, 188.
 — des principes supérieurs
 de l'homme, 105
 (note).
 — transmuée, 194.
- Ange, n'est pas un esprit, 102.
- Anges, 103.
- Anima Carnis*, 239 (note).
- Anima*, 105 (note), 106 (no-
 te), 107 (note).
- Animaux, 56, 168.
- Animus*, 106 (note).
- Années, leur nombre, 171.
- Antimoine (Sels d'), 169.
- Anus, 71.
- Apocalypse (Bête de l'), 199.
- Apoplexie, 113, 196, 211.
- Apôtres, 210, 235, 253.
- Arabes, 174.
- Arbres, 201, 202, 224.
- Arcanes, 69, 131, 180, 182,
 191, 193, 225, 229, 230,
 231, 232, 238.
- Archée, 40.
- Archidoxe, 130, 133.
- Argent, 168, 234.
- Aristote, 214 (note), 291.
- Arnauld de Villeneuve, 166
 (note), 172 (note).
- Arnoldus, 172.
- Aroidées, 275 (note).
- Aromates, 229.
- Aron, 275 (note).
- Aros, 275 (note).
- Arsenic, 48, 49, 67, 71, 73,
- 169, 245 (note).
- Art, sa puissance, 125.
- Arthrite, 260.
- Arthetica*, 260.
- Articulations, 249.
- Arts qui divisent, 192.
 — superstitieux, 284.
- Ascendant, 285.
- Ascension (du mercure), 257.
- ASTRES, 20, 22, 37, 38, 39,
 40, 41, 42, 46, 47, 61, 62,
 63, 68, 77, 78, 82, 86, 88,
 89, 92, 95, 166, 167, 168,
 169, 171, 178, 182, 195,
 249, 259 (note), 264, 265,
 270, 282 (note), 283 (note),
 289.
 — leurs aspects, 79.
 — leur influence, 22, 35,
 38, 46.
 — leur essence, 33, 45.
 — leur forme, 33, 45.
 — leur formation, 36.
 — leur mutation, 45.
 — leur nécessité pour notre
 vie, 39.
 — leurs propriétés, 33, 45.
 — suscitent la chaleur, 257.
 — vénéneux, 45, 47, 50.
 — leur venin, 51.
- Astrologues, 12.
- Astronomes, 20, 62, 137, 176,
 281, 284, 285, 289.
- Astronomie, 51, 77, 79.
- Auripigmenta*, 50, 245 (note).
- Auster, 275.
- Autruche, 60.
- Averroës, 19.
- Aveugle, 189, 280.
- Avicenne, 11, 17, 292.
- Axonge, 168.
- Ayume*, 241 (note).

B

- Babylone, 199.
- Bains (de Pfeffer). Intr. IX.
 Bâle. Introd. IV, XI, 97 (note),
 141, 142, 143, 162 (note),
 172 (note).
- Baleine, 199, 236.
- Barbares, 174.
- Barbe d'Aaron, 275 (note).
- Baume, 238, 240.
 — des momies, 241 (note).

- Belladone, 272 (note).
 Bestiaux, 114.
 Beurre, 168.
 Bezoard, 240 (note).
 Bile, 176, 188.
 Bismuth, 169 (note).
 Bistorte, 275 (note).
 Bitiskius. Intr. XI, XII, 143,
 222 (note), 223 (note), 224
 (note), 225 (note), 226
 (note), 228 (note), 250 (note),
 268 (note).
 Bitume de Judée, 240 (note).
 Blanc de Baleine, 279 (note).
BLESSURES, 49, 178, 179, 191,
 238, 239, 240, 242, 243.
 — ambulantes, 268.
 — cancrizantes, 268.
 — corrodantes, 268.
 — passagères, 268.
 — putrides, 268.
 — de rouille, 267.
- sèches, 268.
 — du sel, 268.
 Bodenstein (Adam von), 141,
 143.
 Bœuf, 56, 71.
 Bois, 42, 154, 158, 168, 236.
 Boisson, 59, 69, 81.
 — sa quantité et qualité, 69.
 Boîteux, 211.
 Bologne, 272 (note).
 Botanistes, 229.
 Botin, 168.
 Bouchardat. Intr. VII.
 Bouche, 69.
 Borée, 271.
 Brabant, 228 (note).
 Brunswick (Hieronymus),
 272 (note).
 Bucarest. Intr. VI.
Bücher und Schriften. Intr.
 XI.

C

- Cachalot, 279 (note).
Cachymia, 245.
Cacodæmones, 102.
 Calcédoine, 273.
 Calcination, 262, 265, 266.
 Calcul, 181.
 Camomille, 232.
 Camphre, 180, 182, 279.
 Cantharides. Intr. X.
 Caractères magiques, 12, 114.
 Cardan (Jérôme), 240 (note).
 Castelli, 93 (note), 169 (note),
 179 (note), 197 (note), 241
 (note), 245 (note).
 Cassie, 240 (note).
Cassuvium, 238 (note).
 Cataracte, 189.
 Catarrhe, 72, 211.
 Cécité, 199, 212.
 Cèdre, 164, 196.
 Cendres, 160, 169.
 Centenaire, 85.
 Cercles de Platon, 172.
 Cerveau, 83, 85, 87, 89, 183,
 194, 202, 204, 258.
- Cétacés, 279 (note).
 Chair baumée 241 (note).
 — saracénique, 241 (note),
 — sa formation dans les
 blessures, 243.
 Chairs, 64, 69, 91, 193, 202,
 261, 264, 288.
 Chaldéens, 174.
CHALEUR, 11, 37, 91, 93, 177,
 178, 225, 226, 232, 256, 258,
 259, 261, 265, 269, 272, 273,
 275.
 — des astres, 257.
 — cause des couleurs, 227.
 — céleste, 227.
 — de l'expérimentation, 257.
 — de l'homme, 227.
 — produite par le mouve-
 ment du corps, 256.
 — son origine, 46, 227.
 — trois sortes, 257.
 — du ventricule, 227.
 Chances, 268.
 — cinq genres, 20.
 Chao-frigidité, 272.

- Chaos, 272 (note).
 Charlatans, 138, 190.
 Châtiment, 123, 127.
 Chaux, 169.
 Chimie, 174 (note).
Chiragra, 260.
 Chirurgie. Intr. IX, 9, 10, 13,
 239, 243, 290.
Chiseta, 245 (note).
 Chrétiens, 26, 27, 102, 121,
 122.
 — constitués au-dessus de
 la nature, 125.
 CHRIST, 12, 26, 127, 172, 191,
 199, 207, 210, 235, 236, 247.
 — guérissait les malades,
 250.
 Chyle, 80 (note).
 Cicatrices, 268.
 CIEL, 33, 78, 80, 86, 108, 226,
 244, 246, 249, 251, 282, 283,
 284.
 — deux sortes, 245.
 — son génie, 78.
 — ses crises, 83.
 Circulatoire, 259.
 Cire, 95.
 — (Images de) 112, 113.
 Claudication, 212.
 Clématite, 274 (note).
 Clément d'Alexandrie (St), 240
 (note).
 Clystère, 182.
 COAGULATION, 221, 271, 275.
 — de l'eau, 275.
 — du feu, 275.
 — de la terre, 275.
Cobleta, 245 (note).
 Coction, 83.
Cæcum, 67.
 Cœur, 83, 85, 87, 89, 90, 106
 (note), 183, 188, 202, 204,
 258, 287.
 Coloquinte, 179, 187, 285.
 Coit, 263, 265.
 Colère, 34, 92, 93, 165, 175,
 176, 183.
 Coliques, 181.
 Commandement (Puissance
 du) 235.
 Compaction, 222.
- COMPLEXIONS**, 3, 4, 23, 90,
 94, 95, 96, 166 (note), 175,
 176, 177, 178, 179, 180, 181,
 182, 228, 229, 251, 258.
 — colérique, 92.
 — double, 177.
 — au nombre de quatre, 92.
 — vêtement de la nature,
 178.
CONCORDANCES, 173.
 — des choses conjointes,
 189.
 — des herbes, 186.
 — des maladies, 186.
 — des plantes, 11.
 — des similitudes, 187.
 Conjonction, 86, 245.
 Congélation
 — fixe, 271.
 — variable, 271.
 Conquassations, 261.
 Consoude, 235.
 Constellation, 78, 88, 284, 285.
 Constipation, 181.
 Contraires, 11, 188, 264.
 Contusion, 91.
 Convolvulacées, 179 (note).
Convolvulus Turpethum, 179
 (note).
 Coraux, 271.
CORPS, 61, 87, 104, 113, 254,
 258, 259, 264.
 — de l'aliment, 206.
 — astral, 108 (note).
 — auberge de la vie, 58.
 — leur conservation, 55.
 — leur création, 55.
 — créé parfait, 56.
 — de la grâce, 208.
 — double, 80.
 — heureux, 62.
 — impalpable, 288, 290.
 — intermédiaire, 170, 184.
 — invisible, 286.
 — de miséricorde, 145, 207.
 — du monde, 244.
 — de justice, 206, 207, 208,
 209.
 — leur mouvement, 86.
 — moyen, 188, 192, 193,

- 198, 244, 249, 268.
 — physique, 177, 244, 274.
 — salubre, 62.
 — de la semence, 206.
 — du sperme, 145.
 — sa sustentation, 81.
 — unis aux esprits, 109.
 — venant du limbe, 290.
 — venant du souffle, 290.
Corruption, 73, 195.
 — émonctorielle, 66, 67.
 — locale, 66.
 — mère des maladies, 66.
COULEURS, 95, 176, 180, 185,
 187, 227, 228, 238.
 — signes des maladies, 181.
 — signes du poison, 66.
Coutumes, 176.
Craie, 281.
Créateur, 59, 61, 129.
Création, 34, 59, 82, 84, 86.
Créatures, 131.
 — deux sortes, 78.
Criminels, 116.
Crise, 83, 85.
Crueilhier (Léon). Intr. VII.
Cumes, 172.
Cyprès, 234.

D

- Dartres*, 265.
De Creato Primo (Liber), 92.
Dee (Jean), 259 (note).
Dégénérescence des peuples, 215.
Démangeaison, 265.
Démons (mauvais), 102, 103, 124.
De Morte (Liber), 129, 130.
Demosterion, de Roch le Bailly, 197 (note).
Destination, 82.
Destruction du royaume, 172.
Deux Frères (Les), circulaire de Raymond Lulle, 259.
Diable, 102, 246.
 — n'est pas un esprit, 102.
Diamant, 204.
 — possède sa dureté par le sel, 221.
Diaphragme, 64 (note).
Dictionarium Paracelsi, 236, (note).
Diète, 209, 210.
DIEU, 23, 41, 57, 58, 61, 63, 83, 85, 86, 102, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 173, 184, 186, 187, 189, 198, 200, 205, 207, 208, 210, 211, 212, 213, 215, 233, 235, 246, 247, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 282, 283, 285, 286, 287, 289, 290, 292.
 — *Gott*, Iehoua, 35.
 — est médecin, 131.
 — son œuvre doit être considérée en médecine, 250.
Digestion, 37, 39, 64, 66, 69, 73, 227, 263.
Dioscorides, 272 (note), 275 (note).
Dissolutions, 222.
Distillation, 255.
 — du mercure, 260.
Divinité, 63.
Doigts, 202.
Dolwürtz, 272 (note).
Dorn (Gérard). Intr. XII, 48 (note), 93 (note), 143, 179 (note), 197 (note), 236 (note), 241 (note), 245 (note).
Dose, 130, 231.
Douceur, 92, 187.
Du Cange, 173 (note).
Du Chesne (André), 197 (note).
Duffstein, 234.
Durey (Dr) Intr. VII.
Düsseldorf. Intr. VII.

E

- | | |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <p>EAU, 47, 49, 91, 93, 180, 181, 184, 198, 236, 237, 244, 246, 251, 270, 271.</p> <ul style="list-style-type: none"> — ardente, 168. — contient un feu, 273. — contraire au corps, 68. — matrice des minéraux, 237. — spécifique, 285. <p>Eau-de-vie, 238.</p> <p>Eaux, 166.</p> <p>Eblouissement, 189.</p> <p>Echoris, 272 (note).</p> <p>Eclairs, 236.</p> <p>Ecrevisses (Yeux d'). Intr. X.</p> <p>Ecriture Sainte, 286.</p> <p>Ecume, 48 (note).</p> <p>Edelweiss, 274 (note).</p> <p>Effigie (pour envoutement), 115.</p> <ul style="list-style-type: none"> — des choses, 186. <p>Egenalifs, 141 (note).</p> <p>Egyptiens, 239 (note), 240 (note).</p> <p>Einsiedeln, Intr. V. VI. VIII.</p> <p>ÉLÉMENTS, 43, 45, 78, 92, 95, 163, 166, 183, 184, 227, 236, 245, 269, 270 (note), 272, 273, 276.</p> <ul style="list-style-type: none"> — du corps, 90, 91. — de l'eau, 251. — du feu, 251. — de l'homme, 245. — humide, 269. — leur mouvement, 91. — ne sont pas les maladies, 251. — (quatre) sont dans l'homme, 91. <p>Ellébore, 130.</p> <p>Embaumement, 239 (note), 240 (note).</p> <p>Embonpoint, 203.</p> <ul style="list-style-type: none"> — spécifique, 285. <p>Emonctoires, 67, 68, 70, 71, 72, 73, 79.</p> <ul style="list-style-type: none"> — naturels, 9. | <p>— non naturels, 10.</p> <p>Empiriques, 11.</p> <p>Enfant, 85.</p> <ul style="list-style-type: none"> — sa naissance, 83. — son firmament, 84. <p>Enfantelements, 230.</p> <p>Ens breve, 86.</p> <ul style="list-style-type: none"> — <i>longum</i>, 86. <p>Engrais, 83.</p> <p>Entalia, 271.</p> <p>Entendement, 107 (note).</p> <p>Entiste astronome, 63.</p> <ul style="list-style-type: none"> — des 5 entités, 63. — physionomique, 63. — pyromantique, 63. — théologique, 63. <p>ENTITÉS (quatre), 122, 132.</p> <ul style="list-style-type: none"> — (cinq), 19, 20, 21, 22, 25, 68, 70, 137, 141. — astrale, 22, 23, 25, 26, 33, 35, 38, 42, 44, 45, 46, 51, 55, 61. — brève, 86. — de la complexion, 93. — ses crises, 83. — de Dieu, 23, 24, 26, 103, 119, 121, 128, 131, 133. — durable, 86. — de l'Etre créé, 84. — de la Force, 36. — (Grande), 88. — de l'humeur, 94. — maltraitent les corps, 55, 62. — masculine ou virile, 167. — matérielle, 105. — naturelle, 11, 23, 25, 26, 62, 75, 77, 83, 84, 85, 86, 88, 90, 92, 94, 96, 137. — du Poison, 22, 23, 26, 53, 55, 57, 61, 65, 73. — de la propriété, 34. — de la puissance, 34. — de la semence, 33, 34, 36, 40, 41. |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

- spirituelle, 23, 24, 26,
99, 101, 102, 103, 111,
114, 116.
— substantielle, 167.
Envoutement, 113, 115.
Epices, 69.
Epigastre, 64 (note).
Epilepsie, 113, 197 (note), 211.
Erasme. Intr. X.
Escarboucle, 164, 234.
Espèces, 172.
ESPRITS, 23, 63, 81, 86, 88,
102, 103, 104, 106, 108,
109, 110, 111, 112, 113, 114,
116, 117, 254, 264 (note),
267.
— des bêtes, 114.
— combattent entre eux,
115.
— du cœur, 80.
— dominent les criminels,
116.
— de Dieu, 287.
— froid, 264.
— leurs haines, 105.
— des herbes, 12.
— de l'homme, 40, 114.
— jumeaux, 105.
— son médicament, 112.
— mercuriel, 245 (note).
— leurs mouvements, 88.
— leur nativité, 106, 108.
— leurs propriétés, 94.
- au nombre de quatre
dans le corps, 81.
— substantiel, 107.
— de-vin, 258.
— de volonté, 117.
Essence, 65, 70, 170.
Estomac, 64 (note), 80 (note),
183, 285.
Esula, 285.
Eté, 202, 225, 226, 250.
Etincelles, 91.
ETOILES, 34, 35, 37, 77, 89,
90, 92, 95, 96, 226, 257,
258, 260, 268, 273.
— arsenicales, 49.
— leurs conjonctions, 79.
— leurs exaltations, 79.
— morbifiques, 52.
— leurs mouvements, 79.
— leurs oppositions, 79.
— leur poison, 51.
— leur puissance, 50.
— leur sueur, 46, 49.
Euphorbe, 285 (note).
Eurus, 275.
Eve, 34, 289.
Exaltation
— de l'étoile, 268.
— des planètes, 86.
— du sel, 263.
— du soufre, 269.
Excrément, 60, 67, 202.
Expérience, 155, 192.

F

- Façulté de Paris, 174 (note).
Faim, 200, 287.
Fauvety. Intr. VII.
Fébricitants, 25.
Femmes, 288.
Fer, 11, 60, 168, 204, 221,
281.
Ferguson (Prof. John). Intr.
IV.
Fernel, 64 (note), 166 (note).
FEU, 40, 46, 91, 93, 108, 152,
153, 154, 155, 160, 161, 162,
164, 168, 174, 180, 181, 184,
198, 224, 236, 237, 251, 270,
273, 274, 275, 282.
- cinq sortes, 21.
— quatre sortes, 166.
— contraire à la nature, 68.
— de la digestion, 228.
— des éléments, 91.
— de l'essence, 223.
— du firmament, 275.
— invisible, 180.
— nourriture de la sala-
mandre, 60.
— Persique, 180.
— de la terre, 275.
— venant de l'eau, 273,
275.
— venant du froid, 271.

Feuilles, 202.
Fiat, 162.
Fiel, 87, 89, 188.
FIÈVRES, 9, 20, 25, 48, 113, 197, 226.
 — cinq genres, 20.
 — origine de leur nom, 196.
 — quarte, 180.
 — soixante-dix espèces, 24.
Figure (pour envouement), 114, 115.
Fin du monde, 34, 255.
Firmament, 36, 39, 42, 43, 44, 77, 78, 79, 80, 81, 83, 84, 85, 86, 87, 89, 92, 95, 96, 195, 198, 269, 271, 273.
 — corporel, 79.
 — son étude, 82.
 — universel, 246.
 — ses mouvements, 78.
 — inférieur, 83.
 — supérieur, 83.
Fistules, 268.
Flammula, 274, 285.
 — *veneris*, 274 (note).
Flancs, 89.
Fleurs, 202, 249, 254 (note).
Fluctuations, 262.
Fluide vital, 239 (note).
Fœtus, 37, 38.
 — sa conception sous les astres, 39.

G

Gaiac (Bois de), Intr. IX.
Gale, 265, 266.
Galénistes, 166 (note).
Galien, 11, 18, 19, 127.
Gallavardin (Dr.). Intr. VII, 197 (note).
Gangrène, 233, 268.
Gaz, 44 (note).
Géants, 215.
Gelée, 270.
Gemmes, 249.
Génération des esprits (Livre de la), 114.
Générations (quatre), 236.
 — de la chair, 240.

Genèse, 249.
Genève. Intr. XII, 141, 229.
Génie du Ciel, 78.
Gentiane, 187.
Gentils, 26.
George (Max), 250 (note).
Giroflée, 245.
Glace, 47.
Glorification, 287.
Gnaphalia, 274 (note).
Goethe, 44 (note).
Gommes, 168, 240.
Gorge, 89.
Goût, est une partie de l'anatomie, 187.

— son anatomie, 189.
Goutte des pieds, 260.
— des mains, 260.
Grasset (D'). Intr. VII.
Graisse, 168, 204, 264.
Grand-Œuvre, 237.

Grecs, 106 (note), 107 (note),
108 (note), 239 (note).
Grêles, 237, 264, 270.
Guerres intestines, 172.
Gui, 197 (note).
Guy-Patin. Introd. I.

H

Hæser, 141.
Haine, 105, 109, 113.
Hartmann (Frantz). Introd. V.
Hartmann, 197 (note).
Hébreux, 106 (note), 107
(note), 108 (note).
Hébron, 215.
Heinrichmann, 77.
Hélène, 36.
Henri IV, 174 (note).
Herbes, 56, 55, 201, 236.
Hermétistes, 166 (note).
Hérodote, 239 (note), 240
(note).
Héroïsme, 106 (note).
Heure, 129.
Hildegarde (Ste), 214 (note).
Hippocrate, 12, 18, 19, 127.
Hiver, 49, 225, 226, 250.
HOMME, 86, 249.
— a été formé du grand
monde, 244.
— composé de deux créa-
tures, 80.
— constitue un monde,
245.
— contient l'Univers, 79.
— sa distinction, 164.
— leurs dissemblances, 40,
41.
— son firmament, 78.
— ses mœurs, 95.
— ses œuvres représen-
tées dans le ciel, 284.
— possède les quatre sa-
veurs, 93.
— placé dans le firmament
de son corps, 81.
— raison de ses mœurs, de

sa nature, 166.
— deux sortes, le visible
et l'invisible, 203.
— très noble auprès de
Dieu, 283.
— ses vertus, ses malices,
94, 95.
— ses vices, 95.
— sa vie, 164.
Hugues de Folieto, 214 (note).
Hugues de Saint-Victor, 214
(note).
Huile, 168, 191, 238.
— d'amandes, 172.
— d'argent, 168.
— de fer, 168.
— d'or, 72, 168.
*Humana constructione (Liber
de) 71.*
HUMEURS (trois), 167.
— (quatre), 20, 90, 94, 95,
96, 157, 161, 163, 166,
169, 172, 175, 181, 182,
183, 197, 232.
— minière du bien de la
nature, 95.
Humide, 11.
Humidité, 93, 177, 178, 180,
257, 266, 276.
— son origine, 46.
Humoristes, 291.
Huser. Intr. IX, XI, 97 (note),
141, 143, 225 (note), 239
(note).
Hydropsie, 50, 177, 179, 186.
— engendrée par cinq poi-
sons, 51.
— cinq genres, 20.
Hylè, 272 (note).

I

- | | |
|--------------------------------------------------|----------------------------------------------|
| Iatro-chimie, 174 (note). | Incombustibilité, n'existe pas, 161. |
| Îéra, 143. | Indes, 172 (note). |
| Images de cire, 112, 113. | Infidèles, 128. |
| — converties en maladies, 113. | Inflammation, 181. |
| Impetigo, 265. | Insufflement (de la vie), 282. |
| Imposture des Médecins (Traité de l'). Intr. IX. | Intellect, 81. |
| Impressions, 281, 284. | <i>Intellectus</i> , 106 (note), 108 (note). |
| — vient du ciel, 282. | Intestins, 89, 204, 285. |
| Incantations, 117. | <i>Ipomoea Turpethum</i> , 179 (note). |
| Incarnatives (Choses), 178, 179. | Isidore de Séville (St), 214 (note). |
| Inclination, 283, 284. | |

J K

- | | |
|---------------------------------|--------------------------------------------------|
| Jalap, 179 (note). | Jugement de Dieu, 253. |
| Jaunisse, 224. | Juifs, 108, 122, 208, 236, 239. |
| — cinq genres, 20. | Jumeaux, raison de leur ressemblance, 38, 41. |
| Jean-Baptiste (St), 208, 253. | Jupiter, 82, 88, 245. |
| — a vécu sans malades, 209. | Jupitériens, 38. |
| Jéricho, 191. | Jurisprudence, 292. |
| Johnson, 245. | Kahlbaum (G. W.) Introd. IV. |
| Joie, 94. | <i>Klosterbibliothek</i> à Einsiedeln. Intr. VI. |
| Jonas, 236. | Kretal, 241 (note). |
| Jour, 249. | |
| Jugement dernier, 39, 286, 287. | |

L

- | | |
|---------------------------------------|--------------------------------------------------------------------|
| Lac, 47, 50. | Lèpre, 197 (note), 210, 211, 212, 224, 261. |
| Laitue, 272. | — innée, 285. |
| Lalande (D ^r), Intr. VII. | — spécifique, 285. |
| La Martinière, 240 (note). | Lessing (D ^r M. B.). Introd. III. |
| Langue, 258. | L'Escluze (Ch. de), 279 (note). |
| <i>Lapis œrarius</i> , 169 (note). | <i>Lexicon alchemiae</i> , 266 (note). |
| — <i>luminis</i> , 169 (note). | Lézard, 60. |
| Lard, 204. | Ligaments, 204, 258 (note). |
| Lavande, 187. | Limbe, 163, 166, 167, 173, 243, 249, 283, 285, 286, 287, 288, 289. |
| Laxation spécifique, 285. | — c'est le sperme, 281. |
| Le Blanc (Richard), 240 (note). | |
| Légumes, 69. | |
| <i>Leontopodium</i> , 274 (note). | |

- | | |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Linné, 130 (note).
Lion, son enfantement, 213,
214.
Liquéfaction des sels, 265.
Liqueur, 221, 223.
— d'albâtre, 168.
— de marbre, 168.
— de séparation, 255.
— terrestre, 201.
— de vie, 94.
Litharge, 240.
Locher (Dr Hans). Introd. III.
Lombes, 89.
Longévité, 215. | Louis XVI, 174 (note).
Lucifer, 23, 256.
Lulle (Raymond), 259 (note).
Lumière, 249.
Lumière de la nature, 151,
152, 153, 154, 174, 195, 196,
234, 237, 268.
Lunariens, 36, 38.
Lunatiques, 182.
Lune, 36, 83, 85, 185, 249,
283.
Luxure, 263.
Lyon. Intr. VII.
Lys, 186, 187. |
|---------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

M

- | | |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| M. (grand arcane), 43, 45, 46,
47, 49, 50.
Macer Floridus, 130 (note).
Macrocosme, 80 (note), 157,
159, 163, 173.
— possède toutes les pro-
portions de l'homme,
244.
Magistère des arbres, 202.
Magnes, 169 (note).
<i>Magnum compositum</i> , 247.
Magnus (H.). Intr. V.
Maigreur spécifique, 285.
Maître des Sentences, 287
(note).
Majorana, 182 (note).
MAL, 288.
— caduc, 197.
— de dents, 211.
— Français, 261.
— de tête, 211.
MALADIES, 62, 96, 161, 162.
— aiguës, 96.
— de l'âme, 157.
— aronale, 274.
— de l'arsenic, cinquante
espèces, 48.
— astrales, 52.
— catarrhales, 72.
— leurs causes, 161, 163,
176. | — du châtiment, 123.
— chroniques, 96.
— leurs deux causes, 67.
— leur diagnostic, 83.
— données par Dieu, 123,
130.
— éruptives, 96.
— étrangères, 173, 174.
— externes, 9, 51.
— flammulaire, 274.
— leur fondement, 172.
— leur génération, 89.
— ignées, 275.
— leurs images, 200.
— incurables, 21.
— inhérentes à la nativité,
213.
— internes, 9, 51.
— du limbe, 283.
— matérielles, 104.
— mercurielles, 48, 257,
274.
— leur nature virile, 167.
— naturelles, 83, 96, 116,
123.
— au nombre de six cents,
70.
— ont deux sortes de su-
jets, 103.
— leur origine, 19, 21, 24,
47, 151, 153. |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

- leur poids, nombre et mesure, 151.
 — poivrée, 274.
 — leurs qualités, 151.
 — (quatre genres), 276.
 — du Réalgar, 48.
 — des reins, 279.
 — salines, 48, 274.
 — sont deux sortes dans l'univers, 104.
 — sont un purgatoire, 124.
 — du soufre, 48, 269.
 — spécifiques, 279 284.
 — spirituelles, 104.
 — des trois substances, 282.
 — de l'universalité des choses, 173.
 — de la veine, 279.
 — viennent de la corruption, 66.
Malédiction, 113.
Manie, 177.
Manne, 46 (note), 188, 236, (note).
Marbre, 168.
Marcassites, 169, 245, (note).
Marcus Græcus, 180 (note).
Maria, 43 (note).
Mariage, 290.
Marjolaine, 182.
Mars, 36, 87, 176, 195, 283.
Marx, 141.
Marx (Dr. K. F. H.), Intr. III
Mastic, 240.
MATIÈRE, 103.
 — de l'homme, 163.
 — peccante, 168, 197.
 — première, 160, 161, 170, 194.
 — ultime, 160, 170, 173, 184, 187, 223, 224, 260.
MATRICE, 37, 141, 163, 183, 288.
 — son anatomie, 187.
 — (Les quatre), 236.
 — des minéraux, 137.
Matthieu (Saint), 208 (note).
Mécanique (Art), 256.
Méchants, 251.
MÉDECINE.
 — auxiliaire de la Nature, 235.
 — caractériste, 11.
 — chimique, 174 (note).
 — Chirurgicale, 13.
 — chose caduque, 172.
 — clinique, 13.
 — consiste dans le feu, 152.
 — créée par Dieu, 152, 200, 213.
 — créée de la Terre, 186.
 — ses cinq causes, 9, 10.
 — c'est la charrue des médecins, 133.
 — ses cinq cures, 9.
 — ses cinq méthodes, 7, 8, 10.
 — ses cinq genres de traitement, 9.
 — curative, 242.
 — défensive, 242.
 — son domaine, 51.
 — doit renfermer le firmament universel, 246.
 — donnée par Dieu dès le commencement du monde, 235.
 — empirique, 11.
 — fausse, 211.
 — fidèle, 12.
 — du grand monde, 242.
 — inséparable de la Théologie, 199.
 — minérale, 174, (note).
 — naturelle, 11, 18, 20, 130.
 — ses nombreuses espèces, 172.
 — parfaite, 181.
 — du petit monde, 242.
 — sa puissance, 198.
 — ses deux sortes, 9.
 — spirituelle, 12, 105.
 — spécifique, 11.
 — végétale, 174 (note).
 — vraie, 211.
 — vraie, procède du ciel, 247.
MÉDECINS.
 — Arabes, 17, 239 (note).
 — Chaldéens, 17.
 — créé de la terre, 186.
 — curatifs, 242.
 — défensifs, 242.
 — leurs devoirs, 52.
 — Grecs, 17.

- doit être affectueux envers le malade, 189.
 — son épreuve, 152, 153, 154, 157.
 — habillés de rouge et de noir, 138.
 — leur ignorance, 250.
 — leur incapacité, 24.
 — institué par Dieu, 211.
 — sa mission, 210.
 — ministre et défenseur de la nature, 241.
 — (Mauvais), démons du purgatoire, 159.
 — naît par le feu, 174.
 — païens, 133.
 — deux sortes, 126.
 — sa science des trois principes, 159.
 — serviteur et ministre de la nature, 130.
 — vrais et faux, 17, 70.
- MÉDICAMENTS, 24, 25.
 — de l'esprit, 112, 249.
 — moment de les administrer, 246.
- Medium*, 115, 173, 282.
- Mélancolie, 34, 92, 93, 94, 165, 175, 182, 183, 285.
- Mélisse, 245.
- Membres, 79, 80, 90, 204, 249, 259.
 — (sept), 82, 84.
 — leur vie, 94.
- Memmingen, Intr. X.
- Memphis, 240 (note).
- Mens*, 105 (note), 106 (note), 107 (note).
- Mentalité, 107 (note).
- Mer, 198.
- Mercure, 73, 83, 88, 170, 254, (note), 255, 256, 257, 259, 260, 261, 262.
 — des astres, 257.
 — cachymial, 194.
 — ses maladies, 258.
 — philosophique, 43 (note).
 — planète, 37, 39.
 — principe, 48, 158, 159, 160, 161, 163, 164, 165, 167, 196, 204, 221, 222, 223, 228, 232,
- 236, 238.
 — résolu, 71.
 — soluble, 179 (note).
 — volatil, 194.
- Métaux, 94, 95, 161, 168, 236.
 — mauvais, 95.
- Météorologie, 44, 237.
- Météorique, 291.
- Michaud (Biographie de), Intr. XI.
- Microcosme, 78, 80 (note), 157, 159, 163, 184, 192, 223, 226, 237, 243, 245.
 — son anatomie, 193.
 — sa composition, 161.
- Miel, 188.
 — des bois, 236 (note).
- Minéraux, 236.
- Minéraux.
 — leur matrice, 237.
- Minière, 95.
- Miracles, 126.
- Mœurs, ne proviennent pas des complexions, 176.
- Moëlle, 221, 265.
- Moïse, 239 (note), 249.
- Momie, 239, 240 (note), 241, (note).
 — (fausses), 240.
 — égyptiennes, 240 (note).
- MONDE, 95, 249.
 — externe, 238.
 — deux sortes, 109.
 — interne, 238.
 — microcosmique, 237.
 — ses révolutions, 41.
- Mook (Friedrich), Intr. IV.
- Morbus Gallicus*, 261.
- Morphæa*, 268, 285.
- MORT, 45, 73, 128, 132, 151, 164, 165, 185, 193, 194, 195, 200, 203, 205, 235, 246, 247, 252, 253, 254, 255, 257, 259, 260.
 — son temps, ses accidents, 251.
 — par la rupture des trois substances, 234.
 — ses pigments, 185.
 — provoquée par le mercure 233.

— venue du péché, 129.	Mülhausen, 141.
Morve, 268, 285 (note).	Müller, 142.
Mouvement.	<i>Mumia</i> , 239, 240 (note), 241, (note).
— des astres, 90.	Murr (Christophe Gottlieb von) Intr. III. X.
— célestes, 271.	<i>Musalogium</i> , 134.
— cinq sortes, 62.	Myrrhe, 240 (note).
— des esprits, 88.	
— hiératiques, 131.	
— des planètes, 84.	

N

Naissance (Seconde), 210.	Nephesh Habashar, 239 (note).
Naples, 172.	Nerfs, 211.
Narines, 67, 71.	Néron, 36.
— leur excrément, 71.	Netzhammer (R.), Intr. VI.
— leur mucus, 72.	Nigrromantie, 112.
Nativité des esprits, 108.	Nitre, 169.
NATURE, 122, 125, 226, 238, 279, 288, 289.	(Sel), 94, 275.
— se défend elle-même, 241.	— de soufre, 196.
— expulsive, 67.	Nombre, 205.
— (Grande), <i>Magna Natura</i> ,	Noix, 219.
— ses miracles, 213.	Norique, 172.
— son opération, 256.	Nourriture, 55, 57, 58, 59, 60, 61, 64, 69, 72, 80, 81, 268, 289.
— placée dans les trois substances, 162.	— n'est pas la cause de l'embonpoint, 285.
— ses propriétés, 94.	— son immodération, 209, 263.
— résiste à la mort, 246.	— sa quantité et sa qualité, 69.
— sa science, 242.	Nuit, 249.
Nécromancie, 284.	Nutrition, 202.
Neige, 237, 270, 281.	
Nénufar, 182, 232.	

O

Obturation, 262.	235.
Oculistique, Intr. V.	— potable, 238.
Œil, 91, 188.	Oraison dominicale, 207, 209.
Œsophage, 64 (note).	Oreilles, 67.
Oliviers (Mont des), 247.	— leur excrément, 71.
Ombilic, 64 (note).	Oribase, 275 (note).
Ongles, 72.	<i>Origanum</i> 182 (note).
Opiat mésentérique, 275 (note)	Origine des maladies, 73.
Oporinus, Intr. IV. IX.	Ortie, 196, 274.
Opposition des planètes, 86.	Os, 72, 91, 159, 193, 204, 221, 261, 265.
Or, 72, 95, 152, 168, 204, 234,	

- Paganisme, 121, 122.
 Paiens, 26, 128.
 Pain, 204, 207, 209, 210.
 Paix, raison d'être de la vie, 171.
 Palthenius (Zacharie), Intr. XI. XII. 3. 143, 222 (note), 223 (note), 224 (note), 225 (note), 228 (note), 231 (note), 232 (note), 234 (note), 235 (note), 236 (note), 244 (note), 249 (note), 250 (note), 251 (note), 252 (note), 254 (note), 257 (note), 271 (note), 274 (note), 277 (note), 287 note, 288 (note), 290 (note).
 Pancréas, 204
 Paon 59, 60.
 PARACELSE, ses biographes et bibliographies, Intr. III IV V.
 — son buste à Einsiedeln, Intr. VI.
 — son exposition à Düsseldorf, Intr. VII.
 — fac-simile de ses signatures, Intr. XV.
 — ses iconographies, Intr. VI.
 — livres existant sous son nom Intr. IX.
 — sa maison natale, Intr. VI.
 — ses manuscrits. Intr. IX. 142.
 — ouvrages imprimés de son vivant, Intr. IX.
 — ses secrétaires, Intr. IX.
 — son tombeau. Intr. VI.
 Paradis, 289.
 Paralysie, 21, 181, 213.
 Paris, 174 (note).
 Parole, 110.
 Paul (saint), 106 (note), 288.
 Paysan, est un alchimiste, 83.
 Péché, 129, 254, 286.
 Peintre, 184, 185.
 Pélican, 259.
 Pensée, 110.
 Pentacles, 114 (note).
 Père Céleste, 188.
 Perles, 249.
 Pern (Petrus), Intr. XI. 142.
 Plaies, 242, 267.
 PLANÈTES, 34, 35, 37, 39, 80, 86, 88, 90, 283, 285.
 — leurs conjonctions, 86.
 — corporelles, 84.
 — leurs exaltations, 49, 86.
 — leurs exhalaisons, 47.
 — leurs mouvements, 79.
 — leur nourriture, 73, 78, 82.
 — leurs oppositions, 86.
 — (sept), 84.
 Planis-Campy (David de), 197 (note), 259 (note).
 Plantes, 172.
 Plateanus, 228.
 Platearius, 228.
 Platon, 172.
 Pline, 214 (note), 275 (note).
 Plomb, 221.
 Pluie, 201, 237, 263, 268.
 Plutarque, 239 (note).
 Peste, 9, 19, 229.
 — cinq sortes, 20, 23.
 Petzinger (J. F. von), Intr. V.
 Pfeffer ou Piper, en Suisse, Intr. IX.
 — (Abt von.), Intr. X.
 Phalanges célestes, 250.
 Phantastes, 138.
 Pharmacopée, 154.
 Philosophie, 12, 71, 103, 113, 286, 291.
 Philtre, 239, (note).
 Phlegme, 92, 93, 165, 175 (note), 183.
 Physiomantique, 63.
 Physionomique (Entiste), 63.
 Physique, 10, 251, 290.
 Pieds, 202.
 Pierres, 161; 168, 182, 236, 279.
 — fulgurante, 273 (note).
 — des Philosophes, 238.
 — ponce, 234.
 Pigments de la mort, 185.
Pissaphaltum, 241, (note).
 Podagra, 260.
 Poids, 205.
 Point critique, 83.
 Poire, 223, 224, 235.
 Poirier, 222.

- | | |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Poison, 21, 22, 23, 45, 46, 47,
49, 50, 53, 55, 56, 57, 58,
59, 60, 61, 63, 64, 65, 66,
67, 69, 72, 73, 188.
— caché sous les aliments, 71.
— des étoiles, 51.
— mère des maladies, 69, 70.
— principe de toute maladie,
47.
Poissons, 47, 49, 50.
— s'éloignent des lieux de
carnage, 49.
Poitrine, 89.
Poivre, 232.
<i>Polygonum Bistorta</i> , 275 (note).
Polypode, 93, 183.
Pomme, 215, 289.
Pont-du-Diable (Le), VI.
Porc, 60.
Pores, 70, 261.
— leur excrément, 71.
Poudre de Momie, 240 (note).
Pouls, 181.
Poumons, 83, 88, 89, 183.
Pourpier, 232, 272. | Pratiques (Livre des), 121.
Précipitation, 255.
— du mercure, 260.
Prédestination, 84, 85, 86,
124, 130.
— du ciel, 86.
— de l'homme, 86.
Prélude, 284.
<i>Preu (Dr. A.)</i> , Intr. III.
Principes (Trois), 160.
Probité médicale, 188.
Prophètes, 253.
Prophéties, 284.
Providence, 130.
Ptolémée, 292.
<i>Pumex</i> , 234.
Purgatoire, 124, 125, 126, 127,
132.
Purgations, 11.
Pustules, 261, 268.
Putréfaction, 65, 66, 69, 229.
Putridité, 67.
Pyrites, 169 (note).
<i>Pyromantique (Entiste)</i> , 63.
<i>Pyrsotocus</i> , 169 (note).
Pythonisses, 117. |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

R

- | | |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Racines, 249.
Raison, 105, 106, 108 (note).
258.
Rate, 83, 86, 87, 89, 182, 183.
<i>Ratio</i> , 106, (note), 108 (note).
<i>Realgar</i> , 48, 237 (note).
<i>Realgarica</i> , 50.
<i>Reber (B)</i> , Intr. VI.
<i>Recepta X</i> , 24, 190.
Rédemption, 124.
Régime, 209, 210.
Reins, 83, 87, 88, 89, 183, 279.
Religions erronées, 157.
<i>Renaudin</i> Intr. XI.
Rennes, 197 (note).
République, 133.
Résine, 168, 172.
Résolution, 262. | Résurrection, 236, 254, 286,
287.
Réverbération, 262, 266.
<i>Réverbératoire (Four)</i> , 266 (note).
<i>Rhasis</i> , 19, 127.
<i>Rhétie</i> , 172.
<i>Roch le Baillif</i> , 48, (note), 93
(note), 163 (note), 168 (note),
169 (note), 179 (note),
197 (note), 245 (note).
<i>Roi</i> , 253.
<i>Rois de France</i> , 174 (note).
<i>Rose</i> , 95, 186, 187, 192, 272,
<i>Rosée</i> , 236, 245.
<i>Rouille</i> 267.
<i>Rubis</i> , 237.
<i>Rufus d'Ephèse</i> , 64 (note).
<i>Ruland</i> , 266 (note). |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

S

- Sablier, 84.
 Safran, 235, 282.
 Saignée, 182.
 Saint-Gall (*Sangalius*), 142, 145, 150.
 Saints, 127, 251.
 Saladin d'Ascoli, 272 (note).
 Salamandre, 60.
 Salerne (Ecole de), 166 (note).
 Salsitude, 92.
 Salut éternel, 157.
 Salzburg, Intr. V. VI. VIII.
 Samaritain, 191.
 SANG, 46, 50, 64, 93, 183, 202, 204, 221, 240 (note), 244, 263, 264.
 — humain, 239 (note).
 — son opération, 39.
 Sanguins, 92, 94, 175.
 SANTÉ, 56, 62, 64, 128, 150, 151, 153, 161, 206, 210, 234, 238, 251.
 — donnée par Dieu, 123.
 — en quoi elle consiste, 287.
 — la conserver dans toutes les entités, 68.
 — son heure, 124.
 — n'est pas dans les contraires 188.
 — sapience, deux sortes, 155.
 Sapin, 234.
 Sarrasins, 122.
 Saturne, 35, 83, 86, 87, 183, 195, 245, 283, 285.
 — sa conjonction, 46 (note).
 Saturniens, 182, 283.
 Sauge, 182.
 Saveurs (quatre), 92, 93.
 Saxifrage, Intr. X.
 Scaïole, 271 (note).
 Scammonée, 285.
 Schmidt (Peter), 141.
 Schneidt (W.), Intr. V.
 Schubert (Ed.), Intr. IV.
 SCIENCE, 94.
 — de la nature, 242.
 — spécifique, 285.
 — vraie, 284.
- Sécheresse, 11, 93, 177, 178, 184, 257.
 Sectes médicales, 10, 18.
 SEL, 48, 50, 71, 73, 93, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 167, 169, 170, 193, 194, 204, 221, 222, 223, 233, 235, 236, 245 (note), 254 (note), 262, 263, 264, 267, 268, 277, 283.
 — acre, 194.
 — calcinés, 265, 266.
 — leur dissolution, 265.
 — nitre, 94.
 — résolu, 179, 265.
 — réverbérés, 265, 266.
 — d'urine, 196.
 Semblable appartient au semblable, 188.
 SEMENCE, 81, 168, 201, 205, 219, 224, 263, 284.
 — son entité, 33, 34, 36, 38, 40, 41, 200, 207, 209.
 — de la nature, 288.
 — du sperme, 278, 280, 286.
 Sentiment, 95.
 Séparation, 64, 66, 67, 68.
 — du pur de l'impur, 152, 162, 164, 165, 221.
 — par trois voies, 255, 269.
 Serpents, 59.
 Serpentaire, 275 (note).
 Serpigo, 265.
 Siccité, 232, 275, 276.
 — son origine, 46.
 Silex, 108, 273.
 Simon (Dr. Léon), Intr. VII.
 Simples, 189, 247.
 Sirops, 190.
 Soif, 181, 287.
 Solarien, 95.
Solatrum, 230, 272, 275.
 — *furiæ*, 272 (note).
 — *minus*, 272 (note).
 — *mortale*, 272 (note).
 Soleil, 37, 38, 39, 83, 87, 89, 170, 185, 226, 249, 256, 264.
 — sa chaleur, 47.

- Sommeil, 116.
 Songes, 116.
 Souffle, 264.
 — boréal, 227.
 — de Dieu, 286.
 — vital, 22.
SOUFRE, 46, 71, 73, 158, 159,
 160, 161, 162, 163, 164, 165,
 167, 168, 169, 170, 180, 193,
 194, 202, 221, 222, 223, 233,
 235, 236, 238, 254 (note),
 269, 270, 273, 274, 277.
 — astral, 168.
 — blanc, 67, 71.
 — cinq espèces, 51.
 — son exaltation, 269.
 — (Nitre de), 196.
 — putréfié, 71.
 — sa séparation, 269.
 — vif, 194.
 — volatil, 221.
 Sous-deuto-sulfate de mercure,
 179 (note).
 Spagyrie.
 Spagyrique (Art), 156, 173, 166
 (note), 237.
 Spagyristes, 174 (note).
 Spécifiques, 286.
 Spermaceti, 279.
 Sperme, 145, 205, 264, 279,
 281, 283.
 — c'est le Limbe, 281.
Spiritus, 105 (note), 106 (no-
 te), 107 (note).
 Stanelli (Rudolf), Intr. IV.
 Stellions, 60.
Stomachus, 285 (note).
 Strassburg, Intr. XI, 97 (no-
- te), 142.
 Strunz (F.), 143.
 Style chrétien, 26, 121, 127,
 138.
 — païen ou ethnique, 26, 121,
 138.
 — théologique, 101.
 Sublimation, 160, 161, 255, 260.
SUBSTANCES (Trois), 150, 157,
 158, 162, 163, 164, 165, 166,
 170, 175, 184, 185, 209, 219,
 221, 222, 223, 228, 232, 236,
 254, 255, 278, 282, 286.
 — leur conservation et disso-
 lution, 150.
 — leur essence, 254.
 — leur exaltation, 255.
 — leur liaison, 151.
 — leur rupture provoque la
 mort, 234.
 — leur sang, 254.
 — leur séparation, 152.
 Sucre, 188.
 Sudhoff (Karl), Intr. IV. IX,
 142.
 Sueur, 229, 266, 278, 279.
 — de la chair, 265.
 — des étoiles, 46, 49.
 — de la moëlle, 265.
 — des os, 265.
 — salée, 265.
 — du sang, 265.
 Sulfate trimercurique, 179 (no-
 te).
 Sulfure rouge d'Arsenic, 48
 (note).
 Symbole des plantes, 11.
 Synthèse, 174 (note).

T

- Taie, 189.
 Talc, 245.
 Tartre, 141, 169, 279.
 Teinture, 63, 70.
 Tempérament, 46.
 Temps, 123, 129.
 Térébenthine, 168.
Tereniabin, 48 (note), 236,
 245, 246.
- Terre, 37, 49, 78, 79, 81, 82,
 87, 88, 89, 91, 93, 94, 166,
 183, 184, 186, 198, 236, 237,
 244, 246, 249, 270, 272.
 — elle produit le médecin, 157
 — prison du corps, 254.
 Tête, 170, 181.
 Thèbes, 240 (note).
 Théologie, 101, 103.

- | | |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| — inséparable de la Médecine, 199 (note).
Théologiens, 101, 129.
Théologique (Entiste), 63.
Théophile, 64 (note).
Théorie, 251.
Thériaque, 190.
Thomas d'Aquin (Saint), 287 (note).
Transmutation, 189, 190, 194, 237.
— du soufre, 269.
<i>Thrèr</i> , 237 (note).
Tithymale, 285 (note). | Tonnerre, 236.
<i>Tophum</i> , 234.
Tournes (de), Intr. XII. 1, 143.
Toxites (Michel), 48 (note), 93 (note), 97 (note), 179 (note), 197 (note), 237 (note), 241 (note), 245 (note).
Tremblement, 261.
Trompettes du jugement, 254.
Tuméfaction, 50.
Tumeurs anales, 268.
Turbith, 179, 285.
Turcs, 122. |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

U

- | | |
|-------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------|
| Ulcération, 233.
Ulcères, 266, 267.
Urines, 181, 216. | Urinaires (Voies), 89.
Utérus, 200, 206, 207, 210. |
|-------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------|

V

- | | |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| Vache, 59.
Valentin (Basile), 173 (note).
Vannier (Dr), Intr. VII.
Veines, 91, 182, 204, 258.
Venin des astres, 51.
— contenu dans l'air, 69.
Vent, 91, 264, 271.
— son origine, 44.
<i>Venter inferior</i> , 64 (note).
Vento-frigidités, 272.
Ventricule, 64, 67, 69, 89, 192, 200, 204, 206, 209, 227, 229, 231, 243, 285.
— sa chaleur, 227.
Vénus, 36, 39, 83, 87, 185.
Verdet, 197 (note).
Vergnes (Dr.), Intr. VII.
Vérité, 123.
Verre, 154.
Vert-de-gris, 267 (note).
Vessie, ses maladies, 279.
— son excrément, 71.
Vie, 45, 50, 55, 59, 61, 81, 128, 177, 178, 184, 185, 192, 282.
— c'est le feu, 42. | — sa liqueur, 51, 94.
— moyenne, 193, 203.
— nouvelle, 197, 195, 199.
— des membres, 94.
— première, 192.
— sa raison d'être, 171.
— seconde, 193.
— séparée, 170.
— au nombre de sept, 90.
— voile qui cache les trois substances, 164.
— vraie et véritable, 90.
Vin, 191.
— ardent, 168.
Vienne, 142.
Vinci (Léonard de), 180 (note).
<i>Viridellus</i> , 197.
Vision, son office, 258.
Vitriol 94, 169, 197 (note), 245 (note), 266, 271.
Voleur, contraint de revenir au lieu de son vol, 115.
Vomissements, 130, 181.
Vossius. Intr. IX.
Vulcain, 156, 162. |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|

W Y Z

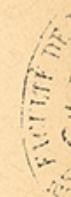
Wadt (de), 149, 291.	— leur excrément, 71.
Wagenseil. Intr. X.	Zéphyre, 27.
Waldkirch, Intr. XI.XII.	Zetzner (Lazare), Intr. XI.
Weiss (Dr), Intr. V.	Zurich, hôpital d'oculistique,
Weber Intr. VI.	Intr. VI.
Yeux d'écrevisses Intr. X.	Zwickau, 229 (note).





TABLE DES MATIÈRES

Introduction	I
Signatures de Paracelse (fac-simile).....	XV
Sommaire des 3 premiers tomes.....	XVII
Œuvres médico-chimiques ou Paradoxes.....	I
 LE LIVRE DES PROLOGUES.....	3
Premier livre	5
Second livre	15
 PARENTHÈSE SUR LES CINQ ENTITÉS.....	29
De l'Entité des astres.....	31
De l'Entité du poison.....	53
De l'Entité naturelle.	75
De l'Entité des esprits.....	99
De l'Entité de Dieu.....	118
Conclusion	135
 LIBER PARAMIRUM.	139
Notice bibliographique.....	141
Livre premier.....	147
Livre deuxième.....	217
 INDEX ALPHABÉTIQUE	295
Table des matières.....	315



ACHEVÉ
LE PREMIER FÉVRIER
POUR LE COMPTE DE LA
BIBLIOTHÈQUE CHACORNAC
SUR LES PRESSES DE
HUBERT
PARIS
1913





